REVUE

DES

DEUX MONDES

LVIIIe ANNÉE — TROISIEME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1888

11,669

054
R3274
1888, v.1

AMOUR D'AUTOMNE

DEUXIÈME PARTIE (1).

VIII.

L'installation de Philippe Desgranges au Toron ne fut ni longue ni compliquée. Dès le lendemain, l'aménagement était terminé et tout se trouvait en ordre. Il avait choisi la partie la plus habitable de la vieille maison, c'est-à-dire l'appartement dont les portes-fenêtres donnant de plain-pied sur le petit parterre sauvage étaient exposées au midi. Grâce à cette orientation, le soleil, dès qu'on ouvrait les croisées, dissipait l'humidité dont les chambres longtemps closes se trouvaient imprégnées; en outre, de ce côté, on jouissait de la vue du lac. L'appartement était composé d'une salle à manger contiguë à la cuisine, d'une vaste chambre à coucher et d'un salon également spacieux, que Philippe avait transformé en cabinet de travail. Il aimait cette haute pièce nue, avec ses poutres en saillie, ses murs et ses battans de porte peints à fresque, à la mode italienne. Les meubles en bois incrusté et les fauteuils en tapisserie dataient du XVIIIe siècle; de massifs candélabres de cuivre doré ornaient la tablette de la cheminée de pierre, des lambrequins de cretonne fanée pendaient aux fenêtres, dont les petits carreaux

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

verdis étaient voilés par le rideau naturel d'un jasmin. On respirait là-dedans les mélancoliques odeurs du temps passé; il y régnait un recueillement propice à la méditation et au travail.

Mais ce que Philippe appréciait le plus encore dans l'antique solitude du Toron, c'était le promenoir qui courait le long des vignes jusqu'au Roc-de-Chère, et d'où l'on pouvait apercevoir l'une des blanches façades du Vivier. Desgranges y venait chaque matin assister au réveil du bourg, et, muni d'une bonne lorgnette, il cherchait à épier ce qui se passait dans le logis de Mariannette. Cette hospitalière maison du Vivier, dont il s'était volontairement exilé, occupait une grande place dans ses contemplations matinales. Il regardait la fumée s'élever au-dessus des toits rouges, les platanes verdoyer entre les pelouses, et parfois il croyait distinguer, entre les glycines de la *loggia*, une vague silhouette féminine qui ne pouvait être que celle de Mariannette. Il suivait le va-et-vient de cette forme indécise avec une application enfantine dont il finissait par être honteux. Il s'en voulait de cet indiscret espionnage, et il était choqué de voir combien la jeune fille lui manquait depuis qu'il avait cessé d'être l'hôte du logis Diosaz. — Cette possession de lui-même, prise si pleinement par une petite provinciale, l'irritait et le mortifiait. — Il cherchait parfois à s'abuser, en attribuant le désarroi qu'il éprouvait à un brusque changement d'habitudes. Il voulait se persuader que ce qui lui manquait, c'était moins Mariannette que la distraction des repas pris en commun et des promenades partagées chaque jour. Mais cette explication l'humiliait et l'irritait encore davantage. — Était-il donc déjà si mûr qu'il devînt, comme un vieillard, l'esclave d'une habitude? — Non, personne, au contraire, ne s'accommodait mieux des changemens de visages, de régime et de milieux. Le vide qu'il sentait au dedans et autour de lui tenait à une autre cause, et cette cause, il n'y avait plus à se le dissimuler, était un penchant très vif pour Mariannette.

La réalité de cette inclination, qu'il avait d'abord traitée légèrement, se représentait chaque jour à son esprit sous une forme de moins en moins ondoyante; — c'était comme une lumière aperçue la nuit, en voyage, au fond d'un brouillard, — lueur tout d'abord vague et fuyante, puis plus fixe, plus précise, et enfin perçant la brume, illuminant nettement toute la plaine enténébrée. — Amoureux d'une fille de vingt-deux ans, lui, Philippe Desgranges, dont la quarante-cinquième année venait de sonner!.. Lui qui se sentait déjà fané et vieilli, moins encore par l'approche de la maturité que par le nombre et l'acuité des sensations dont il avait saturé sa jeunesse!.. Parfois il se faisait l'effet d'avoir vécu deux vies, tant sa

sève lui semblait desséchée et ses nerfs fatigués. Et c'était dans cet état d'appauvrissement moral qu'il s'avisait d'aimer une jeune fille?.. A de certains momens, il voyait dans cette passion naissante une monstruosité, quelque chose comme la maladie d'un cerveau détraqué ou d'une imagination dépravée, et il se révoltait contre lui-même. Mais il y avait d'autres quarts d'heure où il se jugeait avec plus d'indulgence et où il plaidait les circonstances atténuantes. — C'était justement la tristesse d'un cœur précocement mûri, le pressentiment de l'arrière-saison, qui le poussaient vers cette verdissante jeunesse. N'est-ce pas pendant les déclins d'automne, à l'heure où les arbres s'effeuillent et où le givre craque sous les pieds, qu'on éprouve une joie plus rare à la vue d'une touffe de fleurs printanières miraculeusement épanouies?.. Pour lui, Mariannette représentait une nouvelle éclosion de printemps; en respirant près d'elle une rafraîchissante odeur d'avril, il sentait la jeunesse remonter dans ses veines; il croyait assister à la résurrection des enthousiasmes de la vingtième année.

— Mais alors, protestait intérieurement une voix honnêtement indignée, si tu n'aperçois dans la tendresse de cette jeune fille qu'une sorte de fontaine de Jouvence pour ton esprit, tu n'es qu'un égoïste féroce. Qu'espères-tu en te laissant aller à cette tardive passion? Veux-tu jouer les don Juan et essayer de séduire Mariannette?.. Non, ce serait trop odieux, et tu as des visées plus correctes... Tu l'épouserais sans doute? Mais il faut être deux pour se marier, et n'as-tu pas vu avec quel ironique sourire elle accueillait l'autre soir cette ridicule hypothèse d'un mariage? D'ailleurs, en supposant que, prise de compassion, elle consentît à t'épouser, n'y aurait-il pas une criminelle cruauté à sacrifier à ton caprice une adorable créature qui ne sait rien de la vie et qui en attend des merveilles?.. Dans ton intérêt même, serait-ce bien prudent d'associer à ton âge mûr ces vingt ans en pleine floraison?.. Tu es un rêveur, Philippe Desgranges, et un rêveur dangereux!

En proie à ces sentimens contradictoires, Philippe promenait ses agitations à travers le Roc-de-Chère, dont il était le plus proche voisin. Il cherchait, en fatiguant son corps par de longues courses, à endormir cette préoccupation dominante qui l'enfiévrait. — Ce roc de Chère, avec ses prés humides enclavés dans les bois et ses blocs cyclopéens élevant au-dessus des bruyères leur rondeur blanche, est une sorte de forêt enchantée. Vu du lac, où il plonge à pic ses falaises crevassées que hantent les couleuvres et les hérons, il a l'aspect d'un énorme massif calcaire. Rien, à l'extérieur, ne laisse deviner les paysages curieux et variés qu'il cache dans ses replis mystérieux. Il est coupé à l'intérieur par d'étroites

gorges en partie boisées. Le labyrinthe de Crète n'était rien auprès de l'inextricable lacis de sentiers qui s'y enchevêtrent; on a beau y revenir, chaque fois on y découvre des solitudes cachées et chaque fois on s'y égare.

Philippe éprouvait un plaisir enfantin à se perdre dans les abrupts sentiers, à moitié recouverts de bruyères, qui se croisaient, couraient sous bois, escaladaient les rochers, s'effaçaient dans l'herbe d'un pré ou s'enfonçaient sous les arcades feuillues des châtaigniers. Cette nature sauvage lui réservait à tout instant des surprises. Elle se révélait à lui pour la première fois par ses côtés intimes et imprévus; il croyait découvrir un monde nouveau, un monde vierge et ignoré, brusquement émergé du sein du lac comme une île merveilleuse. Autour de lui, tout avait un air d'antique jeunesse, comme la Belle-au-bois-dormant à son réveil : la terre noire où, sous l'abri des sapins, les cyclamens ouvraient leurs corolles roses coquettement retroussées; les prés spongieux étoilés de parnassies; les taillis clairs se reflétant dans l'eau verte d'une mare; les montueuses futaies de hêtres, d'où l'on entrevoyait à travers les branches les découpures aériennes des montagnes. Et toutes ces choses jeunes et fraîches ramenaient constamment sa pensée vers Mariannette. Il se prenait à envier à la nature ce rajeunissement après chaque hiver.

— Pourquoi, songeait-il une après-midi en errant sous bois, pourquoi l'homme n'est-il pas semblable aux plantes? Pourquoi, chaque année, ne peut-il, après les déclins d'octobre, retrouver la verdeur d'avril?.. Au contraire, chaque printemps nouveau le pousse vers la vieillesse et lui apporte un germe de dépérissement. Au chagrin de voir les années, l'une après l'autre, répandre sur sa tête leurs jonchées de feuilles mortes, vient s'ajouter pour lui le crève-cœur d'assister périodiquement aux fêtes des renouveaux toujours en fleurs. Oh! la jeunesse!.. Quels beaux jours que ceux où je dépensais sans souci les heures de ma vingtième année! Je ne trouvais jamais la marche du temps assez rapide. Avec la fougue impatiente d'un cheval sauvage, j'aurais voulu franchir d'un bond l'intervalle qui me séparait d'une soirée de plaisir. Je comptais pour rien les minutes qui n'étaient pas marquées par une sensation nouvelle. Les journées s'enfuyaient sans me laisser de regret; je saluais avec un sourire chaque aube qui se levait, pleine de promesses et toute mélodieuse du chant des cloches matinales... Ah! ces heures inemployées, ces belles heures perdues, je voudrais les recueillir maintenant avec le soin minutieux d'un batteur d'or qui ramasse les miettes du précieux métal, éparses sur son établi. Je voudrais les souder bout à

bout et m'en refaire une vingtième année. Mes dernières après-midi de verdeur, mes derniers enthousiasmes de jeune homme, se sont enfuis au loin, pareils à ces barques qui filent là-bas sur le lac et qui semblent emporter mes illusions défuntes... O jeunesse, toi qui donnes la vigueur, la santé et l'audace ; toi qui mets des flammes dans le regard et dans le sang ; toi qui embaumes et enchantes la vie, ô jeunesse, où es-tu?..

Tandis qu'il exhalait ainsi ses regrets en gravissant la pente des futaies, il était arrivé à un large plateau rocheux où les arbres cessaient et d'où l'on voyait, par-dessus les bois, l'éblouissant azur du lac. Il entendit des pas derrière lui et se retourna. — La jeunesse qu'il invoquait était là ; elle lui apparaissait dans la personne de Mariannette, surgissant à l'autre extrémité du plateau. — La jeune fille s'avançait vers lui, le teint rosé par la marche, les yeux étincelans, les cheveux légèrement ébouriffés sous les rebords de son chapeau de paille. Sa silhouette se détachait finement sur le bleu de l'eau et le bleu du ciel. A sa suite venait, plus lentement et un peu essoufflée, la vieille Perronne portant un panier plein de mousse et de plantes sauvages.

Philippe sentit son cœur battre comme s'il avait encore ses vingt ans, qu'il venait de regretter avec tant d'amertume.

— Bonjour, monsieur Desgranges, dit Mariannette avec un sourire malicieux ; je vois avec plaisir que mes bois du Roc-de-Chère sont plus privilégiés que le Vivier... Vous êtes ici chez moi, le saviez-vous?

Philippe se rappelait en effet que les bois de Chère étaient compris parmi les biens indivis entre Mariannette et ses tantes. Il balbutia un compliment confus et serra la main que la jeune fille lui tendait.

— Je suis venue avec Perronne, continua-t-elle, chercher des bulbes de cyclamens. C'étaient les fleurs favorites de mon père, et je vais essayer d'en faire pousser autour de sa tombe... Notre récolte est terminée, et, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie, si vous ne craignez pas de vous compromettre en nous accompagnant, je vous montrerai des coins de paysage que vous ne connaissez pas, sans doute.

Il la regardait avec un mélange d'embarras et de plaisir. Il commençait à craindre de s'être rendu ridicule aux yeux de cette jeune fille si franche et si peu poseuse ; il se demandait s'il n'avait pas obéi à un dernier mouvement de fatuité en exagérant l'importance des commérages villageois et en se croyant un compagnon dangereux pour Mariannette. Il la suivit donc docilement, et s'efforça de causer d'un air enjoué et bon enfant, afin de détruire, à force de

bonhomie aimable, la mauvaise impression qu'il s'imaginait avoir produite. — Perronne, fatiguée de la course, s'était assise au pied d'un châtaignier. Mlle Diosaz tira du panier un morceau de pain et des cerises; elle enveloppa le tout dans un journal, et, relevant vers Desgranges ses yeux bruns sourians :

— Venez, dit-elle, je vous montrerai la fontaine de Pierre-Fitte, et, si vous avez faim, je partagerai avec vous mon goûter.

Elle lui fit prendre un sentier à peine visible, taillé à pic dans les flancs du rocher, qu'il contournait. En deux minutes, ils atteignirent une fissure de la roche, d'où un filet d'eau tombait presque goutte à goutte au fond d'un réservoir de mousse. A quelques pas de la source, une dépression du sol formait une sorte de fauteuil naturel, tapissé de bruyères, dans lequel deux personnes pouvaient se reposer. On voyait de là, à travers les hêtres, par-dessus des étages de verdure, le lac et les flancs du Semnoz, tout ruisselans de lumière. Mariannette rompit son morceau de pain, fit deux parts des cerises et s'assit en invitant Desgranges à l'imiter.

La course l'avait mise en appétit; elle mordait à belles dents son croûton de pain et croquait lestement les cerises noires, dont le jus violet lui empourprait les lèvres. Philippe, au contraire, touchait à peine aux fruits et au pain. — Ils étaient là, jambes pendantes, si rapprochés par l'exiguïté du siège, qu'une frange de bruyères séparait à peine les genoux de Desgranges de la jupe de Mlle Diosaz. Jamais il ne s'était trouvé si près d'elle, et jamais il ne l'avait si bien admirée. Sa beauté saine et savoureuse était d'ailleurs de celles qui supportent victorieusement le plus minutieux examen. A l'ombre des hêtres, le tissu serré de la peau mate avait la délicatesse satinée d'une fleur; les prunelles brunes prenaient un éclat qu'avivait encore le blanc des yeux, presque bleu; la bouche avait des sourires radieux, et les coins des lèvres, en se relevant, dessinaient de mignonnes fossettes dans le ferme modelé des joues. — Philippe, captivé par cet harmonieux accord de la grâce et de la vigueur juvéniles, sentait monter en lui des bouffées de désir en même temps que des soupirs de regret. Parfois, trop enivré par le parfum de cette fleur de jeunesse, il était tenté d'oublier son âge, son caractère, son rôle de tuteur moral, et de s'agenouiller devant Mariannette en lui couvrant les mains de baisers. Soudain, Mlle Diosaz se mettait à parler, et le son de cette voix tranquille, l'innocente sérénité de ce regard de vierge, lui faisaient honte de ses profanes désirs. Il comprimait violemment cette poussée de sensualité qui lui affluait au cerveau, et se contraignait pour répondre à la jeune fille sur le même ton placidement enjoué avec lequel elle lui adressait la parole. La contrainte qu'il s'imposait

pour paraître calme lui causait une souffrance aiguë ; mais Mariannette ne semblait nullement se douter du trouble de son compagnon de promenade. Quand les cerises furent toutes croquées, elle se leva, secoua les miettes de pain éparses sur sa robe et dit :

— Il ne faut pas trop faire languir Perronne... Si vous voulez, nous irons la rejoindre.

Et il la suivit silencieusement.

Quand ils furent dans le petit raidillon qui descend vers l'anse de Talloires, Philippe prit congé de Mariannette.

— A propos, demanda-t-elle, avez-vous beaucoup travaillé, au Toron? Je n'entends plus parler de rien.

Philippe lui répondit qu'il était prêt, quand elle le désirerait, à lui rendre compte du résultat de ses démarches.

— Eh bien! reprit-elle, venez demain en causer avec moi, et restez à souper... Voulez-vous?

Il hésitait et cherchait mollement une excuse.

— Venez, insista-t-elle ; dans l'intérêt même du succès de mon procès, il le faut, n'est-ce pas, Perronne?

— Sûr que oui, affirma la servante ; les bavards du bourg prétendent à présent que vous êtes brouillé avec mademoiselle, et cette chanson-là est encore pire que l'autre.

— Naturellement, ajouta Mariannette, si mes tantes croient que vous m'abandonnez, elles deviendront plus exigeantes, et il importe que vous montriez aux gens que nous sommes restés bons amis... Promettez-moi de venir demain !

Il lui serra la main en signe d'acquiescement, et ils se quittèrent sur cette promesse.

IX.

Philippe attendit, le lendemain, l'heure de se présenter au Vivier avec l'impatience d'un collégien, au matin d'un jour de sortie. Sa rencontre de la veille lui avait laissé dans l'âme une joie confuse, comme celle qu'on éprouve en s'éveillant après un songe heureux. Cette lumineuse après-midi dans le sentier de la fontaine, ce goûter de cerises et de pain en tête-à-tête, avaient une agreste saveur d'idylle qui lui rappelait de lointaines et poétiques impressions reçues dans sa première jeunesse, à la lecture du début de Werther ou de l'épisode du cerisier de Thounes dans *les Confessions*. Il transcrivit vivement les notes qui lui étaient nécessaires pour donner à Mlle Diosaz les éclaircissemens promis, et s'achemina d'un pied leste vers le Vivier, où il arriva vers une heure.

Mariannette sortait de table. Elle le reçut avec sa bonne grâce

coutumière, et insista tout d'abord pour qu'il reprît du café avec elle. — Celui du Toron ne doit rien valoir, lui dit-elle, tandis que le café de Perronne est excellent, si vous vous en souvenez!.. Du reste, vous allez faire la comparaison.

Elle le lui servit elle-même sous la galerie, avec accompagnement d'une crème fraîche qui sentait la marjolaine. Quand Philippe eut vidé sa tasse, il tira son carnet et voulut mettre Mariannette au courant des affaires de la succession.

— Non, interrompit-elle, pas ici... Allons dans la chambre verte, nous y serons moins dérangés.

Il obéit, et dès qu'ils furent installés dans le cabinet de travail de Diosaz, près de la fenêtre ouverte sur la route et les vignes, Philippe entra en matière. Il s'efforça d'expliquer le plus clairement possible à Mariannette l'importance des réclamations de ses tantes et les moyens dont il s'était servi pour les repousser. L'orpheline, accoudée à l'angle du bureau, l'écoutait attentivement dans sa pose familière, les mains jointes sous le menton et la tête penchée en avant.

— Voici donc où en sont les choses, continua Desgranges; dès mon retour, j'ai répondu à l'assignation de vos tantes par un exploit les sommant de comparaître en l'étude de Me Amoudruz, votre notaire, pour y prendre communication d'actes établissant l'injustice de leurs récriminations. En outre, nous les avons, à notre tour, assignées devant le tribunal afin de se voir débouter de leur demande mal fondée et d'entendre ordonner le partage des biens indivis. Après force dits et contredits, les juges, sur ma plaidoirie, nous ont donné gain de cause; ils ont reconnu la nécessité du partage, et ont commis Me Amoudruz pour procéder au lotissement... C'est une belle et bonne victoire que nous avons remportée, car il était important qu'on choisît pour surveiller l'établissement des lots un notaire intègre et dévoué à vos intérêts... Ce lotissement sera loyalement fait. On rédige en ce moment le projet de partage, et il ne restera plus qu'à le faire homologuer par le tribunal... Je vous demande pardon de ces gros mots juridiques et de ces détails ennuyeux, mais je tenais à vous démontrer que nous n'avons pas perdu notre temps.

— Je vois, en effet, que vous avez beaucoup travaillé pour moi. Ainsi, dès que le partage sera... Comment dites-vous?.. homologué, mes tantes me laisseront tranquille?

— Oui, il n'y aura plus qu'à procéder au tirage au sort des lots; c'est une formalité dont je presserai l'accomplissement autant que possible. Ensuite vous pourrez jouir paisiblement de votre patrimoine, et ma mission sera en grande partie terminée.

Les yeux de Mariannette se mouillèrent.

— Comme vous avez été bon pour moi, monsieur Desgranges! dit-elle en lui tendant la main... Quand je songe à tout le mal que vous vous êtes donné, je me demande comment j'ai mérité un pareil dévoûment; je suis encore confuse de vos bontés, et je ne puis vous exprimer combien je vous suis reconnaissante.

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, répondit Philippe; tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait en mémoire de mon brave ami Diosaz, et aussi...

Il s'arrêta brusquement, et Mariannette tourna vers lui de grands yeux questionneurs, avec l'air d'attendre qu'il complétât sa phrase.

— Et aussi, reprit-il, par attachement pour sa fille... A mesure que je vous ai connue, l'affection que j'avais pour votre père s'est doublée de celle que vous m'inspiriez... Oui, continua-t-il en se levant et en marchant avec animation, je vous ai associés tous deux dans ma pensée, et cela me faisait du bien de vous être utile à tous deux... En travaillant pour vous, je sentais la vieille amitié d'autrefois qui ressuscitait, et les heures que j'ai passées ici à m'occuper de vos intérêts compteront parmi les meilleures de ma vie... Ne me remerciez pas, c'est moi qui suis votre obligé.

Il allait et venait par la chambre, et ses paroles toutes chaudes d'affection semblaient jaillir presque involontairement de ses lèvres. — La jeune fille, surprise et très émue, le suivait du regard dans sa promenade saccadée à travers la pièce. Elle ne l'avait jamais vu aussi agité. Tout en parlant, il s'arrêtait un moment devant la bibliothèque ou la cheminée, maniait distraitement et d'un geste nerveux un livre ou un bronze, puis reprenait sa marche, machinalement et les yeux baissés. Quand il se tut, un profond silence emplit la chambre, où l'on n'entendit plus que le tic-tac du balancier de la pendule. Dans ce silence, le souvenir de Marcelin Diosaz semblait planer religieusement sur eux. — Les larmes de Mariannette, qui, depuis un moment, tremblaient au bord de ses paupières, se mirent à couler sur ses joues, et Philippe les aperçut tout à coup en relevant la tête.

— Ne pleurez pas, ma chère enfant, lui murmura-t-il avec une voix presque paternelle; me suis-je mal exprimé sans le vouloir et vous ai-je fait de la peine?..

— Non, non, répondit-elle, ne vous tourmentez pas... Vos paroles m'ont touchée jusqu'au fond du cœur, et si je pleure, ce sont de bonnes larmes qui me font du bien...

Tandis qu'elle achevait, on entendit au dehors des voix bourdonnantes et des bruits de pas nombreux, comme si une procession

passait. Mariannette essuya ses yeux et se dirigea vers la fenêtre.

— C'est une noce, dit-elle en se retournant vers Philippe, avec un sourire dans ses yeux humides... Elle descend à Angon... Venez vite la voir, monsieur Desgranges !

Il s'accouda à l'appui de la croisée et assista près de la jeune fille au défilé des *noceux*, qui cheminaient deux à deux, lentement, au milieu de la route. La mariée, reconnaissable à la fleur d'oranger qui enguirlandait son bonnet, et le marié engoncé dans une redingote noire, tenaient la tête du cortège. La jeune femme, fraîche et accorte malgré son teint hâlé, pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; le mari, lui, trapu et robuste, mais déjà mûr, en portait bien cinquante. Sa barbe mal taillée, son chapeau haut de forme, ses vêtemens neufs où il était mal à l'aise, le vieillissaient encore. Derrière, les parens et les invités, mâles et femelles, emboîtaient le pas et marchaient sérieux, raides et gauches dans leurs habits des dimanches, regardant droit devant eux et se parlant à peine, tant ils étaient gênés par la curiosité des femmes du voisinage, accourues au bruit de la noce et glosant avec des rires étouffés sur la différence d'âge des époux.

Quand ceux-ci arrivèrent à la hauteur de la fenêtre où Mlle Diosaz était accoudée à côté de Philippe, le marié, raide et solennel, souleva son chapeau, tandis que la mariée intimidée baissait les yeux et rougissait.

Mariannette comprit le sentiment de gêne que devait éprouver ce couple dévisagé par des yeux plus ou moins bienveillans. Désireuse de se faire pardonner sa propre curiosité, elle eut pour les nouveaux mariés une gentille inclination de tête, et leur dit de sa voix nette et musicale :

— Bonne chance!

— Merci, mademoiselle ! murmura la jeune femme, toute reconnaissante de ce souhait cordial, qui la consolait un peu des rires malveillans recueillis au passage.

Puis la noce s'éloigna, empesée et grave dans ses habits de gala aux couleurs crues, dont l'inélégance maussade jurait avec la grâce verdoyante du paysage. — Ce défilé de gens enlaidis par leur endimanchement avait réveillé chez Philippe l'esprit gouailleur et boulevardier du Parisien, prompt à saisir les côtés ridicules des choses et à les faire ressortir à l'aide d'une plaisanterie.

— Vous avez souhaité bonne chance à cette paysanne, dit-il à Mariannette, quand le dernier couple eut disparu au tournant de la route; savez-vous que cela sonne un peu comme une ironie?

— Pourquoi? répliqua la jeune fille en ouvrant de grands yeux,

pourquoi prendrait-elle en mauvaise part une parole que je lui ai adressée de bon cœur?

— Vrai?.. Vous pensiez sérieusement ce que vous lui avez dit?

— Je ne dis jamais que ce que je pense.

— Et vous êtes convaincue de la possibilité de ce bonheur que vous lui avez souhaité?

— Qu'y a-t-il donc là de si impossible?

— Bonne chance! répéta-t-il avec une certaine âpreté sarcastique, eh! je vous le demande, quelle chance de bonheur en ménage peut attendre cette fille qui se marie avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle? Elle paraît avoir vingt-cinq ans et son mari frise la cinquantaine... Vous me répondrez qu'à la campagne les femmes vieillissent vite; mais, si le travail mûrit précocement le beau sexe, je ne sache pas qu'il embellisse et rajeunisse le sexe laid. Dans dix ans, la différence d'âge sera encore plus visible et choquante.

— S'ils s'aiment bien, ils ne s'en apercevront pas.

— En êtes-vous sûre?.. Enfin, admettons que l'amour les aveugle un moment. Cela n'empêche que pour l'un d'eux la vieillesse approche avec ses décrépitudes et sa décadence fatales. Il est impossible que la femme conserve ses mêmes illusions, quand elle verra son mari cassé, ridé et blanc!

— Croyez-vous donc qu'on n'aime les gens que pour la beauté, la jeunesse et tous les avantages extérieurs?.. Ce serait triste!..

— La réalité est toujours triste... Heureusement, ajouta-t-il avec un sourire, vous êtes encore trop inexpérimentée pour voir ces choses-là sous leur vrai jour.

— Je sais bien que je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais enfin, à mon avis, l'affection est tout; une femme de vingt-cinq ans peut être heureuse avec un homme de cinquante, si elle l'a choisi librement et si leurs cœurs s'accordent.

— Quand on est jeune, on croit tout possible, objecta Philippe; pourtant je suppose que vous changerez d'opinion lorsque votre tour viendra de vous marier.

— Oh! moi, repartit-elle en secouant la tête, je ne me marierai jamais, je me retirerai dans un couvent.

— Dans un couvent? quelle idée! s'écria Desgranges; et pourquoi donc ne vous marieriez-vous pas?

— Parce que... je serais plus difficile sur le choix d'un mari que je n'ai sans doute le droit de l'être... Si, à vingt-cinq ans, je n'ai pas rencontré mon idéal, je retournerai au couvent où j'ai été élevée... On n'y est point si mal et j'y ai passé deux années très agréables.

Philippe écoutait la jeune fille avec un mélange d'étonnement et de défiance. Elle abordait ces questions délicates avec une hardiesse si téméraire, que cette témérité même le rendait soupçonneux. Il était repris d'un accès de scepticisme. Il se demandait s'il n'y avait pas là quelque piège malicieusement tendu; si Mariannette, plus fine que lui, n'avait pas déjà pénétré ses sentimens intimes, et si elle ne cherchait pas à le mystifier. — Mais l'air convaincu et le limpide regard de Mlle Diosaz plaidaient en faveur de sa sincérité. D'ailleurs, elle était incapable d'un pareil calcul. « Non, se répondait Philippe à lui-même, elle expose ingénûment sa pensée devant moi, comme elle l'eût fait devant son père. Elle n'a aucune coquetterie dans l'esprit, et, d'ailleurs, si elle pouvait se douter de ce qui se passe en moi, elle se garderait bien de s'exprimer aussi franchement. Je lui suis fort indifférent. C'est même à son indifférence et à la confiance qu'inspire ma situation d'homme mûr et grisonnant que je dois, hélas ! cette expansive profession de foi. » Ces considérations sensées rassuraient Desgranges sur la candeur de l'orpheline ; mais, en même temps, elles l'humiliaient et l'attristaient. « Je ne compte plus, songeait-il avec mélancolie, je suis passé à l'état d'un confident bonhomme et sans conséquence, devant lequel on peut tout dire... »

Il était devenu morose et taciturne. Mariannette s'en aperçut, et s'imaginant qu'il était fatigué ou ennuyé, elle l'emmena dehors pour le distraire jusqu'à l'heure du souper. Elle le promena à travers le jardin, lui fit admirer la luxuriance épanouie de ses rosiers, les promesses de ses pêchers, et le reste de l'après-midi s'écoula doucement, familièrement dans de lentes flâneries sous les arbres. A la tombée du jour, ils s'attablèrent, l'un en face de l'autre, devant un bon souper soigné et mijoté par Perronne, qui le servait elle-même et, gravement attentive, assistait avec une satisfaction d'artiste à la dégustation des plats qu'elle avait amoureusement cuisinés.

Mais ni la saveur du menu, ni les prévenances de Mariannette ne pouvaient dérider Philippe. Il restait toujours sous l'influence des maussades réflexions qu'il avait faites dans le cabinet de travail de Diosaz. Lorsqu'au sortir de table la jeune fille vint avec son hôte s'asseoir sous la *loggia*, la mélancolie de ce dernier n'avait pas diminué. Mariannette, découragée par le résultat négatif de ses efforts, s'en attristait elle-même. — Décidément, songeait-elle, il s'ennuie au Vivier; c'est sans doute pour cela qu'il a saisi le premier prétexte venu et s'est réfugié au Toron. — Assise à l'une des extrémités de la galerie, la tête enfoncée à demi dans les glycines, elle regardait Philippe aller et venir en fu-

mant son cigare d'un air soucieux. « Il a la nostalgie de Paris, se disait-elle, et peut-être m'en veut-il d'être obligé de vivre ici à cause de moi?.. »

Le crépuscule tombait, les eaux du lac prenaient des tons de turquoise verdie, et, au fond du ciel encore clair, les premières étoiles perlaient dans l'or pâle du couchant. L'une après l'autre, les cloches des villages sonnèrent l'*Angelus*, et leurs tintemens s'égrenèrent jusqu'au Bout-du-lac. Les croupes des montagnes se noyaient dans un bleu sombre ; les crêtes seules découpaient finement leurs lignes accidentées sur le ciel pur. Les oiseaux s'étaient tus, mais dans le silence de la nuit survenante, une musique plus discrète remplaçait maintenant les limpides sonneries de l'*Angelus :* — trémolo en sourdine des grillons, trilles flûtés des rainettes, clapotement frais de l'eau contre les pierres du talus. — Tout à coup, au-dessus de l'échancrure de la Forclaz, la lune surgit à l'horizon et monta, faisant pâlir les feux tremblans des étoiles. Elle était presque ronde et avait la blancheur nacrée d'un lis. Une partie de la surface sombre du lac s'éclaira, traversée de part en part d'un frisson argenté et intermittent qui s'étendait d'une rive à l'autre, comme un immense filet aux mailles scintillantes. Dans cette lumière bleuâtre, le paysage avait pris un aspect de féerie. En face, les monts de Trélod, pareils à d'énormes vagues figées, confondaient leur double crête en une masse noire et mystérieuse, tandis que les lointaines montagnes du fond semblaient, avec leurs couloirs et leurs gradins baignés d'une claire vapeur opaline, conduire à de fuyantes contrées élyséennes. Et dans le mélodieux silence de cette nuit azurée, au fond de la gorge d'Entrevernes, très loin, une voix de paysan, une voix traînante, s'élevait lentement, comme un rustique chant d'adoration en l'honneur de la lune et des étoiles.

Philippe avait jeté son cigare et s'était accoudé à la balustrade. Le buste en avant, le cou tendu, il paraissait absorbé dans la contemplation du lac, dont les masses noires des premiers plans faisaient encore ressortir l'idéale illumination. Brusquement un soupir entr'ouvrit ses lèvres closes et s'exhala plaintif dans la sérénité de cette nuit enchantée. — Mariannette dégagea sa tête des feuillages qui la masquaient. Inquiète de la taciturnité persistante de son hôte, prise elle-même par une sorte d'angoisse, elle voulut à tout prix rompre le silence :

— A quoi pensez-vous, monsieur Desgranges? lui demanda-t-elle ; vous n'aviez pas encore vu notre lac au clair de lune... N'est-ce pas qu'il est beau?

— Il l'est trop, murmura-t-il, et voilà justement à quoi je pensais.

— Comment une chose peut-elle être trop belle? se récria Mariannette surprise.

La figure maintenant complètement éclairée de la jeune fille se détachait nettement du cadre des glycines lustrées par les rayons lunaires. Dans cette clarté douce, ses yeux avaient un éclat mouillé, ses cheveux paraissaient plus foncés et son teint plus mat. Philippe l'enveloppa un moment de ce même regard admirateur et avide avec lequel il avait contemplé le paysage du lac.

— Une chose peut être trop belle, répliqua-t-il, quand sa vue met des regrets au cœur de ceux qui ne peuvent en jouir pleinement... Tout à l'heure, en admirant ces eaux lumineuses et ces adorables formes de montagnes, en écoutant cette chanson de paysan qui fuyait dans le val d'Entrevernes, je faisais un retour sur moi-même, je me disais qu'il aurait fallu venir ici à vingt ans, et je regrettais le temps passé... J'étais la proie d'une sorte d'hallucination. Il me semblait que cette rustique chanson, toujours plus lointaine et toujours plus mélancolique, était la propre voix de ma jeunesse qui me quittait pour ne plus revenir... Être jeune, continua-t-il avec exaltation, avoir devant soi un long avenir, amener dans cet admirable pays, par une nuit pareille, la jeune fille qu'on aimerait et dont on voudrait faire l'unique tendresse de sa vie; voilà quelles conditions il faudrait pour goûter la poésie de votre lac!.. Mais, pour moi, qui m'achemine maussadement vers la vieillesse, il est trop beau!.. Ses enchantemens n'éveillent plus que des regrets et une sorte de jalousie amère...

Il s'était rapproché. Au clair de lune, Mariannette pouvait distinguer l'expression douloureuse de ses traits et aussi l'éclat de ses yeux, dont la flamme jeune et vivace semblait démentir cette maturité déclinante qui faisait l'objet de ses plaintes. Interdite, intimidée par ces aveux inattendus, troublée peut-être aussi par le pressentiment de quelque confession plus embarrassante encore, elle cherchait, sans les trouver, des paroles capables de calmer son interlocuteur :

— Monsieur Desgranges, balbutia-t-elle avec un faible sourire, vous vous calomniez!

— Oui, je sais, reprit-il, de sa voix chaude et sarcastique, ce sont là de ces formules polies que l'on dit aux gens pour les consoler!.. Je me les répète parfois à moi-même pour me faire illusion... Mais je n'en suis pas dupe, et, surtout en ce moment, je vois combien je serais ridicule de me croire encore jeune!..

— Mon Dieu! repartit-elle de plus en plus troublée, et pourtant

essayant de plaisanter pour se donner une contenance, à vous entendre, on vous prendrait pour un patriarche... Quel âge avez-vous donc?

— J'ai l'âge où l'on ne compte plus, l'âge où on lit son déclin dans les yeux des jeunes gens qu'on ennuie ou qu'on effraie.

Mariannette fut profondément remuée par l'accent de tristesse qui accompagnait ces paroles désenchantées, et, dans un élan de sensibilité, elle s'écria :

— Je vous assure que vous vous trompez!.. Moi, par exemple, je ne m'ennuie jamais avec vous, au contraire!..

Il lui saisit les mains et les serra dans les siennes :

— Vous êtes indulgente!..

Il ne pouvait plus détacher ses regards des yeux limpides de Mlle Diosaz. On eût dit que le contact des mains fraîches de la jeune fille apaisait sa mélancolie et détendait ses nerfs. Elle-même en avait conscience et n'osait plus les retirer. Ils restèrent ainsi un moment, enveloppés d'un même rayon de lune. Philippe sentait sa tête tourner et son cœur battre très lentement.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix tremblante, j'ai été un trouble-fête et je vous ai gâté cette soirée... Pourtant, croyez que j'en ai senti tout le charme et que je ne l'oublierai jamais... Ne faites pas attention à mes bizarreries, Mariannette!.. Si je pouvais vous ouvrir mon cœur, vous verriez que le désordre de mes paroles n'est pas comparable au trouble de mes pensées... Vous sauriez... Mais non, je déraisonne ce soir ; il est temps que je m'en aille!

Il n'avait pas quitté les mains de la jeune fille ; tout d'un coup, il y posa rapidement ses lèvres :

— Adieu! Mariannette, murmura-t-il, et il s'enfuit.

X.

— Oui, se disait Philippe, appuyé à la barre de l'une des fenêtres du Toron, je suis un fou, et ce qui est pis, j'ai conscience de ma folie, ce qui rend mon cas encore plus désespéré...

Il était revenu du Vivier passionnément épris de Mariannette, et en même temps très effrayé des progrès qu'avait faits sa passion depuis vingt-quatre heures. Il ne se leurrait point ; il était parfaitement convaincu que, dans l'innocente quiétude où se reposait sa jeunesse, Mariannette ne s'apercevait même pas de cet amour hors de saison, et, très sincèrement, il ne souhaitait pas qu'elle s'en doutât. Il avait trop peur que, le jour où Mlle Diosaz connaîtrait cette passion intempestive, tout ne fût irrémédiablement fini. Ou elle en

rirait, et Desgranges n'aurait plus qu'à disparaître après un éclat ridicule, ou elle montrerait une douce pitié pour son amoureux quadragénaire, et ce serait une mortification plus cruelle encore. De toute façon, il était condamné à souffrir, soit que, résigné et silencieux, il cachât sa folie et comprimât ses désirs, soit qu'il s'exposât à la compassion, dédaigneusement ironique, d'une enfant pour qui un homme de quarante-cinq ans ne compte plus. Philippe se souvenait que, lorsqu'il avait l'âge de Mariannette, la quarantième année lui paraissait le seuil de la vieillesse. Mlle Diosaz n'était pas pétrie d'une autre pâte que le commun des jeunes gens, et il était clair qu'à ses yeux Desgranges devait apparaître uniquement comme le contemporain de son père. — Cette considération, à elle seule, suffisait pour lui ôter tout espoir.

Parfois, pris d'un remords, il essayait de devenir raisonnable et de se sermonner. Il évoquait la simple et loyale figure de Marcelin Diosaz, il s'accusait de trahison envers son ancien camarade, il se demandait si sa conduite était bien celle d'un galant homme et d'un ami véritable. En supposant que cet amour d'arrière-saison n'apportât aucun trouble dans le cœur de Mariannette, Philippe ne risquait-il pas, tout au moins, de compromettre l'orpheline confiée à sa garde? Quand Diosaz, dans sa dernière lettre, lui recommandait de trouver pour sa fille un brave garçon qu'elle aimerait et qui l'épouserait, avait-il jamais eu l'idée que cet épouseur pût être Desgranges en personne? Comprendre de la sorte la mission qui lui était confiée, était-ce correct? était-ce moral? — Mais, de même que la raison, la morale est une digue trop peu solide pour résister au courant de la passion. Cette dernière a une force irrésistible pour renverser les raisonnemens les plus sages, une adresse merveilleuse pour tourner les obstacles et faire paraître droit ce qui est oblique. « N'ai-je pas agi honnêtement et correctement! se répondait Philippe; ne me suis-je pas éloigné aussitôt que j'ai jugé mes assiduités au Vivier nuisibles à la réputation de Mariannette? Si les nécessités mêmes de mon mandat, si le hasard d'une promenade m'ont ramené dans ce logis dont je m'étais loyalement interdit l'accès, n'est-ce point là une fatalité dont je suis irresponsable et dont je deviens la première victime?.. Je souffre silencieusement, et je me tiens à l'écart, la morale peut-elle exiger davantage? »

Le plus curieux, c'est que, parmi les raisons à l'aide desquelles Desgranges essayait de combattre sa passion, la persistance de sa liaison avec Mme Archambault entrait à peine en ligne de compte. Son amour pour Mariannette avait tellement envahi tout son être qu'il n'y avait plus de place dans son âme pour d'autres préoccupations. Depuis sa dernière lettre, c'est-à-dire depuis environ un

mois, Camille avait d'ailleurs gardé le silence. Desgranges en avait conclu que, touchée de ses remontrances et de ses exhortations prudentes, elle avait renoncé à son voyage à Aix et était devenue plus raisonnable. On croit volontiers ce qu'on désire, et il souhaitait si ardemment d'être oublié qu'il allait aussi loin que possible dans le champ des hypothèses : il imaginait que Mme Archambault, assagie ou résignée, s'était peu à peu détachée de lui ; et cette supposition, à l'aide de laquelle il endormait ses scrupules, repoussant dans la pénombre le souvenir de ses irrégulières amours, le laissait tout entier à sa nouvelle passion.

Il souffrait, mais cette souffrance lui était chère ; il y trouvait je ne sais quelle amertume fortifiante. Elle donnait aux choses une saveur et une physionomie nouvelles, et mettait au cœur de Philippe un appétit de vivre, une sensibilité plus vive, une fièvre d'activité. C'était comme un retour de cette jeunesse tant regrettée, et dont il reconnaissait, en les éprouvant de nouveau, les voluptueux frissons, les délicieux enfantillages et les faciles enthousiasmes. Dans ses solitaires promenades autour du Toron, la pensée de Mariannette semblait se refléter sur les moindres détails rustiques et teindre toutes choses d'une couleur plus attrayante. Philippe, qui pendant longtemps avait professé pour tout ce qui était en dehors de la vie parisienne une indifférence dédaigneuse, avait maintenant en face de la nature des attendrissemens de paysagiste. — Un pan de mur à demi écroulé sur lequel grimpait une vigne sauvage ; — une fleur inconnue s'épanouissant à la marge d'un chemin ; — un chaume revêtu de mousse, un vol d'oiseaux sur le lac ; — tous ces riens l'intéressaient, parce qu'ils lui rappelaient une excursion faite en compagnie de Mariannette.

De temps à autre, se sentant couler à pic dans les eaux profondes de cet impossible amour, il cherchait à se ressaisir en se raccrochant à quelque réalité solide. Il se disait : « A quoi bon te laisser aller ainsi à la dérive? Où cela te mènera-t-il? De pareils enfantillages sont excusables à vingt ans ; à quarante, ils sont ridicules ; mieux vaudrait te guérir de ta sottise, et le meilleur remède, le seul, ce serait de fuir. » — Alors il prenait brusquement d'héroïques résolutions. Il projetait de partir par le premier bateau du matin, qui correspondait avec un train descendant sur Genève, et, une fois très loin de Talloires, d'écrire à Mlle Diosaz pour s'excuser. Il mettait ses papiers en ordre, bouclait sa valise, — et ne partait pas. Au dernier moment, il était pris d'un insurmontable dégoût à l'idée de vivre ailleurs. Il était retenu à Talloires, plus que retenu, attiré par une séduction ineffablement douce et douloureuse. Le lac était pour lui tout résonnant d'une ensorcelante musique de sirènes. Il avait beau se répéter que cette musique était décevante et per-

fide, que ce courant auquel il s'abandonnait le conduirait à quelque folie dangereuse pour lui et pour d'autres, il se laissait entraîner. — D'ailleurs, à ce renouveau de tendresse qui le poussait vers Mariannette se mêlait un obscur et pervers désir d'émotions inconnues. On ne dépouille pas le vieil homme, et, au fond, Philippe restait ce qu'il avait été dès sa première jeunesse : — un délicat, curieux de sensations neuves et rares. — Or, pour ce dilettante de plaisir, pouvait-il y avoir volupté plus exquise et plus nouvelle que l'éveil de l'amour dans un cœur vierge? Pour cet homme de quarante-cinq ans, fatigué des joies factices et maladives de la vie mondaine, pouvait-il exister une joie plus reposante et plus vive que ce virginal amour, épuré et affiné par le mariage?..

A la vérité, il ne se rendait pas compte de ces mobiles peu avouables qui le retenaient au Toron ; mais, s'il les ignorait, ils ne fermentaient pas moins inconsciemment dans le tréfonds de son cœur et ils contribuaient à y enraciner sa passion. — Philippe se piquait d'être honnête, et, pour rester en paix avec sa conscience, il s'était juré de ne plus retourner au Vivier. Il se tenait parole ; mais, la nuit venue, il ne croyait pas manquer à son serment en prenant une barque au port de l'Abbaye et en ramant jusqu'en vue de la maison de Mariannette. Ces stations nocturnes sur le lac lui procuraient de silencieuses jouissances, d'une mélancolie exquise. — Derrière les escarpemens de La Tournette, il voyait se lever cette même lune qui avait éclairé sa dernière entrevue avec Mlle Diosaz. La lune était à demi rongée déjà, mais nacrée et limpide encore. Elle effleurait les sombres pentes de la montagne d'un pur rayon qui trouait comme une flèche les brumes des ravins. Ses reflets se jouaient autour de la barque, qu'elle enveloppait d'un métallique réseau bleuâtre. Elle éclairait mollement les vignes frissonnantes, les toits de tuile rouge, la *loggia* aux piliers enguirlandés de glycine, et presque chaque soir, grâce à cette lumière amie, Philippe voyait errer sur la terrasse l'élégante silhouette de la jeune fille. Mariannette se promenait lentement, sans se douter que cette petite barque, à peine visible là-bas, contenait un amoureux qui ne la quittait pas des yeux. Parfois elle s'accoudait rêveusement à la balustrade et semblait suivre curieusement les allées et venues de cette barque mystérieuse. La campagne assoupie était si calme, l'air était si sonore, que souvent la voix très nette de Mlle Diosaz donnant un ordre à Perronne arrivait jusqu'à Philippe, avec l'accompagnement des notes flûtées des rainettes. Vers dix heures, la silhouette disparaissait; une lumière rougeoyait aux vitres d'une des chambres; puis Perronne fermait les volets, et toute la maison s'ensommeillait. Seule, la lune baignait encore de sa clarté la *loggia* déserte, et Philippe ramait lentement vers l'Abbaye.

Au bout de huit jours, le temps devint pluvieux. De lourdes brumes voilèrent le ciel et masquèrent les montagnes. Le lac, avec sa nappe grise et fumante, prit la physionomie d'une baie étroite aboutissant à une mer lointaine où planaient de pâles brouillards. Le mauvais temps rendait impossibles les promenades nocturnes sur l'eau. Philippe fut obligé de se confiner dans sa solitude du Toron, où les journées lui parurent cruellement longues. Il traînait pesamment et languissamment son corps à demi engourdi à travers les pièces pauvrement meublées où le bruit de son pas faisait écho. Tandis que la pluie fouettait les vitres et que le vent d'ouest sifflait plaintivement sous les portes, son esprit n'était occupé que de Mariannette. Il se complaisait à recomposer traits par traits la virginale et franche beauté de la jeune fille ; — il revoyait l'arc des sourcils longs et minces, le velouté lumineux des prunelles brunes dans la transparence bleuâtre du blanc de l'œil, le rire d'enfant de la bouche entr'ouverte sur de petites dents un peu écartées, la svelte rondeur du buste et le sobre modelé d'une poitrine jeunette, à peine accusée sous les fronces du corsage de deuil. — La Mariannette, que recréait ainsi son imagination surexcitée, devenait si vivante que, par momens, Philippe en arrivait à être le jouet de surprenantes visions. Dans le jour, la lumière incertaine et verdâtre, tamisée par les jasmins de la fenêtre, ou bien, à la nuit, la lueur tremblante d'une bougie, éclairait les figures féminines peintes naïvement à fresque sur les panneaux des portes, et l'une de ces peintures, qui semblait se détacher de la cloison, lui donnait l'illusion de Mariannette apparaissant discrètement dans la demi-obscurité de la pièce. Il croyait entendre le frou-frou de sa robe, le souffle de ses lèvres, et il se levait brusquement de son fauteuil, le cœur palpitant, la bouche soudain séchée par l'émotion...

Pendant qu'au Toron Desgranges n'avait d'autre compagnie que ses amoureuses hallucinations, Mariannette, dans sa maison du Vivier, était également hantée par des préoccupations d'un ordre tout nouveau, et remuée sourdement par des émotions jusque-là insoupçonnées. — Après le départ de Philippe, le soir de leur causerie au clair de lune, elle était restée longtemps seule, assise contre la balustrade de la *loggia*, la tête posée sur ses bras, les yeux vaguement perdus dans la vaporeuse illumination du lac. Elle se sentait à la fois agitée et heureuse, sans pouvoir se rendre nettement compte des causes de son contentement et de son trouble. La plainte sincère et communicative de Philippe, épanchant tout à coup ses regrets, l'avait touchée. Elle lui savait gré de s'être ainsi confessé devant elle. Jusque-là, elle avait cru qu'il la regardait comme une enfant sans conséquence, et voilà que soudain cet

homme sérieux lui ouvrait son cœur et la prenait presque pour confidente. Le caractère réservé de ce Parisien élégant et cultivé, élevé dans un monde si différent de celui où elle vivait, lui avait toujours imposé. Elle lui était profondément reconnaissante de sa bonté, mais jusqu'alors, même lorsqu'ils se promenaient familièrement ensemble, elle avait gardé avec lui une attitude craintivement respectueuse. Ce soir-là, il lui semblait qu'une glace s'était fondue, qu'une barrière était tombée et qu'il lui avait parlé, non plus comme un conseiller gravement paternel, mais comme un ami et un égal. Elle se sentait doucement émue de ce qu'il lui avait dit, plus émue encore des réticences mystérieuses dont il avait enveloppé ses dernières pensées. Il lui avait découvert un coin de son cœur, puis brusquement, jetant un voile sur ses sentimens intimes, il avait interrompu ses confidences. Pourquoi avait-elle été troublée, presque effrayée à la pensée qu'il allait poursuivre sa confession? Et pourquoi maintenant était-elle si désireuse de connaître ce qu'il avait voulu lui cacher? — Tout cela s'agitait encore obscurément dans son âme, mais ce mystère même lui était doux. Elle sentait avec bonheur passer en elle un chaud courant de sympathie qui l'emportait vers Philippe et la haussait pour ainsi dire au niveau de cet homme supérieur. Elle songeait avec un joyeux battement de cœur que, puisqu'il l'avait prise pour confidente de ses peines, il se départirait désormais de cette froide réserve qui l'avait tenu éloigné du Vivier. Assurément, il redeviendrait son hôte, comme au commencement de son séjour à Talloires; il reviendrait la voir le lendemain ou le surlendemain sans doute... Mais, le lendemain, aucun visiteur ne franchit le seuil du Vivier. Deux, trois, huit jours se passèrent, et Philippe ne revint pas. Mariannette ne savait plus que penser. Elle était chagrine, inquiète, nerveuse; elle tressaillait au moindre coup de sonnette et se précipitait vers la terrasse, croyant toujours que ce tintement annonçait Desgranges; puis elle s'en retournait dépitée et confuse en voyant la porte s'ouvrir pour laisser passer un paysan ou un fournisseur.

Un matin, elle ne put cacher son agacement à Perronne, sur les lèvres de laquelle le nom de Philippe était venu par hasard :

— En vérité, murmura Mariannette, je ne sais ce que nous avons fait à M. Desgranges!.. Depuis qu'il a dîné ici, on ne l'a plus revu... Tu ne trouves pas cela singulier, Perronne?

La servante haussa ses épaules voûtées et hocha énigmatiquement sa tête de bois sculpté :

— Il est peut-être capricieux, cet homme, et puis possible qu'il ait des raisons de se tenir coi.

— Quelles raisons?

— Dame, il est peut-être comme notre chat, qui aimerait bien à se chauffer au feu de ma cuisine, mais qui se tient à l'écart de peur de se brûler.

— Que veux-tu dire avec tes paraboles? s'écria Mariannette impatientée; — explique-toi nettement, si tu veux qu'on te comprenne!

— Eh bien! pour parler franc, il y a du vrai dans les bruits qui ont couru par le bourg, et je crois, sauf votre respect, ma pauvre demoiselle, que M. Desgranges est amoureux de vous.

— Quelle sottise! balbutia la jeune fille en devenant cramoisie.

— Sottise tant que vous voudrez, répliqua Perronne; il est sûr et certain que ce monsieur est un peu âgé pour se mettre l'amour en tête... C'est peut-être parce qu'il comprend sa sottise qu'il n'ose plus venir ici.

— Ma fille, c'est toi qui te mets des lubies en tête... Ne t'avise pas surtout de les répéter!

— Oh! ça non... Je garde ces choses-là pour moi; mais si je clos ma bouche, mes yeux restent ouverts, et j'ai bien vu que ce monsieur de Paris n'est pas aveugle non plus... Quand il dînait ici et que je vous servais à table, il vous mangeait du regard... Et, ma fine, il n'est pas tant mûr qu'il n'ait encore du goût pour les belles demoiselles... Il vient toujours un temps où de l'herbe on fait du foin, et ce qui devait arriver est arrivé.

— Perronne!

— Laissez-moi finir, je n'ai pas tout dit... La preuve qu'il en tient pour vous, c'est que, s'il ne se montre plus ici pendant le jour, il se rattrape en venant soupirer la nuit autour de chez nous...

— Quelle plaisanterie! interrompit Mariannette; tu rêves, ma fille!..

Elle s'en voulait d'écouter Perronne, de ne pas lui fermer la bouche en la rabrouant sévèrement, et, malgré tout, elle la laissait continuer; elle demeurait près d'elle, attentive, inquiète et le cœur palpitant.

— Je rêve?.. riposta la vieille servante vexée; demandez un peu à la femme du passeur!.. Tous les soirs, M. Desgranges prend une barque et va se promener entre Duingt et le Vivier... Il reste là pendant des heures... On ne peut pas dire que c'est un conte : je l'ai guetté et je l'ai vu de mes yeux.

Mariannette se souvenait aussi d'avoir remarqué cette petite barque errante en face du Vivier, et son embarras redoublait.

— Depuis quand, objecta-t-elle d'une voix mal assurée, est-il défendu de se promener le soir sur le lac?.. Il n'y a là rien d'étonnant.

— Rien d'étonnant! se récria l'entêtée servante; un homme qui n'est plus de la première jeunesse et qui flâne sur l'eau jusqu'à des

minuit, au risque d'attraper des rhumatismes!.. Il faut qu'il ait quelque folie dans la tête ou au cœur... J'en reviens à ce que j'ai dit : M. Desgranges est amoureux de vous.

— Tais-toi, Perronne, tu n'as pas le sens commun et tu me fais honte!

Mariannette s'était enfuie sans vouloir en entendre davantage. Elle se réfugia sur la galerie du bord de l'eau. Là, seule, appuyant sa joue brûlante contre les feuilles de la glycine, elle restait accoudée, perdue dans une confuse méditation, en face du lac encore tout fumeux de la dernière pluie.

M. Desgranges amoureux d'elle, était-ce possible? Comment elle, une provinciale ignorante et quasi sauvage, pouvait-elle occuper la pensée d'un homme habitué aux élégances et aux raffinemens du monde parisien, ayant eu, prétendait-on, des succès nombreux parmi les femmes à la mode?.. Cela semblait incroyable à Mariannette, et cependant, au fond, elle avait un secret pressentiment de la réalité de cet amour invraisemblable. Elle rapprochait les uns des autres certains incidens qui lui avaient paru extraordinaires et qui s'expliquaient d'eux-mêmes si réellement Philippe l'aimait : — leur dernier entretien sur la galerie, les mystérieuses tristesses de Desgranges, ces confidences commencées et brusquement interrompues, ce baiser sur les mains et puis ces étranges stations nocturnes en barque, en face du Vivier... Évidemment, il y avait là autre chose qu'une simple amitié, et alors il était possible que ce fût de l'amour! Cette soudaine clarté jetée sur un obscur état d'âme étourdissait Mariannette; elle en éprouvait un éblouissement violent, comme lorsqu'on tombe en plein soleil au sortir des ténèbres.

Mais si Desgranges l'aimait, pourquoi l'avait-il quittée si brusquement et pourquoi ne reparaissait-il plus au Vivier?.. Cet amour le rendait donc malheureux! Il le regrettait donc, puisqu'il essayait de s'en guérir?.. Et la jeune fille recommençait à douter. Dans son idée et avec son espit droit et honnête, elle ne voyait qu'une seule éventualité qui pût attrister Philippe et l'obliger à fuir : — l'impossibilité d'un mariage entre Mariannette et lui. Or cette impossibilité n'existait pas. Philippe était garçon et maître de disposer de son cœur, puisqu'il s'était épris d'elle. La question d'argent ne pouvait l'arrêter : Mariannette était riche et lui-même possédait une fortune indépendante. Si donc, au lieu de déclarer franchement son amour, il avait cessé ses visites au Vivier et se tenait confiné au Toron comme un homme qui a peur de se laisser entraîner, c'est qu'il jugeait cet amour dangereux, c'est qu'il y voyait de mystérieux obstacles. — Lesquels? — Mariannette se creusait la tête pour découvrir les motifs de cette réserve. D'où venait cette contrainte

qui l'éloignait du Vivier et arrêtait sur ses lèvres l'aveu d'une tendresse déjà devinée à demi?.. Tout à coup, il se fit comme une éclaircie dans la pensée de la jeune fille. Elle se rappelait la conversation de Desgranges au moment où la noce d'Angon passait devant le Vivier; elle se remémorait ses réflexions amères, sa tristesse soudaine, son regret de n'être plus jeune. — Plus de doute, ce qui effrayait Philippe et lui donnait des scrupules, c'était la différence d'âge. — Cette découverte enlevait subitement du cœur de Mariannette un poids douloureux. Elle se sentit rassérénée et sourit silencieusement.

Tous les brouillards qui enveloppaient son esprit se dégageaient peu à peu, pareils à ces grises vapeurs qui flottaient en ce moment sur le lac et s'échevelaient en onduleuses fumées. — Le ciel s'éclaircissait. Sur l'eau d'un vert laiteux, les buées reculaient du côté de Doussard et rampaient aux flancs des montagnes comme de blanches et fuyantes apparitions. — Une clarté intérieure dissipait de même le doute de Mariannette et ensoleillait son âme. — Aimée! Elle était aimée!.. Pour elle, encore tout éblouie de cette inattendue illumination de l'amour, la disproportion d'âge n'était pas sérieuse. Comme elle l'avait déclaré franchement à Philippe en regardant passer la noce d'Angon, elle était convaincue qu'on ne s'aperçoit pas de cette différence quand on aime et quand on est aimé. — Malheureusement, si cette conviction existait en elle, il était évident que Philippe ne la partageait pas. Il devenait, au contraire, de plus en plus certain pour l'orpheline que, si M. Desgranges souffrait et se tenait à l'écart, c'était par excès de loyauté et aussi par suite d'un manque de confiance en lui-même.

— Mais alors, se disait-elle ingénûment, s'il se fait un point d'honneur de se taire et s'il souffre du silence auquel il se condamne, n'est-ce pas à moi de trouver un moyen de lui donner confiance et de l'encourager?..

Elle s'était levée dans un élan soudain de tendresse hardie et chaste. Ses yeux avaient pris comme le ciel une profondeur lumineuse. — Le grand sourire bleu du lac, les coups de soleil perçant les nuées, le fier élancement des cimes surgissant radieuses du sein de la brume, lui donnaient une énergie nouvelle et l'enhardissaient encore dans ses mystérieuses résolutions.

XI.

Il était environ quatre heures après-midi. Depuis son déjeuner, Philippe avait travaillé fiévreusement à une volumineuse correspon-

dance avec l'avoué, le notaire et le géomètre chargés de procéder au partage ordonné par le tribunal. Il cherchait dans cette occupation presque mécanique un dérivatif à son mal. Mais la nature de cette besogne, où il n'était question que de la succession Diosaz, ramenait constamment son esprit vers Mariannette. Les conditions atmosphériques contribuaient encore à accroître l'intensité de cette tendre obsession. — Il est des heures lourdes, chargées d'électricité, qui rendent nos nerfs plus irritables, notre sensibilité plus vive, notre volonté plus passive. — La chaleur humide d'une orageuse journée d'août, le ciel à chaque instant couvert de nuages pesans qui crevaient en tièdes averses, mettaient dans tout l'être de Philippe un plus troublant désir de revoir Mariannette, en même temps qu'ils redoublaient en lui le dégoût de la solitude. — Il avait cessé d'écrire; renversé sur le dossier de son fauteuil, les yeux mi-clos, il écoutait dans une langueur de rêve l'égouttement des chêneaux du toit et les derniers roulemens du tonnerre au loin, dans la montagne. Le clapotement de l'eau sur le gravier, le frisson mouillé des feuillages, un bourdonnement de mouche contre la vitre, l'hypnotisaient doucement; il n'avait conservé que juste assez de lucidité pour observer vaguement les phénomènes extérieurs et les transformer en de chimériques visions, sous l'influence de sa préoccupation dominante. — Les alternatives d'obscurité et de clarté, produites par le passage des nuées, se succédaient rapidement, tantôt plongeant le salon de travail dans une nuit bleuâtre, tantôt l'éclairant d'une flambée blonde où dansaient des atomes d'or. Et dans ces jeux de lumière, la fantaisie de Desgranges faisait flotter une image toujours la même : — Mariannette.

Tandis que l'ombre portée des nuages mettait dans la pièce une obscurité plus profonde, le demi-rêve de Philippe prit tout à coup une forme plus précise. Il lui sembla que l'une des figures féminines peintes à fresque sur les panneaux des portes devenait étonnamment semblable à Mlle Diosaz. Ou eût dit positivement que les yeux bruns de l'orpheline luisaient dans la pénombre et que son buste svelte se détachait du mur noir. Il y eut un instant où l'image parut se mouvoir dans l'ombre bleuâtre; Philippe avait eu déjà la même illusion, mais jamais encore aussi saisissante. Il n'osait plus bouger de peur de faire évanouir la forme fragile de cette vision. Il restait renversé en arrière, comme assoupi, et respirait à peine. — Peu à peu la nuée passa; un brusque coup de soleil jeta une gerbe de rayons à travers le jasmin qui masquait la fenêtre; le salon s'emplit d'une clarté jeune et réveillante; en même temps, une voix limpide résonna et fit sursauter Desgranges, qui se leva en se frottant les yeux.

Ce n'était pas une vision. Mariannette en personne lui souriait dans l'encadrement de la porte restée ouverte, — car, dans ce Toron à demi abandonné, les portes n'étaient jamais closes et on entrait comme dans un moulin.

— Bonjour, monsieur Desgranges ! murmurait Mlle Diosaz.

— Vous, mademoiselle ?.. Vous, au Toron ? répétait Philippe encore ébahi.

— Il le faut bien... Comme disait mon père : puisque la montagne ne veut pas venir à nous, c'est à nous d'aller à la montagne !

Elle avait commencé sa phrase avec assez d'assurance, mais à mesure qu'elle parlait, sa voix devenait moins ferme, et on sentait qu'au fond elle était très intimidée.

— Vous êtes venue... seule ?

— Pas tout à fait... Nous montions à Echarvines avec Perronne, et une averse nous a prises juste en face du Toron... Alors, comme nous étions en souci de vous, j'ai pensé à m'abriter ici et à demander de vos nouvelles, tandis que ma vieille bonne continuerait sa route... Elle va venir me retrouver... Vous n'avez pas été malade au moins, monsieur Desgranges ?

— Non, non...

Il allait et venait, à la fois inquiet et joyeux de cette visite inespérée. A travers sa propre émotion, Mariannette remarquait que Philippe paraissait plus troublé qu'elle. Sa main tremblait en pressant celle de la jeune fille. Il était devenu très pâle, et cette pâleur cendrée accentuait encore ses yeux cernés.

— Asseyez-vous, dit-il en l'installant dans un fauteuil ; — puis il disparut dans la salle à manger, en revint avec une carafe, du vin blanc et un sucrier. — Je vais, ajouta-t-il, préparer de quoi vous rafraîchir.

— Merci, je n'ai besoin que d'un verre d'eau.

Tandis qu'il remplissait le verre, elle le regardait à la dérobée, et de nouveau était frappée de sa pâleur.

— Sûr, vous n'avez pas été souffrant ? demanda-t-elle.

— Non, pourquoi ?

— Vous paraissez fatigué.

— Ce n'est rien... Cela tient au temps orageux... Un peu aussi sans doute à l'ennui d'être claquemuré par ces trois jours de pluie.

— Il me semble que vous ne sortez guère davantage quand le temps est beau.

— Si fait, je vous assure.

— Alors, dit-elle timidement, pourquoi ne venez-vous pas au Vivier ?

Et comme il tardait à répondre à cette question plus que jamais embarrassante, elle reprit :

— Nous n'avons pas de nombreuses distractions à vous offrir, mais enfin je pensais,.. j'espérais que vous vous ennuieriez encore moins chez nous qu'au Toron.

— Vous savez bien, répliqua-t-il tristement, que les journées passées au Vivier comptent pour moi parmi les meilleures... Je vous l'ai dit déjà et vous devez en être convaincue.

— Avouez cependant, murmura-t-elle avec une pointe d'ironie, que vous agissez de façon à me donner des doutes.

— Ne doutez jamais du bonheur que j'ai à vous voir ! s'écria-t-il avec vivacité... Seulement, vous connaissez les raisons qui m'ont obligé à cesser d'être votre hôte... Ces raisons, si absurdes qu'elles paraissent, existent toujours...

— Ces raisons, interrompit Mariannette, vous obligeaient à espacer vos visites, mais non à les supprimer tout à fait... D'ailleurs, à vous parler franchement, je crains qu'elles ne soient qu'un prétexte... et que vous n'ayez un autre motif de vous abstenir.

— Un autre motif?.. balbutia-t-il, très troublé.

— Oui ; pourquoi, après m'avoir témoigné tant de bonté et de dévoûment, vous êtes-vous peu à peu éloigné, pourquoi m'avez-vous retiré votre affection ?

— Moi ?..

Il la regardait, fasciné par les yeux à la fois supplians et tendres qu'elle tournait vers lui.—A travers les jasmins épanouis et mouillés, le soleil, maintenant clair et triomphant, dardait ses rayons, et Mariannette se trouvant dans la trajectoire de ces flèches radieuses, était tout enveloppée d'une lumière dorée. Il semblait à Philippe qu'elle avait encore embelli depuis le dernier soir où il l'avait vue. Ses cheveux châtains, soyeux et comme poudrés de soleil, frisottaient plus abondamment autour de son visage d'un blanc mat; ses yeux avaient un éclat encore plus pur et plus pénétrant; la saine rougeur de ses lèvres, une plus naïve expression de candeur et d'honnêteté.

— Pourquoi ? répéta-t-elle ; il y a une autre raison que vous ne dites pas...

— Eh bien ! répondit-il, entraîné par le charme qu'il subissait et ne mesurant plus ses paroles, vous avez deviné... Oui, il y une autre raison.

— Ah ! murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Mieux vaudrait vous la taire, continua-t-il... Tout à l'heure vous m'en voudrez de vous l'avoir avouée.

— Je vous en voudrai bien davantage si vous la taisez... comme si c'était une chose offensante.

— Non, répliqua-t-il, il n'y a rien d'offensant, car ce n'est pas une offense que d'être adorée respectueusement... et je vous aime !

Il leva craintivement ses yeux sur Mariannette. Il s'attendait à quelque marque de réprobation ou d'effroi. Mais elle avait enfoui sa figure dans ses mains; accoudée à la table, elle restait immobile et impénétrable.

— Vous le voyez, c'est fou! continua-t-il... Je pourrais être votre père, et me voilà passionnément amoureux de vous. Quand on a mon âge et qu'on aime éperdument une jeune fille, il faut renfoncer son secret dans son cœur et n'en jamais parler... C'est pourquoi je m'étais juré de me taire, c'est pourquoi je vous fuyais... Je craignais de ne plus être assez maître de moi, et je ne voulais pas, au chagrin d'un amour impossible, ajouter l'amertume du ridicule... Maintenant vous savez tout... Vous devez regretter de m'avoir forcé à parler. Vous pensez que j'ai perdu la raison et je vous fais pitié, n'est-ce pas?

Il tourna de nouveau vers elle ses yeux inquiets. Elle demeurait silencieuse, seulement elle agitait en signe de dénégation sa tête toujours cachée dans ses mains.

— Mariannette, reprit-il d'une voix étouffée, est-ce que vraiment vous n'êtes pas irritée contre moi?.. Ou bien est-ce par bonté d'âme que vous évitez de me répondre?.. Je vous en prie, parlez!.. ou laissez-moi au moins lire votre pensée dans vos yeux!

Il s'était approché et avait doucement écarté les mains de Mariannette. Alors, dans le soleil qui enveloppait l'orpheline, il eut la surprenante joie de voir une figure empourprée par l'émotion et deux yeux purs qui le regardaient affectueusement.

— Mariannette, balbutia-t-il, est-ce possible?.. Vous ne me repoussez pas?.. Vous n'êtes pas fâchée?..

Elle sourit faiblement, puis se sentit confuse, et baissant la tête :

— Non, soupira-t-elle, je ne vous en veux pas... Je ne sais si j'agis bien en vous répondant aussi franchement... Mais je pense que vous me connaissez assez pour ne pas mal interpréter mes paroles... Je ne me suis jamais inquiétée de cette différence d'âge qui vous effraie et... je... serai fière d'être choisie par un homme comme vous...

Tandis qu'elle parlait, Philippe la considérait avec des yeux anxieux et charmés. La joie soudaine qu'il éprouvait était trop excessive pour ne pas amener après elle une sorte de réaction mélancolique. Il n'osait pas croire encore à une aussi heureuse conclusion. Sa délicatesse s'alarmait. Il se demandait si Mariannette n'obéissait pas, en acceptant son amour, à une exaltation généreuse, à une de ces illusions romanesques comme il en germe dans les têtes des jeunes filles.

— Chère enfant, répondit-il, réfléchissez encore... N'êtes-vous pas dupe d'une tendre compassion dont vous vous repentirez plus tard?.. Êtes-vous sûre de ne pas vous abuser?

Elle leva vers lui des yeux pleins de reproche :

— Pourquoi doutez-vous de moi?

— Je ne doute pas, mais mon bonheur m'effraie... J'ai peur que vous ne vous trompiez.

— Comment pouvez-vous avoir de pareilles craintes, quand je suis venue ici pour vous rassurer et vous dire... tout ce que je vous ai dit?

Et, honteuse, elle replongea sa figure dans ses mains. Lui, dans un élan d'adoration et de reconnaissance, écarta de nouveau ces mains collées au visage et les baisa longuement.

— Il est tard, murmura Mariannette troublée, et il faut que je rentre.

— Non, pas encore, s'exclama-t-il, pas avant que je ne vous aie fait voir ce Toron où j'ai tant pensé à vous!

Il mit le bras de la jeune fille sur le sien, et ils sortirent. — La pluie avait cessé, et un soleil déjà oblique diamantait les arbres aux feuilles ruisselantes. Du haut du promenoir du Toron, le lac, d'un bleu lisse, avait l'air de revêtir sa plus belle robe d'azur pour fêter le bonheur de Philippe. Sur l'eau tranquille, le bateau du soir, laissant derrière lui un double sillage argenté, quittait la presqu'île de Duingt et sifflait joyeusement en glissant vers l'anse de l'Abbaye. — Desgranges prenait plaisir à conduire Mariannette au bord de cette terrasse où, pendant des semaines, il avait promené ses doutes et ses souffrances. Pour lui, cette solitude était peuplée de pensées qui toutes se rapportaient à Mlle Diosaz. Chaque arbre, chaque fleur sauvage, chaque banc rongé de mousse avait sa légende amoureuse, qu'il contait tendrement à Mariannette, et que celle-ci ne se lassait pas d'entendre.

— Tenez, disait Philippe, d'ici on aperçoit les tuiles rouges du Vivier... Que de fois je suis venu m'asseoir sur ce banc pour voir votre toit briller à la rosée du matin, ou s'envelopper le soir de fumées bleues!.. Chaque jour je le regardais comme si c'eût été pour la dernière fois, et je me faisais l'effet de contempler un paradis d'où j'étais à jamais exilé...

— Votre exil cessera dès demain, répondait Mariannette en riant, car vous n'aurez plus de prétexte pour fuir le Vivier.

— Oh! maintenant, j'irai là-bas tous les jours... Je vous lasserai de mes visites.

— Je ne m'en lassais pas autrefois, je ne m'en lasserai jamais.

— Et vous ne songerez plus à retourner au couvent?..

— Je n'y retournerai que si vous changez d'avis.

— Alors jamais! puisque nous voilà fiancés... Fiancés! répéta-t-il avec un frisson de plaisir... Ainsi, c'est bien vrai, vous serez ma femme?.. En ce moment, il me semble que je marche dans un rêve... Je me demande comment vous m'avez aimé, moi qui me suis montré si peu aimable?

— Mon Dieu, répondit-elle avec une grâce naïve, cela est venu très simplement... Avant de vous voir, je ne connaissais et je n'aimais que mon père... Il m'avait souvent parlé de vous... Vous êtes arrivé au Vivier quand j'étais dans la peine; vous avez été bon pour moi, et j'ai deviné que vous défendiez mes intérêts non par devoir, mais par amitié. Vous ne me traitiez pas en petite fille qu'on protège, mais en amie pour laquelle on se dévoue; j'en ai été si touchée que mon cœur est allé tout naturellement vers vous... Après mon père, vous avez été ma première et ma seule affection.

— Chère mignonne Mariannette! s'écria-t-il en pressant le bras de l'orpheline... Et subitement, tandis que tout son corps frémissait au contact de ce bras frais, ferme et rond frôlant sa poitrine, il sentait passer dans son esprit comme un brouillard de tristesse, et son visage se rembrunissait.

— Qu'avez-vous? Pourquoi prenez-vous cette figure chagrine? demanda la jeune fille, inquiète de la brusque altération de ses traits.

— C'est, répliqua-t-il d'une voix grave, c'est que je me sens si peu digne de vous... qui me donnez tout et à qui j'apporte si peu!.. Vous commencez la vie et moi je l'achève... J'ai comme un remords d'accepter votre cœur vierge et de ne pouvoir vous offrir en échange la même fraîcheur d'âme, la même jeunesse d'illusions...

Mariannette resta un moment rêveuse, comme si elle eût cherché à se rendre compte du sens de ces dernières paroles; tout à coup elle se rappela le passage de la lettre de son père faisant allusion aux « expéditions galantes » de Philippe; elle comprit la nature des scrupules de Desgranges et rougit très fort.

— Vous vous tourmentez inutilement, reprit-elle en secouant la tête;.. je ne suis pas assez sotte pour regretter que vous n'ayez pas pensé à moi alors que vous ne me connaissiez point, et je ne serai pas jalouse du passé... M'aimez-vous aujourd'hui librement et exclusivement?

« Librement et exclusivement... » Ces deux mots auraient dû remuer de sérieux scrupules dans l'âme de Philippe. Mais en sentant contre sa poitrine le bras de cette belle jeune fille qui lui parlait d'amour, il n'avait plus la liberté d'esprit nécessaire pour se

livrer à un sévère examen de conscience. Devant lui s'ouvraient toutes grandes les portes du bonheur, et il n'avait qu'un pas à faire pour pénétrer dans ce paradis inespéré. Il s'y élança d'un bond avec une impétuosité juvénile et irréfléchie :

— Librement et exclusivement, affirma-t-il, oui, je vous le jure!

Elle lui prit la main et la serra :

— C'est tout ce que je demande, dit-elle, la figure radieuse, et, je vous le répète : je suis fière d'être la femme de votre choix.

Comme elle achevait, ils entendirent derrière eux le pas inégal et la respiration bruyante d'une personne essoufflée. Ils se retournèrent et aperçurent Perronne qui accourait :

— Mademoiselle! s'écria la servante, y pensez-vous?.. Voici qu'il est sept heures passées et notre souper sera brûlé... Il n'y a point de bon sens de vous attarder ainsi au Toron!

— Perronne a raison, dit Mariannette, et vous m'avez fait oublier l'heure... Bonsoir, ajouta-t-elle en retirant lentement la main qu'elle avait laissée dans celle de Philippe; il faut que je me sauve .. Venez demain aussitôt que vous le pourrez... Vos visites au Vivier ne peuvent plus offusquer personne...

Perronne les regardait avec des yeux grands ouverts et restait bouche béante.

— Au fait, reprit Mlle Diosaz en souriant, elle ne sait rien et je veux qu'elle soit la première à apprendre la nouvelle... Perronne, ma fille, tranquillise-toi, tu pourras dire aux gens qu'ils ne se sont pas trompés et que M. Desgranges est mon fiancé...

XII.

Le lendemain, Philippe, en ouvrant sa fenêtre, éprouva pour la première fois peut-être, dans toute sa plénitude, la félicité de vivre. — Entre les montagnes, qui semblaient lavées par la rosée, le lac s'étendait, baigné d'une transparente fraîcheur. Dans cette eau verte et unie comme un miroir, les terrains, les arbres, les maisons se reflétaient avec la variété de leurs formes et de leurs couleurs. Des barques glissaient avec lenteur, et, à mesure que le soleil montait, la lumière poudrait de bleu la verdure des hauts pâturages. Un émouchet aux ailes éployées décrivait de grands cercles dans le ciel et semblait se complaire à y promener son vol horizontal. De lumineux papillons fauves s'abattaient sur les valérianes rouges du parterre. Les pruniers du verger pliaient sous le poids des fruits, des bandes de moineaux pépiaient en picorant les figues mûres, et un chœur d'abeilles bourdonnait autour des treilles. — Philippe emplissait ses yeux de lumière et ses oreilles de bruits mélo-

dieux. Toutes ces joies du matin correspondaient harmonieusement à l'allégresse de son être. Il trouvait à tout le voisinage un air heureux : — les charretiers gravissaient joyeusement la montée à côté de leur char traîné par des bœufs ; joyeusement les paysans ramassaient les dernières gerbes, et là-bas, sous les peupliers, les baigneurs qui s'ébattaient dans le lac goûtaient avec une gaîté tapageuse les délices de leur bain matinal.

Mariannette l'aimait! Cette adorable fille consentait à unir ses vingt ans à son âge mûr! Avant peu, elle serait sa femme, et une vie de bonheur calme et familial, une vie toute neuve commencerait pour lui dans ce pays enchanté qui semblait créé pour abriter des amours heureuses. Il se sentait maintenant vraiment métamorphosé et rajeuni. La limpidité de cette matinée d'août transfusait en lui une verdeur nouvelle. Le passé était aboli ; il ne voyait plus que l'avenir se levant avec de suaves couleurs d'aurore. — Il lui tardait d'entendre sonner midi, afin de pouvoir descendre au Vivier. Comme au temps passé, il trouvait les heures trop lentes ; il aurait voulu supprimer d'un trait les minutes qui le séparaient du moment marqué pour sa visite au logis Diosaz. — Il occupa ses loisirs à parfaire minutieusement sa toilette. Depuis des années, il n'avait accordé tant de soin au choix d'une cravate. Il mettait d'enfantins raffinemens de coquetterie à paraître élégant et jeune. — Après un déjeuner rapide, il prit son feutre et ses gants, et, une rose passée dans la boutonnière de son veston gris, il descendit l'avenue de Toron.

Fouettant gaîment de sa canne les sauges du talus, il foulait légèrement le gazon de l'allée. Il regardait le ciel entre les branches vertes, écoutait les pinsons gazouiller dans les érables, et, la figure épanouie, les prunelles brillantes, il trouvait plus que jamais qu'il faisait bon vivre. Tout à coup, au moment où il allait gagner la route, il s'arrêta et recula comme frappé en plein cœur.

Devant lui, dans l'arceau plus sombre formé par les arbres verts de l'entrée, venait de surgir une forme féminine. Les yeux de Philippe se fixaient avec stupeur sur cette visiteuse en costume de voyage, coiffée d'un chapeau rond dont les brides de gaze bleue encadraient un visage encore jeune aux grands yeux fauves, aux minces lèvres rouges entr'ouvertes par un sourire ironique, — et ils reconnaissaient Mme Camille Archambault.

Dans l'enivrement de son bonheur nouveau, il l'avait totalement oubliée. Il ne pensait plus à cette lettre, vieille de six semaines, où Mme Archambault lui avait parlé d'un voyage à Aix. Tant de choses s'étaient passées depuis lors, qu'il ne croyait plus à la possibilité de ce voyage invraisemblable. — Et brusquement, au seuil du Toron,

cette amie de quinze ans se dressait à quelques pas de lui comme un spectre d'autrefois. — Il était devenu très pâle, et ses lèvres alourdies n'avaient plus la force de s'entr'ouvrir pour articuler un mot.

Mme Archambault venait de fermer son parasol de soie écrue, et un rire aigu tinta douloureusement aux oreilles de Desgranges :

— Eh bien ! Philippe, disait-elle de sa voix mordante, me prenez-vous pour une tête de Méduse ou pour une apparition?.. Si vous voyiez votre figure, mon pauvre ami, vous en seriez vous-même choqué... Rassurez-vous, je ne suis pas un fantôme... C'est bien moi, en chair et en os!

— Pardon, balbutia-t-il en pressant rapidement la main gantée qu'elle lui tendait, j'étais si loin de supposer... Vous n'aviez pas répondu à ma lettre, et je croyais que vous aviez renoncé à vos projets.

— Nenni, mais ayant horreur des discussions oiseuses, j'ai préféré vous faire une surprise... D'ailleurs, je m'imaginais que vous me connaissiez assez pour savoir que rien ne peut m'empêcher d'exécuter ce que j'ai en tête... J'espérais trouver un mot de vous à Aix, poste restante; voyant que je m'étais trompée, j'ai pris le parti d'aller à la montagne, puisqu'elle ne venait pas à moi.

Ces derniers mots, presque pareils à ceux que Mariannette avait prononcés, la veille, en entrant au Toron, impressionnaient péniblement Philippe et achevaient de le troubler. Il se sentait glacé jusqu'aux moelles, et il songeait que Mme Archambault était trop perspicace pour ne pas s'apercevoir de la froideur de son accueil. Il frissonnait à la pensée d'un éclat, et, d'un autre côté, il regardait comme indigne de lui d'abuser Camille par d'hypocrites démonstrations.

— Et, murmura-t-il avec un regard vague, d'un air quasi stupide, comment êtes-vous arrivée ici?

— Comme on y arrive, par le bateau, répondit-elle en haussant les épaules... Hier, j'ai quitté Aix et j'ai couché à Annecy ; ce matin, j'ai pris la *Couronne-de-Savoie*, je suis descendue à l'Abbaye, et naturellement ma première visite a été pour vous... Ingrat, vous n'avez pas l'air de m'en savoir gré !

— Excusez-moi, je suis encore mal remis de ma surprise...

— En ce cas, remontons chez vous... Vous n'avez pas l'intention de me recevoir sur la route, je suppose?..

Tout cela était dit sur un ton de reproche et de sarcasme qui mettait Philippe à la torture. Il avait docilement rebroussé chemin, et maintenant il guidait Camille Archambault à travers l'avenue du Toron. Encore anéanti par l'imprévu du coup qu'il venait de rece-

voir, il ne trouvait ni la force ni le sang-froid nécessaires pour prendre un parti. Il voyait déjà tout l'édifice de son bonheur s'écroulant autour de lui, et il ne savait qu'imaginer pour prévenir cet écroulement. Il avait honte de tromper Mme Archambault, et il lui semblait impossible d'éviter pour le moment l'ignominie d'un mensonge. — Que pouvait-il faire ?.. Il reconnaissait qu'il avait commis une faute lourde en ne prévenant pas Camille du changement qui s'était opéré en lui. Mais quoi ? Tant qu'il avait aimé Mariannette sans espoir, il avait cru plus convenable de garder le silence et de laisser au temps le soin de dénouer des liens que l'absence avait déjà singulièrement distendus. Il prévoyait si peu que Mlle Diosaz consentirait à l'aimer et à devenir sa femme !.. Aujourd'hui, à la vérité, la loyauté exigeait qu'il s'expliquât nettement avec Mme Archambault. Mais encore, l'explication ne pouvait avoir lieu brutalement dans cette allée où il venait de se rencontrer avec son ancienne amie. Les plus simples convenances lui commandaient d'attendre une heure plus opportune, et jusque-là il fallait, coûte que coûte, user de ménagemens.

Tandis que ces réflexions naissaient précipitamment dans son cerveau, il marchait le front bas et soucieux, à côté de Camille, et ne répondait que par monosyllabes à ses questions. Elle-même, étonnée de sa taciturnité, plissait le front et jetait à la dérobée sur Philippe des regards inquiets et soupçonneux.

— Est-ce dans l'intention de devenir ermite, demanda-t-elle en traversant le verger abandonné, que vous vous êtes niché dans ce désert?.. On dirait le logis de la Belle-au-bois-dormant... Espérons que vous n'y avez pas trouvé de princesse !..

Sans desserrer les lèvres, Philippe lui indiqua d'un signe la porte-fenêtre entr'ouverte sur le vestibule et l'introduisit dans son cabinet de travail. Elle y entra lestement, jeta un regard circulaire sur les fresques des murailles et l'antique mobilier, puis retirant les longues épingles piquées dans son chignon, elle se décoiffa, accrocha son chapeau à l'un des candélabres de la cheminée, et rajusta devant la glace ternie les frisons de ses cheveux. L'une de ses bottines de peau de daim posée sur la barre de fer des landiers, le buste rejeté en arrière, elle se dégantait avec de légers mouvemens saccadés. Elle prit ensuite une petite boîte d'ivoire, la dévissa et en tira une mignonne houppette de cygne, chargée de poudre de riz, qu'elle promena lentement sur son visage et son cou. — C'était pour Philippe un spectacle irritant de la voir s'installer cavalièrement dans cette même pièce où Mariannette lui avait ouvert son cœur. Cela lui faisait l'effet d'un odieux sacrilège. Une sourde colère le secouait, et il avait grand'peine à rester maître de ses nerfs.

Au moment où Camille attirait à elle l'antique fauteuil où la jeune fille s'était assise, il l'arrêta et avançant brusquement un autre siège :

— Ce fauteuil n'est pas solide, s'écria-t-il, mettez-vous là !

Mme Archambault fronça ses minces sourcils noirs :

— En vérité, mon cher Philippe, murmura-t-elle, vous avez pris dans la solitude une brusquerie un peu bien sauvage... Tel qu'il est, ce fauteuil me plaît, et vous trouverez bon que je m'y repose, car je suis rompue.

Elle s'assit dans le grand fauteuil de tapisserie, et Desgranges réprima avec peine un geste d'humeur.

— Savez-vous, mon cher, continua-t-elle en déployant nerveusement un petit éventail de poche, que vous avez une singulière façon de recevoir vos amis?.. Si je vous gêne, dites-le franchement...

La mauvaise humeur de Philippe était exaspérée par le ton sarcastique avec lequel Mme Archambault avait l'air de le narguer; sa réserve l'abandonnait, et il prit la résolution d'en finir en provoquant une explication immédiate :

— Pourquoi êtes-vous venue ici? répondit-il durement; je vous avais supplié de renoncer à ce voyage inutile et compromettant... Pourquoi n'avez-vous pas écouté mes conseils et patienté jusqu'à mon retour?..

— Patienter! s'exclama-t-elle avec véhémence, vous me connaissez encore mal, si vous croyez que je puis être patiente!.. Ce n'est pas ma vertu, pas plus que la résignation!.. J'étais trop malheureuse là-bas, et vous comprendriez cela si vous aviez pour moi la centième partie de l'amour que j'ai pour vous. Au lieu de m'écrire une lettre froide comme la sagesse dont vous êtes pétri, vous auriez dû songer que je souffrais mort et martyre loin de vous... Mais je suis sotte, j'oublie toujours que vous pouvez très bien vous passer de moi. Je ne suis qu'un accident dans votre vie, tandis que vous, vous me tenez lieu de tout! — Et soudain, prise d'un coup de passion, elle se leva et se jeta au cou de Desgranges. — Voyons, poursuivit-elle, sois indulgent, aime-moi un peu... Tu me dois bien cela pour tout ce que j'ai supporté et pour le mal que j'ai eu à venir te retrouver!..

En même temps, elle l'enveloppait de ses bras avec des mouvemens câlins; ses lèvres allaient chercher celles de Philippe et s'y posaient dans un élan de tendresse farouche contre laquelle il n'osait plus se défendre. Il se sentait amolli et troublé par cette étreinte; il y retrouvait le parfum des anciens baisers, et, malgré lui, sa colère se fondait à la tiédeur des caresses d'autrefois.

— Tu sais bien, continuait-elle, que je t'aime comme une sau-

vage... Pardonne-moi donc si j'ai des impatiences et des emportemens de sauvage. Tu ne te doutes pas des montagnes d'obstacles que j'ai eu à soulever pour te rejoindre. D'abord, quand j'ai parlé d'un voyage aux eaux, on m'a traitée de malade imaginaire. Avant de m'autoriser à partir, *il* a exigé que je l'accompagne en Autriche, où il a une entreprise de chemins de fer. Là, j'ai dû subir toutes ses bizarreries d'humeur, voir un monde qui m'assommait. Enfin, j'ai trouvé un médecin qui m'a ordonné un traitement d'eaux minérales. Mais je n'ai jamais pu obtenir qu'on me laissât aller à Aix. Je ne sais s'il avait quelque soupçon ou s'il agissait par esprit de taquinerie ; il a mis comme condition à mon départ que je prendrais les eaux de Cauterets, et, pour plus de sûreté, il m'a conduite lui-même dans les Pyrénées. Arrivé là-bas, il ne partait plus, et je me mourais d'impatience ; enfin, au bout de huit cruels jours, il s'est décidé à reprendre le chemin de Paris... Mes malles ont été vite faites, va!.. Je me suis entendue avec une amie qui s'est chargée de recevoir à Cauterets et d'y réexpédier ma correspondance ; puis, en hâte, j'ai traversé tout le Midi, et je suis arrivée brisée à Aix... Mais maintenant ennuis, désespoirs, fatigues, tout est oublié, maintenant que je t'ai de nouveau !..

Que répondre à cette explosion de tendresse? Comment reconnaître ces nouvelles preuves de sacrifice et de passion par un aveu brutal qui meurtrirait Camille plus sûrement qu'un coup de couteau? Philippe ne se sentait pas le courage de déchirer le cœur de cette femme qui venait de traverser la France et de risquer sa réputation pour le rejoindre pendant quelques jours. Il ajourna toute explication à un moment où ils pourraient l'un et l'autre envisager et discuter avec plus de calme les nécessités d'une séparation définitive. S'il n'aimait plus la maîtresse, il respectait l'amie et voulait adoucir par de courtois procédés la mortifiante peine qu'il allait lui causer. Il y a des conjonctures où un homme, si loyal et si délicat qu'on le suppose, se trouve contraint, par les lois mêmes de la délicatesse et de l'honneur, à biaiser et à dissimuler. Philippe se voyait réduit à cette dure extrémité. Ne pouvant se montrer amoureux, il s'efforça du moins de paraître touché et reconnaissant. Il eut des apitoiemens tendres pour les fatigues et les agitations que Mme Archambault s'était imposées. Il la remercia de son dévoûment. Il l'assura que s'il s'était opposé à ce voyage, c'était surtout par sollicitude pour la réputation et la sécurité de son amie. — En l'encourageant à venir à Aix, il se fût montré par trop égoïste, sachant que les périls et les tracas du voyage ne seraient pas compensés par les quelques heures qu'il pourrait de loin en loin lui consacrer.

Camille, les sourcils froncés, les yeux fixés sur ceux de Desgranges, l'écoutait parler sans lui lâcher les mains. En le voyant détendu, attendri et plus affectueux, elle le crut reconquis, et, par un revirement bien féminin, elle passa des caresses aux reproches.

— Quelques heures! s'écria-t-elle, ah! je le disais bien, Philippe, je ne suis plus pour vous ce que j'étais autrefois!.. Il est loin, le temps où nous vivions quinze jours en tête-à-tête dans un coin de province, et où vous trouviez que je ne prenais jamais assez d'heures de votre vie!

La tension nerveuse et la surexcitation passionnée de tout à l'heure firent place à une crise de sensibilité; les yeux de Camille Archambault se mouillèrent, un sanglot entr'ouvrit ses lèvres brûlantes. Les larmes coulèrent entremêlées de regrets rétrospectifs et de récriminations amèrement formulées. Philippe courbait la tête sous l'orage et en éprouvait une sorte de soulagement. Il redoutait moins de voir Camille irritée que trop aimante. Ces reproches excessifs et injustes, cette colère pleine d'invectives, mettaient ses scrupules à l'aise et lui semblaient autant de pas faits vers une rupture devenue irrémissible.

— Quelques heures! répéta-t-elle acrimonieusement, quand je viens pour vingt jours!.. C'est une dérision!.. Qui vous empêche de m'accompagner à Aix?

— Je ne puis quitter Talloires... La mission qui m'a été confiée, et dont je vous ai parlé, me retiendra ici encore un mois, au moins.

— Mais enfin vous n'êtes pas à l'attache, comme un écolier, je suppose; Aix est à deux pas, et vous pouvez vous absenter pendant une semaine.

— Non; les affaires que j'ai à traiter exigent impérieusement ma présence ici... Je suis désolé de vous faire de la peine, mais je vous affirme que la chose est sérieuse... C'est un devoir que m'a légué un ami mort, et pour m'en acquitter jusqu'au bout, je n'ai pas hésité, comme vous voyez, à m'installer dans cette maison isolée...

Il parlait d'une façon très ferme, et en comprenant qu'il était décidé à ne point fléchir, Mme Archambault jugea inutile de heurter de front une résolution aussi arrêtée. D'ailleurs, elle venait d'entrevoir une autre combinaison possible, et, pour en assurer le succès, elle sentit la nécessité de ne point paraître trop exigeante. Elle changea brusquement le tour de la conversation :

— Au fait, dit-elle en essuyant ses yeux, savez-vous qu'elle est très originale, cette maison?

Elle allait et venait curieusement à travers la grande pièce déla-

brée. Elle inventoriait le mobilier, lorgnait les fresques, traînait les fauteuils au jour pour en examiner les tapisseries. Son esprit mobile semblait avoir sauté d'une fantaisie à l'autre, et le goût du bibelot, qui avait toujours été une de ses *toquades,* paraissait maintenant la distraire de ses préoccupations.

— Très amusantes, ces peintures! murmurait-elle... Philippe, les figures de femmes sur les panneaux sont-elles des portraits?.. Ces tapisseries au petit point, avec leurs couleurs fanées, sont vraiment exquises, et les bois des fauteuils sont joliment sculptés... Croyez-vous que le propriétaire consentirait à les vendre?..

Elle s'approcha de la fenêtre ouverte, tandis que Desgranges était repris d'un accès d'humeur en la voyant agir en maîtresse du logis. — Elle cueillit des brins de jasmin, qu'elle piqua dans son corsage; puis, soulevant le manteau de verdure qui voilait une partie de la croisée, elle regarda le lac et les montagnes :

— Et la vue, s'exclama-t-elle, est adorable!.. Cette eau bleue, ces montagnes violettes... Décidément le pays est merveilleux. Après tout, rien ne m'oblige à vivre à Aix, et je puis très bien m'installer à Talloires. — C'est une idée, continua-t-elle en se retournant vers Philippe stupéfait. — Elle se rapprocha de lui câlinement et lui mit ses deux mains sur les épaules :

— Sais-tu? insinua-t-elle, puisque tu as toute la maison à toi, tu devrais me loger ici?

Desgranges sursauta, épouvanté des conséquences de cette dangereuse fantaisie. Il regrettait maintenant d'avoir poussé Mme Archambault à cette extrémité en refusant de l'accompagner à Aix.

— Y pensez-vous? se récria-t-il, c'est impossible!

— Pourquoi donc? La maison est située loin du village... Pas de voisins. On y vivrait dans une sécurité parfaite... Cela nous rappellerait le bon temps de la forêt de Compiègne, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Je vous répète que c'est impossible, affirma impérieusement Philippe; dans un petit endroit tout se sait et tout prend une importance exagérée... Vous ne seriez pas ici depuis vingt-quatre heures que le village entier en jaserait. On y est très prude, et je suis tenu à une grande circonspection à cause de cette jeune fille dont je suis en quelque sorte le tuteur moral...

— C'est donc une jeune fille? interrompit Mme Archambault en le dévisageant avec un singulier regard; d'après vos lettres, je croyais qu'il s'agissait d'une fillette sans conséquence... Et quel âge a-t-elle, votre... filleule?

— Vingt-deux ans, je crois.

— Oh!.. alors, c'est une grande demoiselle! s'exclama-t-elle

avec un rire nerveux, et je comprends qu'elle ait droit à tous vos égards... Est-elle jolie?

— Peu importe! répliqua-t-il péniblement agacé, c'est la fille de mon meilleur, de mon seul ami, et vous êtes trop intelligente pour ne pas admettre...

— J'admets tout ce que vous voudrez et je renonce à être une pierre de scandale pour les paysans de Talloires. Toutefois, je suppose que votre respect pour la candeur de cette jeune Savoyarde ne va pas jusqu'à m'interdire le séjour de l'Abbaye?

— Vous feriez mieux de retourner à Aix, objecta Philippe, j'irais vous y conduire et je m'arrangerais pour y passer quelques jours.

— Non pas, je ne veux point vous détourner de vos occupations... D'ailleurs, ce pays-ci me plaît... Nous y ferons des excursions, vous me servirez de guide, et ce sera charmant!

Philippe devinait, au ton de Camille et au tour ironique de ses paroles, un commencement de méfiance qu'il eût été imprudent d'exaspérer par une opposition persistante. Il était, du reste, à bout de force et dans un si misérable état d'esprit, qu'il ne se sentait plus le sang-froid nécessaire pour détourner l'orage qui le menaçait. Il renonça à lutter pour le moment, et, ne cherchant plus qu'à gagner du temps, il n'essaya même pas de dissuader Mme Archambault.

— Allons, c'est convenu, reprit-elle en se recoiffant, je m'installe à l'Abbaye... Et maintenant il faut que je redescende pour donner à ma femme de chambre des ordres en conséquence... Puisque vous sortiez tout à l'heure, ayez la bonté de m'accompagner jusqu'à l'hôtel...

Ils redescendirent ensemble cette avenue du Toron que Philippe avait longée si joyeusement une heure auparavant, et qui maintenant lui semblait lugubre. Ils suivirent lentement la route sinueuse, pleine de soleil, et le chemin parut à Desgranges d'une longueur interminable. Quand ils furent sous les marronniers de l'Abbaye :

— Je ne vous retiens plus, dit Mme Archambault en lui tendant la main; puis elle ajouta avec un regard impérieux : — Quand vous reverrai-je?

— Mais bientôt... Ce soir, balbutia Philippe, qui avait la tête perdue.

— A ce soir donc... Je vous attendrai à cinq heures.

ANDRÉ THEURIET.

(La troisième partie au prochain n°.)

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

IV[1].

LA CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

L'église regarde la conversion de saint Augustin comme un des plus grands événemens de son histoire ; elle en a fait une fête, qui se célèbre tous les ans au mois de mai. C'est un honneur qu'elle n'accorde qu'à saint Paul et à lui, et en rapprochant ainsi le maître et le disciple, elle semble dire qu'elle leur doit presque autant à tous les deux : sa doctrine théologique, commencée par l'un, a été achevée par l'autre.

Pour nous, le principal intérêt que présente la conversion de saint Augustin, c'est qu'il nous l'a lui-même racontée. Elle occupe la plus grande partie de ses *Confessions*, et l'on peut même dire qu'elle en est presque l'unique sujet ; c'est là que vont l'étudier les dévots qui veulent s'édifier, et les profanes qui cherchent simplement à connaître l'histoire d'une âme et son passage de l'incrédulité à la foi. Mais il y en a d'autres récits ailleurs. Parmi les œuvres de saint Augustin, un certain nombre remonte à l'époque même où il traversait cette crise qui a décidé de sa vie. Nous avons de ce

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er juillet 1886 et du 1er août 1887.

temps, ou des années voisines, des dialogues philosophiques, des traités de grammaire, des lettres; il y parle souvent de lui, de ses hésitations, de ses luttes, de ses progrès, et nous le voyons s'avancer pas à pas vers cette perfection de conduite et cette sûreté de doctrine à laquelle il aspire. Ce sont les mêmes événemens qu'il nous raconte dans ses *Confessions*, mais présentés un peu autrement; non pas que les faits diffèrent, c'est la couleur générale qui est changée, et il faut bien reconnaître que ces divers récits, quoique au fond semblables, ne laissent pas la même impression.

Est-ce à dire que, dans ses *Confessions*, saint Augustin ait volontairement altéré la vérité? Tout le monde, au contraire, est d'avis que la sincérité en est le plus grand mérite. C'est une qualité rare dans les ouvrages de ce genre, et je n'en connais aucun qui la possède au même degré. On n'y sent nulle part cette impertinente vanité qui nous fait trouver du charme à mettre tout le monde dans la confidence de nos erreurs même et de nos fautes; il n'a point écrit son livre, comme c'est l'usage, pour le plaisir de se mettre en scène et de parler de soi; sa pensée était plus sérieuse et plus haute. Il s'est souvenu que, dans l'église primitive, les gens qui avaient commis un péché grave venaient le confesser en public et en demandaient pardon à Dieu devant leurs frères, et il a voulu faire comme eux; il imite ces pieux pénitens qui mêlaient à l'aveu de leurs fautes des gémissemens et des prières. Comme eux, il s'adresse tout le temps à Dieu avec des transports et des effusions qui finissent par nous paraître monotones; il lui rappelle toutes les erreurs de sa jeunesse, non pas pour les lui faire connaître : — qui les sait mieux que lui? — mais pour apprendre au pécheur par son exemple, et en lui montrant de quel abîme il a lui-même été tiré, qu'on ne doit jamais perdre courage et dire : « Je ne peux pas. » Il fallait donc que la confession, pour être efficace, fût complète, sans faux-fuyans, sans réticences : la moindre tentative pour dissimuler ou pallier une faute serait un crime, puisqu'elle ôterait quelque mérite à la bonté de Dieu; ce serait de plus un crime inutile, car Dieu, qui voit tout, aurait bien vite dévoilé et confondu le mensonge.

Ainsi saint Augustin a voulu être vrai, et, pour l'essentiel, il l'a été : il nous fait l'histoire de sa jeunesse comme elle lui apparaissait au moment où il a écrit ses *Confessions*; mais il ne faut pas oublier qu'il les a rédigées onze ans après son baptême. Il lui est alors arrivé ce qui nous arrive toujours quand nous jetons un regard en arrière : le présent, quoi qu'on fasse, prête ses couleurs au passé, et, après un certain intervalle, nous n'apercevons notre vie antérieure qu'à travers nos opinions et nos impressions du moment. Quand Saint-Simon écrivit la dernière rédaction de ses *Mémoires*,

les événemens ne lui apparaissaient plus comme à l'époque où ils se passaient devant lui; les voyant de plus loin et de plus haut, il les embrassait dans leur ensemble, avec leurs causes lointaines, qu'on aperçoit mal quand on est placé près d'eux, et les conséquences bonnes ou mauvaises qui en étaient sorties; par suite, il en saisissait mieux qu'auparavant le véritable caractère. Il n'y a donc pas lieu de lui reprocher, comme on le fait, la diversité de ses jugemens; peut-être n'en avait-il pas lui-même une conscience bien claire, tant il nous est naturel de transporter dans le passé nos opinions actuelles, de nous persuader que nous n'avons jamais changé, et de croire que nous jugions autrefois les hommes et les choses comme nous le faisons aujourd'hui. Il en est de même de saint Augustin, et s'il lui est arrivé de nous présenter d'une façon un peu différente les divers incidens de sa vie, suivant qu'il en était plus voisin ou plus éloigné, sa sincérité ne peut pas être mise en doute, puisqu'il les a dépeints à chaque fois comme il les voyait.

Il n'en est pas moins curieux de recueillir et de constater ces différences involontaires; elles permettent de mieux connaître ses sentimens véritables aux diverses époques de sa vie, et nous font suivre de plus près les phases par lesquelles il a passé avant de se reposer dans une doctrine précise et définitive.

I.

Saint Augustin était né d'un de ces mariages mixtes que désapprouvaient beaucoup les chrétiens rigides, et qui étaient pourtant alors très fréquens. Son père, Patricius, païen de naissance, ne se convertit qu'à la fin de ses jours; Monique, sa mère, sortait d'une famille chrétienne. De bonne heure, elle lui enseigna le christianisme; son père, dès qu'il eut grandi, lui fit donner une éducation profane. Il reçut donc, dès ses premières années, deux impulsions contraires, qui me semblent expliquer les indécisions et les contradictions dans lesquelles s'est passée sa jeunesse.

Les paroles de sa mère, lorsque, tout petit encore, elle essayait d'en faire un chrétien, durent le toucher profondément. Il aimait Monique avec passion. Une des plus belles pages des *Confessions* est celle où il nous raconte l'entretien qu'il eut avec elle à Ostie, quelques jours avant qu'elle ne mourût. Ils étaient seuls, accoudés à une fenêtre, et, en regardant le ciel, ils conversaient ensemble avec une ineffable douceur. Oublieux du présent, penchés vers l'avenir, ils cherchaient à deviner ce que serait la vie éternelle que Dieu promet à ses élus. Leur pensée montait toujours plus haut, de la terre au ciel, de l'homme à l'Être des êtres; « et pendant que

nous parlions, dit-il, et que nous étions tout ardeur et tout désir pour cette vie céleste, nos âmes, comme d'un bond, y touchèrent un moment. » Je me figure qu'il avait déjà éprouvé quelquefois dans son enfance des impressions semblables et « touché, d'un bond de son âme, à la vie céleste, » pendant que sa mère lui parlait du Christ. Elle devait trouver, dans ces occasions, de ces mots et de ces images dont le cœur se souvient toujours. Il nous dit qu'ayant été pris alors d'un mal subit qui lui fit craindre de mourir, il demanda avec instance à être baptisé ; mais comme on ne le trouvait pas aussi malade qu'il croyait l'être, et que c'était l'usage de différer le baptême jusqu'à un âge plus avancé, on aima mieux attendre. L'enfant guérit; puis vinrent les années de l'adolescence, avec leurs entraînemens auxquels une nature fougueuse comme la sienne ne pouvait guère résister; l'ardeur des passions, la curiosité de l'esprit, le jetèrent dans d'autres chemins, mais il n'oublia jamais ces premières émotions religieuses : elles subsistèrent toujours au plus profond de lui-même, et nous les verrons se réveiller dans toutes les circonstances graves de sa vie.

Si Monique voulait qu'il devînt un chrétien parfait, son père tenait surtout à en faire un homme instruit et bien élevé. Il s'épuisa pour lui donner l'éducation que recevaient les classes lettrées de l'empire. Ce petit bourgeois d'une ville obscure de Numidie avait confiance en son enfant; comme le père d'Horace, qui était un ancien esclave, comme le père de Virgile, qui n'était qu'un paysan, il lui fit apprendre tout ce qu'on enseignait aux fils des maisons les plus riches et les plus anciennes. Par malheur, ses ressources étaient très médiocres. Tant qu'on se contenta d'envoyer le jeune homme à l'école de Thagaste, sa ville natale, où même à Madaura, dans les environs, la fortune paternelle y suffit. Mais lorsqu'il fut question de le faire partir pour Carthage, il fallut avoir recours à la bourse d'un ami. Il y avait alors, dans toutes les villes de l'empire, grandes ou petites, quelques importans personnages, qu'on s'empressait d'élever à toutes les dignités de l'endroit, dont on faisait des décurions, des duumvirs, des flamines, et qui, en échange de ces honneurs, étaient tenus de donner des jeux, de célébrer des fêtes, de bâtir des édifices, et surtout d'être généreux envers tout le monde. C'était Romanianus qui jouait ce rôle à Thagaste. Saint Augustin nous dit qu'on ne parlait que de lui dans la petite ville ; il venait, à propos sans doute de quelque dignité dont il était revêtu, d'y donner des spectacles extraordinaires, notamment un combat d'ours. Aussi ses concitoyens, dans leur reconnaissance, avaient ils placé sur sa porte une belle inscription qui devait raconter aux races futures que la municipalité de Thagaste, par une délibération so-

lennelle, avait choisi Romanianus pour son protecteur. Patricius était un de ses cliens, peut-être même un parent pauvre, en sorte qu'il avait plus de droits qu'un autre à sa générosité. Aussi en reçut-il tous les secours nécessaires pour bien faire élever son fils. Saint Augustin lui en garda toute sa vie une grande reconnaissance, et plus tard, quand Romanianus, à force d'aider tout le monde, se fut lui-même ruiné, il trouva des moyens délicats de la lui témoigner.

Les *Confessions* nous font connaître dans le détail l'éducation de saint Augustin. Elles nous disent qu'il commença par profiter assez mal de la peine qu'on prenait pour l'instruire. Tout occupé des plaisirs de son âge, il n'écoutait que d'une oreille fort distraite les leçons de ses premiers maîtres, qui alors, comme aujourd'hui, enseignaient à lire, écrire et compter. Le calcul lui sembla surtout fort désagréable, et il nous dit qu'il ne répétait qu'avec dégoût cet odieux refrain : « Un et un font deux, deux et deux font quatre. » On voulut ensuite lui apprendre le grec : c'est par là que commençait alors une éducation sérieuse, comme elle débute chez nous par le latin ; mais il n'y trouva pas plus d'agrément qu'au calcul ; aussi ne l'a-t-il jamais su que très imparfaitement. Ce fut, dans une éducation si solide et si étendue, une lacune fâcheuse et qu'il a dû plus d'une fois regretter. Combien son esprit n'aurait-il pas gagné à lire Platon dans la beauté du texte? Il n'a jamais pu l'entrevoir et le deviner que dans des traductions souvent médiocres. Cependant, à mesure qu'il avançait dans l'étude de la grammaire, il y prenait plus de goût. La poésie surtout le charma; il prit le plaisir le plus vif à lire Virgile, et s'est accusé plus tard comme d'un crime des larmes que la mort de Didon lui fit verser. La rhétorique lui parut encore plus agréable, et il en pratiqua les exercices avec une telle supériorité qu'il passa dès lors auprès de ses maîtres et de ses condisciples pour un jeune homme de grande espérance.

Il fréquentait en ce moment les écoles de Carthage, et, comme il le dit lui-même, tout l'essaim des plaisirs bourdonnait autour de lui. Carthage était une ville de bruit et de joie, où la jeunesse venue pour s'instruire trouvait mille occasions de s'amuser. On y célébrait encore les fêtes païennes. Les processions de la Mère des dieux ou de la Vierge céleste, l'Astarté des Phéniciens, parcouraient les rues et les places, avec leur cortège de prêtres eunuques, de femmes perdues, de musiciens qui chantaient des chansons d'amour. On y était surtout passionné pour le théâtre, où l'on allait applaudir des pièces obscènes, qui mettaient sous les yeux des spectateurs les histoires légères de l'Olympe. Augustin ne résista

pas plus que les autres à ces excitations, et se livra au plaisir avec toute la fougue de son tempérament et de son âge. « Rien ne me plaisait, dit-il, que d'aimer et d'être aimé. » Ces désordres étaient si ordinaires que personne ne parut s'en étonner ; il semble même que son père en ait éprouvé une joie secrète. En vrai païen qu'il était, il ne pensait qu'à surprendre chez son fils les signes de la puberté naissante pour le marier au plus vite, et avoir sans retard des petits-enfans. Les amis de la famille, même ceux qui étaient chrétiens, ne se montraient pas trop scandalisés de ces folies de jeunesse. « Laissez-le faire, disaient-ils : il n'est pas encore baptisé. » Seule, Monique pleurait en silence et redoublait ses exhortations. Mais, se voyant peu écoutée, et n'osant pas demander trop de peur de ne rien obtenir, elle bornait ses prières à recommander à son fils de ne point porter le trouble dans les familles et de ne détourner jamais de son devoir une femme mariée.

C'est pourtant alors qu'au milieu de sa vie dissipée il reçut la première secousse qui commença sa conversion. Elle lui vint d'un auteur profane. La rhétorique était en ce moment son unique étude, et il lui donnait toutes les heures que ne prenaient pas les plaisirs. Il est donc probable qu'il n'était guère occupé que d'ouvrages concernant l'art oratoire, quand un jour, on ne sait comment, il tomba sur un dialogue philosophique de Cicéron, l'*Hortensius*. « En le lisant, nous dit-il, je me sentis devenir tout autre. Toutes ces vaines espérances que j'avais jusque-là poursuivies s'éloignèrent de mon esprit, et j'éprouvai une passion incroyable de me consacrer à la recherche de la sagesse, et de conquérir par là l'immortalité. Je me levai, Seigneur, pour me diriger vers vous ! »

L'*Hortensius* est perdu, et il nous est difficile de savoir ce qui put causer une si vive émotion à ce jeune homme de dix-neuf ans ; les quelques fragmens qui nous restent de l'ouvrage, et qui nous ont été presque tous conservés par saint Augustin, nous apprennent qu'il contenait un magnifique éloge de la philosophie. Cicéron, dans son admirable langage, exhortait les Romains à l'étudier, non-seulement en faisant voir tout le bien qu'elle peut faire à la vie présente, mais en leur montrant aussi les grands horizons qu'elle ouvre sur la vie future. « Celui qui lui donne tout son temps, disait-il, ne risque pas d'être dupe. Si tout finit avec nous, qu'y a-t-il de plus heureux que de s'être consacré, tant qu'on a vécu, à ces belles études ? Si notre vie se continue de quelque manière après la mort, la recherche assidue de la vérité n'est-elle pas le meilleur moyen de se préparer à cette autre existence, et une âme à qui ces méditations et ces contemplations apprennent à se détacher d'elle-même ne s'envolera-t-elle pas plus vite vers cette demeure cé-

leste, qui vaut mieux que toutes les habitations de la terre ? » Cicéron était bien malheureux alors : il venait de perdre sa fille qu'il adorait ; il assistait à la ruine du régime politique qu'il avait servi ; n'étant plus jeune et n'ayant plus le droit de compter sur l'avenir, il lui fallait mettre son espérance ailleurs ; aussi, quand il comparait les misères de la vie terrestre aux consolations que l'autre peut donner, sa parole devait-elle avoir des accens personnels et pénétrans. Augustin en fut touché jusqu'au fond de l'âme. Il nous le dit aussi bien dans ses *Confessions* que dans ses ouvrages antérieurs ; mais ici déjà la différence des temps et des situations se montre. Devenu chrétien fervent, à l'époque où il écrivait ses *Confessions*, il lui répugnait d'avouer que sa conversion avait commencé par la lecture d'un auteur profane. Il s'en est vengé en maltraitant celui qui lui avait pourtant rendu un si grand service. « C'est un certain Cicéron, dit-il, dont on loue beaucoup plus l'esprit que le cœur. » L'injustice est criante ; mais il parle autrement dans ses *Dialogues ;* là, Cicéron est un grand homme, un sage dont on ne cite le nom qu'avec respect. Il le nomme : « notre ami Tullius ; » il rappelle qu'avant lui il n'y avait pas de philosophie romaine, et qu'il l'a du premier coup portée à sa perfection : *a quo in latina lingua philosophia inchoata est et perfecta :* ce sont là, soyons-en sûrs, les sentimens véritables que lui laissa la lecture de l'*Hortensius*.

Le voilà donc, à ce qu'il semble, conquis à la philosophie ; il ne lui reste plus qu'à marcher dans la voie que l'*Hortensius* lui a ouverte, à passer de l'étude de Cicéron à celle des sages de la Grèce, qui furent ses maîtres, à tirer une doctrine de leurs ouvrages et à y conformer sa vie. Ce n'est pas pourtant ce qui arriva. Un premier élan l'avait porté vers les philosophes, un second l'entraîna plus loin. L'*Hortensius*, sans qu'il s'en aperçût peut-être, ranima dans son âme de plus anciens souvenirs qui n'y étaient qu'assoupis. Monique aussi lui parlait autrefois de la vie éternelle, mais d'une manière bien différente ; et quand il songeait aux peintures merveilleuses qu'elle lui en avait faites, et qui ravissaient sa jeunesse, toutes ces espérances d'immortalité, si incertaines et si froides, que les sages proposaient à l'homme, ne le contentaient plus. A mesure que se réveillaient en lui les émotions pieuses de ses premières années, les systèmes des philosophes lui semblaient vides et incomplets. « Il y manquait, nous dit-il, le nom du Christ, ce nom que j'avais puisé avec le lait sur les genoux de ma mère, et que je gardais au fond de mon cœur ; et je compris que toute doctrine où ce nom ne serait pas, quelque vérité qu'elle contînt, avec quelque élégance qu'elle fût exposée, ne pourrait jamais me satisfaire. »

Il lui fallait donc retourner au christianisme. C'est dans cette pensée qu'il se mit à lire les Écritures ; mais, dès les premières pages, il s'arrêta : pour un homme nourri de rhétorique comme lui, c'était une lecture trop rebutante. Quand on a été tout à fait charmé des littératures classiques, il arrive qu'on ne peut plus comprendre qu'elles. Le moule dans lequel elles jettent la pensée paraît si simple, si naturel, qu'il semble impossible qu'elle s'exprime autrement. On se laisse prendre à ces larges périodes si savamment construites, avec leurs incises qui se balancent, à ces développemens réguliers où les phrases s'enchaînent entre elles, où une idée mène à l'autre, et l'on finit par croire que le bon sens et la raison ne peuvent pas employer d'autre langue. Il est naturel que des gens habitués dès l'enfance à cette façon d'écrire aient eu peine à souffrir ce qu'il y avait de brusque, de heurté, d'incohérent dans les littératures orientales. En face d'œuvres extraordinaires, inégales, démesurées, ces élèves des rhéteurs, qui tenaient surtout à la proportion et à la mesure, se trouvaient tout dépaysés. Ajoutons que la forme en était encore plus mauvaise que le fond n'en semblait étrange. Les premiers qui, longtemps avant saint Jérôme, traduisirent les livres saints en latin, n'étaient pas des écrivains de profession ; c'étaient des chrétiens scrupuleux, qui ne cherchaient d'autre mérite que d'être des interprètes fidèles. Préoccupés surtout de calquer leur version sur le texte, ils créaient des mots nouveaux, ils inventaient des tours bizarres, ils torturaient sans pitié la vieille langue pour qu'elle pût s'accommoder au génie d'un idiome étranger. Qu'on se figure ce que devait souffrir un admirateur de Virgile, un élève de Cicéron, jeté brusquement au milieu de cette barbarie ; Augustin en fut révolté, et laissant là des ouvrages qui blessaient toutes les délicatesses de son goût, il s'empressa de reprendre ses auteurs chéris et de revenir à ses anciennes études.

Mais il n'y revint pas tout à fait comme il était parti, et de cet ébranlement qu'il avait ressenti à la lecture de l'*Hortensius*, il lui resta quelque chose. D'abord il avait fait connaissance avec la philosophie antique. Elle était en ce moment fort négligée dans les écoles, au point qu'Augustin, pour l'avoir étudiée avec quelque soin, passa pour un prodige. Cette étude lui rendit de très grands services ; elle en fit, dans les controverses théologiques, un dialecticien si terrible que ses rivaux refusaient de combattre avec lui, et qu'il lui était plus difficile de les joindre que de les vaincre. Elle éveilla son esprit sur des questions importantes, lui fournit des solutions nouvelles et lui permit souvent de faire profiter la théologie chrétienne des découvertes des anciens philosophes. Mais en même temps qu'il s'éprenait de la philosophie, il s'était aperçu qu'elle ne pouvait pas lui

suffire. Son âme ne réclamait pas des théories, mais des croyances; il lui fallait une religion. Ne se sentant pas la force d'aller jusqu'à celle de sa mère, et ne pouvant pas n'en avoir aucune, il s'arrêta à mi-chemin dans l'hérésie, et devint manichéen. On ne sait trop ce qui l'attira de ce côté. La façon dont les manichéens expliquent l'origine du mal, en supposant que ce monde est l'œuvre de deux principes, un bon et un mauvais, lui parut plus tard ridicule, et il ne nous semble pas qu'elle ait jamais pu séduire un si bon esprit; mais il trouvait chez eux cet avantage qu'ils ne prétendaient pas imposer leurs doctrines. La rigueur du dogme catholique épouvantait ce raisonneur; il voulait avoir le droit de se faire ses opinions et de ne se rendre qu'à l'évidence. Du reste, il nous dit qu'il ne fut jamais un manichéen très résolu. Il resta sur les limites de la secte, refusant de s'engager trop avant et toujours prêt à reprendre sa liberté.

Quant à sa vie privée, il est probable qu'elle n'a pas beaucoup changé à cette époque, et qu'après la lecture de l'*Hortensius* comme avant, elle fut toujours fort dissipée. Nous voyons pourtant qu'il cesse alors de passer d'un amour à l'autre, et qu'il choisit une maîtresse à laquelle il se fait un devoir de rester fidèle. C'est ce que le bon Tillemont appelle « se régler dans son dérèglement. » Voici comment il parle lui-même de cette liaison : « En ce temps-là, j'avais une femme qui ne m'était pas unie par le mariage, et que m'avaient fait rencontrer mes amours vagabonds et coupables. Pourtant je ne connaissais qu'elle et je lui gardais ma foi. Mais je ne laissais pas de mesurer par mon exemple toute la distance qu'il y a entre la sagesse d'une légitime union, dont le but avoué est de propager la famille, et ces liaisons voluptueuses où l'enfant naît contre le vœu de ses parens, quoique aussitôt après sa naissance il nous soit impossible de ne pas l'aimer. » Cette femme, qui lui inspira un attachement sérieux, devait appartenir à ce monde léger des affranchies, que leur condition semblait condamner à ces unions irrégulières. Après avoir été sa compagne fidèle pendant plus de dix ans, à un moment où il songeait à se marier, elle le quitta, sans doute pour ne pas le gêner dans ses nouveaux desseins. Mais ce qui prouve qu'elle n'avait pas seulement partagé son lit et qu'il l'avait initiée aussi aux luttes de sa pensée et de son âme, c'est qu'en le quittant elle se tourna vers Dieu, et fit vœu d'achever ses jours dans la continence et dans la retraite. Il en avait un fils, Adeodatus, « le fils de son péché, » comme il l'appelle, qu'il aimait tendrement, et dont il ne voulut jamais se séparer.

La vie recommença donc pour lui comme auparavant. Mais en reprenant avec la même ardeur ses études de rhétorique et de philosophie, il sentait bien qu'il ne possédait pas le repos définitif, que

ce n'était qu'une halte, et qu'il lui faudrait un jour se remettre en marche vers la vérité. Les succès d'école qu'il obtenait ne l'empêchaient pas d'être inquiet, mécontent, et d'éprouver au fond de l'âme une sorte de regret vague de l'idéal un moment entrevu ; il est probable que, de cet abri provisoire où il s'était arrêté, il regardait devant lui, et, comme les ombres de Virgile, « tendait la main avec amour vers la rive opposée. »

II.

A vingt ans, Augustin cessa d'être élève pour devenir professeur. Il enseigna d'abord la grammaire dans sa petite ville, à Thagaste. Mais bientôt, comme il avait la conscience de son talent, il chercha un plus grand théâtre, et voulut s'établir à Carthage. L'excellent Romanianus, quoiqu'il fût fort triste de le voir partir, paya le voyage et fournit aux premiers frais de l'installation. A Carthage, Augustin ouvrit une école de rhétorique ; quelques-uns de ses élèves de Thagaste l'avaient suivi ; ils en attirèrent d'autres, et le jeune maître ne tarda pas à se faire une grande réputation. Carthage était toujours la ville dont Apulée disait, deux siècles auparavant : « Il n'y a ici que des lettrés. Les enfans apprennent tous l'éloquence, les jeunes gens la pratiquent, les vieillards l'enseignent. » On y avait un goût très vif pour tous ces agrémens et ces artifices dans lesquels se complaisait la rhétorique. Un bon discours improvisé sur un sujet scabreux, choisi par quelqu'un de l'assistance, y paraissait un spectacle presque aussi amusant que les courses de char et les combats de gladiateurs. Apulée s'était fait un si grand renom d'éloquence par ces tours de force que la ville émerveillée lui avait élevé une statue. Il est probable qu'Augustin donna des conférences de ce genre et qu'il s'y fit applaudir comme son prédécesseur. Nous savons même qu'il prit part à un concours de poésie et qu'il fut couronné par le proconsul. Mais ces succès ne parvinrent pas à le fixer à Carthage ; il s'y déplut, au bout de quelque temps, et voulut en sortir. Est-ce seulement, comme il le dit, parce que les écoliers avaient des habitudes trop turbulentes, ou voulait-il aller chercher ailleurs des triomphes plus retentissans? Toujours est-il qu'un beau jour, à l'insu de tout le monde, et même de sa mère, qui l'avait accompagné jusqu'au port, sans se douter de rien, et qu'il éloigna sous un prétexte au dernier moment, il s'embarqua sur un navire qui partait pour Rome.

A Rome, il ne semble pas avoir obtenu autant de succès qu'à Carthage. Les maîtres y étaient plus nombreux, plus célèbres, et, dans une aussi grande ville, les réputations ne pouvaient pas se

faire aussi vite. D'ailleurs, il s'aperçut bientôt que les écoliers, pour être un peu moins remuans que ceux de Carthage, ne valaient pas mieux. Il avait ouvert chez lui une école privée et ne pouvait vivre que des rétributions de ses élèves; or ils avaient coutume d'être assidus tant qu'on ne leur demandait rien, et de disparaître dès qu'il fallait payer. Aussi fut-il heureux d'apprendre que les magistrats de la ville de Milan, ayant besoin d'un professeur d'éloquence pour leurs écoles publiques, s'étaient adressés à Symmaque, l'un des plus grands orateurs de ce siècle, qui était alors préfet de Rome, pour lui demander d'en choisir un parmi les jeunes maîtres qu'il connaissait. Augustin fut présenté à Symmaque par un manichéen de ses amis : — les païens et les hérétiques s'entendaient en général fort bien ensemble. — Symmaque, pour avoir une idée de son talent, le fit déclamer devant lui sur un sujet qu'il lui proposa, et l'épreuve lui ayant paru satisfaisante, il le fit partir pour Milan, dans une voiture de la poste impériale, comme un personnage. A Milan, Augustin s'acquitta pendant deux ans des fonctions ordinaires des rhéteurs : il enseignait l'art oratoire aux jeunes gens, et de temps en temps, aux fêtes publiques, il prononçait des panégyriques du prince ou des premiers magistrats de l'empire. « J'y débitais, nous dit-il, beaucoup de mensonges, sûr d'être applaudi par des gens qui savaient très bien la vérité. »

A ce moment, il avait rompu avec les manichéens, et, dans cette rupture, la science profane avait encore joué un rôle. Voici comment il s'était séparé d'eux. Ils avaient un évêque, nommé Faustus, qui jouissait, dans la secte, d'une grande renommée, et passait pour un théologien accompli. Augustin, qui ne le connaissait pas, souhaitait beaucoup le rencontrer pour lui soumettre quelques doutes qui l'empêchaient d'accepter entièrement la doctrine de Manès. Il lui paraissait notamment très difficile de croire à certaines fables cosmologiques, que contenaient les livres des manichéens, sur le ciel, sur les astres, sur le soleil et la lune ; elles étaient en contradiction avec les données de la science grecque, et il semblait à Augustin que c'étaient les Grecs qui avaient raison. Aussi lui tardait-il d'obtenir de Faustus quelque explication qui pût mettre sa conscience à l'aise. Il ne put le joindre que vers la fin de son séjour à Carthage, et cette rencontre lui causa un très grand désenchantement. Aux premières questions qu'il lui posa, l'évêque lui répondit sans détour qu'il était inutile de lui en demander davantage, qu'il ignorait les sciences exactes et qu'il avait accepté les opinions de ses maîtres sans les vérifier. En réalité, ce n'était qu'un rhéteur habile, qui connaissait quelques discours de Cicéron et quelques traités de Sénèque et s'en servait à propos ; son savoir n'allait pas plus loin.

Augustin lui sut gré de sa franchise, mais il jugea que, puisque le plus renommé des manichéens était incapable de dissiper ses doutes, il était inutile d'en interroger d'autres. Une fois la doctrine ébranlée dans ses bases scientifiques, le reste ne résista guère, et quelques réflexions suffirent pour lui en montrer le néant.

Il n'était donc plus manichéen, mais il n'était pas catholique. Il flottait entre les croyances, indécis, incertain, et quoique avec un penchant secret qu'il s'avouait à peine, n'osant encore rien affirmer. Cette situation le gênait et il avait hâte d'en sortir. Sa nature n'était pas de celles qui trouvent le repos dans le doute. Il a dit quelque part « qu'il aimait à aimer; » il aimait aussi à croire, et son esprit avait besoin d'opinions arrêtées autant que son âme avait besoin d'amour.

C'est dans cette disposition qu'il lut pour la première fois Platon, que venait de traduire un professeur célèbre de Rome, Victorinus. Cette lecture lui fit plus d'impression encore que celle de l'*Hortensius*, et elle eut pour lui plus d'importance. Il nous dit qu'elle lui permit de se faire une idée plus juste de la nature de Dieu. Jusque-là, il n'avait pu le concevoir que sous une forme matérielle; il se le figurait, à la façon de certains philosophes, ou comme un souffle, ou comme une flamme, qui anime tout l'univers. Le sens du spirituel et du divin lui manquait: Platon le lui donna. Depuis, il a fait bien des progrès dans cette voie; sa doctrine s'est de plus en plus spiritualisée, ou, si l'on veut, subtilisée; il s'est plu aux recherches les plus délicates, les plus vaporeuses sur l'essence de l'âme et sur celle de Dieu. Quoique son ferme bon sens l'ait souvent retenu à terre, il a séjourné aussi bien souvent dans le monde des spéculations métaphysiques, et y a entraîné les esprits après lui : n'oublions pas que c'est à la suite de Platon qu'il s'y est élancé.

Mais nous allons voir se renouveler ici ce qui nous a déjà frappés plus haut; il lui arriva comme à l'époque où il lisait l'*Hortensius*: Platon le ravit sans le contenter, ses théories lui en rappelèrent d'autres qui lui semblaient encore plus belles; elles éveillèrent en lui le souvenir des premiers enseignemens qu'on lui avait donnés, et, pour la seconde fois, l'élan, qui lui était communiqué par la sagesse antique, le porta plus loin qu'elle. Nous avons vu que ce qui l'avait détourné des ouvrages philosophiques de Cicéron, c'est qu'il n'y trouvait pas le Christ. Le Christ était dans Platon; Augustin n'eut pas de peine à le reconnaître dans ce *logos* divin qui sert d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, et qui est la même chose que le Verbe du quatrième évangile. Mais la doctrine platonicienne ne nous présente le Verbe que dans tout l'éclat de sa puissance:

c'est un Dieu triomphant, qui crée le monde et le gouverne, et ce que cherchait Augustin, c'était le Verbe fait chair, revêtant la condition des hommes pour être plus près d'eux, acceptant les misères de l'humanité pour les consoler. Cette notion d'un Dieu pauvre, humble, persécuté, les philosophies antiques ne pouvaient pas la lui donner. « Vous l'avez cachée aux sages, disait-il à Dieu dans sa prière, et révélée aux petites gens, afin que ceux qui sont accablés et chargés vinssent à vous. » — Cette fois, il voyait nettement où son âme devait s'adresser pour trouver enfin le repos.

A Milan, où sa conversion devait s'achever, Augustin connut saint Ambroise. C'était alors le plus grand personnage de l'église d'Occident, et peut-être l'un des plus importans de l'empire. Il dépassait les autres évêques par son talent, ses vertus, l'affection qu'il inspirait à son peuple et le respect que les princes lui témoignaient. Sa naissance, ses relations, ses habitudes, le rattachaient à l'ancienne société ; il tenait à la nouvelle par ses croyances et sa dignité, et pouvait ainsi faire une sorte d'union entre elles. Dès que le jeune professeur d'éloquence fut arrivé à Milan, il s'empressa d'aller voir l'évêque dont on parlait partout : il avait bien des conseils à lui demander, bien des doutes à lui soumettre. Par malheur, il ne put pas l'entretenir autant qu'il l'aurait voulu. Saint Ambroise recevait tout le monde, à toutes les heures du jour, et naturellement on abusait beaucoup de sa facilité ; c'était toute la journée un flot de fidèles qui venaient voir leur évêque pour entendre de lui quelque parole d'édification. Augustin y alla comme les autres, mais la foule était si grande qu'il n'eut le temps que de dire un mot. Dans la suite, il y retourna souvent, sans être plus heureux. Il lui est arrivé plus d'une fois de traverser le cabinet où saint Ambroise travaillait et où il admettait tout le monde ; il y venait avec la pensée de lui parler, mais quand il le voyait silencieux, immobile, les yeux fixés sur le texte des Écritures, tandis que son esprit cherchait à en pénétrer le sens, il n'osait pas troubler ses méditations ; comme les autres, il regardait ce spectacle, et s'en allait tristement sans rien dire. « C'est ma seule douleur, disait-il plus tard dans ses *Soliloques*, de n'avoir pas pu lui découvrir, autant que je l'aurais souhaité, toute mon affection pour lui et pour la sagesse. » Il est clair que saint Ambroise, distrait comme il l'était par des occupations si graves, ne distingua guère ce jeune homme qui se mettait si obstinément devant ses yeux ; il ne sut pas deviner, dans les courts entretiens qu'ils eurent ensemble, le grand avenir auquel il était réservé. Peut-être cet esprit si net, si ferme, si décidé, fait pour l'action et le gouvernement, eut-il quelque peine à comprendre les éternelles hésitations d'un homme qui, depuis plus de treize ans,

cherchait sa voie sans la trouver, et s'arrêtait à chaque pas sur ce chemin de la vérité, où lui-même avait marché si vite (1).

Ne pouvant pas voir saint Ambroise en particulier autant qu'il le désirait, Augustin ne manquait pas de se rendre tous les dimanches à l'église, pour l'entendre parler à son peuple, et il en sortait toujours charmé. Ce n'était pas seulement le talent de l'orateur qu'il admirait, mais la façon dont il présentait et expliquait les Écritures aux fidèles. La méthode qu'il suivait, nouvelle pour les Occidentaux, était familière aux docteurs chrétiens de l'Orient, et leur venait, comme tant d'autres choses, des philosophes grecs. Quand les stoïciens entreprirent de raccommoder les religions populaires avec la philosophie, ils furent fort embarrassés de beaucoup de vieilles légendes que les esprits sensés trouvaient immorales ou ridicules. Pour s'en tirer, ils imaginèrent de dire qu'on ne devait pas les prendre à la lettre, qu'il fallait les traiter comme des allégories qui, sous un air frivole, cachaient des enseignemens profonds. De cette façon, ils parvinrent, à force de finesse et de subtilité, à leur donner une assez bonne apparence. C'est ainsi que, par exemple, Hercule, Thésée et les autres héros de la force brutale, dompteurs de géans et vainqueurs de monstres, devinrent des symboles du sage qui lutte contre les vices et les passions, et qu'on en fit des saints du stoïcisme. Plus tard, Philon-le-Juif eut l'idée d'appliquer le même système aux récits de l'Ancien-Testament, et Origène, qui le trouva commode, l'introduisit dans les écoles chrétiennes d'Alexandrie; de là il passa en Occident avec saint Hilaire et saint Ambroise. Quand on se rappelle la disposition d'esprit d'Augustin à ce moment, on n'a pas de peine à comprendre qu'il ait été fort satisfait de cette manière d'expliquer les livres saints. Bien que sa foi commençât à s'affermir, il devait encore être quelquefois blessé des légendes singulières de la Bible, dont Porphyre et Julien s'étaient si finement moqués. Assurément, la nouvelle méthode d'interprétation ne les supprimait pas, puisqu'il était entendu qu'il fallait en accepter la réalité avant d'y chercher un sens mystique. Un vrai croyant devait donc regarder d'abord comme certain qu'Isaac fut trompé grossièrement par Jacob et qu'il le bénit, sans le savoir, au détriment de son frère Ésaü; mais ce qu'il y a d'un peu naïf sans cette histoire disparaît dès qu'on aperçoit les explications qu'on peut en donner. Ce fils aîné que son cadet supplante, avec l'approbation du père, n'est-ce pas une image des juifs rem-

(1) Si saint Augustin fit peu d'attention au jeune professeur, il paraît avoir été plus frappé de sa mère, qui était venue le rejoindre à Milan. L'évêque avait remarqué l'ardente piété de Monique, et il en parlait avec attendrissement à son fils.

placés par les gentils, de la loi nouvelle qui se substitue à l'ancienne, de l'église détrônant la synagogue, c'est-à-dire une sorte de prédiction de la conquête du monde par l'Évangile? Devant ces grandes perspectives la pauvreté de la légende primitive s'efface, et quand elle est ainsi cachée sous les interprétations qui la recouvrent, on a moins de peine à l'accepter. C'était un service important que ce système rendait aux esprits scrupuleux, indécis, à qui la Bible toute nue aurait causé quelque répugnance. En même temps, quand on était, comme Augustin, un bon élève des rhéteurs, un lettré délicat et subtil, cette façon de retourner un texte en tous sens, d'y trouver sans cesse des significations nouvelles, d'en tirer des allusions, des allégories, des images dont les autres ne s'étaient pas avisés, pouvait sembler un des exercices les plus agréables de l'intelligence. Il en fut, quant à lui, si charmé, qu'en voyant l'usage ingénieux qu'on faisait des livres saints, il se sentit plus de goût pour eux et se remit à les lire. Seulement, il avait trop présumé de lui-même en abordant Isaïe, dont saint Ambroise lui avait conseillé la lecture; il n'était pas encore de force à en saisir la beauté; mais les *Épîtres* de saint Paul lui plurent beaucoup, et, depuis ce moment, il en a fait son livre de prédilection.

Que manquait-il pour que la conversion fût complète? Le cœur était gagné depuis longtemps; l'esprit venait de capituler; seule la chair résistait encore. Une première fois, se croyant assez fort pour en avoir raison, il s'était séparé de la femme qui l'avait suivi d'Afrique, qui partageait sa vie depuis tant d'années, et qui était la mère d'Adeodatus. Mais, après son départ, il avait succombé de plus belle et formé une nouvelle liaison. Ce n'était plus passion, mais habitude, et les habitudes sont de tous les liens les plus difficiles à rompre. Changer brusquement la vie qu'on a menée depuis sa jeunesse, cesser tout d'un coup de faire ce qu'on a toujours fait, renoncer à des occupations qui ont commencé quelquefois par être des gênes et qui finissent par devenir des besoins, il n'y a rien de plus malaisé. Le combat contre ces petites choses tyranniques, contre ces dernières révoltes de la chair, dura plus qu'il n'aurait voulu; il l'a décrit en termes saisissans dans ses *Confessions :* « Des sottises de sottises, des vanités de vanités, mes vieilles amies, me retenaient encore. Elles me tiraient par mon manteau de chair, me disant tout bas : Tu vas donc nous quitter? Encore un moment, et nous ne serons plus avec toi! Encore un moment, et *ceci et cela* te seront à jamais interdits! Et par ces mots *ceci et cela*, qu'entendaient-elles? Puisse la miséricorde de Dieu en effacer pour toujours le souvenir! Quelles misères, quelles hontes elles me mettaient devant les yeux! Je ne les écoutais plus qu'à demi, et elles n'osaient pas me parler en face. Seulement,

pendant que je m'éloignais, elles venaient murmurer à mon oreille et me tirer par derrière. C'en était assez pour me retenir, et je ne me sentais plus capable de faire un pas, quand j'entendais ces anciennes habitudes me dire : Pourras-tu vivre sans nous? »

La lutte, pourtant, touchait à sa fin. Après tant d'émotions, d'incertitudes, de combats, Augustin en était à ce point d'attente impatiente et de surexcitation fébrile où les moindres circonstances prennent une signification particulière. Il nous raconte qu'un jour, étendu sous un arbre, dans le petit jardin de sa maison, il pleurait et gémissait, se reprochant sa lâcheté, s'exhortant à faire un dernier effort et à briser ses dernières chaînes, lorsqu'il entendit une voix d'enfant qui, de la maison voisine, répétait en chantant cette sorte de refrain : « Prends et lis; prends et lis. » Ces mots lui parurent un avertissement du ciel, et ouvrant au hasard les *Épîtres* de saint Paul, qu'il avait sous la main, il tomba sur le passage suivant : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivresse, dans l'impudicité et la débauche ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair par les plaisirs des sens. » L'apôtre semblait parler pour lui. « Aussitôt, nous dit-il, il se répandit dans mon âme comme une lumière qui lui donna le repos, et tous les nuages de mes doutes se dissipèrent en même temps. »

Cette fois il était vaincu : sa résolution fut prise de quitter définitivement le monde. Comme on approchait des vacances de septembre (1), il annonça qu'il ne remonterait pas dans sa chaire à la rentrée. Un de ses amis, Vérécundus, professeur à Milan comme lui, possédait dans les environs une maison de campagne appelée *Cassisiacum*. Il la mit à la disposition d'Augustin, qui s'y retira pour se préparer au baptême.

III.

Jusqu'ici nous avons suivi fidèlement le récit des *Confessions*; c'est le seul où saint Augustin nous ait conservé le souvenir de sa jeunesse. Mais pour l'époque où nous arrivons, nous sommes plus riches. Il a beaucoup écrit pendant son séjour à Cassisiacum, et

(1) Vers cette époque, un édit de Théodose et de Valentinien II régla définitivement les vacances pour les tribunaux de l'empire et vraisemblablement aussi pour les écoles. C'étaient d'abord deux mois à la fin de l'été « pour éviter les chaleurs de la saison et cueillir les fruits de l'automne, *æstivis fervoribus mitigandis et autumnis fœtibus decerpendis*, » puis quinze jours à Pâques et trois jours au premier de l'an. Dans l'année, on avait congé tous les dimanches, à l'anniversaire de la naissance de l'empereur et de son avènement, et pour la fête de Rome. Il est remarquable que, quand tant de choses ont changé depuis quinze siècles, les congés soient restés à peu près les mêmes.

ses ouvrages, que par bonheur nous possédons encore, vont nous donner le moyen de savoir exactement comment il y passait sa vie.

Quand on songe qu'il s'y était enfermé pour se préparer au baptême, on est d'abord tenté de croire qu'il y a uniquement vécu dans la solitude et la pénitence, et l'on imagine un de ces couvens rigoureux où le temps s'écoule entre les abstinences, les larmes et la prière. Il n'en est rien. Nous connaissons fort mal la maison de Vérécundus, mais elle ne nous fait pas l'effet d'un couvent. Tout ce qu'on nous en dit, c'est qu'elle était voisine de Milan et située vers le sommet des montagnes. Il est donc vraisemblable qu'elle s'élevait sur les premiers contreforts des Alpes, en face des belles plaines et des lacs enchantés de la Lombardie. Saint Augustin ne paraît pas avoir été touché du pays charmant qu'il avait sous les yeux, et nulle part il n'a pris la peine de le décrire. Mais on sait qu'en général les chrétiens se méfiaient de la nature, la grande inspiratrice du paganisme, et qu'ils avaient autre chose à faire que d'en contempler les beautés. Je me figure qu'absorbés par la recherche de la perfection morale, quand ils se trouvaient en présence d'un beau paysage dont la vue pouvait les distraire de leurs méditations, ils se disaient, comme Marc-Aurèle : « Regarde en toi-même. » Il ne faudrait donc pas conclure du silence de saint Augustin que la villa où Vérécundus allait se reposer des fatigues de l'enseignement eût rien de triste et d'austère.

D'ailleurs saint Augustin n'y était pas arrivé seul ; il y avait mené avec lui une assez nombreuse compagnie : sa famille d'abord, c'est-à-dire sa mère, son fils, un de ses frères, ses cousins, puis quelques jeunes gens, ses élèves chéris, dont il n'avait pas voulu se séparer en quittant le monde, deux surtout qui étaient devenus ses amis les plus chers, après avoir été ses meilleurs disciples, Alypius, qui le suivait depuis Thagaste, et Licentius, le fils de son ancien protecteur, Romanianus. Tout ce monde était jeune, bruyant, agité. On vivait en commun, sous la direction d'Augustin ; Monique était naturellement chargée du ménage, mais on verra qu'elle ne s'y tenait pas confinée, et qu'elle était admise aussi dans les entretiens les plus savans. Augustin, quoiqu'il eût rompu avec le monde, ne laissait pas d'avoir quelques affaires sérieuses à traiter. Il semble que Vérécundus, en abandonnant sa maison à son ami, l'avait chargé d'y tenir tout à fait sa place. Le domaine devait être assez important : Augustin s'en occupait comme s'il en eût été vraiment le maître ; il surveillait les ouvriers, il tenait les comptes, et ces travaux de propriétaire et de bon agriculteur lui prenaient une partie de son temps ; le reste était donné à l'étude (1). Mais voici qui est

(1) Quelques heures pourtant étaient occupées à écrire des lettres, et c'est alors qu'a

fait pour nous surprendre : cette étude n'est pas uniquement celle des livres saints, la seule, à ce qu'il semble, qui dût convenir à un pénitent. Dans le tableau qui nous est tracé de l'emploi des journées à Cassisiacum, il n'est guère question que des sciences profanes, surtout de la rhétorique et de la grammaire. Nous voyons qu'on y lit avec le plus grand soin les auteurs classiques; une fois on explique tout un livre de Virgile avant le dîner, et l'on achève les autres les jours suivans. Il semble vraiment qu'Augustin ne fasse autre chose que de continuer, pour quelques élèves de choix, son métier de professeur. Cependant il nous dit qu'il en était bien las, bien ennuyé, pendant les derniers mois de son séjour à Milan, qu'il lui tardait de descendre de cette chaire qu'on le félicitait d'occuper, et que, quand le terme de l'année scolaire fut venu, il avait été heureux d'annoncer aux magistrats « qu'ils auraient à se pourvoir d'un autre vendeur de paroles. » Si les exercices de l'école lui paraissaient si futiles, s'il a mis tant d'empressement à les fuir, on a grand'peine à comprendre que le premier usage qu'il fait de la liberté, dès qu'il l'a reconquise, consiste à reprendre des occupations pour lesquelles il vient de témoigner tant de dégoût.

Il est vrai qu'à cet enseignement de la grammaire et de la rhétorique il joint celui de la philosophie, qui, depuis la lecture de l'*Hortensius*, avait toutes ses préférences. Mais il faut remarquer que, malgré son affection pour elle, il ne lui sacrifie pas les autres études : ici, comme il arrivait alors dans les écoles, elle ne vient qu'après le reste et aux momens perdus. C'est une récompense et une distraction que le maître accorde à ses élèves lorsqu'il est content d'eux. Elle lui sert aussi à mesurer les progrès qu'a faits leur intelligence et à savoir s'ils sont devenus capables de penser tout seuls. Quand il croit devoir leur permettre ce divertissement, après un repas léger qui leur laisse toute la vivacité et la liberté de l'esprit, il les amène, s'il fait beau, dans la campagne, sous un grand arbre; si le temps est mauvais, on descend dans la salle de bain, qui est spacieuse et commode; on fait alors venir un sténographe (*notarius*), qui doit recueillir toute la conversation pour empêcher qu'elle ne s'égare: il ne faut pas qu'on soit tenté de retirer les concessions qu'on a faites et de revenir sur le chemin qu'on a parcouru; ne serait-il pas fâcheux, d'ailleurs, « que le vent emportât toutes les belles choses qu'on va dire? » Augustin pose ensuite une question, et la discussion commence.

Tous y prennent part à leur tour; Monique même dit son mot à l'occasion, et ce mot est toujours si sensé, si juste, que saint Au-

commencé cette admirable correspondance de saint Augustin, que nous avons conservée, et qui jette tant de lumière sur l'état des esprits à ce moment.

gustin se demande pourquoi l'on refuse aux femmes le droit d'agiter ces problèmes. « Il y a eu, dit-il à sa mère, des femmes philosophes dans l'antiquité, et je n'en connais pas dont la philosophie me plaise autant que la tienne. » Les jeunes gens sont chargés d'animer et d'égayer l'entretien. L'un d'eux, Licentius, est poète, poète accompli, nous dit Augustin, qui le juge avec trop de complaisance. « C'est un genre d'oiseaux, ajoute-t-il, qui voltige sans cesse et ne reste jamais à la même place. » Licentius changeait donc souvent d'opinions et de goûts, ce qui désespérait son maître. Il venait précisément d'écrire un poème sur Pyrame et Thisbé, dont il était fort satisfait; mais dès que la discussion commence, la philosophie lui fait oublier les Muses : « Elle vaut mieux que Pyrame, s'écrie-t-il; elle est plus belle que Thisbé; elle a plus de charmes que Vénus et Cupidon! » Et il ne songe plus qu'à disputer. Il se jette alors avec ardeur dans la lutte, il se défend, il attaque; il est spirituel (1), incisif, provocant, si bien que la querelle entre les jeunes amis devient quelquefois assez vive, et que le maître est obligé d'intervenir. En général, c'est lui qui, vers la fin, prend la parole; il résume le débat et il en tire les conclusions. A ce moment, le ton s'élève; on voit se dessiner les conséquences des idées qu'on a discutées en se jouant, et d'ordinaire, la conversation, légère et capricieuse, s'achève dans un grave discours.

Un ami des lettres classiques, quand il lit les ouvrages où sont rapportés ces entretiens, ne se trouve pas dépaysé; il lui semble qu'il parcourt des lieux qui lui sont connus. Saint Augustin, en les écrivant, avait Cicéron devant les yeux; et au-delà des dialogues philosophiques de Cicéron, dont il était ravi, il entrevoyait ceux de Platon, qui les ont inspirés. C'est ce qui s'aperçoit dès le début. Quand il conduit le matin ses disciples causer de la vie heureuse et de la Providence sous un grand arbre, dans un pré, on voit bien qu'il songeait à ce platane du *Phèdre*, qui entendit Socrate parler si merveilleusement de la beauté, et à celui de Tusculum, sous lequel Crassus, Antoine et leurs amis, étaient venus un jour s'asseoir, entre deux orages politiques, pour s'entretenir de l'éloquence. Ces entretiens l'ont charmé; ce n'est pas assez dire qu'il en garde le souvenir; il semble qu'il y assiste encore, et tous ses efforts tendent à les reproduire le plus fidèlement possible. Il veut surtout que ses personnages, comme ceux de Cicéron, s'expriment en périodes cadencées, dans un style élégant, semé de métaphores classiques. Point de mots ou de tours nouveaux, si ce n'est ceux qui échappent sans

(1) Il fait même, à l'occasion, des calembours : *facilius est errorem definire quam finire.*

qu'on le veuille, quand on est habitué à entendre mal parler autour de soi; point ou presque point de ces phrases raboteuses et de ces figures incohérentes qui vont devenir nombreuses dans les *Confessions* et ailleurs. Non-seulement il cherche à les faire bien parler, il veut qu'ils évitent toute apparence de pédantisme; quoique au fond ces questions lui tiennent au cœur plus qu'il ne veut le dire, il affecte quelquefois de les traiter avec une sorte de légèreté. Quand la nuit le force d'interrompre la discussion : « Voici le moment, dit-il à ses jeunes gens, d'enfermer vos jouets dans leur coffre; » on les reprendra le lendemain. Ce n'est pas qu'il ne s'y rencontre souvent des passages sérieux, où l'émotion d'un cœur troublé se découvre, quelque effort qu'il fasse pour la contenir. Nous venons de voir que d'ordinaire le ton devient plus grave vers la fin. Mais il tient à ne pas nous laisser sur ces impressions; la question traitée et le débat fini, la compagnie se sépare avec un sourire : *Hic quum arrisissent, finem fecimus* (1).

On voit à quel point, dans ses *Dialogues*, le style, la composition, la forme enfin, sont imités de Cicéron; le fond paraît l'être plus encore. Quand on lit les titres que saint Augustin leur a donnés (*Contra Academicos*, *De vita beata*, *De ordine*), on se croit à Tusculum, parmi les contemporains de César. Sont-ce là vraiment les sujets qui préoccupaient les esprits sous Gratien ou sous Théodose, en plein christianisme, à la veille de l'invasion? Il est difficile de le croire. Passe encore pour des études sur l'ordre du monde, sur la Providence, sur l'origine du mal : ces questions sont de tous les temps, et elles ont troublé plus d'une fois le sommeil d'Augustin; mais était-ce bien la peine alors d'attaquer les académiciens, et avait-on véritablement quelque danger à craindre d'eux? Saint Augustin nous dit lui-même qu'à ce moment les vieilles écoles étaient désertes, et qu'à l'exception de quelques cyniques vagabonds, qui amusaient la foule en attendant qu'ils fussent remplacés par les moines mendians, et des quelques platoniciens ou pythagoriciens qui cachaient sous ce nom honorable un goût malsain pour les sortilèges et les maléfices, il n'y avait presque plus de philosophes. Puisqu'ils étaient si peu nombreux, si mal écoutés, si près de disparaître, pourquoi se mettre en peine de les combattre? Est-ce à dire pourtant qu'il

(1) Il faut avouer que l'imitation est poussée quelquefois jusqu'à un point qui ne laisse pas de surprendre. Il arrive à Cicéron, qui, comme on sait, était fort vaniteux, de profiter de la forme du dialogue pour se décerner à lui-même toute sorte d'éloges, sous le nom d'un des interlocuteurs. Saint Augustin fait comme lui. A la fin de son traité *Contre les académiciens*, il a placé une tirade admirative d'Alypius qui s'achève par ces mots : « Nous suivons un guide qui, avec l'aide de Dieu, nous fera connaître tous les mystères de la vérité. » La modestie de saint Augustin a dû souffrir de transcrire ces complimens; mais il fallait bien imiter Cicéron.

n'eut aucune raison de le faire et qu'il entreprit une œuvre inutile? Je ne le crois pas. En vérité, c'est moins à une secte particulière qu'il en veut qu'à une tendance générale de l'esprit antique, qui, malgré la diversité des temps, pouvait encore survivre chez quelques personnes. Les Grecs, on le sait, étaient plus curieux de problèmes que de solutions. En toute chose, le plaisir qu'ils prennent sur la route les rend moins impatiens d'arriver au but. La philosophie leur semble plutôt un moyen d'exercer leur intelligence que de conquérir la vérité. Aristote l'appelle « l'activité libre d'une âme sans besoin. » A l'époque de saint Augustin, cette définition n'était plus de mise : les âmes alors avaient besoin de croyances solides, et comme la philosophie avait peine à les leur donner, elles les demandaient à la religion. C'est ce qui les amenait de tous les côtés au christianisme. Si l'on avait pu se contenter de cette demi-obscurité où nous laissent les discussions des sages et s'y endormir en paix, on aurait eu moins de raison de devenir chrétien. On peut donc dire que saint Augustin, en consacrant trois livres entiers à soutenir, contre les académiciens, que ce n'est pas la recherche, mais la possession de la vérité, qui nous rend heureux, n'a pas perdu tout à fait son temps. Il avait l'air de discuter des idées passées de mode et d'attaquer une école disparue; en réalité, il défendait sa foi. C'est ce qu'il a fait aussi dans son traité de la *Vie heureuse*. Ce titre nous rejette au milieu de la philosophie grecque et romaine; toutes les sectes anciennes se sont posé le problème du bonheur, et chacune a essayé de le résoudre à sa façon. Varron prétend qu'il est susceptible de deux cent quatre-vingt-huit solutions différentes, qui presque toutes ont été défendues par quelque sage. Saint Augustin le reprend à son tour, et d'abord il semble qu'il ne fait guère que suivre la route commune. Quand il nous dit que le bonheur consiste dans la sagesse et la sagesse dans une sorte d'équilibre de l'âme, je crois entendre parler un philosophe d'autrefois; mais bientôt le chrétien se montre. Cet équilibre, ajoute-t-il, ne peut être obtenu que si l'on connaît et l'on possède Dieu. Nous voilà ramenés ainsi à la solution chrétienne : c'est en Dieu que resplendit la vérité, et l'âme ne sera pleinement heureuse que par celui qui peut seul rassasier la soif qu'elle a de savoir, *illa est igitur plena satietas animorum, hæc est beata vita, pie perfecteque cognoscere a quo inducaris in veritatem.* A ces mots, la bonne Monique se reconnaît : c'est bien la vie heureuse comme elle se la figure, comme la lui montrent ces livres sacrés dont elle fait sa lecture ordinaire, celle à laquelle on arrive « conduit par la foi, porté par l'espérance, soutenu par la charité; » et, dans sa joie, elle entonne l'hymne de saint Ambroise :

Fove precantes, Trinitas.

Mais elle ne s'est reconnue qu'à la fin, et elle a écouté tout le reste de la conversation, où la sagesse antique occupe tant de place, sans y rien comprendre.

C'est donc au christianisme que toutes ces discussions philosophiques nous amènent; avec un peu de bonne volonté, on l'aperçoit toujours dans le lointain, au bout de toutes les avenues, mais il faut avouer qu'on ne le voit pas du premier coup. On dirait qu'au lieu de le mettre en pleine lumière, Augustin cherche par momens à le voiler. Comprend-on, par exemple, que le nom du Christ, ce nom sans lequel, nous dit-il, rien ne pouvait lui plaire, n'y soit jamais prononcé? C'est à peine si une fois ou deux il cite en passant les Écritures. Mais, en revanche, il y est partout question de la philosophie. C'est « dans le sein de la philosophie » qu'il s'est jeté après tous ses égaremens; elle est pour lui « le plus sûr et le plus agréable de tous les ports, » et il invite ses amis à s'y réfugier avec lui. Sans elle, il ne peut y avoir aucun bonheur dans la vie. Elle promet de révéler à ceux qui l'étudient ce qu'il y a de plus important à connaître et de plus difficile à découvrir, c'est-à-dire les mystères du monde et la nature de Dieu, et il a confiance en ces belles promesses, il est sûr qu'un jour elle les tiendra. Ce jour, sans doute, est encore très loin pour lui, il lui reste beaucoup à faire: c'est à peine s'il commence à entrevoir la vérité; « mais il n'a que trente-trois ans, et il ne désespère pas, à force de travail et de peine, en méprisant tous les biens que les hommes recherchent et en s'enfermant pour jamais dans ces études sévères, d'atteindre plus tard les limites de la sagesse humaine. » Voilà ce qu'il se promet pour l'avenir; quant au plus grand événement de sa vie passée, sa conversion, comme elle avait fait beaucoup de bruit dans le monde, il faut bien qu'il en dise un mot; mais il a soin de lui donner aussi, en la racontant, une teinte philosophique. Il fait allusion à la scène qui se passa dans le jardin de Milan, ou, comme il dit, à cette flamme qui le saisit tout d'un coup, et à la lecture du fameux passage de saint Paul; mais comprend-on qu'il ajoute « que la philosophie lui apparut alors si grande, si belle, qu'à cette vue l'ennemi le plus résolu de la sagesse, l'homme le plus enfoncé dans les intérêts ou les divertissemens du monde, aurait renoncé aux plaisirs et aux affaires pour se jeter dans ses bras? » Il s'agissait bien de philosophie en ce moment! Nous sommes, comme on voit, fort éloignés du récit des *Confessions*. Est-il possible d'admettre que cet homme qu'elles nous montrent terrassé par la grâce, pleurant et gémissant sur ses fautes, abîmé dans sa douleur, soit le même qui entretient ici paisiblement ses élèves de problèmes de morale et de métaphysique, qui se met sous la direction de la philosophie avec une confiance si sereine, et promet de lui consacrer sans ré-

serve toute son existence? Et puisque les deux personnages diffèrent entre eux, pouvons-nous savoir, du pénitent ou du philosophe, lequel est le véritable?

Peut-être convient-il de répondre qu'ils sont vrais tous les deux. Saint Augustin se trouvait à un de ces momens où, suivant le mot du poète, on sent plusieurs hommes en soi. Sa conversion était trop récente pour que ses sentimens nouveaux eussent tout à fait effacé ses anciennes habitudes. Dans cette âme toute frémissante de la lutte qu'elle venait de soutenir, le pénitent l'avait définitivement emporté, mais le philosophe vivait encore. C'est lui surtout qu'on retrouve dans les *Dialogues*. Comme il voulait les faire paraître, et qu'il espérait même en tirer quelque gloire, il les a un peu accommodés au public auquel ils étaient destinés. Par la nature même des sujets qu'ils traitent, ces livres ne pouvaient convenir qu'à des lettrés qui avaient reçu une bonne éducation et qui connaissaient les écrivains antiques; or ces gens-là, nous le savons, étaient très mal disposés pour le christianisme. Ils en voulaient surtout à la religion nouvelle, lorsqu'elle enlevait au monde un de ceux sur lesquels le monde se croyait en droit de compter. Augustin n'ignorait pas la colère qu'avaient ressentie ses amis, ses élèves, ses admirateurs, en le voyant renoncer à des fonctions qui lui promettaient tant de gloire. Il éprouvait donc le besoin de les désarmer; il tenait à leur montrer que le christianisme n'était pas aussi contraire qu'ils croyaient à la sagesse antique; il voulait surtout leur présenter sa conversion sous un jour qui leur permît de la comprendre. Il la leur raconte comme il pourrait le faire de celle du jeune débauché Polémon conquis à la tempérance et à la vertu par la parole de Xénocrate; et quand il conseille à ses amis d'imiter son exemple, on croirait entendre Sénèque prêchant la retraite à Lucilius. Ainsi, des deux hommes, il a soin, pour ne pas les effaroucher, de ne leur en montrer qu'un; mais celui qu'il montre existait réellement en lui. Soyons sûrs que la philosophie tenait encore beaucoup de place dans ses études; il se l'est reproché plus tard, mais au moment où nous sommes, il n'était pas si scrupuleux et s'y abandonnait sans remords. On peut donc admettre que, dans le tableau qu'il fait de sa vie à Cassisiacum, il ne nous ait pas tout dit; mais tout ce qu'il nous dit est vrai. Les incidens qu'il rapporte se sont passés comme il les décrit; les discours qu'il prête à ses personnages sont parfaitement authentiques, puisqu'ils ont été recueillis par un sténographe (1). Voilà bien ce qu'on faisait, ce qu'on disait toute la

(1) Saint Augustin ne le dit pas seulement dans son dialogue *Contre les académi-*

journée, dans cette réunion de jeunes gens dont il était l'âme! Sans doute on peut croire que, lorsqu'il avait quitté cette jeunesse, qu'il n'était plus préoccupé de lui plaire et de l'instruire, le soir, dans sa chambre, sur ce lit qu'il baignait de ses larmes, il devait avoir d'autres pensées (1). Mais ce qui est remarquable, c'est qu'en revenant le matin à ces études de grammaire et de philosophie dont il avait pris congé avec tant d'éclat, il ne semble pas le faire de mauvaise grâce. Nulle part il ne laisse entendre que ce sont des occupations vaines ou dangereuses auxquelles il se résigne malgré lui. Au contraire, il paraît y prendre plaisir. Il s'intéresse le premier aux questions qu'il pose à ces jeunes gens, et l'on sent qu'il est fort satisfait d'intervenir dans leurs débats.

Le plaisir qu'il paraît y prendre nous remet dans l'esprit un passage très curieux de ses *Confessions*. Il y raconte que, quelques années auparavant, avec une dizaine d'amis, tous épris de littérature et de science, il avait eu l'idée de former une sorte d'association, ou, comme nous dirions aujourd'hui, un phalanstère. Ils devaient se réunir loin du monde, dans quelque endroit isolé, et mettre en commun ce qu'ils possédaient. Tous les ans, deux d'entre eux auraient été nommés pour gérer les affaires de la société; les autres, débarrassés des soucis vulgaires, libres et maîtres d'eux-mêmes, n'auraient eu qu'à vivre de la vie de l'esprit, et se seraient livrés sans partage à la méditation et à l'étude. Ce projet, qui souriait beaucoup à saint Augustin, et que des difficultés d'organisation firent alors échouer, il semble l'avoir repris dans la villa de Vérécundus, et peut-être ne s'y trouva-t-il si heureux que parce qu'il y réalisait un rêve de sa jeunesse. Cette retraite, on le voit, était plutôt une communauté de sages qu'un couvent de moines.

Il y passa tout l'hiver, et ne revint à Milan que vers les fêtes de Pâques. C'est là qu'il reçut le baptême, le 25 avril 387, avec Alypius son ami et son fils Adéodatus, des mains de saint Ambroise.

ciens, il le répète dans son traité *Du maître*. Là il affirme qu'il a reproduit les raisonnemens de son fils Adéodatus, qui, à seize ans, parlait déjà comme un sage et dont la force d'esprit lui faisait peur.

(1) Ces pensées, il nous les a conservées dans l'ouvrage intitulé : *Entretiens avec moi-même* (*Soliloquia*). Ces entretiens nous montrent l'autre côté de l'homme. Il faut les lire avec les *Dialogues* pour connaître saint Augustin tout entier dans la retraite de Cassisiacum.

IV.

Cette époque de la vie de saint Augustin, qui va de sa conversion à son baptême, est en général peu connue. Les *Confessions* n'en disent presque rien; entre les dissipations de sa jeunesse et l'éclat de son âge mûr, elle risque de disparaître. Je crois pourtant qu'il était utile de l'étudier et de lui rendre son véritable caractère.

C'est une sorte de période intermédiaire que d'autres grands docteurs de l'église ont aussi traversée, par exemple saint Cyprien; il y en a même, comme Arnobe, qui n'en sont jamais sortis. Tous ces gens-là venaient des écoles où ils avaient passé leur jeunesse dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité; plusieurs d'entre eux étaient ensuite devenus maîtres, et en enseignant aux autres ce qu'on leur avait appris, ils s'y étaient plus étroitement attachés. Le christianisme avait donc trouvé chez eux la place occupée, et il n'y pénétrait que par force. De là, le plus souvent, des luttes violentes entre les anciennes admirations et les croyances nouvelles; de là aussi quelquefois, dans les momens de fatigue ou d'apaisement, des alliances entre elles, des compromis, des essais pour les faire vivre ensemble, et mettre, s'il se pouvait, le présent et le passé d'accord.

Voilà précisément ce qu'entreprenait saint Augustin, en se retirant à Cassisiacum : la lecture des *Dialogues* nous montre qu'il veut concilier l'homme ancien et l'homme nouveau, le professeur et le chrétien. Le matin, après avoir fait la prière, on se met à expliquer Virgile; on cite saint Matthieu et Platon; on chante les Psaumes et on célèbre Pyrame et Thisbé; on cherche dans saint Paul des argumens pour se livrer avec plus d'ardeur à la philosophie. Gardons-nous de croire que ce mélange singulier révèle seulement la confusion d'une âme qui se connaît mal, et où se mêlent, sans qu'elle s'en aperçoive, des tendances contraires: c'est un système arrêté. Saint Augustin nous a raconté comment, après de longues luttes et de cruels déchiremens, il s'était décidé à croire sans preuve. Cependant, il ne lui suffit pas de croire, il veut comprendre. La foi ne lui paraît solide que si elle s'appuie sur la raison; mais la raison a besoin d'être exercée pour atteindre la vérité, et c'est dans les écoles qu'elle s'exerce, par l'étude des sciences profanes, par l'usage de la dialectique, par la connaissance de la philosophie. Malheureusement, toutes ces sciences sont suspectes au christianisme. Saint Paul a pris soin de prémunir les fidèles contre les séductions des philosophes; Tertullien les regarde comme les

pères de toutes les hérésies, et il s'emporte contre ce « misérable Aristote » qui a mis en règle l'art de tromper; Minucius Félix appelle Socrate « le bouffon d'Athènes, » et traite ses disciples de corrupteurs et de débauchés qui font leur propre procès quand ils attaquent les vicieux. Il semble que la conclusion naturelle de ces violences était d'interdire à la jeunesse chrétienne de fréquenter les écoles où l'on apprend ces sciences périlleuses, où on lit, où l'on admire ces livres empoisonnés; mais aucun docteur de l'église n'a osé le faire. Tertullien lui-même recule devant cette conséquence, et, malgré sa mauvaise humeur, il tolère l'enseignement profane, parce qu'il ne lui paraît pas possible de s'en passer. Saint Augustin ne le tolère pas seulement, il le recommande: « La pratique des études libérales, dit-il dans un de ses *Dialogues*, pourvu qu'on la maintienne dans certaines bornes, anime l'esprit, lui donne plus de facilité et plus de force pour atteindre la vérité, fait qu'il la souhaite avec plus d'ardeur, qu'il la cherche avec plus de persévérance, qu'il s'y attache avec plus d'amour. » Et ailleurs: « Si je puis donner un conseil à ceux que j'aime, je leur dirai de ne négliger aucune des connaissances humaines (1). » Sans doute, l'apôtre a dit: « Prenez garde qu'on ne vous surprenne par la philosophie; » mais il veut parler de celle qui ne songe qu'aux intérêts de la terre. Il y en a une autre qui se préoccupe du ciel et qui ne mérite pas d'être condamnée. « Prétendre qu'on doit fuir toute espèce de philosophie, ajoute saint Augustin, qu'est-ce autre chose que de dire qu'il ne faut pas aimer la sagesse? » Il est donc résolu à continuer de l'étudier, et il se donne la tâche, pour le reste de sa vie, de lire avec soin Platon et d'en tirer tout ce qui n'est pas contraire aux enseignemens de l'Évangile. C'est ainsi qu'il pourra se faire une philosophie à la fois profane et chrétienne.

Tel était son dessein, et il a cherché d'abord à le réaliser. Pendant l'année qu'il passa encore en Italie, et au début de son séjour en Afrique, nous le voyons occupé d'écrire des livres de grammaire, de rhétorique, de dialectique, etc., son traité sur la musique, et celui qu'il a intitulé : *Du maître*. Mais sa vie prenait déjà une autre direction. Dans les dernières lettres qu'il adresse à Nébridios, on sent que son ardeur pour les recherches philosophiques n'est plus la même. Les livres saints, auxquels il avait tant résisté,

(1) Il est vrai que, dans le livre intitulé les *Rétractations*, où, à la fin de sa vie, il passe en revue et juge tous ses ouvrages, il trouve qu'en ce passage il est allé trop loin, « et qu'il accorde trop d'importance à des sciences que beaucoup de saints personnages ont ignorées. » Cependant, même à ce moment, et quoiqu'il eût beaucoup changé, nous ne le trouvons pas trop sévère pour les ouvrages de sa jeunesse, où la philosophie profane tient tant de place.

le charmaient tous les jours davantage. En faisant connaissance avec la véritable vie monastique, il comprit ce qu'avait d'artificiel et d'incomplet pour une âme comme la sienne ce repos studieux (*liberale otium*) dont il avait joui dans la villa de Vérécundus. Enfin il devint prêtre, et presque aussitôt évêque ; dès lors, comme il le dit lui-même, devant des devoirs plus sérieux, il laissa échapper de ses mains tous ces divertissemens d'homme de lettres, *omnes illæ deliciæ fugere de manibus.*

Ainsi saint Augustin n'a pas persisté longtemps dans le rôle qu'il s'était donné d'unir ensemble la religion et la philosophie. Mais qu'importe? Ses efforts n'ont pas été perdus. Le travail, interrompu en apparence, se continua lentement et sans bruit, dans son esprit comme dans celui des autres, et à la longue le résultat fut atteint. Pendant ces tristes années du ve siècle, où l'empire achevait de mourir, un grave problème se posait. La vieille religion une fois vaincue, il s'agissait de savoir si sa défaite entraînerait l'anéantissement du monde ancien, si la victoire du christianisme ressemblerait à celle de l'islam, qui n'a jamais pu s'assimiler aucun élément étranger et n'a rien laissé debout autour de lui. Heureusement, le goût des lettres et des arts, la culture gréco-romaine, avaient trop profondément pénétré les nations de l'Occident pour être déracinés même par une religion triomphante. Ces deux forces contraires, sentant qu'elles ne pourraient pas se vaincre, ont bien été obligées de s'accorder, et notre civilisation est le fruit de cet accord. Il nous faut donc être reconnaissans à tous ceux qui de quelque manière ont mis la main à l'œuvre. Nous leur devons ce bienfait que non-seulement l'antiquité s'est conservée dans nos bibliothèques comme un objet de belles études, mais que nous la sentons vivante en nous, qu'elle est entrée dans notre façon de voir et de penser, dans notre esprit et dans notre âme. Un des meilleurs ouvriers de ce grand ouvrage est assurément saint Augustin ; voilà ce qui donne de l'intérêt aux *Dialogues philosophiques*, quelque faibles et pâles qu'ils paraissent à côté des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*; c'est par là que cette retraite de Cassisiacum, qui semble d'abord n'être qu'une crise passagère dans l'existence d'un homme, prend une certaine importance dans l'histoire même de l'humanité et mérite l'étude que nous venons de lui consacrer.

GASTON BOISSIER.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

LA

PRUSSE ET SON ROI

PENDANT LA GUERRE DE CRIMÉE

III[1].

L'ALLEMAGNE A LA VEILLE DE LA PRISE DE SÉBASTOPOL. — L'ADMISSION DE LA PRUSSE AU CONGRÈS. — NAPOLÉON III AU LENDEMAIN DE LA GUERRE DE CRIMÉE.

I. — LE PRINCE GORTCHAKOF A VIENNE.

Lorsque le prince Gortchakof arriva à Vienne pour remplacer le baron de Meyendorf, qui ne pouvait s'entendre avec son beau-frère, le comte de Buol, les rapports entre l'Autriche et la Russie étaient arrivés à un degré de tension extrême. Le prince Gortchakof, dont j'ai relevé plus d'une fois les brillantes qualités et signalé les fâcheux travers, n'était pas, par son tempérament, indiqué pour une mission aussi délicate. Ses ardeurs patriotiques et la pétulance de son esprit altéraient la sérénité de son jugement. Si le mot d'ingratitude n'était

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre et du 15 décembre.

pas toujours sur ses lèvres, on sentait, en l'écoutant, qu'il dominait au fond de son cœur. Bien qu'initié à nos classiques, qu'il citait à tout propos, il oubliait ce que dit Corneille de la reconnaissance des rois :

> Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
> Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne!

La tactique de l'envoyé russe était de jeter le désaccord entre le souverain et son ministre; il faisait l'éloge de François-Joseph, il lui prêtait les sentimens les plus concilians, tandis qu'il dénigrait M. de Buol et le tenait pour un obstacle à une franche réconciliation. C'était le vieux jeu, toujours nouveau. Si, à Vienne, il ne réussissait pas en toute occasion, il servait du moins à Berlin et à Francfort; il permettait aux cours allemandes de se prévaloir des hésitations prêtées à l'empereur d'Autriche pour justifier leur inaction.

Dans les assauts que lui donnait le prince Gortchakof, M. de Buol restait sur la défensive, plaidant les circonstances atténuantes. Son attitude était gênée. Peut-être éprouvait-il du remords. Le service que la Russie avait rendu à l'Autriche en 1849 en réprimant l'insurrection hongroise était trop éclatant pour qu'il l'oubliât. L'envoyé russe tirait avantage de sa conscience troublée; il lui parlait d'un ton protecteur. « Pour nous, disait-il en faisant allusion aux conditions formulées par la conférence, c'est une question de sacrifices; pour vous, une question d'honneur. Je me croyais d'accord avec vous, ajoutait-il avec amertume, et, à peine entré dans la salle des délibérations, je me suis aperçu qu'on m'avait entraîné dans un guet-apens, que ce n'était pas en vue de la paix que le ministre de France vous avait amené à réunir la conférence, mais pour m'arracher un refus. » Le prince Gortchakof s'en prenait à M. de Bourqueney, qui, toujours sur la brèche, réfutait ses observations avec une dialectique fine et serrée, sans sortir d'un calme imperturbable, tandis que le plénipotentiaire anglais, lord Westmoreland, n'interrompait que pour répéter sans cesse avec une agaçante monotonie : « Donc la Russie refuse! »

Le ministre de Russie ne contestait pas le talent à M. de Bourqueney, mais il l'appelait avec dédain « un journaliste (1); » il prétendait qu'il se souvenait trop de son ancien métier, qui était d'attiser les passions.

M. de Buol s'efforçait de le calmer; il lui promettait, dès qu'il aurait recouvré sa liberté d'action, de lui donner des preuves effec-

(1) M. de Bourqueney avait compté au nombre des rédacteurs du *Journal des Débats*.

tives de son bon vouloir et de son désir de renouer l'ancienne entente. Il lui déclarait que jamais il ne ferait un cas de guerre de la limitation ; il lui annonçait que la réduction de l'armée était commencée et qu'elle continuerait dans de larges proportions. Au lieu de prendre acte de ces déclarations et de s'en montrer reconnaissant, l'envoyé russe récriminait suivant sa fâcheuse habitude. « Vous vous êtes placé sur le bord de l'abîme, répliquait-il, et bientôt vous en sonderez les profondeurs. Vous avez sacrifié vos intérêts vitaux, abdiqué toute volonté ; vous êtes à la remorque et à la merci de vos alliés. »

Dans les audiences qu'il demandait à l'empereur, il se montrait, au contraire, souple et insinuant ; il faisait appel aux temps passés ; il ne doutait pas de son amitié pour la Russie, mais il incriminait son ministre. Il mettait l'amour-propre du jeune souverain en jeu en insinuant que la volonté de M. de Buol était prédominante. Il s'appliquait aussi à jeter la désunion dans le conseil. Il flattait la vanité de M. de Bach et de M. de Brucke, les ministres de l'intérieur et des finances, au détriment du ministre des affaires étrangères. Jamais diplomate n'a mis au service de sa cause plus d'ardeur, plus de ressources d'esprit, plus de souplesse et plus d'obstination. La diplomatie est un sacerdoce lorsqu'au talent elle ajoute l'amour persévérant et réfléchi de la patrie ; sentinelle avancée, elle veille à la sécurité des frontières, elle signale les pièges, évente les perfidies, neutralise les coalitions ; c'est elle qui prépare la victoire, conjure les défaites ou atténue les revers. Ses luttes sont laborieuses, ingrates, souvent ignorées, parfois méconnues. « L'histoire est tout le contraire de la vertu récompensée, » a dit un illustre écrivain. Il a dit aussi avec une troublante philosophie : « L'homme est puni de ce qu'il fait de bien et récompensé de ce qu'il fait de mal (1). » Peu importe à ceux qui aiment et servent leur pays, c'est dans le sentiment du devoir accompli qu'ils trouvent leur récompense.

Le prince Gortchakof aimait le combat ; il était possédé d'un véhément patriotisme, mais il lui manquait le sang-froid, qui, à la guerre comme devant le tapis vert des congrès, assure le succès. Un instant, cependant, il put croire qu'il avait partie gagnée, que l'Autriche se cantonnerait dans la neutralité, que son drapeau était détaché de celui des alliés. M. de Buol n'avait pas manqué à sa parole : il avait procédé à de sérieuses réductions militaires ; il avait refusé de faire de la limitation des forces navales de la Russie dans la Mer-Noire un cas de guerre, et la conférence s'était rompue au désavantage moral de la France et de l'Angleterre. L'envoyé du tsar s'attribuait le mérite

(1) M. Renan, *Études d'histoire israélite.*

d'avoir jeté la désunion dans le camp des Occidentaux, et, triomphant, il était allé à Stuttgart pour y lever son établissement et prendre congé de la princesse Olga (1).

Lorsqu'il rentra à Vienne, l'accord était rétabli : le proverbe des absens s'était une fois de plus justifié. M. de Buol avait réfléchi ; il s'était épanché avec M. de Bourqueney. « Sur qui compter si ce n'est sur vous? avait-il dit ; nous sommes brouillés avec les Russes, en froid avec les Anglais, abandonnés par les Allemands et trahis par les Prussiens. »

La France ne voulait pas la mort du pécheur, elle tenait à sa conversion ; sa diplomatie passa l'éponge sur les défaillances et tendit la main au ministre repentant. On renouvela les sermens, on se promit de rester fidèle, quoi qu'il advînt, au traité du 2 décembre.

Le prince Gortchakof dut recommencer le combat ; les événemens de la guerre lui vinrent en aide ; l'armée russe avait victorieusement repoussé l'assaut tenté, le 18 juin, contre la tour Malakof. Cette journée sanglante nous avait coûté plus de 12,000 soldats. Le plateau de la Chersonèse n'était pas encore balayé, comme l'avait annoncé orgueilleusement M. de Budberg (2), à la veille de la bataille d'Inkermann, mais il semblait qu'il le serait avant peu. On jubilait à Berlin. Les partisans de l'alliance russe n'étaient pas moins joyeux à Vienne. Ce furent des jours de troubles et d'anxiété pour le comte de Buol. Le prince Gortchakof lui apparaissait comme la statue du commandeur, venant lui demander des comptes et imposer des conditions. Il se laissa entraîner dans des compromissions, Il promit de défendre les frontières moldo-valaques contre une agression des puissances alliées, si, de la Crimée, elles devaient porter leurs opérations sur le Danube.

L'article 3 du traité du 2 décembre qui défendait aux contractans toute entente séparée avec la Russie n'était pas strictement violé, mais il s'en fallait de peu.

L'intérêt n'était plus dans les chancelleries, il était tout entier sur le théâtre de la guerre : l'Europe était dans l'attente ; elle cherchait à pressentir le vainqueur.

Au mois d'août, l'issue de la campagne ne paraissait plus dou-

(1) Le prince Gortchakof, qui de Stuttgart avait été envoyé en mission extraordinaire à Vienne, ne fut nommé ministre auprès du gouvernement autrichien qu'après la rupture des conférences.

(2) « Je me trouvais au cercle, le 10 novembre 1854 au soir, lorsqu'un diplomate prussien, le baron de Rosenberg, qui sortait de la légation de Russie, vint dire que M. de Budberg avait affirmé triomphalement à ses invités qu'à l'heure où il parlait, le plateau de la Crimée était balayé et les alliés jetés à la mer. — La nouvelle était fausse. Le lendemain arrivait la dépêche du maréchal Canrobert, qui changeait la victoire en défaite. »

teuse; on n'en prévoyait pas le terme, mais tout le monde était convaincu que le dernier mot resterait aux alliés. « La paix ne paraît pas prochaine, écrivait Voltaire à Tronchin en 1761, cependant elle peut arriver, comme une apoplexie, tout d'un coup. » Tout dénotait que les ressources de la Russie s'épuisaient. Cernée de toutes parts, exclue de toutes les mers, trahie par l'Autriche, abandonnée par la Prusse, menacée par la Suède, elle payait cher les illusions présomptueuses de l'empereur Nicolas et l'obstination de sa politique dans la défaite. Nos adversaires en Allemagne se taisaient et s'effaçaient mélancoliquement; déjà les diplomates avisés, ceux qui flairent le vent, bouclaient leurs malles; — ils allaient partir pour Paris, attirés, disaient-ils, par l'étrange et scandaleux spectacle d'une reine d'Angleterre venant rendre hommage à l'héritier du prisonnier de Sainte-Hélène, mais en réalité pour faire leur paix avec l'arbitre futur de l'Europe et s'assurer les bonnes grâces de celui que, la veille encore, ils combattaient et poursuivaient de leurs quolibets. Le spectacle était surprenant en effet. Déjà, au mois d'avril, la reine Victoria croyait rêver en dansant dans la salle de Waterloo avec le neveu du plus mortel ennemi de l'Angleterre, et elle allait maintenant visiter à son bras le tombeau des Invalides (1)!

M. de Bismarck ne fut pas le dernier à se convertir; il n'était pas de ceux qui s'attardent dans les alliances incommodes, il ne voulait pas que la paix le surprît « comme une apoplexie. » L'empereur le reçut en audience; il figura à Versailles dans la galerie des glaces, avec M. de Dalwigk. Prévoyait-il que le palais de Louis XIV le reverrait triomphant? Il est permis d'en douter. La reine d'Angleterre se le fit présenter (2); déjà il avait une notoriété européenne. J'eus l'honneur de dîner avec lui, le 25 août, chez M. le comte de Hatzfeld, à la légation de Prusse. Il admirait notre armée et tenait Napoléon III pour un grand souverain; il n'oubliait pas l'impératrice, qu'il ne ménageait pas toujours dans ses correspondances de Francfort; il disait qu'elle était ce qu'il avait vu de plus beau à Paris, certain que le compliment irait à son adresse et produirait ses fruits. Ses amis du parti féodal se lamentaient à Berlin quand on leur parlait de sa présence à la cour des Tuileries. Le général

(1) *Journal de la Reine.*— « N'est-il pas étrange que moi, petite-fille de George III, je danse dans la salle de Waterloo avec l'empereur Napoléon, le neveu du grand ennemi de l'Angleterre et aujourd'hui mon plus intime allié, alors qu'il y a huit ans à peine, il vivait dans ce pays exilé, malheureux! » — On avait eu la délicate attention de sortir de la salle tous les trophées rappelant nos défaites, jusqu'au portrait de Wellington.

(2) *Journal de la Reine.* — « On m'a présenté M. de Bismarck; il est Russe, Kreutz-Zeitung. Je lui ai dit que Paris était beau; il m'a répondu : encore plus beau que Pétersbourg. »

de Gerlach n'en revenait pas : il levait les mains au ciel en le voyant se commettre avec un Bonaparte. « Jamais, disait-il, il n'aurait dû assister à des fêtes qui sont la honte de la royauté et de la chrétienté. »

Il était dans la destinée de M. de Bismarck d'être méconnu par ses amis et par ses adversaires. Mais peu lui importaient les lamentations de ses coreligionnaires politiques, il entrevoyait le chemin de Damas, il allait bientôt s'y engager résolument et déserter la politique étroite de la *Gazette de la Croix*, dont naguère il était l'inspirateur, pour faire de la politique européenne, dégagé des erremens du passé.

II. — LA PRISE DE SÉBASTOPOL.

On s'était résigné en France et en Angleterre, après s'être irrité et désespéré, aux nécessités et aux lenteurs de la guerre ; on s'attendait à passer un hiver de plus en Crimée, on se consolait avec les souvenirs de la guerre de Troie, lorsqu'on apprit soudainement la chute de Sébastopol. Le 8 septembre, à midi, en plein jour, le signal de l'assaut avait été donné, et dans la nuit, après la prise de la tour Malakof, qui était le point vulnérable de la place, la ville et la flotte avaient disparu dans un immense brasier. La défense par son héroïsme s'était montrée à la hauteur de l'attaque. La victoire nous coûtait cher : cinq généraux, une vingtaine d'officiers supérieurs, plus de 7,000 hommes hors de combat. Les pertes des Anglais n'étaient pas moins cruelles. Le général Gortchakof avait fait sauter les défenses, les magasins, les vaisseaux et les édifices publics ; son œuvre de destruction accomplie, il avait passé avec les restes de sa vaillante armée sur la rive du nord, ne laissant aux alliés, suivant son expression, que des ruines ensanglantées ; mais cette fois, du moins, l'incendie ne projetait pas, comme à Moscou, ses sinistres lueurs sur nos désastres. La longueur du siège, l'immensité des moyens mis en action, l'opiniâtreté de la résistance qui n'avait pu être dépassée que par l'indomptable obstination de l'attaque, faisaient du 8 septembre 1855 une de ces grandes dates qui marquent dans les annales de l'histoire.

Quelles allaient être les conséquences de ce dénoûment précipité par la vaillance de nos soldats, si surprenant par sa rapidité et si émouvant par sa grandeur ? Le but de la guerre paraissait atteint, l'Orient était soustrait à la domination qui le menaçait, nos escadres étaient maîtresses de la Mer-Noire, de la mer d'Azof, de la Baltique et de l'Océan-Pacifique ; le pavillon russe avait partout

disparu, la paix semblait d'autant plus imminente que la France ne demandait qu'à tendre la main à la Russie.

Et cependant la lutte allait continuer de longs mois encore, moins meurtrière sans doute, mais persistante, avant que la Russie paralysée dans son commerce, épuisée d'hommes et d'argent, voulût se résigner à mettre bas les armes. Un grand pays ne renonce pas facilement à ses desseins séculaires; il fait appel à toutes ses ressources, il combat jusqu'à la dernière extrémité, — la France l'a prouvé en 1871, — avant de courber son orgueil sous le niveau de la défaite.

A Berlin, on félicita la France, mais on affecta d'ignorer l'Angleterre. Lord Clarendon ne s'en serait pas plaint s'il s'était souvenu du langage cassant que ses diplomates, lord Bloomfield et lord Loftus, tenaient au baron de Manteuffel et qu'il avait tenu lui-même à M. de Bunsen et à M. de Bernsdorf son successeur.

A Vienne, on y mit moins de promptitude: l'empereur, il est vrai, était à Ischl et M. de Buol à la campagne. Le baron de Hubner ne se présenta que tardivement aux Tuileries pour apporter les complimens de sa cour. L'Autriche, d'après le dicton, était toujours en retard d'une année et d'une armée. Cette fois, en venant bien après la Prusse, elle ne voulait pas aggraver ses torts envers la Russie en célébrant ses revers par d'éclatantes et de hâtives félicitations. M. de Buol priait en effet M. de Bourqueney de ne pas donner une publicité trop retentissante à une démarche intime confidentielle. Il justifiait le reproche que lui adressait M. de Bismarck : il faisait « de la politique enfantine. »

L'Allemagne avait assisté à toutes les péripéties de la guerre, perplexe, indécise ; elle avait décliné la part d'action qui lui revenait, elle s'était bornée à formuler des vœux pour la paix, elle avait suivi la voie la moins propre pour la rendre facile et rapide. Elle avait pris pour un signe de force ce qui n'était qu'une neutralité flottante, équivoque : elle aspirait à la médiation sans avoir rien fait pour la justifier. M. de Manteuffel offrait ses bons offices à Paris et à Londres ; il s'efforçait de pressentir nos conditions pour les appuyer à Pétersbourg. A Vienne, en revanche, il proposait une intervention diplomatique de compte à demi avec l'Autriche, qui aurait pu se transformer en médiation, et permettre à l'Allemagne de jouer un rôle important dans les négociations. Mais il était éconduit aimablement par le comte Walewski, rudement par lord Clarendon, dédaigneusement par le comte de Buol. Il arrivait comme l'ouvrier de la dernière heure pour participer à la gloire sans avoir été à la peine. Le roi ne se consolait pas d'être tenu à l'écart; il était amer pour ceux qui avaient conseillé la politique d'abstention; il com-

mençait à en apercevoir les fâcheuses conséquences. Ses entours se ressentaient de ses déceptions (1). Le général de Gerlach n'apparaissait plus que de loin en loin à Sans-Souci; il redoutait les emportemens de son maître. « Thersis, disait-il à un de ses amis, il faut songer à faire sa retraite! » Les généraux qui, au nom de la stratégie, prédisaient savamment l'imminence et la certitude de nos désastres, ne soufflaient plus mot; la *Gazette de la Croix* mettait une sourdine à ses haineuses attaques. A Francfort, il ne fut plus question de neutralité armée. La débandade s'était jetée dans les rangs des confédérés. On ne conférait plus ni à Wurtzbourg ni à Bamberg; on restait insensible aux mots d'ordre de Pétersbourg, les regards se retournaient vers Paris.

M. de Pfordten s'était laissé devancer aux Tuileries par M. de Bismarck, M. de Dalwigk et M. de Beust, qui, plus avisés, avaient entrevu et escompté la prise de Sébastopol; il partit à son tour pour Paris. Il fut traité avec la considération due au ministre qui dirigeait la politique de la Bavière, la vieille alliée et protégée du premier empire. Son amour-propre fut largement satisfait, ses correspondances s'en ressentirent. Partout il faisait l'éloge de Napoléon III, il croyait à la solidité de son trône, à sa sagesse, à sa modération. Il ne faisait en cela que traduire le sentiment de tous ceux qui approchaient l'empereur. « Les événemens de la guerre, disait le baron Nothomb, en sortant des Tuileries, ont grandi l'homme dans d'énormes proportions. Il est aujourd'hui l'*Empereur* pour ses adversaires les plus intraitables, pour ceux qui lui prodiguaient l'injure. »

Le baron de Pfordten, tout Allemand qu'il fût, ne voyait pas sans contentement la France en possession d'un gouvernement fort, conservateur. S'il ne rêvait pas le retour de la Confédération du Rhin, du moins il se flattait que Napoléon III, fidèle aux traditions de la politique française et solidement assis sur son trône, ne permettrait ni à la Prusse ni à l'Autriche de molester les cours allemandes et à plus forte raison de porter atteinte à leur autonomie. Que n'a-t-il vu juste! Il recueillit cependant, dans son audience, quelques paroles troublantes. L'empereur ne lui avait pas caché que, si au printemps la paix n'était pas conclue, les puissances occidentales continueraient la guerre avec une nouvelle vigueur et de nouveaux alliés, et qu'elles s'efforceraient d'en agrandir le théâtre en faisant appel aux nationalités en Italie et surtout en Pologne, comme dernier moyen de faire sortir l'Autriche de sa neutralité.

(1) « Vers la fin de sa vie, le roi fut sujet à des emportemens; il n'était plus capable de retenir sa colère. Après chaque accès se produisait une réaction. Il était pris de faiblesse, son corps s'affaissait; il portait la main à son front mouillé de sueur et son visage avait une expression d'irrémédiable abattement » (*Mémoires du duc Ernest de Saxe-Cobourg.*)

Il avait même ajouté qu'il pourrait bien arriver que la lutte n'eût plus pour base le droit européen, mais l'intérêt égoïste des puissances.

Ces avertissemens, indirectement donnés à l'Allemagne, avaient vivement frappé le ministre bavarois. Il en était encore impressionné quelques semaines plus tard, lorsque, après son retour de Paris, il vint voir M. de Moustier à Berlin. C'était le seul point noir, qui était resté dans son esprit de l'entretien qu'il avait eu aux Tuileries. Sur tout le reste, l'empereur s'était expliqué sans passion, sans amertume, avec une admirable sérénité. Il s'était déclaré prêt à conclure la paix immédiatement, quelles que fussent les intentions de l'Angleterre : il n'attendait qu'une démarche de la Russie, directe ou indirecte, peu lui importait, pourvu qu'elle ne se présentât pas sous la forme d'une médiation. Le lieu des négociations lui était indifférent; l'Angleterre refusant Vienne, il croyait que Paris serait le centre qui conviendrait le mieux, mais il était prêt à accepter toute autre ville, fût-ce une ville allemande. Il n'exigeait de la Russie ni cession de territoire, ni humiliation d'aucun genre. Il maintenait les quatre points de garantie sanctionnés par la conférence de Vienne, et il était disposé à substituer au principe de la limitation celui de la neutralisation, ce qui mettrait la Russie, dans la Mer-Noire, sur un pied de parfaite égalité avec toutes les puissances.

M. de Pfordten avait trouvé ces conditions si modérées, si équitables, qu'il s'était empressé de les signaler et de les recommander chaleureusement à M. de Nesselrode. Peut-être cet empressement n'était-il pas exempt d'arrière-pensées ambitieuses. Le rôle d'intermédiaire le tentait : qui sait s'il ne rêvait pas celui de médiateur? Il fut réveillé désagréablement par des circulaires du cabinet de Vienne et du cabinet de Berlin qui l'invitaient collectivement à participer, comme un simple confédéré, à une démarche pacifique de la Confédération germanique auprès de la cour de Pétersbourg. Il répondit avec humeur, fort de l'accueil qu'il avait trouvé aux Tuileries, que déjà il avait écrit au chancelier russe. M. de Beust fut plus heureux : il n'essaya pas d'intervenir au lendemain de la chute de Sébastopol, il attendit son heure. Il s'était rendu à Paris au mois d'octobre, et, dès que les chances de la paix s'accentuèrent, son envoyé, M. de Seebach, le gendre de M. de Nesselrode, partit à toute vapeur pour Pétersbourg, une branche d'olivier à la main. Il y arriva à point nommé; il fut éloquent et persuasif. S'il avait dépendu de lui, l'alliance des deux pays eût été à jamais indissolublement scellée. M. de Beust était de ceux qui s'affirment à propos; ses admirateurs l'appelaient un « géant dans un entre-sol, » ses détracteurs, en Allemagne, l'appelaient un « touche-à-tout. » Il vint à Berlin

plaider la cause de la Confédération, dont il espérait être le représentant aux conférences de la paix; mais, s'apercevant de l'inanité de ses efforts, il déclina pour Dresde, — dont il n'était pas question, — l'honneur d'être le siège des délibérations. « Nous étions tout disposés, disait-il à M. de Moustier, à offrir l'hospitalité à un congrès de souverains, mais il ne saurait nous agréer d'être la loge de portier de leurs représentans. »

La chute de Sébastopol, par une ironie du sort, coïncidait avec la fête de l'empereur Alexandre. Le prince Gortchakof reçut la confirmation du désastre au moment où il sortait de l'hôtel de l'ambassade, en gala avec le personnel de sa mission, pour se rendre au *Te Deum* qu'on allait chanter en l'honneur de son souverain. L'envoyé du tsar, si robuste dans sa foi, si vaillant dans ses luttes, entra pâle, défait, comme brisé par la douleur, dans la chapelle grecque, où l'attendaient la colonie russe, les généraux et les dignitaires de la cour d'Autriche. Les sanglots se mêlèrent aux actions de grâce. On oublia le tsar devant le deuil de la patrie. — Les diplomates français ont célébré, au mois d'août 1870, sous le coup de terrifians revers, comme les diplomates russes au mois de septembre 1855, une fête nationale qui ne devait plus avoir de retours. Ils ont médité, comme eux, sur la fragilité des choses d'ici-bas; ils ont vu, à travers l'encens des autels, un souverain précipité du faîte de la puissance dans un sanglant abîme.

L'occupation de la Crimée, conséquence forcée de la prise de Sébastopol, constituait le point de départ d'une situation nouvelle dégagée des obscurités et des aléas du passé. Les alliés pouvaient désormais, l'honneur militaire étant largement satisfait, formuler sans arrière-pensées et sans réticences les conditions de la paix. Napoléon III était tout disposé à arrêter les hostilités et à tendre la main à l'empereur Alexandre; mais l'Angleterre n'entendait déposer les armes qu'après avoir saigné la Russie à blanc, ruiné son commerce et ses finances. C'était plus que ne comportait l'intérêt de la France. Tout allait dépendre de l'attitude du tsar. Une grande modération de langage avait succédé, à Pétersbourg, à une vivacité et à une jactance dont l'écho à peine affaibli arrivait naguère à Berlin. Le ton de la diplomatie russe allait baissant d'heure en heure. « Nous sommes condamnés par les événemens à rester muets, disait spirituellement le prince Gortchakof, mais nous ne sommes pas forcés d'être sourds. » C'était une invite.

Le parti de la guerre, cependant, ne désarmait pas; il dissimulait l'état des choses, il exagérait ses ressources; à l'entendre, on était en mesure, par l'abondance des munitions et des approvisionnemens, de prolonger la lutte des années encore. Les alliés savaient à quoi s'en tenir. Les routes qui conduisaient de la Russie

méridionale à Pérékop étaient encombrées de chevaux morts, de chariots brisés, de canons abandonnés. Les levées d'hommes qui s'étaient succédé coup sur coup dans tous les gouvernemens, les réquisitions pour le transport des troupes, la suspension des transactions, menaçaient d'épuiser l'empire. Tout indiquait d'ailleurs que le cabinet de Pétersbourg, qui n'avait pas trouvé d'alliés avant ses défaites, verrait immanquablement, si la lutte devait se prolonger, augmenter le nombre de ses adversaires. Les partisans de la guerre ne trouvaient plus à qui faire partager leurs illusions.

Le prince Gortchakof avait changé de tactique : il évitait de blesser les susceptibilités du cabinet de Vienne, il s'effaçait dans une apparente indifférence, affectant une absolue confiance dans les assurances qu'il avait recueillies après notre échec militaire du 18 juin. Ses entretiens avec le comte de Buol ne roulaient plus que sur des généralités; il se disait partisan de la paix, sans que cependant un mot sortît de sa bouche qui aurait pu donner la mesure exacte des sacrifices que son gouvernement était résigné à faire. Il se flattait que l'Autriche, désintéressée par d'habiles concessions, persisterait à payer ses alliés de bonnes paroles, et laisserait la Russie maîtresse de ses résolutions. Il se méprenait sur les nécessités qui s'imposaient à la politique autrichienne. Tandis que, plongé dans une profonde quiétude, il se croisait les bras, déjà le comte de Buol, dans de mystérieux pourparlers, s'entendait avec M. de Bourqueney sur la rédaction d'un ultimatum et sur les conséquences de son rejet. Le traité qu'ils élaboraient dans des entrevues nocturnes posait les conditions de la paix; il entraînait, en cas de refus, de plein droit, la rupture des rapports diplomatiques entre Vienne et Pétersbourg. Une seule difficulté, importante il est vrai, restait à résoudre : il s'agissait de savoir si la rupture des relations diplomatiques aurait comme corollaire une déclaration de guerre immédiate. Le comte de Buol hésitait à franchir ce dernier fossé, bien que, par un refus, il eût à redouter une entente directe entre la France et la Russie, et le soulèvement des nationalités slaves et italiennes.

La prudence commandait à l'Autriche de ne pas poser de *casus belli* tant qu'elle ne se serait pas assuré le concours certain de l'Allemagne, et ne serait pas fixée par de sérieuses garanties sur le développement que prendrait la guerre et sur les conséquences qu'aurait la victoire. Solidement retranchée à Cracovie et dans les Carpathes, et certaine de n'être pas attaquée par la Russie, elle nous proposait une sommation européenne : elle parlait d'étendre le blocus dans la Baltique aux ports prussiens pour arrêter la contrebande de guerre et forcer la main à la cour de Potsdam. Sauf l'engagement d'une entrée en campagne im-

médiate, elle nous donnait toutes les satisfactions; elle s'appliquait à conjurer les équivoques en prévoyant toutes les hypothèses. « Je ne veux pas, disait le comte de Buol, retomber dans les malentendus. »

La diplomatie a beau jeu lorsqu'elle s'appuie sur la victoire. C'est sous l'impression profonde de la prise de Sébastopol que M. de Bourqueney traitait avec l'Autriche. Chaque nouveau succès remporté par nos armes se traduisait aussitôt à Vienne en démonstrations sympathiques pour les alliés. Si l'amour des causes vaincues n'était pas la plus rare des vertus, on eût été scandalisé en voyant les admirateurs les plus passionnés de la Russie s'attaquer sans transition à sa politique et à ses combinaisons stratégiques.

M. de Buol, avant de présenter sa sommation au cabinet de Pétersbourg, s'était adressé au cabinet de Berlin d'abord, à Francfort ensuite, pour la faire appuyer par la Confédération germanique. L'Allemagne n'avait plus lieu d'être inquiète ; Sébastopol était pris, la Russie était à bout de forces, et Napoléon III, à qui on prêtait des arrière-pensées de conquête, ne demandait qu'à conclure la paix; l'assentiment de la Diète à la demande autrichienne ne paraissait pas douteux. Mais ce n'était pas le compte du délégué prussien. Les cours secondaires allaient lui échapper; il était menacé de perdre le fruit de trois années de luttes et d'habiletés; il voyait l'Autriche reprendre son ascendant en Allemagne, et c'est ce qu'il voulait empêcher à tout prix. Il se remit en campagne, raviva les rivalités et les jalousies; il se rendit à Stuttgart et à Munich pour conférer avec le roi Guillaume et le roi Maximilien.

Au lieu d'user de son influence pour amener la Confédération germanique à peser de tout son poids sur les déterminations de la cour de Pétersbourg, il s'appliqua à enlever à l'Autriche l'appoint qui eût suffi pour hâter et assurer la conclusion de la paix. Déjà on parlait d'une nouvelle conférence de Bamberg, qui, cette fois, se tiendrait à Francfort, sous la surveillance, sinon sous la présidence du plénipotentiaire du roi Frédéric-Guillaume. Interpellé par lord Bloomfield sur les démarches de M. de Bismarck, M. de Manteuffel répondit qu'il n'avait été chargé d'aucune mission politique, et que, s'il était allé à Stuttgart et à Munich, c'était uniquement pour régler des questions monétaires. Ce n'était pas ce qu'écrivaient à leurs gouvernemens les agens français et anglais accrédités auprès des cours de Bavière et de Wurtemberg.

L'empereur François-Joseph n'était pas resté inactif. Pour conjurer l'action délétère du cabinet de Berlin, il avait écrit de sa main des lettres instantes au roi Maximilien et au roi Guillaume. Le concours de ces deux souverains était précieux, souvent pré-

pondérant, dans les luttes engagées à la Diète. Mais leurs perplexités étaient grandes : ils redoutaient d'être entraînés dans des complications par l'Autriche, et il leur répugnait de se placer sous la coupe de la Prusse.

Le roi Maximilien, à l'encontre de son père Louis Ier, qui protégeait les peintres et Lola Montès, et de son fils Louis II, qui protégeait Wagner et les musiciens, attirait dans sa capitale les savans et les philosophes. Le roi Guillaume, lui, était un politique avisé ; il avait les qualités et les défauts du Souabe : la ruse et la bonhomie. Il eût marqué sur un trône moins exigu; réduit à un rôle secondaire, il prit l'existence en philosophe, se consacra au bonheur d'une artiste dramatique, et pour jeter un peu de poésie dans sa vie bourgeoise, il construisit, aux portes de sa capitale, un petit palais mystérieux sur le modèle de l'Alhambra, avec des peintures qui traduisaient les souvenirs les plus risqués de la mythologie (1).

La coalition de Bamberg, malgré les efforts de M. de Bismarck pour la galvaniser, ne battait plus que d'une aile. Elle cherchait à esquiver les responsabilités qu'elle avait encourues. La discorde était au camp d'Agramant. On s'était juré de ne jamais agir séparément et de toujours se concerter, et déjà M. de Beust et M. de Pfordten, grisés et gonflés par l'accueil qu'ils avaient trouvé à Paris, ne cédaient plus qu'à leurs intérêts personnels. L'un voulait s'affirmer dans les négociations européennes comme représentant de la Diète ; le second cherchait à imposer à ses collègues la volonté prédominante de la Bavière ; il réclamait, pour un prince de sa maison, le commandement des contingens fédéraux. Tous évitaient de s'engager et de se compromettre. Ils leurraient le cabinet de Vienne et celui de Berlin, ils attendaient les événemens de la guerre pour prendre couleur. Beaucoup étaient convaincus que la sommation autrichienne n'était qu'un coup d'épée donné dans l'eau, que le comte de Nesselrode y répondrait par des contre-propositions. « Pour contraindre la Russie à l'acceptation de l'ultimatum, disait le ministre de Saxe à Berlin, il faudrait qu'il lui fût présenté sur la pointe d'une baïonnette, et l'Autriche n'est pas assez résolue pour recourir à ce moyen extrême; c'est tout au plus si elle enverra, au cabinet de Pétersbourg, une carte avec un P. P.-C. pour lui signifier poliment la rupture des relations diplomatiques. » Il disait aussi, sans illusions sur l'importance que se donnaient les ministres dirigeans des cours allemandes : « Nous sommes, pour

(1) L'empereur le mit en joie en lui faisant hommage, après l'entrevue de Stuttgart, d'une peinture hardie, la *Léda* de Galimard, qui avait fait sensation au Salon de 1856.

l'Autriche et la Prusse, des moyens et non un but, des zéros à ajouter à leurs unités (1). »

L'Allemagne, sous des influences rivales, laissait encore une fois échapper l'occasion qui s'offrait à elle de faciliter et de hâter, par son intervention, la conclusion de la paix.

III. — L'INTERVENTION DE LA PRUSSE A PÉTERSBOURG.

L'Autriche perdit patience ; ulcérée par l'action paralysante que, de propos délibéré, la Prusse exerçait sur ses confédérés allemands, elle ne lui ménagea plus l'expression de son mécontentement. Le comte de Buol adressa au comte Esterhazy des notes empreintes d'aigreur, avec l'ordre d'en laisser copie au baron de Manteuffel. Il appelait l'attention du cabinet de Berlin sur son isolement en Europe; il lui donnait à entendre que la France et l'Angleterre procéderaient à des mesures rigoureuses dans la Baltique, et que, si le gouvernement du roi ne s'appropriait pas les propositions envoyées à Pétersbourg sous forme d'ultimatum, il serait exclu de la paix.

M. de Manteuffel était un phlegmatique, il ne se laissa pas émouvoir. Il ne se souciait pas de servir d'instrument à la politique autrichienne et de tirer à son profit les marrons du feu. Il entendait agir seul, pour son compte, et réserver à sa cour les bénéfices du crédit dont elle disposait toujours à Pétersbourg. « Sans cesse on nous menace de l'isolement, disait avec humeur M. Balan, le directeur politique, et cependant, dès que surgit un événement important, on s'adresse à la Prusse, on réclame sa coopération, on lui présente des notes ou des traités à signer : on ferait mieux de nous laisser tranquilles. » Cette boutade s'inspirait des sophismes qu'un professeur de talent, converti à l'orthodoxie féodale et piétiste, le docteur Stahl, développait devant la chambre des seigneurs : « On prétend, disait-il, que la Prusse ne joue pas le rôle d'une grande puissance ; mais si toute l'Europe veut faire la guerre à la Russie et que la Prusse l'en empêche, sera-ce l'œuvre d'une petite puissance ? La Prusse a beau ne pas être représentée à la conférence de Vienne, la paix ne sera pas moins son œuvre. »

Ce n'était l'avis ni du roi, qui ne se consolait pas d'être exclu

(1) Le comte de Hohenthal était de tous les ministres allemands accrédités à Berlin le plus spirituel et le mieux disposé pour la France ; c'est à Paris qu'il avait débuté dans la carrière diplomatique. Il tenait grande maison ; il avait épousé la comtesse de Bergen, la veuve morganatique du vieil électeur de Hesse, que la révolution de 1830 avait chassé de ses états. Il possédait de grands domaines en Bohême et en Saxe ; j'ai vu dans sa terre de Knauthain, traversée par l'Elster, l'endroit où le prince Poniatowski s'est noyé après la bataille de Leipzig.

des délibérations, ni celui du prince de Prusse, qui rêvait une politique nette et résolue, ni celui de M. de Manteuffel, qui croyait bien servir la cause de son pays et de l'Europe en marchant de son mieux, autant que son maître s'y prêtait, d'accord avec les puissances occidentales.

Lord Bloomfield se présenta à son tour chez le président du conseil; il venait après le comte Esterhazy, avec plus d'autorité, se plaindre de la contrebande de guerre qui se pratiquait pour ainsi dire ouvertement à Memel, à Dantzig, à Stettin et sur toutes les frontières orientales. S'il ne prononça pas le mot de blocus, il dit que la France et l'Angleterre procéderaient au printemps à des opérations navales imposantes dans la Baltique; il ajouta sèchement « que la politique qui avait pu être bonne en 1855 ne le serait plus en 1856. » L'avertissement était significatif.

Les paroles de lord Bloomfield n'étaient que le très pâle reflet des menaces que proférait la presse anglaise. L'organe de lord Palmerston, le *Morning Post*, s'attaquait à la personne du roi: il taxait sa politique de cauteleuse, de déshonorante; « mais tout cela, ajoutait-il, aura une fin; il sera contraint par la force à sortir de sa neutralité. L'Angleterre a maintenant une flotte comme on n'en a jamais vu, et la France a une armée prête à se porter où le besoin l'exigera. Il est plus facile de s'emparer de Berlin que de Moscou. Nous donnerons à la Prusse une leçon dont elle se souviendra. Une puissance de second ordre qui ne sait pas tenir son rang mérite un châtiment. »

Le gouvernement prussien ne pouvait rester indifférent devant de pareilles attaques: il ordonna des mesures militaires, et le président du conseil demanda à la commission des finances de la chambre des crédits pour parer dans la Baltique à toutes les éventualités.

Le ministre, aussitôt lord Bloomfield sorti de son cabinet, vint quelque peu troublé à la légation de France. M. de Moustier l'accueillit avec sa cordialité habituelle. Sans contredire son collègue d'Angleterre, il s'appliqua à atténuer la vivacité de son langage. Il démontra à M. de Manteuffel que l'heure était venue pour la Prusse de s'affirmer; qu'une démarche énergique faite à Pétersbourg, loin d'irriter l'empereur Alexandre, lui faciliterait sa tâche, qu'elle lui fournirait un puissant argument pour contenir les passions belliqueuses. Il l'engagea instamment à ne pas laisser échapper l'occasion qui, pour la dernière fois sans doute, s'offrait à lui de rendre service à l'Europe.

La crise touchait à son terme. Le langage du comte Esterhazy, surtout celui de lord Bloomfield, avaient produit leur effet; le roi en était vivement impressionné. Il voyait la Prusse isolée, bloquée,

exclue de la paix; il ne se consolait pas d'avoir écouté les conseillers qui lui avaient prêché l'abstention et de s'être exposé aux ressentimens de l'Angleterre. Le moment psychologique était arrivé : le ministre saisit l'occasion au vol pour ébranler les derniers scrupules de son maître et faire triompher l'intervention. Le roi prit une résolution héroïque : il écrivit une lettre instante à l'empereur Alexandre et donna l'ordre à son envoyé de déclarer officiellement au comte de Nesselrode que, si la Russie rejetait les préliminaires de la paix formulés par l'Autriche, il se verrait dans la douloureuse obligation de quitter Pétersbourg.

Toutes les chances d'un retour de fortune, même lointain, avaient disparu pour la Russie. Ses armées avaient, il est vrai, remporté d'éclatans succès en Asie; elles s'étaient emparées de Kars, mais elles avaient échoué à Silistria, perdu les batailles de l'Alma, d'Inkermann, de la Tchernaïa; Sébastopol n'était plus qu'un débris fumant, Bomarsund était tombé, Sveaborg détruit, et les alliés, par l'occupation de Pérékop, allaient être maîtres de la Crimée. La paix s'imposait à la sagesse du gouvernement, malgré l'exaltation du sentiment national et des passions religieuses. Les patriotes rappelaient avec orgueil les souvenirs de 1813 et l'incendie de Moscou, mais les temps et les conditions de la lutte n'étaient plus les mêmes.

Le roi Frédéric-Guillaume était nerveux et agité ; ses regards étaient anxieusement tournés vers Pétersbourg. La crainte d'avoir irrité son neveu et l'idée d'être exposé au rappel de son ambassadeur le troublaient profondément. Sa joie ne fut que plus vive lorsque, le 15 janvier, il apprit que le chancelier avait informé l'envoyé d'Autriche que la Russie acceptait sans réserves les conditions de la paix, et que ses menaces de rompre les relations diplomatiques n'avaient provoqué aucune colère.

Contre son attente, sa dépêche avait fait merveille. Si elle n'était pas la cause de la paix, elle en était du moins le prétexte. La menace du roi de passer dans le camp ennemi était arrivée à point nommé pour vaincre les dernières hésitations et colorer la capitulation. C'est chez l'impératrice, disait-on, que cette suprême détermination avait été prise, après de vifs débats avec le grand-duc Constantin, le partisan de la guerre à outrance dans les conseils de la couronne. Déjà le grand-duc s'était opposé à l'envoi des contre-propositions qu'en tacticien habile le comte de Nesselrode aurait voulu opposer aux demandes des alliés. Il avait invoqué, pour motiver sa résistance, l'honneur du drapeau, qui, cependant, par l'héroïque défense de Sébastopol et par la prise de Kars, était hors de toute atteinte. Le drapeau ne saurait être en cause lorsque, trahies par la fortune, les armées ont vaillamment combattu. « Il ne suffit

pas de tuer le soldat russe, disait Napoléon, il faut encore le renverser. »

M. de Moustier avait donné à M. de Manteuffel un sage conseil ; la Prusse s'était réhabilitée aux yeux de l'Europe à bon compte, en enfonçant une porte largement entre-bâillée, et, par cet acte de vigueur, elle avait du même coup rendu un signalé service à l'empereur Alexandre.

Le roi ne perdit pas une minute pour télégraphier la grande nouvelle à la reine Victoria : « La Russie a accepté, disait-il. Je m'empresse de vous transmettre cette nouvelle, précurseur de la paix, certain que Votre Majesté se joindra à moi pour en rendre grâce au Tout-Puissant. Je vous prie de me garder le secret. » Malgré la rudesse de ses procédés, l'Angleterre restait toujours chère à son cœur; plus elle le malmenait, plus vite il revenait à elle. Autant il avait coûté à Frédéric-Guillaume de menacer la Russie, autant il se félicitait aujourd'hui de l'avoir fait.

Le prince de Prusse partagea la satisfaction de son frère, mais sa joie était voilée par le souvenir des défaillances dont il avait été le spectateur attristé. Il avait eu trop et trop tôt raison. Le prince Charles, au contraire, était exaspéré : il ne voyait que la Russie abaissée, la France grandie, il oubliait la Prusse. Le parti de la Croix n'était pas moins consterné d'un dénoûment qui donnait à tout ce qu'il avait dit et fait, depuis le commencement de la guerre, un si rude et si éclatant démenti.

Les coalisés de Bamberg, qu'on appelait à Berlin dédaigneusement les *Bambergeois*, étaient joués. La diplomatie prussienne leur avait prêché la prudence et l'abstention, et le cabinet de Berlin, sans les prévenir, avait frappé le coup décisif. Son délégué à la Diète se voyait désavoué par l'événement ; son rôle devenait épineux.

M. de Beust se plaignit amèrement. Il reprochait à la Prusse de lui avoir soufflé le mérite des concessions faites par la Russie. Il prétendait qu'elle s'était subrepticement glissée dans la brèche que lui seul avait ouverte.

On célébrait, le 20 janvier 1856, au palais des Linden, qu'habite encore aujourd'hui l'empereur d'Allemagne, les fiançailles de la fille du prince de Prusse avec le grand-duc de Bade. M. de Moustier étant retenu à la légation par une nouvelle douloureuse, la mort de sa mère ; j'eus l'honneur de le représenter au cercle que, suivant l'étiquette, tenait la princesse Louise.

La princesse n'avait que seize ans ; elle débutait à la cour par une épreuve troublante : elle s'en tira avec une aisance et une simplicité parfaites. Elle eut un mot aimable pour tous les membres

du corps diplomatique. Elle me parla de l'empereur avec tact, de la perte qui empêchait le marquis de Moustier de lui apporter ses félicitations avec émotion. La princesse était la grâce personnifiée, comme son frère était l'image de la force et de la beauté viriles. Les fiançailles du prince royal suivirent de près celles de sa sœur; il épousait, au désenchantement de M. de Gerlach et de son parti, une princesse du plus haut mérite, la fille de la reine Victoria, dont il était épris. Puisse-t-il recouvrer la santé et régner en paix! C'est le vœu de l'Europe, au seuil de l'année nouvelle.

IV. — LA PRUSSE A LA VEILLE DU CONGRÈS.

Le congrès allait s'ouvrir à Paris, et la Prusse en était encore à se demander si elle y serait représentée. Elle invoquait son titre de grande puissance, mais on ne traite de la paix que lorsqu'on a fait la guerre, ou tout au moins accepté l'éventualité d'y participer. Il n'y a pas de droits sans devoirs corrélatifs.

« A quel titre, disait le *Times*, la Prusse siégerait-elle dans les conférences? Ce n'est ni comme notre alliée, ni comme celle de la Russie, car elle désavoue ces deux caractères. Ce n'est pas non plus comme grande puissance, car elle a absolument abdiqué les honneurs et les devoirs attachés à ce haut rang. Elle s'est médiatisée, et dans les conférences il n'y a pas de places pour les subterfuges. »

Le prince Albert, dans ses correspondances, n'admettait pas qu'un gouvernement pût intervenir dans les délibérations des grandes puissances sans risquer d'enjeu, se réserver les bénéfices et laisser aux autres les sacrifices; et la reine écrivait à lord Clarendon (1) « qu'admettre la Prusse au congrès serait abaisser l'Angleterre et prouver qu'elle envisage avec indifférence l'immoralité politique. »

L'Angleterre est souvent déplaisante dans ses relations internationales, mais jamais elle ne s'était révélée plus hargneuse qu'avec la Prusse pendant la guerre d'Orient.

Le roi affectait l'indifférence, mais au fond il éprouvait un vif dépit de n'être pas convoqué. Il voyait les jours s'écouler sans lui apporter l'invitation qu'il n'avait jamais cessé d'espérer. Le ministre n'était pas moins impatient. Il s'était flatté que sa démarche à Pétersbourg serait un titre suffisant pour son admission. L'Angleterre et l'Autriche ne l'entendaient pas ainsi; leurs ressentimens n'étaient pas tombés : elles ne pardonnaient pas à la Prusse les déceptions que leur valait le dénoûment de la guerre; l'une aurait voulu porter à la Russie des coups mortels, la seconde avait rêvé

(1) Lettre de la reine, 25 mars 1856.

un agrandissement sur le Danube et un rôle prépondérant dans les Balkans. C'est à son attitude équivoque, à l'appui moral qu'elle avait prêté à la Russie, à ses agissemens en Allemagne et à la contrebande de guerre pratiquée sur ses frontières orientales, qu'elles attribuaient leurs déconvenues. Aussi lui tenaient-elles la dragée haute; elles demandaient au cabinet de Berlin, comme condition préalable de son admission, l'engagement contractuel de s'assimiler les préliminaires et de les défendre militairement si les négociations étaient rompues. Mais ni le roi ni le ministre ne voulaient faire dépendre leur admission d'un marché qui les eût, à la dernière heure, irrémédiablement compromis avec la Russie.

M. de Manteuffel s'adressa au marquis de Moustier; il le savait conciliant, désireux de maintenir intactes et cordiales les relations entre les deux pays. « Le président du conseil m'a fait clairement entendre, écrivait notre envoyé, que le roi compte sur la magnanimité de l'empereur, et qu'il ne veut à aucun prix paraître au congrès par la grâce de M. de Buol ou sous son patronage. Vous n'aurez pas à regretter le service que vous nous rendrez, m'a-t-il dit, vous n'aurez qu'à vous louer de nous en nous admettant. C'est sur vous seuls que nous comptons : l'Angleterre nous garde rancune, l'Autriche nous jalouse et la Russie ne souhaite pas de nous voir à Paris; elle espère que le mécontentement que nous causera notre exclusion nous livrera à elle. Je m'en suis bien aperçu dans mes entretiens avec le comte Orlof : tout en m'offrant ses bons offices, il n'a pas cessé de me répéter que notre attitude était pleine de dignité, qu'il nous engageait à y persévérer et à repousser toutes les avances qui pourraient nous être faites. »

M. de Bismarck, pas plus que son ministre, ne se faisait d'illusions sur la sincérité du cabinet de Pétersbourg. « Je partage votre opinion, écrivait-il le 15 février, que les efforts de la Russie pour obtenir notre admission au congrès ne sont pas sérieux; elle exploite notre élimination; notre irritation d'être exclus la servira mieux que notre présence. »

Le marquis de Moustier, en apostillant auprès de son gouvernement la demande et les promesses de M. de Manteuffel, disait en terminant : « Les sentimens du roi à notre égard se sont, en effet, dans ces derniers temps, modifiés d'une manière sensible, et l'empereur jugera s'il ne nous serait pas utile d'encourager des dispositions qui iraient peut-être, avec le temps, plus loin que tout ce qui s'est passé depuis deux ans ne pourrait le faire supposer. »

C'est vers la France que se retournaient les regards du roi de Prusse, de son ministre des affaires étrangères, et tardivement aussi ceux de son délégué à la Diète de Francfort.

« L'exclusion de la Prusse n'est nullement décidée, écrivait M. de

Manteuffel à M. de Bismarck, qui semblait désespérer de son admission; la France espère triompher de la résistance obstinée de l'Angleterre. » — « Je m'attends, en effet, répondait le délégué du roi à la date du 13 février, à trouver chez la France plutôt que chez l'Autriche le désir de s'entendre avec nous pour sauvegarder notre position européenne. » Il écrivait aussi, désenchanté de la politique fédérale : « Lorsque le moment sera venu où les états confédérés se sépareront de nous, il sera nécessaire d'accentuer nos relations européennes plus que nos relations allemandes. »

M. de Bismarck, tout en ressentant les déboires que son attitude à Francfort valait pour une bonne part à la Prusse, s'efforçait de les prendre avec philosophie. Il engageait son gouvernement à ne pas perdre le sang-froid : « Une menace sans sanction, disait-il, n'est qu'une manifestation de mauvaise humeur, révélant l'incommodité d'une situation irrémédiable. Montrer de l'irritation sans pouvoir en faire cesser la cause, soit de gré à gré ou de force, est plus fâcheux pour un état que pour un particulier. D'ailleurs, nous n'avons pas lieu jusqu'à présent d'être mécontens de notre sort. »

Que serait-il arrivé cependant si la France, au lieu de prendre les choses avec cette largeur de vues et cette générosité qui sont le fond de son caractère et de sa politique, avait épousé les griefs de l'Angleterre et de l'Autriche? La Prusse, abandonnée par les petites cours allemandes, n'aurait eu d'autre alternative que de se jeter dans les bras de la Russie épuisée, en face de l'alliance consolidée de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, et fortifiée par l'accession du Piémont et de la Suède.

Le prince de Prusse avec ses amis, et le baron de Manteuffel dans la mesure de son tempérament, seuls étaient dans la vérité pendant la guerre de Crimée; ils voulaient que la Prusse s'affirmât comme grande puissance; ils rêvaient pour elle le rôle d'arbitre : ils sentaient qu'elle ne serait quelque chose en Allemagne qu'en étant beaucoup en Europe. M. de Bismarck ne fut pas le dernier à le comprendre. On le verra par le programme qu'après le Congrès de Paris il soumit à son gouvernement. Ce sont des pages qui resteront comme un témoignage impérissable de la justesse de ses prévisions et de la hauteur de ses conceptions.

Le marquis de Moustier, dans le moment où il s'efforçait de faciliter à la Prusse sa rentrée dans le concert européen, dut quitter son poste pour le règlement d'affaires de famille urgentes. Il partit en me confiant l'intérim. Je me retrouvais de nouveau chargé d'affaires; M. de Manteuffel me facilita la tâche, cette fois encore. Je constatai que lord Bloomfield, qui cependant, de tous les membres du corps diplomatique, était le plus poli et le plus aimable, ne cessait d'être amer dans ses entretiens avec le président du conseil.

« Votre politique, lui disait-il, conduira la Prusse infailliblement à un complet isolement en Europe. — Nous ne sommes pas aussi isolés que vous le croyez, lui répondait M. de Manteuffel. — Vous avez raison, répliquait le ministre d'Angleterre, j'oubliais que vous étiez les satellites des Russes. »

Les sarcasmes de la diplomatie anglaise n'étaient plus de saison après la virile intervention du roi auprès de son neveu. Le cabinet de Berlin s'était émancipé; il n'était plus le satellite de la Russie. Il l'avait menacée de rappeler son ambassadeur si elle devait repousser les conditions de la paix formulées par la conférence de Vienne. Sa démarche, il est vrai, n'avait pas provoqué la rupture qu'il redoutait. La cour de Pétersbourg s'était montrée accommodante. « Je crois savoir de bonne source, écrivais-je, que le roi a reçu de son neveu une réponse fort affectueuse aux lettres qu'il lui a écrites pour le conjurer d'accepter purement et simplement les propositions autrichiennes. L'empereur Alexandre, loin de formuler les reproches auxquels on s'attendait, a rendu justice aux intentions de Sa Majesté. Il prétend n'avoir cédé qu'à ses instances, qu'il savait inspirées par les meilleures intentions et une sincère amitié. S'il regrette que la force des circonstances lui ait imposé une démarche aussi pressante, il n'oubliera pas les services que la Prusse a rendus à son pays par son attitude sympathique. »

La paix paraissait certaine; déjà les plénipotentiaires partaient pour Paris. Le comte de Buol fit escale à Francfort, sous le prétexte de voir sa sœur, la baronne de Vrintz, mais, en réalité, pour s'affirmer au siège de la Diète. Le prestige de l'Autriche en Allemagne était grand à cette époque, surtout dans la vieille ville impériale, où les empereurs s'étaient fait couronner. C'était vers Vienne et non vers Berlin que se reportaient les sympathies des gouvernemens et des populations méridionales. La présence du ministre de François-Joseph à Francfort fut un événement; elle donna lieu aussi à un incident diplomatique. Les ministres des affaires étrangères et les ambassadeurs ne sont pas tenus aux premières visites, mais ils font précéder leurs réceptions par l'envoi de cartes. Le comte de Buol négligea de se prêter à cet usage, soit oubli, soit hauteur; il fit prévenir les délégués à la Diète, y compris le délégué prussien, par le président de l'assemblée fédérale, le comte de Rechberg, qu'il serait charmé de les voir. M. de Bismarck ne répondit pas à cet appel, il le trouvait discourtois; il n'admettait pas que le représentant de la Prusse pût être confondu avec la plèbe fédérale.

C'était chez lui un parti-pris de ne rien laisser passer aux diplomates autrichiens. C'est ainsi qu'un jour, le comte de Thun l'ayant reçu dans son cabinet sans cesser de fumer, il tira un cigare de sa poche et l'alluma sans façon.

« M. de Montessuy vient de me dire, écrivait-il à M. de Manteuffel, qu'il a vu tout le troupeau fédéral rangé dans la rue sous la conduite de M. de Rechberg, prêt à se précipiter chez M. de Buol. Je me félicite de ne pas me trouver dans le troupeau. Je n'admets pas qu'on confonde le ministre délégué de Prusse avec la masse des *deorum minorum gentium*. » Le comte de Buol fit amende honorable; il remit une carte à l'hôtel de la légation de Prusse et fit ses excuses à M. de Bismarck, qu'il rencontra le soir sur un terrain neutre : « Vous pouvez compter, lui dit-il, qu'à Paris je ne négligerai rien pour vous faire admettre au congrès. » C'était le trait du Parthe. « Je ne voudrais être, disait l'envoyé prussien dans une de ses dépêches, qu'une heure dans ma vie le grand homme que le comte de Buol croit être tous les jours, et ma gloire serait établie à jamais devant Dieu et les hommes! »

Le congrès s'ouvrit à Paris le 25 février; tout indiquait qu'il consacrerait la paix. La diplomatie française, par son habileté et sa modération, avait su aplanir toutes les difficultés. L'empereur avait triomphé des dernières résistances du cabinet de Pétersbourg en ménageant son orgueil et sa dignité. Jamais pays maltraité par le sort des armes ne s'était trouvé, comme la Russie en 1856, en face d'un vainqueur plus clément, plus désireux d'atténuer les conséquences de la défaite. « Quand on lit le traité de Paris, disait un jour M. de Bourqueney à M. de Beust, on se demande quel est le vainqueur (1). »

Napoléon III, au faîte de la puissance, s'inspirait de la sagesse de Louis XII; il oubliait les injures faites au prince-président. Dès son avènement au pouvoir, ses regards s'étaient portés vers Pétersbourg. Il avait sollicité le bon vouloir de la Russie, il lui avait offert son alliance. Ses avances avaient été accueillies courtoisement, mais on lui avait opposé des réserves, on l'avait traité quelque peu en parvenu. L'empereur Nicolas, se posant en protecteur, était allé jusqu'à donner au prince Louis-Napoléon l'étrange conseil de ne pas changer la forme de son gouvernement. Souverain absolu, il lui avait fait dire de rester dans la république et de se garder d'une restauration impériale (2). Peut-être espérait-il, en entravant

(1) Mémoires du comte de Beust.

(2) Lettre particulière du général de Castelbajac, ministre de France à Pétersbourg, à M. Thouvenel, directeur politique au ministère des affaires étrangères, 29 février 1852.— « M. de Nesselrode est plein de confiance en ce qui vient directement de nous, mais il est parfois rejeté dans la méfiance par les rapports de Paris. Les correspondances de M. de Kisselef, cependant, ne sont pas malveillantes pour le prince-président, mais elles se ressentent de ses relations sociales; il a de la peine à se dégager des passions des vieux politiques qu'on était habitué à considérer comme les oracles de l'opinion. L'empereur Nicolas est moins accessible à ces préventions; son cœur noble et généreux, son caractère franc et énergique, ses idées élevées et

le retour à la monarchie, comme plus tard M. de Bismarck, nous rendre les alliances plus difficiles. Il avait besoin du spectre révolutionnaire pour maintenir sous sa coupe les dynasties dont il s'était constitué le protecteur. Ses immixtions dans nos affaires intérieures avaient éveillé à Paris de légitimes susceptibilités; il en était résulté des froissemens et des malentendus qui ne firent que s'aggraver après la proclamation de l'empire. Il est permis d'affirmer que les destinées de l'Europe eussent suivi un cours bien différent, si la politique russe, dégagée d'arrière-pensées, moins soucieuse des traités de 1815 et des théories de la légitimité, avait facilité la tâche à l'élu du suffrage universel. Rien ne divisait la France et la Russie, tout les rapprochait, leurs intérêts et leurs sympathies. Elles ont été victimes, l'une et l'autre, des idées préconçues de l'empereur Nicolas. La faute qu'il commit en 1852 a été la cause primordiale de la guerre de Crimée et de la guerre de 1870.

V. — LA CRISE A BERLIN, L'INVITATION AU CONGRÈS ADRESSÉE PAR LA FRANCE A LA PRUSSE.

L'anarchie morale régnait à Berlin; les passions politiques étaient déchaînées. Les partis s'attaquaient à armes déloyales, sans que le roi eût la force ni la volonté de les contenir. On tramait la chute de M. de Manteuffel et celle de M. de Hinkeldey; ils étaient poursuivis à la fois par les féodaux et par les libéraux. Les premiers s'attaquaient plus particulièrement au président de la police : ils ne lui pardonnaient pas de les avoir surveillés de trop près. Son crime apparent était d'avoir exigé, pour les supérieurs des constables, avec l'assentiment de sa majesté, le salut militaire, et d'avoir fait arrêter en plein Jockey-Club, où les officiers jouaient un jeu d'enfer à « leur dam et ruine, » deux personnages équivoques. Le roi ayant pris la défense du chef de la police, M. de Hinkeldey devint le point de mire des aversions; il fut mis au ban de la société, accablé d'avanies; on voulait le forcer à se démettre ou à se battre. Des officiers exaltés tirèrent au sort à qui le provoquerait. M. de Rochow, un lieutenant de la landwehr, membre de la chambre des seigneurs, fut désigné. Le prétexte ne se fit pas attendre. « Nous n'avons pas invité d'agent de police, » dit M. de Rochow à M. de Hinkeldey, qui

sincèrement chrétiennes, le rendent sympathique à tout ce qui est grand et utile à l'ordre social. Il admire, c'est le mot, le prince Louis-Napoléon; il le considère comme le sauveur de la France et le restaurateur de l'ordre social en Europe. Mais il croit, lui souverain absolu, que la république est encore pour longtemps la plus forte digue à opposer au flot démagogique; et quand il dit : « Restez dans la république forte et conservatrice et gardez-vous de l'empire, » c'est loyalement le conseil d'un ami qui signale le danger et veut vous en éloigner. »

était venu en uniforme à un carrousel organisé par les officiers de la garde. Le lendemain, à huit heures du matin, M. de Hinkeldey tombait d'une balle, à Charlottenbourg, mortellement frappé au cœur, à quelques pas de la résidence royale; il laissait sans fortune sept enfans et une femme enceinte. « Quel coup de foudre! » écrivait M. de Bismarck; il aurait pu ajouter : « Quelle révélation! » Cette fin tragique, compliquée du suicide de M. Raumer, était en effet l'indice d'un grave état de choses : il révélait l'affaiblissement du pouvoir royal et le violent antagonisme des castes.

L'indignation fut grande dans les classes éclairées. Depuis 1848, pareille agitation ne s'était manifestée; on ouvrit une souscription à la Bourse; la *Gazette nationale* et la *Gazette populaire* furent saisies.

Le parti féodal ne désarma point. Ses haines étaient implacables. Exalté et prédominant, il oubliait toute prudence. Dans un dîner qui eut lieu le soir du drame, on but à la santé du champion des privilèges de la noblesse et de l'armée.

Le roi, consterné, n'écouta que son cœur : « Je perds, disait-il, le seul serviteur qui ait su me défendre. » Il se rendit à la maison mortuaire en grande pompe, dans une voiture de deuil, attelée de six chevaux, et huit carrosses de la cour suivirent le cortège. Tous les princes, sauf le prince de Prusse, qui était parti pour Coblentz, durent assister aux funérailles.

C'est dans ces dramatiques circonstances qu'arriva à Berlin, expédié de Paris, un courrier porteur de l'invitation officielle de participer aux délibérations du congrès que la France, au nom des plénipotentiaires, adressait à la Prusse.

M. de Manteuffel, avant la réunion du congrès, avait prié M. de Moustier de faire appel aux sentimens chevaleresques de l'empereur, et sa demande n'était pas restée en souffrance. Le cabinet des Tuileries avait tenu compte des scrupules qu'éprouvait le roi à ne pas signer préalablement, comme l'exigeait lord Clarendon et comme le demandait l'Autriche, un traité d'un caractère hostile pour la Russie, au moment où l'empereur Alexandre venait de se rendre à ses exhortations. Napoléon III avait triomphé des exigences vindicatives de l'Angleterre et du secret mauvais vouloir de l'Autriche. C'est à la France seule que la Prusse devait de n'être pas descendue au rang de seconde puissance. Étrange contraste et poignant souvenir! Quinze ans plus tard, le 2 septembre, à Domrémy, dans une chaumière abandonnée, non loin du champ de bataille de Sedan, Napoléon III, trahi par la fortune, faisait à son tour appel à la magnanimité de la Prusse. Ce fut en vain. « Le croiriez-vous? disait le comte de Bismarck au baron Nothomb lorsque, triomphant, il revint à Berlin, il a fait appel à notre générosité! »

L'invitation formulée au nom des plénipotentiaires (1) était sèche. Il semblait que la Prusse n'apparaîtrait au congrès qu'en qualité de signataire du traité du 13 juillet 1841, et que son rôle se réduirait à sanctionner les modifications apportées à la convention sans sa participation. Le comte Walewski eut l'attention délicate et spontanée de relever le cabinet de Berlin d'un acte disgracieux, blessant pour son amour-propre. Il joignit à l'invitation une dépêche confidentielle, atténuante et explicative (2). La Prusse était délivrée de légitimes anxiétés; elle allait enfin entrer au congrès, non par un humiliant couloir, uniquement pour sanctionner la convention des détroits, en sa qualité de signataire, mais la porte ouverte à deux battans, comme grande puissance, pour participer à la conclusion de la paix. Elle ne ménagea pas à l'empereur et à son représentant l'expression de sa reconnaissance. « M. de Manteuffel, écrivait M. de Moustier au comte Walewski, a été particulièrement sensible à l'attention que vous avez eue de m'adresser une dépêche explicative et à la confiance que je lui ai témoignée en la lui faisant connaître confidentiellement. Quoique peu expansif d'habitude, le ministre m'a témoigné une chaleureuse reconnaissance pour l'invitation, en y ajoutant beaucoup de remercîmens pour vous et pour moi. Quelques instans avant, le colonel de Manteuffel était revenu de Vienne, très peu satisfait du langage qu'on lui avait tenu lors de son départ et qui lui avait laissé l'impression que la Prusse ne serait pas admise au congrès. Le comte de Hatzfeld avait écrit de son côté au ministre que lord Clarendon était arrivé à Paris de fort mauvaise humeur et particulièrement monté contre la Prusse. Le président du conseil a donc été très agréablement surpris en apprenant que toutes les difficultés étaient levées et que la chose était faite grâce à nous. Je l'ai engagé à partir le plus tôt possible, et c'était également son désir, mais la gravité des affaires intérieures, compliquée

(1) *Le comte Walewski au marquis de Moustier.* — « Dans sa réunion de ce jour, 10 mars, le congrès a décidé que la Prusse, signataire de la Convention du 13 juillet 1841, serait invitée à participer à ses travaux. J'ai l'honneur de vous adresser un extrait du protocole dont je vous prie de donner communication au gouvernement prussien. La démarche que vous êtes chargé de faire constituera l'invitation que le congrès a résolu d'adresser à la Prusse. »

(2) *Dépêche confidentielle*, 10 *mars* 1856. — « L'extrait du protocole pourrait être interprété dans un sens restrictif et donner lieu à penser que la Prusse est exclusivement invitée à conclure l'acte destiné à remplacer la convention des détroits. Bien que nous n'ayons pas mission de nous en expliquer, je crois devoir toutefois ne pas vous laisser ignorer que telle n'est nullement l'intention, qu'il sera remis aux représentans de la Prusse immédiatement copie de tous les protocoles des séances qui auront précédé leur arrivée, et qu'ils seront naturellement appelés à signer le traité de paix. Je vous autorise à fixer confidentiellement le baron de Manteuffel sur le sens de la décision prise par le Congrès. »

par la fin tragique du président de la police, exigent l'ajournement de son départ; il partira demain au soir, s'il le peut. »

La situation intérieure était en effet critique. La mort de M. de Hinkeldey avait mis les passions en présence; l'irritation publique avait peine à se calmer, et le langage des officiers et de l'aristocratie était devenu provocant; ils parlaient sans retenue de la présence du roi et des princes au service funèbre. Le roi n'osait pas sévir, mais il voulait congédier M. de Westphalen, le ministre de l'intérieur, qui n'avait pas su prévenir la funeste rencontre.

L'impression causée par le duel n'était pas encore calmée que surgissait un nouvel incident. M. de Manteuffel, le jour même où il partait pour Paris, était victime d'une machination. Le parti libéral tramait sa chute, et, pour le renverser plus sûrement, il avait fait distribuer un pamphlet qui ravivait une affaire fâcheuse pour lui qu'on croyait depuis des mois entièrement étouffée. Ce coup, perfidement porté contre le premier ministre au moment de son départ, lorsqu'il ne pouvait plus se défendre, fut jugé sévèrement. On l'attribuait à M. d'Usedom, dont j'ai crayonné le portrait ailleurs. Il se flattait qu'en soulevant l'opinion contre le premier ministre, il le remplacerait auprès du roi, qu'il avait séduit par le charme de sa personne et les tendances romantiques de son esprit. Autant M. d'Usedom était courtois, délicat dans les rapports privés, autant il était passionné en politique. Il poursuivait M. de Manteuffel avec acharnement, en 1856, pour avoir fait surveiller trop intimement ses adversaires, et en 1867, à Florence, oublieux de sa vertueuse indignation, il entrait en marché avec Mazzini pour se procurer la copie d'un traité imaginaire entre la France et l'Italie, qu'il croyait déposé aux archives du palais Pitti; il complotait même la chute de Victor-Emmanuel, si, dans l'éventualité d'une guerre, il devait se constituer l'allié de Napoléon III (1).

Le factum de M. d'Usedom et de ses amis fit long feu. Le moment était mal choisi. Le président du conseil venait d'assurer à la Prusse son entrée au congrès, et, depuis la mort de M. de Hinkeldey, il était devenu au roi plus indispensable que jamais. La demande d'interpellation que ses adversaires avaient déposée à la chambre, dans l'espoir de le renverser, fut enterrée dans une commission, et le roi lui donna un témoignage éclatant d'estime en lui conférant l'Aigle-Noir, la plus haute de ses récompenses.

VI. — LE RETOUR DU BARON DE MANTEUFFEL A BERLIN. LE PROGRAMME DE M. DE BISMARCK.

M. de Manteuffel arriva à Paris le 15 mars. Ses débuts ne furent pas exempts d'amertume; il subit de longues attentes et dut faire

(1) *La France et sa politique extérieure en* 1867, page 32.

antichambre. Plus d'une fois il se demanda s'il ne brusquerait pas le dénoûment et ne retournerait pas à Berlin. Il fallut l'intervention de l'empereur et du comte Walewski pour vaincre le mauvais vouloir obstiné des ministres anglais, entretenu sourdement, disait on, par les plénipotentiaires autrichiens. M. de Manteuffel fut récompensé de sa patience, les préventions tombèrent devant sa simplicité; il fit la conquête de ses collègues, et surtout celle du comte de Cavour, qui l'étonna par la hardiesse de ses conceptions. L'empereur le combla de prévenances, et les dames de la cour, en l'absence de l'impératrice, se mirent en frais pour lui, bien qu'il fût modeste et réservé dans ses allures.

Au milieu des fêtes du congrès expirait, après une mortelle agonie, dans une modeste demeure, aveugle, abandonné, le poète qui, aux chants d'amour, mêlait les sarcasmes amers et les sombres visions, qui se riait de tout, de ses souffrances et de son trépas. L'Allemagne ne le pleura pas, elle n'emporta pas ses dépouilles, et, bien que radieux, il siège dans l'Olympe, entre Goethe et Schiller, elle ne réclamera jamais ses cendres (1). Henri Heine a persiflé ses travers, révélé ses rancunes, ses convoitises; il a prédit à la France, qu'il aimait et qui ne l'a pas écouté, qu'un jour, victime de séculaires ressentimens, elle expierait le sang de Conradin de Hohenstauffen. Il était né en Allemagne, mais il n'était pas né Allemand. « Je suis un rossignol, disait-il, niché dans la perruque de Voltaire. »

Le ministre prussien, à son retour de Paris, s'arrêta à Francfort pour communiquer ses impressions à M. de Bismarck et concerter avec lui le programme d'une nouvelle politique. Il ne suivit pas l'exemple du comte de Buol : il prodigua les cartes de visites, il en envoya même aux simples chargés d'affaires. Sa première politesse fut pour le ministre de France; il rendit hommage à la courtoisie de l'empereur : « C'est grâce à lui, disait-il, que le congrès ne me laisse plus que d'agréables souvenirs. » Le soir, au théâtre, il fit intentionnellement, avec son envoyé, une longue halte dans la loge de M. de Montessuy; il tenait à montrer que la Prusse avait abjuré toute prévention contre la France. En revanche, il ne rechercha pas le comte de Rechberg, le président de la Diète. Ils échangèrent des cartes, sans avoir la malchance de se rencontrer. Ils n'auraient eu que des choses déplaisantes à se dire : ils préférèrent jouer à cache-cache.

« Il faut faire peau neuve, » disait M. de Bismarck, et il prêchait d'exemple en jetant aux orties le froc de la sainte-alliance. Les choses ayant mieux tourné qu'il ne l'espérait au mois de février, par l'admission inattendue de la Prusse au congrès, il se félicitait d'avoir prêché l'abstention à l'Allemagne et su paralyser l'Autriche.

(1) Il est enterré au cimetière Montparnasse.

Il démontrait à son gouvernement, pour colorer ses déconvenues, que son alliance était recherchée aujourd'hui par tout le monde : par l'Angleterre, qui avait besoin d'un contrepoids à la France; par la Russie, qui avait hâte de sortir de son isolement; par l'Autriche, qui tenait à se faire garantir ses possessions italiennes, et par la France elle-même, qui avait intérêt à empêcher cette garantie. Il engageait son ministre à ne pas se prononcer, à entretenir les meilleurs rapports avec tout le monde, et à laisser entrevoir à tous les cabinets la possibilité d'une alliance. « Voyons-les venir, écrivait Frédéric II à Podewils; rien ne nous convient mieux que de recevoir des propositions de tous côtés et de choisir. Les lettres de Russie me font grand plaisir; celles de Paris nous sont favorables, profitons en attendant des conjectures, et leurrons-les tous ensemble. »

Passant à la politique germanique, le délégué fédéral, après de pénibles expériences, traçait de la Confédération un affligeant tableau. Il faisait ressortir la fragilité de son existence et démontrait qu'au premier choc elle se dissoudrait : c'est pour ce moment que la Prusse devait se ménager. En attendant, le plénipotentiaire du roi recommandait de soulever la question des duchés de l'Elbe. Sa recette était simple : faire une querelle d'Allemand au Danemark, adresser des notes acerbes au cabinet de Copenhague, lui reprocher de manquer à ses engagemens, provoquer des répliques, et porter la question, rendue brûlante par la polémique des journaux, à Londres et à Paris.

Tels étaient les conseils que donnait M. de Bismarck après la guerre de Crimée, et que le marquis de Moustier signalait, dans leurs grandes lignes, à son gouvernement dès le mois de juin 1856.

L'empereur savait le jeu qu'allait jouer la Prusse; il ne tenait qu'à lui de le faire avorter en restant plus fidèle que jamais aux vieilles traditions de la politique française. Mais à quoi servent les avertissemens à ceux que le destin a marqués pour la perte des empires!

Napoléon III se sentait irrésistiblement entraîné vers l'Italie, qu'il voulait affranchir, et vers la Prusse, qu'il tenait à rendre plus homogène dans le nord de l'Allemagne. Il semblait fasciné par elles, comme le voyageur qui, au bord d'un précipice, subit les mystérieuses attractions de l'abîme. Dès son avènement au pouvoir, il envoyait son familier, M. de Persigny, à Berlin, pour lier partie avec la politique prussienne, sans se rendre compte des préventions que son nom et sa personne inspiraient alors à la cour de Potsdam. Ses avances trouvèrent peu d'échos : mais il n'était pas de ceux qui se laissent rebuter par l'insuccès. Ses idées étaient tenaces; il les reprit, au début des complications orien-

tales, avec le duc de Saxe-Cobourg, et en 1854, lorsque le prince Antoine de Hohenzollern, de funeste mémoire, vint aux Tuileries, chargé d'expliquer et de justifier l'attitude équivoque de son roi, il s'épancha avec une liberté de langage dont restent confondus ceux qui croient à la prudence et à la sagesse des souverains. « Il souhaitait, disait-il, une Prusse forte, mieux délimitée, avec de bonnes frontières géographiques et militaires; il espérait qu'elle saisirait l'occasion pour s'arrondir et se caser en Allemagne à sa convenance; l'Autriche se dédommagerait dans les Principautés danubiennes, et les princes allemands dépossédés trouveraient des compensations en Pologne. » Il poussait la sollicitude pour les ambitions prussiennes jusqu'à demander à son interlocuteur si, à Berlin, on ne préférerait pas le Hanovre à la Saxe (1).

L'empereur croyait à une étroite communauté de sentimens et d'intérêts entre la France et la Prusse, comme y croyait au siècle dernier, à une heure critique de notre histoire, avec une inébranlable obstination, un ministre de Louis XV. Le marquis d'Argenson ne voyait que l'alliance prussienne, alors que tout lui commandait de saisir la main que, par une chance heureuse, lui tendait l'Autriche, au moment où Frédéric II, après les échecs du prince de Conti en Allemagne, nous sacrifiait à l'Angleterre. La trahison du roi de Prusse était manifeste, criante, tous nos agens la constataient, et M. d'Argenson, comme frappé de cécité, persistait à croire à sa bonne foi et à sa fidélité. Le duc de Broglie, dans ses dernières études diplomatiques, a fait ressortir d'une façon saisissante et avec une haute impartialité l'aveuglement de ce ministre, bien que son nom soit étroitement associé à celui de sa famille.

Les entretiens que l'empereur eut pendant la guerre de Crimée avec le duc de Saxe-Cobourg et le prince de Hohenzollern expliquent la phrase si surprenante du manifeste impérial du 10 juin 1866 : « Nous aurions désiré pour la Prusse plus d'homogénéité et de force dans le Nord. » Ils montrent aussi combien peu d'éloquence et d'habileté M. de Bismarck eut à dépenser, à Biarritz, pour gagner Napoléon III à ses desseins : il prêchait un converti.

M. de Bismarck inaugura sa nouvelle politique par un grand dîner en l'honneur du comte de Montessuy, le successeur de M. de

(1) Geffken, *Zur Geschichte des orientalischen Kriegs*, 1853-1856. Les renseignemens donnés par l'auteur sur ces entretiens méritent créance, car il était lié avec le duc de Saxe-Cobourg et en étroites relations avec le prince de Hohenzollern. Le docteur Geffken a représenté jadis les villes hanséatiques à Berlin et à Londres. Adversaire passionné et militant de M. de Bismarck, dont il réprouvait la politique violente et antilibérale, il dut quitter le service après Sadowa. Dans des articles, qui ont fait sensation en Allemagne, il a prévu, dès l'origine du *Kulturkampf*, que le prince de Bismarck serait forcé d'aller à Canosa.

Tallenay. Il y mettait un empressement significatif. On remarqua que le ministre de France était fêté à la légation de Prusse avant de l'être au palais de la Diète. Les démonstrations des diplomates ne sont pas toujours sincères, mais, pour les esprits perspicaces, elles trahissent toujours les tendances des gouvernemens qu'ils représentent.

Les avances que nous faisait M. de Bismarck au sortir de cette crise, qui lui laissait plus d'un enseignement, n'avaient rien d'étonnant; il subissait l'attraction du succès. Ses préventions contre l'empereur, si vives jusqu'à la veille de la prise de Sébastopol, à en juger par ses épanchemens officiels, étaient tombées. S'il n'allait pas jusqu'à l'appeler, comme le vieux prince de Metternich, « la raison cristallisée, » il reconnaissait cependant que c'était *quelqu'un* avec qui il faudrait sérieusement compter, et dépenser, pour le gagner, suivant les instructions de Frédéric II à ses agens, « beaucoup de paroles veloutées. »

VII. — LES PRÉVISIONS DE M. DE BISMARCK APRÈS LA CONCLUSION DE LA PAIX.

« Les idées se succèdent et souvent se détruisent, » a dit Voltaire; M. de Bismarck rompait résolument au lendemain du congrès de Paris avec les idées qu'il avait apportées à Francfort. En face de la rapide transformation que la guerre de Crimée venait d'opérer en Europe, il développait dans un long mémoire adressé au roi, avec une merveilleuse sagacité, sous la date du 26 avril 1856, tout un plan nouveau de conduite. Il reconnaissait que l'axe de la politique s'était déplacé et qu'une évolution radicale s'imposait à la diplomatie prussienne.

« En attendant les événemens futurs, disait-il en s'appuyant sur les impressions rapportées de Paris par M. de Manteuffel, tous, grands et petits, recherchent l'amitié de la France, et l'empereur Napoléon, quelque neuves et quelque étroites que soient les bases de sa dynastie, a le choix des alliances. » Il prévoyait, avant tout, un rapprochement intime entre la France et la Russie. « Les efforts persistans d'Orlof n'ont pas encore fait tomber la poire de l'arbre; mais quand elle sera mûre, elle tombera d'elle-même, et les Russes seront là en temps utile pour la recevoir dans leur casquette. » Cependant, l'alliance éventuelle des deux empereurs ne le troublait pas outre mesure; il comptait s'arranger de façon à s'y trouver en tiers, « il voulait y sauter à pieds joints. » Sa quiétude eût été complète s'il avait pu pressentir le rôle que nous jouerions dans

(1) *Correspondance diplomatique de M. de Bismarck*, traduite et précédée d'une introduction par M. Funck-Brentano.

l'insurrection polonaise de 1863. Mais pouvait-il, malgré sa perspicacité, deviner que Napoléon III, après l'entrevue de Stuttgart, s'aliénerait de gaîté de cœur, et à jamais, l'empereur Alexandre, qui pendant la guerre d'Italie lui avait rendu de signalés services !

« L'Angleterre, disait M. de Bismarck, n'attache pas moins de prix à la conservation de ses bons rapports avec la France, et le mariage des deux puissances occidentales, tout en ayant donné lieu à des scènes de lune rousse, ne se rompra pas de sitôt. Pour toutes deux, une rupture serait l'éventualité la plus coûteuse et la plus redoutable. La guerre a mis la flotte française hors de page, et, en cas de lutte, il faudrait que l'Angleterre éparpillât ses forces, car elle aurait à compter en même temps avec l'Amérique et la Russie. Aussi dissimule-t-elle son dépit au sujet de la *paix française*. Napoléon III, il est vrai, est pour le moment tenu en échec par l'état de ses finances ; mais, s'il prévoyait une rupture avec l'Angleterre, il monterait dès à présent le sentiment national contre la perfide Albion, de telle sorte que les tentatives des ministres anglais pour susciter des troubles en France glisseraient sur lui comme l'eau sur les plumes du canard.

« Il n'est pas admissible que Louis-Napoléon fasse la guerre pour la guerre elle-même et qu'il soit poussé par un besoin de conquête; il n'est pas conquérant. S'il avait besoin de la guerre, j'imagine qu'il aurait en réserve une question pouvant lui servir en tout temps de prétexte à querelle, ni trop futile ni trop injuste. La question italienne lui conviendrait. L'ambition de la Sardaigne, les souvenirs bonapartistes et muratistes, l'orgueil corse, tout cela offrirait au fils aîné de l'église romaine bien des facilités. La haine contre l'Autriche et les princes en Italie lui aplanirait les voies, tandis qu'en Allemagne il n'aurait aucun appui à attendre de notre démocratie rapace et lâche, et qu'il ne pourrait compter sur les princes que s'il était le plus fort. »

Dans la seconde partie de son exposé, M. de Bismarck abordait et discutait à fond la question des alliances à poursuivre :

« Il va se former des groupes politiques, disait-il. Un rapprochement entre la France et la Russie est naturel ; par leur situation géographique, elles sont, parmi les grandes puissances et par leurs visées politiques, celles qui renferment le moins d'élémens hostiles; elles n'ont pas d'intérêts qui se trouvent nécessairement en collision. Jusqu'à présent, l'hostilité de l'empereur Nicolas contre les d'Orléans a tenu les deux pays éloignés; mais la guerre qui vient de se terminer a été faite sans haine; elle a plus servi aux besoins intérieurs de la France qu'à ses besoins extérieurs. Les d'Orléans ont disparu, l'empereur Nicolas est mort, la sainte-alliance rompue; je ne vois plus rien qui puisse neutraliser la force qui attire les

deux états l'un vers l'autre, et les amabilités qu'ils échangent sont plutôt une preuve de la sympathie existante qu'un moyen de la faire naître... Si une alliance franco-russe, avec des visées belliqueuses, venait à se conclure, nous ne pourrions pas être au nombre de ses adversaires, parce que, j'en suis convaincu, nous succomberions.

« Du temps du prince de Schwartzenberg, ajoutait M. de Bismarck, on parlait beaucoup d'une triple alliance entre la Russie, la France et l'Autriche. La haine que la Russie porte aujourd'hui à l'Autriche et l'influence que l'empereur Napoléon entend exercer dans la péninsule forceront le cabinet de Vienne à se pourvoir ailleurs. »

Une alliance entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Confédération germanique est-elle possible et souhaitable? M. de Bismarck ne l'admettait pas, et, en tout cas, il n'y voyait que des inconvéniens pour son pays. Alors même que l'Angleterre serait victorieuse sur toutes les mers, l'Allemagne, placée entre la France et la Russie, n'en aurait pas moins sur ses épaules tout le fardeau de la lutte. Il n'avait d'ailleurs aucune confiance dans la fidélité des cours allemandes: « Je puis affirmer qu'en cas de danger, disait-il, aucun des princes confédérés ne se ferait scrupule de manquer à ses engagemens. Les ministres dirigeans de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Darmstadt et de Nassau m'ont fait voir jusqu'à l'évidence qu'ils considéraient comme un devoir de briser leurs liens fédéraux, si l'intérêt ou la sécurité de leurs souverains étaient menacés. Ils sont convaincus que l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre ne les abandonneraient pas. Ils se rappellent qu'en 1813 et en 1814 ils n'ont rien perdu, et que la confédération du Rhin avait du bon, qu'elle leur assurait le pot-au-feu, leur permettait de rendre leurs sujets heureux, chacun à sa façon, qu'on ne leur demandait que de fournir des contingens; pour le reste, leur servitude n'avait que des agrémens. »

Mais quels seraient dorénavant les rapports entre la Prusse et l'Autriche? C'était le côté brûlant du mémoire. « L'Allemagne est trop étroite pour nous deux, disait l'envoyé du roi; nous labourons dans le même champ contesté. Les dangers les plus pressans, en 1813 et en 1849, n'ont pas pu consolider nos liens. Depuis mille ans, le dualisme germanique s'est toujours manifesté par des guerres intestines profondes; depuis Charles-Quint, la question s'est posée de siècle en siècle, et elle se posera encore dans ce siècle-ci, quand viendra le moment où il n'y aura plus moyen de régler l'heure sur le cadran de notre évolution historique. Nous aurons donc, dans un avenir prochain, à défendre notre existence contre l'Autriche, et il ne dépend pas de nous de prévenir cette colli-

sion ; la marche des choses en Allemagne ne comporte plus d'autre issue. Pour garder toutes les portes ouvertes, il suffit, pour le moment, de faire des avances à Louis-Napoléon *qui ne nous engagent à rien*, et de nous défendre contre toute tentative qui aurait pour but de nous mettre à la remorque de l'Autriche. »

Abattre l'Autriche et leurrer la France, tel était le dernier mot de la consultation que le délégué à la Diète de Francfort donnait à son souverain. C'était la politique, moins l'emploi des moyens, que déjà, en 1851, après Olmütz, le comte de Pourtalès recommandait à ses amis. Le succès devait plus tard inspirer à M. de Bismarck des conceptions plus vastes. Il ne lui suffisait plus, après 1866, d'avoir exclu l'Autriche de la Confédération germanique et d'avoir violé le traité de Prague, l'œuvre de notre médiation ; il entendait frapper successivement et isolément, par d'habiles manœuvres, suivant la tactique de Frédéric II et de Napoléon Ier, toutes les grandes puissances militaires qui entourent l'Allemagne. Que la France subisse de nouvelles atteintes, et la Russie, pour avoir laissé détruire tout contrepoids en Europe, succombera à son tour. Ce sera le dernier acte du drame qui scellera à jamais la suprématie allemande, et assurera une renommée immortelle à celui qui l'a conçu et l'aura exécuté.

Il fallut dix ans, des souverains sans virilité sur les trônes principaux d'Allemagne, des ministres incapables à Vienne, une politique chimérique à Paris, une série d'événemens extraordinaires, des fautes sans nombre, imprévues, comme les accidens qui surgissent inopinément dans le cours des maladies, pour permettre à la Prusse « de résoudre la question du dualisme germanique posée depuis Charles-Quint de siècle en siècle, et de régler l'heure sur le cadran de son évolution historique. » Il a fallu la guerre de 1859, la violation du traité de Zurich, l'ingratitude de l'Italie, l'insurrection de la Pologne en 1863, les rancunes de l'empereur Alexandre et de son ministre, la guerre du Mexique, la convention du 15 septembre 1864, qui souleva la question de Rome au lieu de la résoudre, le démembrement du Danemark toléré par le gouvernement français et le gouvernement anglais, divisés par de mesquines rivalités, l'aveuglement de l'Autriche en signant la convention de Gastein, l'imprévoyance de notre diplomatie au mois de juin 1866, nos défaillances morales et militaires au mois de juillet, nos revendications tardives de Mayence et du Palatinat au mois d'août, et, pour compléter le tout, la maladie de l'empereur aux heures décisives, la division dans ses conseils et le réveil légitime mais intempestif d'une opposition intransigeante en France, toutes choses que le génie politique le plus affiné ne pouvait prévoir ni provoquer, pour que M. de Bismarck, porté par une fortune sans

précédens, que n'ont connue ni Richelieu, ni Mazarin, ni Frédéric II, pût réaliser la première partie de son programme, celle qu'il a, non sans fierté, livrée à la publicité, comme un témoignage de son audace et de son habileté.

La conclusion de la paix fut saluée avec joie à Berlin. Le roi fit chanter immédiatement, à huit heures du soir, un *Te Deum* à Charlottenbourg, devant toute la cour. Il rappela, avec le plaisir que lui causaient les rapprochemens historiques, que le 30 mars était l'anniversaire du *Te Deum* que Frédéric le Grand fit chanter au sortir de la guerre de Sept ans. Il détestait la guerre : « Je suis fou de paix, » disait-il à notre ministre.

Dans un grand dîner donné par le baron de Budberg, le général de Gerlach s'approcha du marquis de Moustier, le sourire sur les lèvres et la main tendue. Déconcerté par une exquise mais glaciale politesse, il se rabattit sur le ministre d'Angleterre. « Vous allez occuper ici, lui dit-il, une haute situation ; vous devenez, par le mariage du prince royal, un ambassadeur de famille. Je m'en félicite, car j'ai toujours aimé l'Angleterre. — Vous aimez l'Angleterre de 1813, lui répondit lord Bloomfield, et c'est l'Angleterre alliée à la France qu'il faut aimer aujourd'hui. »

La Russie avait déconcerté en Allemagne ses adhérens les plus zélés par l'aveu de son impuissance à continuer la lutte et par son empressement à se rapprocher de la France. Notre politique primait toutes les influences rivales ; nous avions de notre côté la force et la modération.

La transformation à Berlin était complète. « Je ne veux pas exagérer la portée de ce changement, écrivait M. de Moustier, ni attacher trop d'importance au langage que j'entends ; mais quand on a pu étudier, d'aussi près que moi, les préjugés contre la France et son gouvernement qui dominaient la cour, on ne peut s'empêcher d'être frappé du revirement dont les premiers symptômes se manifestent sous la pression des événemens et de notre prestige. »

Le roi eut à cœur de remercier l'empereur, et son représentant, M. de Moustier, méritait ce témoignage de haute faveur. En serviteur fidèle et vigilant, épris de la vérité, il avait signalé au jour le jour, dans ses correspondances, les fluctuations de la politique prussienne, mais toujours il avait amorti et coloré ce qu'elle avait d'irritant et d'équivoque ; jamais dans ses relations avec la cour et le premier ministre, souvent difficiles, il ne s'était départi d'une sympathique courtoisie.

Le roi fut gai et enjoué. « J'ai hâte, dit-il, de vous remercier personnellement, et de vous parler de la manière charmante dont l'empereur m'a adressé l'invitation. Il est impossible d'y mettre une

grâce plus parfaite dans la forme; je tiens à ce qu'il sache bien combien j'en suis touché. Je sais que cela ne s'est pas fait sans difficulté, aussi lui en sais-je doublement gré. » Il se plaignit, en revanche, de l'orgueil, du manque de politesse et d'éducation des hommes d'état anglais : « Ce n'est pas la bonne et charmante reine que j'accuse, disait-il, elle est la première à en souffrir. » Il n'oublia pas le prince impérial ; il voyait dans sa naissance un gage certain d'absolue sécurité pour la France et pour l'Europe. Son érudition était vaste ; le passé n'avait guère de secrets pour lui, mais il n'avait pas, comme son conseiller de Francfort, la vision de l'avenir.

La légation de France était à ce moment recherchée et fêtée; elle représentait un souverain puissant qui tenait dans ses mains les destinées de l'Europe ; on lui savait gré de son attitude pendant la guerre et surtout de ce qu'elle avait fait pour assurer à la Prusse son admission au congrès. M. de Manteuffel, toujours bienveillant pour moi, m'envoya son portrait gravé, rehaussé par quelques lignes autographes, et lorsqu'à la fin de 1856, un avancement de carrière m'éloigna de Berlin, où j'avais passé cinq années, le roi, sur sa demande, me conféra dans son ordre, l'Aigle-Rouge, la classe réservée aux premiers secrétaires.

VIII. — LA NAISSANCE DU PRINCE IMPÉRIAL, L'EMPEREUR AU LENDEMAIN DU CONGRÈS DE PARIS.

La paix fut signée le 30 mars, jour anniversaire de l'entrée des armées coalisées à Paris. Les puissances qui, en 1814, étaient venues affirmer les défaites de la France dans sa capitale, s'y trouvaient réunies en 1856 pour y consacrer le triomphe de sa politique et de ses armes. Napoléon Ier avait maintes fois soumis l'Europe, il ne l'avait jamais persuadée ; il avait cinq fois battu la coalition, il ne l'avait jamais dissoute. Napoléon III avait le bonheur de remporter dans les esprits les victoires que son oncle n'avait pu gagner décisives sur les champs de batailles; il avait fait plus que vaincre l'Europe, il l'avait convaincue.

Pour arriver à une si haute fortune, il avait eu à son service tous les élémens qui permettent aux souverains la poursuite de grands desseins : une diplomatie sagace, vigilante, une marine expérimentée, une armée aguerrie, rompue aux fatigues, et l'élite des hommes de guerre formés sur la terre d'Afrique; il ne manquait à cette pléiade de vaillans capitaines que le général de Lamoricière, le général Changarnier et le duc d'Aumale, qui, épris de son métier, étranger à la politique, expiait alors dans l'exil son origine, comme il expie aujourd'hui, victime d'une démocratie ombrageuse, privé de son épée, sa renommée militaire et son ardent patriotisme.

La fortune comblait l'empereur; elle lui donnait à l'heure même où le congrès, arrivé au terme de ses travaux, paraphait les protocoles du traité de paix, un berceau entouré d'une auréole de gloire. Confiant en son étoile, fier de présider l'Europe, il rêvait de grandes destinées pour ce fils qui, né au son de joyeuses fanfares, semblait être un don manifeste de la Providence et qui devait, hélas! être un jour la victime expiatoire de ses erreurs. « Les acclamations unanimes, disait-il devant les chambres, qui entourent son berceau, ne m'empêchent pas de réfléchir sur la destinée de ceux qui sont nés et dans le même lieu et dans des circonstances analogues. Si j'espère que son sort sera plus heureux, c'est que, confiant dans la Providence, je ne puis douter de sa protection en la voyant relever, par un concours de circonstances extraordinaires, tout ce qui lui avait plu d'abattre, il y a quarante ans, comme si elle avait voulu vieillir par le malheur une nouvelle dynastie sortie des rangs du peuple; mais elle dit aussi qu'il ne faut jamais abuser des faveurs de la fortune. »

La saine raison l'illuminait alors. Bientôt elle l'abandonna. Il se laissa griser par le succès et par l'encens qui de toutes parts s'élevait vers son trône. L'ivresse voile le regard, altère la claire perception de la réalité; elle fait oublier à ceux qui gouvernent les leçons du passé.

L'empereur ne s'apercevait pas que déjà sa suprématie, si rapidement conquise, les souvenirs attachés à son nom, étaient pour les cours qui le félicitaient un sujet de crainte et d'envie; il ne soupçonnait pas que la Prusse et le Piémont, les deux puissances que couvait sa politique chimérique et dont il se constituait le parrain, seraient la cause et les instrumens de sa perte. Au lieu de les contenir et de s'en servir comme appoint, il donnait sans se prémunir, par d'inviolables garanties, le branle à leurs convoitises. Que n'a-t-il médité l'histoire de la maison de Savoie et de la maison de Hohenzollern, et surtout le précepte de Machiavel : « Qui aide son voisin travaille à sa propre perte. » *Chi e cagione che uno diventi potente rovina.*

Que n'a-t-il renoncé à des idées préconçues et résisté aux entraînemens d'une opinion faussée, qui, plus généreuse que réfléchie, ne songeait qu'à l'émancipation fallacieuse des peuples! Mais, impatient de réaliser les rêves de sa jeunesse, imbu des idées napoléoniennes, il n'eut pas conscience de la situation que lui assurait en Europe la guerre d'Orient et de l'action que sa politique autoritaire lui donnait sur les gouvernemens. Plus cosmopolite de tendances que Français, il se refusa à comprendre le rôle qui lui incombait. Les vieilles alliances étaient rompues, et l'Europe pro-

fondément divisée cherchait des voies nouvelles. Une diplomatie prévoyante, avisée, se serait insensiblement dégagée d'une solidarité étroite, compromettante, avec les aspirations unitaires et révolutionnaires. La France, il est vrai, avait puisé une grande force dans l'idée des nationalités, tant qu'elle s'était trouvée aux prises avec la sainte-alliance. Mais l'axe de la politique s'étant déplacé à notre profit, notre ligne de conduite semblait toute tracée. Nous n'avions qu'à nous substituer en quelque sorte au cabinet de Saint-Pétersbourg, dont l'influence, depuis 1815, était prépondérante, rassurer les dynasties, nous constituer leur protecteur, tout en restant fidèles aux principes de 1789. « Soyons nobles, disait un ministre de Louis XV à ceux qui lui demandaient de sacrifier l'intérêt français à l'intérêt autrichien, mais ne soyons pas dupes; soyons généreux, mais songeons avant tout à notre propre grandeur et à la sécurité du royaume (1). » Frédéric II prétendait que les souverains devaient avoir le cœur froid et la tête chaude. Napoléon III, malheureusement, subordonnait la raison d'état aux élans de son âme généreuse. « Les peuples, disait-il aux membres du congrès, ne doivent pas être égoïstes; l'égoïsme des nations n'est pas moins antisocial que celui des individus. » Et cependant la vigilance et l'égoïsme s'imposaient d'autant plus à notre politique que, par une coïncidence rare dans l'histoire, le hasard avait placé, du même coup et dans les mêmes conditions nationales, sur les trônes de Prusse et de Piémont, deux souverains éminens, pénétrés des traditions de leurs maisons, et qu'il avait mis dans leurs conseils deux ministres possédant « l'outil universel, » dévorés par la flamme sacrée du patriotisme, aussi ambitieux que peu scrupuleux.

Sans doute l'Europe, malgré notre sagesse, ne serait pas restée immobile; elle eût subi des transformations; des influences rivales se seraient exercées à modifier l'équilibre des forces; le comte de Cavour et le prince de Bismarck, que l'histoire célèbre aujourd'hui à notre confusion, se seraient efforcés de nous entraîner, de contrecarrer l'action légitime de notre politique, d'abuser de notre confiance; mais, avec un tel programme, nettement tracé et invariablement poursuivi, leur ambition bridée et surveillée se serait usée dans d'infructueux efforts; la France, il est permis de l'affirmer, n'eût pas perdu le rang que la guerre de Crimée lui avait si brillamment assuré.

G. ROTHAN.

(1) M. Frédéric Masson, *le Cardinal de Bernis.*

DE SALONIQUE A BELGRADE

I.

SALONIQUE.

Les événemens les plus importans ne sont pas toujours ceux qui font le plus de bruit. Tandis que l'attention de l'Europe entière est absorbée par la tragi-comédie bulgare, une révolution d'un tout autre genre s'accomplit sans éclat sur un autre point de la péninsule, et la postérité attachera peut-être plus de prix à cette œuvre modeste qu'à la naissance d'un nouvel état danubien. Il s'agit de la jonction des chemins de fer ottomans avec ceux de l'Europe centrale, prolongés jusqu'en Serbie. Parmi tant d'avortemens, le traité de Berlin aura au moins enfanté quelque chose d'utile. Comme son aîné, le fameux traité de Paris, dont il ne reste que des lambeaux, cet instrument diplomatique ne survivra probablement dans la mémoire des peuples que grâce à quelques dispositions secondaires et bienfaisantes qui n'y tenaient pas la première place. De ce nombre est celle qui imposait à quatre états limitrophes, Autriche, Turquie, Bulgarie et Serbie, l'obligation de raccorder leurs voies ferrées. Les Bulgares sont fort en retard : ils ont d'autres affaires sur les bras. Mais les Serbes sont prêts. Comme les raccordemens de Turquie étaient entre des mains françaises, il est arrivé que les Turcs ont aussi terminé leur tâche du côté de Salonique. Ils en sont eux-mêmes surpris ; ils se tâtent encore pour savoir s'ils ne rêvent pas, si réellement ils ont consenti, eux les fils d'Othman, à entre-bâil-

ler les portes sacrées de l'empire. Plus d'un fidèle sectateur du Prophète souhaiterait dans le fond de son cœur qu'un tremblement de terre engloutît les ingénieurs, la voie, les stations et le reste. Mais enfin qu'y faire? Le travail est là; tout est achevé et parachevé : il faudra bien s'exécuter. Fort heureusement, les ulémas ne sont pas seuls en Turquie; il y a aussi des hommes éclairés. Le sultan vient de conclure avec le gouvernement serbe, pour régler les conditions du raccordement, une convention qui, sous d'humbles dehors, me paraît d'une portée incalculable. N'y cherchez pas les pompeux développemens des pièces de chancellerie; vous n'y trouverez que la langue des affaires et l'énumération technique des services mutuels que deux états sont appelés à se rendre, quand ils sont reliés entre eux par une voie ferrée. Mais si l'on songe que, jusqu'ici, l'empire ottoman n'était guère abordable que par mer, comme la Chine, et que cette convention forme la première soudure territoriale du vieil Orient avec l'Europe; si l'on se rappelle les longues tergiversations de la Porte, les précautions qu'elle avait prises pour rendre ses propres chemins de fer aussi inutiles qu'ils avaient été coûteux, alors les termes les plus prosaïques prennent, dans la bouche des ministres du sultan, une valeur exceptionnelle. Comment! les voyageurs pourront passer la frontière sans être soumis à d'interminables tracasseries? Des wagons de marchandises arriveront tout plombés jusqu'à Salonique? On pourra partir de Paris ou de Vienne, et s'endormir dans son *sleeping-car* jusque sur les bords de la mer Égée? En vérité, c'est toute une révolution. La péninsule des Balkans n'aura rien vu de plus extraordinaire depuis le passage des croisés se rendant en terre sainte.

J'avoue que l'impatience m'a pris, et que, sans attendre l'ouverture de la ligne, j'ai voulu voir de mes yeux cette artère qui doit infuser au vieux monde un sang nouveau. Seulement, j'ai pris par le plus long : j'ai fait le voyage à rebours, en commençant par la Turquie. On me pardonnera cette faiblesse : il fallait bien faire ses adieux aux mœurs pittoresques qui s'en vont. Du reste, le chemin des écoliers a ceci de bon qu'il est conforme à la marche de l'histoire; celle-ci ne se presse jamais. Vainement vous cherchez à lui faire violence; elle va toujours d'une allure égale, du passé au présent, du vieux au jeune, de l'Orient à l'Occident, comme un fleuve qui descend lentement sa pente. Suivons avec elle le cours des âges. Nous aurons assez d'occasions plus tard de nous abandonner au vertige de l'express, de supprimer toutes les transitions, et de nous faire déposer, tout abasourdis, à sept ou huit cents lieues de chez nous, dans des pays auxquels nous ne comprendrons rien.

I.

Septembre 1887.

Il est midi. Notre bâtiment a déjà dépassé les contreforts de l'Olympe. La noble montagne s'élève correctement de gradin en gradin, suivant un rythme aussi régulier que celui d'une tragédie classique, et se perd dans un éther impalpable. Vue ainsi en plein azur, dépouillée de son poids terrestre, elle devient une métaphore, une fable, le vrai séjour des dieux. Ce matin, la mer était unie comme une nappe d'huile. Mais la brise s'est levée; elle pousse devant elle, vers le fond du golfe, une armée de petits flots pressés, d'un bleu intense, semés de reflets glauques. A mesure que le soleil monte, le ciel devient plus pâle et la mer plus bleue. Les deux rivages pâlissent aussi sous cette lumière crue. A gauche, une grande plaine monotone et vide : c'est l'estuaire du Wardar. A droite, les premiers reliefs de la péninsule chalcidique. Très peu de verdure : à cette heure du jour, on n'aperçoit à terre qu'un nuage de poussière ou les arêtes nues de collines pelées, sous un soleil de feu. La mer seule sous la brise garde la fraîcheur de son éternelle jeunesse. Les yeux ne peuvent se détacher de cet immense clapotement de petites vagues joyeuses, promenant au hasard leur crête d'or. Chaque midi, quand le vent du large se lève, cette mer Égée, d'où Vénus est sortie, devient resplendissante de vie et de beauté. Chaque soir, quand le vent tombe, elle se rendort dans les langueurs de l'Orient. Nous avançons : les voiles se multiplient; des barques dansent autour de nous comme des coquilles de noix; une ligne blanche qu'on apercevait à l'horizon grandit : c'est un quai avec des maisons. Déjà nous entendons les appels des bateliers; nous jetons l'ancre, et nous sommes à Salonique.

Dans nos pays, où les routes sont bien entretenues et bien gardées, les ports ne se gênent pas pour enfoncer de longs faubourgs dans l'intérieur des terres; ils semblent pomper à eux la richesse de toute la contrée. Ici, dès le premier pas, nous sommes en plein moyen âge. Du côté de la campagne, la ville se cache derrière un mur crénelé, auquel l'empire grec, Venise et les Turcs ont successivement mis la main. Cette ligne de remparts gris monte avec la ville sur une colline en pente douce, court après les maisons, les serre de près et les refoule vers la mer. D'un côté du mur, une solitude morne et aride; de l'autre, un fourmillement d'humains entassés les uns sur les autres. Jamais ville de 130,000 âmes ne s'est faite aussi petite et n'a paru si désireuse de passer inaperçue. L'effet est tel que, si l'on vient de l'intérieur, on n'aperçoit d'abord que quelques toits,

puis brusquement la mer. Il faut être *intra muros* pour comprendre qu'on foule le sol de la seconde Byzance. La cause de cette extrême modestie, demandez-la aux pirates de terre et de mer, aux Sarrazins, aux Crétois, aux Albanais, aux aventuriers de tout poil et de tout pays, à tous les batteurs d'estrade qui, depuis des siècles, n'ont cessé d'insulter au passage et de brûler tous les cent ans la vieille Thessalonique.

Il y a moins de vingt ans, cette cuirasse de pierre fermait également l'accès de la mer. La ville était séparée du golfe par une enceinte continue. On débarquait les marchandises un peu plus loin, presque dans la campagne. Mais depuis un demi-siècle, grâce au passage fréquent des navires européens et à la destruction des pirates barbaresques, la mer, en Orient, est devenue infiniment plus sûre que la terre. Salonique a donc pu rompre ses entraves du côté du golfe. De là sa résurrection : qui parlait d'elle auparavant? Seulement les antiquaires. Aujourd'hui, son nom est dans toutes les bouches, et ses forces renaissantes commencent à inquiéter Constantinople. C'est une Andromède dont on a brisé une des chaînes, et qui, à moitié déliée, sèche déjà ses larmes et tend les bras vers son libérateur. Ce Persée moderne accourt à toute vapeur, sous la forme d'un gros *steamer* plein de marchandises. Peu importe la couleur de son panache : qu'il soit anglais, français, italien ou autrichien, Salonique n'y fait pas de façons, et accueille avec le même sourire chacun de ces noirs visiteurs qui lui rendent la vie.

Le fait est qu'une fois la muraille tombée, la transformation a marché avec une rapidité incroyable pour une ville turque. Les poumons des habitans se sont dilatés, comme si on leur ôtait un fardeau de la poitrine. Le vent de mer, qui tempère seul, dans ces régions, une chaleur énervante et malsaine, a pu enfin pénétrer sans obstacle dans les rues et dans les ruelles, chasser devant lui les miasmes fiévreux, purifier les haillons pendus aux fenêtres, dégourdir le marchand turc accroupi au fond de sa boutique. Un quai à larges dalles s'est développé sur 2 ou 3 kilomètres de longueur ; et presque tous les soirs, vers le coucher du soleil, la ville tout entière, à l'exception des vrais croyans à turban vert, descend là pour respirer le grand air et la liberté. Des cafés ont surgi de toutes parts, sous l'invocation de Minerve, de l'Olympe ou du Parnasse. Les cafetiers, presque tous Grecs, se considèrent comme les légitimes propriétaires de la mer Égée. Aussi vivent-ils dans une intime familiarité avec le flot bleu, qui, par les jours de grande brise, enjambe les marches de pierre et vient arroser les pieds des consommateurs. Quand on a été privé du contact de la mer pendant cinq ou six siècles, on aime jusqu'à ses impertinences.

Des centaines de petites barques sont amarrées aux anneaux du quai. Le matin, elles vont et viennent d'un air affairé, tantôt gonflant leur voile blanche, et sautant de la manière la plus réjouissante sur le flot court et dru, tantôt glissant avec l'aviron sur un lac à reflet d'opale. Le contenu de ces embarcations est d'une variété prodigieuse : j'aperçois le veston correct d'un négociant qui se rend de sa villa à ses affaires; puis un assortiment complet de paquets ambulans avec des pieds et des yeux, c'est-à-dire des musulmanes : les pauvres femmes descendent dans la barque aussi adroitement que le comporte leur disgracieuse enveloppe. En vérité, le quai est tellement encombré, si vivant, si nécessaire, qu'on se demande comment on a pu s'en passer pendant quelques centaines d'années. Il se prolonge autour du golfe, bien au-delà de la vieille enceinte, par une ligne de villas d'un goût très moderne, avec jardins sur la mer et cabines de bains. Là se prélassent les gros seigneurs du commerce. Mais comme il est doux, dans les jours heureux, de se remémorer l'ancienne misère, on a laissé subsister une grosse tour vénitienne à triple enceinte, transformée en prison. Elle domine le quai, et s'avance toute blanche dans la mer, pareille, de loin, à ces nobles silhouettes qui décorent les marines de Claude Lorrain. De près, à l'heure de la promenade, on est étonné d'apercevoir deux ou trois têtes entre chaque créneau : ce sont les prisonniers, qui regardent tranquillement passer les belles dames, sans ombre de vergogne. Aimable laisser-aller de l'Orient : du coquin à l'homme considéré, il n'y a que l'épaisseur d'un mur!

Tandis qu'accoudé sur le balcon de l'hôtel, je contemple à mes pieds la foule émaillée de fez et toute pareille à un champ de coquelicots, je cherche à en définir le caractère dominant, tel qu'il saute aux yeux, sans idée préconçue. Ce n'est pas chose aisée; bien juste est le dicton populaire qui appelle une « macédoine » tout mélange irréductible à l'analyse. Ai-je devant moi une ville de Levantins comme Smyrne? passera-t-elle sans transition d'une torpeur asiatique à la vie européenne, comme Alexandrie? ou bien l'Orient et l'Europe y vivront-ils côte à côte, sans se comprendre et sans se pénétrer, comme à Constantinople? Non, Salonique n'est ni turque, ni byzantine, ni tout à fait moderne : elle a pour moi l'aspect d'une ancienne colonie vénitienne. Elle dormait dans une profonde léthargie derrière sa vieille muraille : quand notre siècle l'a touchée de sa baguette, elle s'est réveillée fille de la Venise du XIIIe ou du XIVe siècle, de cette reine de l'Orient qui savait si habilement mêler les races, les couleurs et les civilisations les plus disparates, pour le plus grand bien de son commerce; qui conduisit avec tant d'adresse les croisés devant Constantinople; qui disputa si longtemps

aux Turcs l'archipel et le littoral de la mer Égée, qui laissa partout derrière elle la griffe puissante du lion de Saint-Marc. Ici, la trace de son passage n'est pas écrite sur des monumens gracieux et vides, comme à Raguse : il y a peu d'architecture à Salonique. Ce sont les hommes eux-mêmes qui paraissent détachés d'une grande toile brossée par Tintoret ou Véronèse. J'ai beau me dire que le front de la ville est tout moderne, et que ces pierres, déjà usées par le double frottement des hommes et des vagues, n'ont pas quinze années d'existence : le cadre est récent, soit, mais le tableau est ancien; à la différence du quai des Esclavons, par exemple, où le cadre est admirablement conservé et le tableau détruit. Ce qu'on entrevoit dans l'art vénitien, ce qui en fait le charme mystérieux et subtil, ce sont des alternatives d'une activité très plastique et d'une nonchalance voluptueuse : j'en retrouve ici l'image, affaiblie sans doute, mais encore séduisante dans la physionomie des habitans. Aujourd'hui comme autrefois, sur les dalles chauffées du soleil, les portefaix au torse bronzé, aux jambes nues, circulent d'un pas égal, au milieu des piles croulantes de pastèques. Ils sont aussi peu vêtus que possible : leur culotte mal attachée, leur geste majestueux, leur allure indolente, tout en eux révèle le grand principe de moindre action qui est le régulateur de l'Orient. De jeunes garçons déhanchés, aux manières équivoques, mais au charmant sourire, portant sur le haut de la tête une petite calotte crânement campée, exercent le long du port tous les métiers inutiles, et sollicitent en foule l'honneur de faire briller vos bottes. Des Juifs causent affaires, en grande lévite doublée de fourrures, ou superbement drapés dans leur robe blanche échancrée à la jambe. Des Osmanlis en turban, des Albanais en fustanelle, des Juives laissant retomber derrière la tête des bandelettes vertes frangées d'or, des Bulgares au vêtement massif, à la figure rougeaude, aussi dépaysés là que des barbares dans une ville antique, telle est la foule infiniment variée qui se croise en tous sens. Cette confusion des langues aboutit, près du port, à une espèce de *sabir* italien, dans lequel on vous crie fort innocemment : « Seigneur, voulez-vous un *faquin?* » Cependant, le travail va son train, sans empressement, sans trop de bruit, et presque toujours à dos d'hommes : car les navires ne peuvent pas encore accoster ; le chargement doit passer sur des chalands, et des chalands sur les portefaix. C'est absurde et long, j'en conviens; mais quelles belles épaules et quels beaux muscles! Le travail ici ne déforme pas l'animal humain. Qu'on ferme un instant les yeux : qu'on pense à nos havres du Nord, aux grues qui grincent, aux machines qui soufflent, au bruit de ferraille qui brise le tympan, tandis que,

dans un ciel brumeux, les navires, pressés les uns contre les autres, allongent mélancoliquement leurs vergues; puis qu'on regarde ce port ensoleillé, où personne ne paraît compter avec le temps; qu'on respire cet air tiède, dissolvant : il ralentit la marche, mais laisse au corps sa belle nudité; cette atmosphère semble huiler les ressorts de toute besogne : on comprendra que des contemplatifs fument tranquillement leur narghilé dans le café voisin, et bercent leur indolence du spectacle de cette animation tranquille. C'est ainsi qu'on devait travailler quand le monde était jeune, qu'il tournait autour de la Méditerranée son centre et son berceau, et qu'il n'était pas pressé, parce qu'il avait l'avenir devant lui.

Profitons de ce moment unique du réveil d'une vieille cité. Il échappe; tout à l'heure il aura disparu. Cette belle fille de sang mêlé, délurée, paresseuse et demi-nue dans sa tunique du xve siècle, semblable à certains types étranges qu'on rencontre à Venise autour des fontaines ou dans les toiles des anciens maîtres, va bientôt revêtir l'affreuse livrée moderne. Juifs et musulmans portent déjà, sous leur robe, des bottines élastiques d'origine française. Devant mes fenêtres se promène une sorte de vieux Pallicare à moustache blanche, qui, grave, imperturbable, associe les vêtemens les plus disparates : fustanelle blanche, arsenal à la ceinture, élégantes *cnémides*, sur la tête un horrible melon noir, dans la main une ombrelle. Certes, il est ridicule de se lamenter sur la perte de la couleur locale, quand cette couleur n'est qu'une rouille de misère et d'ignorance. Il faudrait fouetter en place publique, s'ils n'étaient d'ailleurs réduits à l'impuissance, les fanatiques du pittoresque qui sacrifieraient volontiers sur l'autel immobile de je ne sais quel dieu Terme le bien-être, la santé, la moralité même d'un peuple. Mais je voudrais qu'on pût choisir parmi les prétendus bienfaits de la civilisation, par exemple accepter les chemins de fer, les bons tissus, les meubles commodes, et repousser la redingote noire, infiniment moins appropriée au climat que des tuniques flottantes, légères et de couleur claire. On ne m'ôtera pas de l'esprit que les rues couvertes du vieux bazar, avec les boutiques fraîches dans le clair-obscur, où les métiers divers font bruire leurs fuseaux en sollicitant le client côte à côte, dans une douce promiscuité, ne soient plus agréables à fréquenter que telle bâtisse à l'européenne, où les marchandises et les chalands cuisent correctement derrière la vitre brûlante des magasins. Tout ne méritait pas d'être condamné en bloc, dans cet Orient, qui s'est cristallisé lentement, sous l'influence de causes naturelles. Voilà pourquoi, sans aucun parti-pris de dilettante, je regretterai mon tableau vénitien, tout défiguré qu'il est déjà par des taches sombres et des notes criardes.

II.

Pour tout dire, il est un caractère de l'ancienne Venise qui manque ici et qui manquera toujours: c'est le côté chevaleresque, aristocratique et militant. Salonique est un Véronèse, mais à la condition de supprimer les belles et hautaines figures du premier plan, qui portent la cuirasse sous la robe de brocard. De ces magnifiques seigneurs, il ne reste que les valets, ou tout au moins les invités, ces types un peu vulgaires à la peau tannée, au profil légèrement bestial, que l'auteur des *Noces de Cana* relègue au bas bout de la table, après les avoir sans doute crayonnés dans quelque *ghetto*. Imaginez une Venise dans laquelle la descendance de Shylock aurait peu à peu éliminé les Antonio trop généreux et les Bassanio trop insoucians : vous aurez Salonique. Sur 130,000 habitans, il y a ici près de 70,000 Juifs. Je ne crois pas qu'on en trouve autant à Jérusalem. Nulle part ils ne se sentent aussi parfaitement chez eux. Ils préfèrent de beaucoup le joug des Turcs au gouvernement des chrétiens. Les musulmans professent pour tous les autres cultes une tolérance fondée sur le mépris : les Juifs en ont profité. Ils se sont tenus pour satisfaits de n'être pas plus maltraités que les raïas, tandis qu'en terre chrétienne, ceux auxquels le Christ a enseigné la loi de charité et de justice leur faisaient une guerre acharnée. On affirme que leurs ancêtres sont venus d'Espagne, à l'époque où sa majesté très catholique le roi Ferdinand les chassa de ses bonnes villes et nettoya si bien les Espagnes de cette engeance maudite que tout commerce en dépérit ou peu s'en faut. Ces exilés se réfugièrent à l'abri du croissant. De fait, la plupart d'entre eux parlent encore un espagnol aux formes archaïques, c'est-à-dire la langue de leurs pères. Il est probable que leur situation, relativement prospère, attira d'autres émigrans originaires d'Italie : les noms italiens sont aussi répandus parmi eux que les noms hébreux ou espagnols.

Je signale aux amateurs d'ethnographie cette expérience intéressante : une sorte de nation juive livrée à elle-même, sous le plus tolérant des despotismes, et formant la majorité dans une grande ville cosmopolite. J'ai toujours pensé que les difformités morales tant reprochées aux Juifs d'Orient tenaient moins à leur nature qu'à leur condition, et qu'en tout pays, s'ils n'avaient essuyé pendant des siècles les insolences des forts et les rancunes des faibles, ils ne seraient devenus ni insolens dans la prospérité, ni serviles dans la mauvaise fortune. Ce n'est pas en quelques jours qu'on peut connaître les Juifs de Salonique. Cependant, il m'a semblé, lorsque je les ai vus dans leur boutique ou dans la rue, sur le port ou au comptoir, qu'ils avaient en général des allures plus franches, plus

ouvertes, plus dégagées qu'ailleurs. Les hommes surtout ont parfois très grande tournure dans leur ample vêtement. Ils sont aisément reconnaissables, et cependant ils offrent des types très variés, depuis l'israélite fin comme l'acier, pâle et maigre, les yeux rivés sur sa besogne, jusqu'au géant sanguin, au large nez busqué, à la bouche sensuelle, qui a surtout retenu, de la sagesse de Salomon, le Cantique des cantiques. Le type assyrien est fort répandu. Certaines rues du bazar ressemblent à un bas-relief de Ninive et de Babylone, où de magnifiques Assourbanipal vendraient des melons et des pastèques. Le costume des femmes juives est charmant ; elles portent le fichu brodé croisé sous les seins et le bandeau de soie posé sur la tête à l'égyptienne. Celles que j'ai vues sont d'un type assez régulier, mais banal ; de beaux yeux dans une face ronde et pâle. On m'affirme que les jolies restent à la maison. Les Juifs sont Orientaux sur ce point. Au risque de provoquer leur jalousie, je me suis faufilé dans les ruelles étroites et les impasses où ils abritent leur vigne et leur figuier. A force de peine, j'ai découvert une superbe fille de Sion, brune et svelte, au port de reine, aux yeux de velours, tenant un balai comme un sceptre. Je me suis récité le *Nigra sum, sed formosa :* « O filles de Jérusalem ! ne considérez pas que je suis devenue brune, car c'est le soleil qui m'a ôté ma couleur. Les enfans de ma mère se sont élevés contre moi. Ils m'ont mis dans les vignes pour les garder... » Puis je me suis esquivé, parce que, des masures environnantes, un certain nombre d'Aarons et d'Isaacs commençaient à m'observer avec plus de curiosité que de bienveillance.

Les Juifs exercent ici tous les métiers indifféremment, depuis les professions manuelles jusqu'aux emplois les plus élevés. Naturellement, ils excellent surtout dans le trafic ; mais cette aptitude n'a rien d'exclusif. Ils sont aussi bien fabricans, portefaix, drogmans, bureaucrates, que courtiers ou banquiers. Ils occupent tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le plus haut jusqu'au plus infime. Les premiers négocians de Salonique sont des Israélites : les Allatini, les Modiano, sont aussi connus à Marseille, à Paris ou à Londres que sur les bords de la mer Égée. Mais, à côté de ces grands seigneurs, il y a de pauvres diables de Juifs aussi malchanceux que des chrétiens. J'insiste sur ce caractère, parce qu'il contredit l'opinion commune d'après laquelle le Juif s'engraisserait nécessairement de la sueur des autres, et jouerait, à l'égard des races voisines, le rôle d'un parasite presque toujours heureux. N'en déplaise aux antisémites, c'est un préjugé dont il faut se défaire. On meurt de faim dans Israël tout comme chez nous ; on y connaît, comme chez nous, les inégalités sociales. Rien n'est plus somptueux que

le palais commercial élevé par les Modiano près du vieux bazar. A deux pas, rien n'est plus sordide que l'espèce de cave dans laquelle une poignée d'enfans déguenillés psalmodie de l'hébreu. Il semble aussi qu'en devenant nation, les Juifs perdent une partie de cette solidarité qui fait leur force au milieu des chrétiens. Ils ne sentent pas aussi vivement l'obligation de se soutenir les uns les autres. Les gros commerçans sont charitables, mais ils ne professent pas une parenté très étroite avec les portefaix, leurs coreligionnaires. Quand ils se cherchent des ancêtres, ils placent volontiers leur origine un peu loin, en Italie, en France ou en Espagne, et n'admettraient jamais qu'ils sont sortis de la plèbe qui les environne. Voilà une conséquence de l'émancipation que George Eliot n'avait pas prévue, lorsqu'elle rêvait, dans *Daniel Deronda,* une espèce de Salente juive. Qu'Israël devienne une nation comme les autres : sur-le-champ, vous verrez renaître l'opposition d'intérêts et de sentimens qui divisait autrefois le peuple et les pharisiens.

J'ai eu cette impression très nette, un soir, en causant avec un vieux batelier juif, qui maniait l'aviron d'une main pesante. La nuit était splendide et molle; le bateau glissait silencieusement, et j'avais voilé le fanal avec mon manteau pour mieux voir les étoiles. Nous croisions à quelques brasses du quai, devant un théâtre en plein vent, où se faisait entendre une troupe italienne de passage. Les trilles de la chanteuse légère, les pâmoisons du ténor nous arrivaient par bouffées, alternant avec les applaudissemens de la foule; et c'était un plaisir très philosophique d'entendre ainsi les bruits de la terre, les yeux tournés vers la grande mer sombre, sur laquelle le bateau traçait un sillage phosphorescent. Mais toute cette gaîté ne paraissait pas du goût de mon guide : il faisait une moue silencieuse. Je le priai de pousser au large de la baie, du côté des gros bâtimens à l'ancre, pareils à de gigantesques fantômes endormis. Quand on n'entendit plus que le bruit des rames, il se mit à me conter sa vie, par petites phrases sentencieuses et laconiques, dans un patois demi-italien, demi-français. Il était pauvre comme un apôtre, il labourait le golfe depuis plus de cinquante ans. Était-il marié? Oui, il possédait quelque part, au fond d'une ruelle, une femme, des enfans. Mais il n'allait pas à terre tous les jours, ni même toutes les semaines. On lui apportait à manger dans sa barque, et il y couchait: singulière existence que celle de ce patriarche, flottant éternellement entre quatre planches, à une portée de fusil de sa famille! — J'entendis quelque chose remuer et soupirer sous le banc même où j'étais assis. — « Tiens! vous avez votre chien avec vous? lui dis-je. — Non, c'est le petit. — Quel petit? — Mon garçon, le fils de ma fille. Je lui apprends à ramer; il dort là-dessous la nuit. » Ainsi, chaque coup d'aviron de l'aïeul

berçait le sommeil du petit-fils. Il me vint à l'esprit que ce polisson, roulé par le flot, avait un sort plus enviable que tous les petits êtres, trop souvent dépravés, qui grouillent à terre au fond des taudis. Je félicitais le grand-père d'avoir soustrait cet enfant à la contagion des rues. Il secoua la tête : « Tout cela est bel et bon, monsieur; mais il vaudrait mieux que l'enfant allât à l'école. Malheureusement, j'ai besoin de lui; et puis les écoles sont trop petites, mal tenues. Les gros richards de là-bas oublient un peu trop que nous sommes leurs frères et qu'ils ont commencé comme nous. Le mal, à Salonique, voyez-vous, c'est que les uns ont trop et les autres pas assez. » (Hélas! brave homme, on pense de même à Belleville.) Il continua longtemps sur ce thème, et ne manqua pas de me détailler, avec beaucoup d'esprit et de finesse, le caractère des principaux Israélites de la ville, appréciant chacun selon ses œuvres et ses mérites. Je dois dire que, dans sa philippique, il épargnait la grande tribu des Allatini, dont la bienfaisance est proverbiale. Pour le reste, ce pêcheur, avec sa rude voix, toute rouillée par le vent de mer, aurait répété volontiers la parole du Maître que sa religion méconnaît : « Un chameau passera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume de Dieu. »

Je ne pense pas que les musulmans soient plus de 40,000 à Salonique. En tout cas, ils n'y tiennent pas le haut du pavé. Ils paraissent vivre en bonne intelligence avec la population hétérodoxe. Si on cherchait parmi eux les Turcs de race pure, on n'en trouverait moins encore. La plupart sont des convertis. On continue même de les désigner par une dénomination spéciale d'anciennes familles juives qui ont passé à l'islamisme. Ces dernières habitent, dans le haut de la ville, un quartier très propre, dont les murs clos et tout blancs, percés du classique moucharaby, ont la physionomie d'un petit faubourg Saint-Germain. Il n'est pas difficile de deviner que ces Juifs, enrichis autrefois par le négoce, ont tourné à Mahomet lorsque le règne du prophète était encore dans tout son éclat. C'est ainsi qu'en France et ailleurs, un certain nombre d'Israélites de haute volée, impatiens des dernières entraves, renient la foi de leurs pères pour embrasser la religion dominante. S'ils font bien ou mal, je n'en suis pas juge ; mais, à coup sûr, leurs congénères de Turquie se sont trop pressés. Ils n'ont pas réussi à conquérir les sympathies des vrais croyans, et ils se sont aliéné celles de la synagogue. Selon la règle invariable, ces convertis sont plus enragés que les autres. Si cependant il leur est donné d'entrevoir, du fond du harem, le rôle réservé à leur race dans le monde civilisé, ces adorateurs du succès doivent regretter leur défection prématurée.

On ne s'explique guère les explosions de fanatisme dans une

ville où les musulmans tiennent en apparence si peu de place. Nulle part, peut-être, les mosquées ne sont aussi facilement accessibles. Dans l'une d'entre elles, on montre le tombeau d'un saint chrétien. Toute l'année, les orthodoxes sont autorisés à y faire leurs dévotions : exemple remarquable de tolérance que les chrétiens ne suivraient pas. Imaginez un instant qu'une de nos églises catholiques d'Orient renfermât le tombeau de quelque derviche, et qu'on permît aux musulmans d'y faire leurs génuflexions! Cependant cette même ville a vu, en 1876, notre consul assassiné par des fanatiques aux pieds d'un gouverneur impuissant ou complice. De pareils actes de sauvagerie démontrent la fragilité de l'équilibre maintenu par la conquête ottomane : les haines de race et de religion ne sont qu'assoupies; il suffit d'une étincelle pour les rallumer. Musulmans et chrétiens, rapprochés par des relations quotidiennes, ne peuvent pas toujours se dévorer; mais, au fond, les esprits n'ont point avancé d'une ligne. Si l'on est forcé de se supporter, les motifs de s'égorger subsistent. Il convient d'ajouter, sans vouloir justifier cette scène affreuse, que notre consul s'était compromis inconsidérément, dans l'intérêt de la religion orthodoxe, dont il n'avait pas la protection, à la suite d'une bagarre où les chrétiens s'étaient donné les premiers torts, et pour une jeune fille qui n'était pas Française. Cette jeune personne, Grecque ou Bulgare, parfaitement oubliée aujourd'hui, s'était prise d'une belle ardeur, moins pour le culte du prophète que pour un beau musulman. Cela se voit, paraît-il, tous les jours; on change ici de religion avec une facilité prodigieuse, sauf à se convertir de nouveau quand on est blasé. Personne, en général, n'y prête la moindre attention. Cette fois, la communauté grecque, sur les cris de la mère, se montra moins accommodante, et voulut s'opposer de vive force à la conversion de la jeune fille. Celle-ci arrivait par le train, enveloppée dans un *feredjé* tout neuf. Une bande de chenapans profondément orthodoxes, poussée peut-être par quelque amant jaloux, l'attendit à la gare, lui arracha son voile, et s'empara de sa personne. Les musulmans, convoqués en toute hâte, s'assemblèrent dans les principales mosquées; les têtes s'échauffèrent, et c'est au plus fort de l'effervescence que notre infortuné consul, M. Moulin, prenant en main la cause de cette femme qui ne voulait point être protégée, alla se jeter, comme on dit, dans la gueule du loup. Il se rendit dans une mosquée avec le consul d'Allemagne pour haranguer la foule. On lui répondit qu'il ne sortirait pas vivant si les Grecs ne rendaient pas la fille; et comme à quatre heures rien n'était arrivé, les deux otages furent massacrés sur place. M. Moulin mourut en héros et en martyr, mais il est permis de dire qu'il n'avait point agi en diplomate. On m'a affirmé que, parmi les au-

teurs du crime, les plus féroces étaient des Albanais venus de l'intérieur : ceux-là ont disparu prudemment le soir même, et n'ont pas été atteints par les exécutions solennelles qui eurent lieu en présence des escadres combinées. Maintenant tout est calme; mais il est instructif, en parcourant ces rues paisibles, de se rappeler l'éruption récente et de suivre à la trace la lave refroidie. Les volcans aussi, quand ils sommeillent, se couvrent de vignes et de fleurs. Telle est la péninsule des Balkans : elle a des cratères un peu partout, en Bulgarie, en Serbie, au Monténégro, en Macédoine; personne ne peut jamais prédire, six mois d'avance, de quel côté jaillira la flamme.

La plupart des Albanais que l'on voit à Salonique ressemblent à des fauves apprivoisés; — admirables, du reste, pour tous les métiers où il faut parader sans rien faire. La profession qu'ils recherchent le plus est celle de cawas. Non seulement les consuls, mais tous les personnages un peu notables, ont à leurs ordres deux ou trois superbes gaillards, à l'air martial, à la démarche imposante, portant avec désinvolture la veste soutachée, la fustanelle et l'immense ceinture où tremblent les pistolets et les yatagans, comme ce carquois d'Apollon qui rendait un son si terrible lorsque le dieu était en colère. Tout homme qui se respecte ne va point dans la rue sans se faire précéder d'un au moins de ces matamores, qui écarte la populace. A la maison, il se tient devant la porte, dans une attitude décorative, fait les commissions et sert à table. Vous êtes assis au salon, vous dégustez paisiblement votre café; tout à coup la porte s'ouvre : un chef de brigands, chamarré d'or, marche droit sur vous avec des yeux féroces; mais, au lieu de vous demander la bourse ou la vie, il prend délicatement votre tasse et la pose sur un guéridon. Le consulat de France possède un superbe échantillon du type : costumé comme le « roi des montagnes, » c'est le plus serviable des géans. Il faut le voir soulever, dans ses énormes bras, la petite fille du consul, et la porter, avec mille précautions, dans son berceau. Il y a en lui de la grâce du gros chien qui se laisse tirer les oreilles par un enfant. L'instinct terre-neuve ne lui manque pas non plus; en 1876, ce même cawas a été fort bravement disputer le corps de son consul aux bêtes à face humaine qui le déchiraient. Mais la présence des Albanais sur le littoral n'est qu'un accident; c'est dans leurs montagnes qu'il faudrait les voir à l'état sauvage.

On s'étonne de rencontrer si peu de Grecs à Salonique. Ils sont tout au plus vingt mille. Voilà donc tout ce qui reste de cette race ingénieuse et vivace dans la seconde capitale de l'empire byzantin! Cependant cette petite phalange tient dans ses mains le dernier anneau de la chaîne qui réunit le présent au passé. Il y avait des

Hellènes ici, et par conséquent une philosophie, des arts, au temps où les bandes turques erraient encore sur les plateaux de l'Asie centrale, et lorsque les Francs n'étaient point sortis des forêts de la Germanie. Je tâche de démêler dans leurs traits l'hérédité d'un sang illustre; mais on y perdrait sa peine. Les premiers, ils ont adopté le costume européen, qui leur ôte, au moins pour les yeux, toute nuance d'originalité. Leur goût, franchement moderne, se comprend très bien : la tradition qu'ils invoquent est si reculée qu'elle ne peut s'exprimer par aucun signe visible. On ne les conçoit pas portant le pallium grec ou la toge romaine. Toute leur force réside dans des abstractions : des souvenirs, une langue, une religion. Ils ont senti que la meilleure manière de se distinguer des groupes voisins était de se donner à l'Europe corps et âme. De plus, ils ont sans cesse les yeux tournés vers Athènes : n'étant ni assez nombreux ni assez puissans pour se faire une place à part dans l'empire turc à l'exemple de leurs cousins germains les Phanariotes, ils ont mis toutes leurs espérances dans le jeune royaume. Cette poignée de Grecs, dont le plus grand nombre appartient au moyen commerce, n'attend rien du sultan. Ils deviennent ainsi, pour la « grande idée, » un instrument fort actif de propagande, précisément parce qu'ils n'ont pas sujet d'être très satisfaits de leur sort. Toujours est-il que cette partie de la population repose la vue par un air de propreté et de bonne humeur. Soit effet du hasard, soit touchante réminiscence, leurs habitations sont principalement groupées autour de la Sainte-Sophie de Salonique, aujourd'hui transformée en mosquée. Aux fenêtres, on aperçoit de gracieux visages féminins, des minois éveillés du plus pur XIXe siècle. Hommes et femmes semblent exempts de cette torpeur majestueuse qui est le calme des Orientaux. Mais, malgré leurs dons naturels, ils ont dû reculer devant la vertu prolifique et l'activité tenace des Israélites. Le Juif et le Grec ont beaucoup d'aptitudes communes : dès lors, on se demande s'ils peuvent subsister côte à côte et exploiter concurremment le même domaine. Le mot de Juvénal :

Græculus esuriens ad cœlum jusseris, ibit,

est encore plus vrai des Juifs. Lorsque la nature a doté presque également deux êtres pour la même tâche, l'un doit éliminer l'autre; et ce n'est pas toujours l'espèce la plus noble qui l'emporte, mais la plus résistante, la plus souple et la plus féconde. Autrement je ne puis comprendre comment Salonique, de grecque qu'elle était jadis, soit devenue un petit Israël.

III.

A défaut des hommes, les monumens nous parleront peut-être du passé byzantin de la ville. Quel mystère que cet engloutissement d'un monde! Quel naufrage comparable à celui de ces fameux galions espagnols, abîmés jadis avec leurs richesses, et que la sonde ne peut plus retrouver! Nos cathédrales du XIIIe siècle sont encore debout : c'est à peine si quelques fleurons manquent à leur couronne. Les monumens de la Rome impériale, aussi vieux que l'ère chrétienne, défient toujours les injures du temps. Et de cette riche et magnifique Byzance, qui a prolongé la tradition romaine jusqu'au milieu du XVe siècle, il ne reste que quelques mosaïques, quelques voûtes défigurées par un enduit barbare. Le temps s'est fait complice de la grande erreur du moyen âge, et laisse tomber les édifices, comme nos pères ont laissé succomber sans secours le boulevard de la chrétienté, en léguant à l'époque moderne tous les embarras de la question d'Orient. Nous-mêmes, sous l'influence de je ne sais quel préjugé scolastique, nous flétrissons du mot banal de décadence dix siècles d'une admirable civilisation. Le terme de byzantinisme est devenu chez nous l'équivalent de bavardage, de bassesse et de lâcheté. Personne ne nous a enseigné à discerner, derrière la subtilité des querelles religieuses, l'effort sincère de quelques bons esprits pour introduire un peu de philosophie dans un dogme qui se compliquait tous les jours. L'église a condamné en bloc la tentative des empereurs destructeurs d'images, qui cependant combattaient une des formes du fétichisme. Nos historiens n'ont pas vu que ces grands hommes, toujours aux prises avec l'islamisme, c'est-à-dire avec une religion d'une extrême simplicité, désireux de reconquérir l'Asie par la propagande autant que par les armes, devaient chercher à débarrasser la doctrine chrétienne de ses branches parasites, afin de la rendre plus accessible aux intelligences orientales. Ils échouèrent dans cet essai de transaction, comme ils échouèrent plus tard dans une tentative de rapprochement avec Rome. Supérieurs à leur siècle, ils ne purent démontrer à l'Europe, déjà absorbée par l'égoïsme d'état, qu'en laissant entamer l'unité du monde chrétien, elle se créait pour l'avenir d'interminables difficultés. Que dire du courage et de la science politique de ces princes qui, au moment de la débâcle de l'empire d'Occident, supportèrent sans lâcher pied vingt invasions successives, et réussirent à enchaîner ou à dompter les barbares qu'ils ne pouvaient détruire? de ces Phocas et de ces Zimiscès qui arrêtèrent en Asie le flot de l'invasion arabe, et sauvèrent une première fois l'Europe malgré elle? de ces Paléologues qui, chassés

de Constantinople, surent la reprendre aux descendans des croisés, et firent reverdir un dernier rameau sur le vieux tronc de l'empire, que l'aveuglement de l'Europe s'obstinait à déraciner? L'ignorance seule accepte les jugemens sommaires; elle trouve commode d'arracher quelques feuillets du livre de l'histoire, au risque de rendre la suite indéchiffrable. Surtout notre civilisation, fort infatuée d'elle-même, se plaît à passer l'éponge sur les injustices qu'elle a commises, et traite volontiers d'inférieurs les peuples qu'elle a sacrifiés. Elle ne veut pas reconnaître que son indifférence a déchaîné des maux infinis sur cette belle partie du globe qui lui avait servi de berceau.

Je m'efforce de ressusciter un passé si récent, et pourtant si lointain, en gravissant les rues escarpées de la ville, et en cherchant dans les mosquées les traces des anciennes basiliques chrétiennes. Tandis que la ville basse tout entière, — port, bazar ou *Ghetto,* — bourdonne comme une ruche d'abeilles, le silence se fait dans la ville haute. Les arbres de jardins invisibles projettent leur ombre par-dessus les murs. Des petites places tranquilles vous isolent du tapage que fait en bas « l'orgueil de la vie, » selon la parole de l'apôtre. Là, on peut évoquer à l'aise les figures disparues qui ont respiré le même air, et, tout aussi bien que nous, foulé les dalles d'un pied vivant. Justement, voici devant nous l'abside ensoleillée d'une ancienne église, ou plutôt d'une chapelle, qui devait être, dans cet endroit solitaire, un rendez-vous de dévotion aristocratique. L'extérieur n'a point été touché. Avec ses encadremens de briques et ses fines colonnettes, elle a gardé les proportions exquises, la mesure et la grâce que l'art chrétien des premiers siècles avait hérité de l'antiquité païenne. A l'intérieur, comme dans toutes les mosquées, les Turcs ont été terriblement simplificateurs. Plus d'ornemens, plus de reliefs, plus de peintures, mais un badigeon uniforme. Partout, l'autel a été déplacé et tourné vers La Mecque, sans aucun souci de l'ordonnance ni de l'orientation générale de l'édifice.

Qu'auraient dit les empereurs iconoclastes, un Léon l'Isaurien, un Théophile, s'ils avaient pu voir cette application imprévue et brutale de leurs idées? Est-ce un temple nu et froid qu'ils prétendaient élever? Non, certes, ils lui eussent conservé la couleur et la vie. L'art religieux, entre les mains de leurs adeptes, aurait emprunté quelque chose de l'élégance muette et somptueuse de cette Alhambra qui se passe bien de statues et de figures. Entre les Byzantins et les Arabes, il existait de singulières affinités. Ils avaient appris à se connaître et à s'apprécier en se combattant. A Salonique même, près des mosaïques de l'ancienne Sainte-Sophie, s'élève une chaire de marbre due au ciseau d'un sculpteur musulman,

dont le rythme simple, enfermant la fantaisie des arabesques dans une broderie rectangulaire, n'aurait pas déparé la vieille basilique. On conçoit que des hommes d'état et des philosophes aient rêvé une transaction possible entre les deux formes les plus achevées de la civilisation au moyen âge, entre Bagdad et Constantinople. Mais les empereurs et les khalifes, leurs généraux ou leurs ministres, dans ces états si despotiques, étaient trop souvent des génies solitaires : leurs conceptions durent plier devant le fanatisme des foules. Au XIVe siècle, la confusion n'était pas moindre en Asie qu'en Europe. D'un côté du Bosphore, les petites dynasties musulmanes ; de l'autre côté, les factions chrétiennes et les sectes se déchiraient à l'envi. Pour mettre tout le monde d'accord, il fallut qu'un peuple nomade, habitué à la nudité de la steppe, indifférent aux lettres et aux arts, sortît de ses déserts et établît partout le silence de la servitude. Les Turcs écrasèrent sans y penser les fruits et les fleurs de deux civilisations. Ils plantèrent leur tente sur les débris de deux mondes ; car si leur religion et leur histoire les rapprochaient des Arabes, ils ne gardèrent vraiment de cet héritage que le Coran et ses commentaires. En Europe, ils se firent iconoclastes par le fer et le feu. La destinée a de terribles retours ; puisque l'Orient et l'Occident n'avaient pu s'entendre, puisque de Constantinople au Caire chacun restait cantonné dans sa manière spéciale d'adorer Dieu, les Turcs furent suscités pour simplifier tout, non en théologiens, mais en soldats. Aux extrémités opposées du monde antique, deux peuples sombrèrent, laissant un vide qui n'est point encore comblé : depuis lors, l'Asie et l'Europe n'ont cessé de se tourner le dos. — Et voilà pourquoi une pauvre petite basilique, perdue dans un coin de Salonique, est à moitié ensevelie sous une couche de plâtre.

La destruction, chez les Turcs, n'est pas systématique : elle procède de l'indifférence. Ils ont épargné ce qui ne les gênait point. A Salonique, le hasard a sauvé quelques beaux fragmens et toute une ancienne église, Saint-Dimitri, dont les marbres sont bien conservés. A Sainte-Sophie, une main maladroite a même essayé de combler les vides de la mosaïque par de grossières peintures. Ces tristes enluminures et la nudité voisine ne font que mieux ressortir un art sans rival dans la combinaison des nuances. La couleur a son chant, tout comme la musique : elle a sa phrase éclatante ou sombre, ses basses vibrantes ou assourdies. Elle fait alterner les notes gaies avec des impressions presque douloureuses dans leur intensité ; comme sa sœur la musique, elle nous donne des émotions qu'il est difficile de traduire en paroles, parce qu'elles ont plus de profondeur vague que de contour arrêté. Sous le portail de Sainte-Sophie subsiste une voûte chatoyante et sombre, toute piquée de points

d'or, d'un velouté et d'un fondu délicieux, qui, comme nos anciens vitraux, éveille des idées d'ardeur mystique. Cette richesse de tons révèle une richesse pareille de sentimens et de pensées. Lorsque l'art trouve ainsi des transitions plus subtiles et plus délicates entre les couleurs fondamentales, c'est que l'âme humaine a plus de délicatesse et de subtilité. Elle se développe et se dilate, pour ainsi dire, embrassant toujours un plus grand nombre de sensations et d'idées. Les peuples enfans aiment les couleurs tranchées et voyantes. Ceux qui ont beaucoup agi et beaucoup souffert ont une prédilection pour le clair-obscur et les nuances.

Aussi les marbres de Saint-Dimitri, ces porphyres, ces jaspes, tout décolorés qu'ils sont par le temps, m'apparaissent comme les reflets lointains de ces âmes compliquées et profondes. J'entre au soleil couchant : d'une haute fenêtre, un dernier rayon promène son prestige dans la pénombre de l'église; il semble éveiller successivement ces losanges et ces médaillons endormis sous la poussière. Je crois entendre autant de voix murmurant, du fond des siècles, leurs émotions ou leurs prières. Chacune de ces vieilles pierres, dont le soleil réchauffe les veines pâlies, exprime à sa manière une nuance d'amour, d'espérance ou de foi; car ceux qui les ont placés là, séduits par leur éclat caressant, apportaient à la maison du Seigneur ce qu'ils avaient trouvé de plus beau. Pour donner un corps à mon rêve, voici que le rayon effleure le tombeau d'une jeune chrétienne, à l'entrée de l'église : il est surmonté d'une inscription grecque, et encadré d'une de ces délicates guirlandes que plus tard la renaissance devait tant reproduire. Est-ce le déclin d'un art qui meurt ou l'aurore d'une ère qui commence? Le doute est permis, car Saint-Dimitri remonte aux premiers siècles de notre ère. L'église, à cette époque, n'était point exclusive; elle acceptait l'héritage antique. Ces colonnes de porphyre, avec leur chapiteau corinthien, ont été enlevées à un temple grec. Dans le charmant crépuscule d'un monde qui s'éteignait, d'un autre qui naissait, on put croire un instant que l'humanité s'acheminait sans secousse vers ses futures destinées, emportant avec elle tout ce qu'elle avait sauvé du passé. La jeune fille qui dort sous ce marbre n'était-elle pas païenne encore par la tunique flottante et libre, déjà chrétienne par le maintien et la pudeur? Mais, tandis que je m'oublie dans le regret des choses mortes, les vieux piliers me tiennent un autre langage : « Vois, disent-ils, nous avons supporté d'abord le temple de Jupiter Olympien. Plus tard, nous sommes venus orner la demeure du Christ. Aujourd'hui, nos fronts vingt fois séculaires président au culte de Mahomet. Nous avons vu les enfans des hommes se prosterner devant trois autels différens. De tant de générations qui se sont écoulées sous nos portiques, nous n'avons

retenu que l'ardente et commune aspiration de tous les mortels vers un être plus haut et plus grand. Rien ne meurt; tout change et se renouvelle. Aujourd'hui comme autrefois, il n'y a de dieu que Dieu. »

Revenons donc au présent; rentrons dans le petit chaos macédonien qui se démène là-bas. Saluons au passage un vieil arc de triomphe tout découronné, qui s'obstine à profiler sur le ciel les briques chancelantes d'une voûte romaine, tandis qu'à la base, derrière les étalages de fruitières, des reliefs enfumés, pleins d'action, de mouvement et de combats, racontent encore les hauts faits du peuple-roi. Aussi bien, ceux qui ont bâti cette arche avaient l'âme fortement trempée; ils ne s'abandonnaient point aux attendrissemens inutiles. Ils ne pleuraient pas sur les Daces vaincus ni sur les civilisations qu'ils étouffaient dans l'œuf. D'ici, l'on apercevait les toits de Salonique descendant d'étage en étage jusqu'à la mer bleue, entremêlés d'arbres verts, de coupoles blanches et de minarets. L'endroit est bon pour se recueillir et pour interroger l'avenir de cette belle cité, qui est là tranquillement assise au soleil sur un monceau de ruines.

IV.

Ce grand caravansérail oriental n'a jamais été une capitale : elle n'a pu jouer un rôle politique qu'à l'époque reculée où les villes de la mer Égée formaient autant de petites républiques, et plus tard, à l'âge du morcellement féodal, lorsque le marquis de Montferrat se taillait un royaume dans la péninsule chalcidique. La nature elle-même n'a point doté Salonique pour devenir le centre d'un grand empire. Ceux qui prétendent l'opposer à Constantinople méconnaissent les lois les plus élémentaires de l'histoire. Est-elle, comme Byzance, à cheval sur deux continens et sur deux mers? Peut-elle se flatter de tenir les clés des détroits, et par conséquent celles de la Russie, de toute l'Asie antérieure et d'un immense domaine maritime? Songez un instant à la fortune de Constantinople : nulle ville au monde n'est mieux faite pour se suffire à elle-même et pour se dérober à ses ennemis. Plus d'une fois elle a tenu enfermée dans ses murs toute la majesté du peuple romain. Les efforts de vingt peuples divers sont venus échouer contre ses remparts. On connaît l'histoire de ce Siméon, le Charlemagne bulgare, qui s'avança vainqueur jusqu'aux portes de Byzance, et, reconnaissant son impuissance, rebroussa chemin en déchargeant sa colère sur les campagnes de la Thrace. La ville impériale jetait tour à tour l'Europe sur l'Asie et l'Asie sur l'Europe, puisant à pleines mains dans l'une

de ces deux réserves lorsque l'autre lui échappait. Encore aujourd'hui, toute la péninsule des Balkans gravite autour de Constantinople. Tant que le sort de cette capitale est en suspens, rien n'est résolu. Les guerres, les traités ont entamé peu à peu les fleuves et les montagnes qui la défendent comme autant de barrières : ce sont les actes successifs d'un drame dont le dénoûment est encore inconnu, mais dont la possession de Stamboul est l'unique péripétie. Chaque province qui tombe est un boulevard de moins : le centre de l'action ne varie pas.

Rien de pareil pour Salonique. La Providence, en la reléguant au fond de son golfe, l'a condamnée à suivre les grandes révolutions territoriales sans les diriger. Elle ne réglera même pas le sort de cette Macédoine qu'elle alimente et dont elle vit. La race bulgare, prépondérante dans les campagnes, est à peine représentée dans la ville, et n'a aucune influence sur les affaires municipales. Les prétentions des états limitrophes, Grèce, Bulgarie, Serbie, s'appuient sur le dénombrement des villages, que chacun revendique pour son saint et pour sa race, non sur la composition ou sur les tendances de Salonique. Ce n'est même pas aux frontières de la Turquie, c'est plus loin, autour du tapis vert des chancelleries, que se joue la fortune de la Macédoine. La péninsule sera encore plus d'une fois disputée et découpée en tranches avant qu'on ne dispose de Salonique. Les Russes eux-mêmes, quand ils ébauchèrent à San-Stephano la grande Bulgarie, laissèrent de côté la péninsule chalcidique et son grand port, sachant bien qu'une fois maîtres du tronc de l'arbre, la branche suivrait d'elle-même. Depuis lors, tout le monde pense à Salonique et personne n'en parle. Elle excite des convoitises, mais elle inquiète la main prête à la saisir. Ce port ouvert pourrait enrichir un conquérant ; il ne lui apportera point de force. Au contraire, la puissance qui étendrait le bras jusque-là multiplierait ses points vulnérables et prêterait le flanc à plus d'un agresseur. Si jamais, ce qu'aucun bon Français ne doit désirer, les Turcs étaient contraints de battre en retraite, Salonique ne tomberait point avec fracas : elle se détacherait mollement de l'empire, comme un fruit mûr. Si cette vieille ville pouvait décider de son propre sort, il est probable qu'elle inclinerait vers une confédération de cités, vers une espèce de hanse orientale telle que ces rivages en ont vu autrefois, et telle qu'une génération plus heureuse en verra peut-être refleurir. Ce rêve est une utopie à Constantinople : il serait ici merveilleusement approprié à la configuration du sol et au génie des habitans. Mais les vœux des peuples sont bien ce qui préoccupe le moins notre âge de fer. De longtemps, Salonique ne gouvernera pas ses propres destinées. Aussi est-elle plus attachée qu'une autre ville à la domination des Turcs, qui est pour elle un

gage d'indépendance relative. Qu'on lui permette de s'enrichir; elle se contentera volontiers d'un rôle modeste et subalterne.

Tout autre est son importance commerciale. Dans ce domaine, elle est vraiment reine, et son empire grandira encore. C'est que, dans notre siècle, les courans économiques suivent leur pente sans aucun souci des convenances politiques. Ils vont droit où les appelle, soit la rapidité, soit le bas prix des transports: Salonique, tête de ligne d'un chemin de fer européen, escale commode sur les mers d'Orient, présentera bientôt cette double attraction. Déjà le caractère cosmopolite de son peuple et de son histoire se reflète jusque dans son commerce. Tandis que, dans la plupart des autres ports, un pavillon écrase les autres, et que la population a ses pourvoyeurs attitrés qu'il est difficile de supplanter, les différentes nations de l'Europe, favorisées les unes par la distance, les autres par le bon marché du fret, peuvent lutter ici presque à armes égales. Naturellement les Anglais, ces rouliers de la mer, tiennent le premier rang pour la navigation. Mais si l'on parcourt le tableau des marchandises importées par chaque pays, on constate qu'entre l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne et la France, il n'y a point de différence impossible à combler. Les chiffres varient pour chacune des puissances entre 10 et 14 millions de francs. Il dépend certainement de nos Marseillais de faire mieux encore, et de ressaisir une partie des avantages que l'admirable position de leur ville leur assurait autrefois dans le commerce du Levant. Je crois fermement que la vogue leur reviendra. Les produits français sont chers, mais presque toujours solides et nets de toute adultération. En Orient, la mode actuelle est aux produits autrichiens, qui sont mauvais et peu coûteux. Le bazar de Salonique est encombré de cette pacotille, digne d'être échangée sur la côte d'Afrique contre de la poudre d'or et de l'ivoire, car elle convient plutôt à des nègres qu'à des gens civilisés. Les roitelets du Congo ne se verraient pas plus laids dans ces miroirs qui allongent, déforment ou verdissent le visage. Ils prendraient les chaises et les tables pour de simples ornemens, et n'auraient pas la tentation de s'asseoir sur les unes ou de s'appuyer sur les autres, au risque de s'effondrer au milieu de leur luxe improvisé. Ils resteraient en extase devant ces pendules en simili-bronze, dont ne voudraient pas les auberges de nos derniers villages; et comme ils marchent généralement tout nus, ils s'inquiéteraient assez peu de la durée d'un tissu de coton. Hélas! les Orientaux sont encore nègres sur ce point; dépensant au jour le jour, imprévoyans comme des enfans, peu soucieux de ce qui dure, ils vont droit au bon marché, qui est souvent un marché de dupe. Un négociant m'a démontré, de la manière la plus agréable, un verre de limonade à la main, que le sucre de

Marseille est à peu près quatre ou cinq fois plus riche que celui d'Autriche, lequel coûte environ deux fois moins. Cependant les indigènes préfèrent le dernier ; ils sont encore incapables de comprendre que payer deux fois plus cher un produit cinq fois plus utile, est l'acte d'un bon père de famille. Laissons agir le temps, qui est un grand instructeur, mais ne nous endormons point. On ne demande pas à nos négocians d'être moins honnêtes, seulement d'être plus actifs et plus entreprenans; dès lors on leur répond du succès (1).

Il suffit d'ouvrir une carte pour comprendre que l'avenir de Salonique réside dans le long ruban ferré qui la rattachera bientôt à l'Europe centrale par Belgrade, Pest et Vienne. Déjà les grandes compagnies maritimes escomptent cet espoir de transit. On annonce que la compagnie anglaise de la malle des Indes se dispose à quitter Brindisi. Nos messageries ne restent pas en arrière : elles bâtissent un palais sur le quai de Salonique. Des capitalistes sont en instance auprès du gouvernement turc pour obtenir la concession d'un quai en eau profonde. Ils ont même la singulière idée de construire un môle dans une rade parfaitement abritée, sans doute parce que cette ceinture de pierre constitue à leurs yeux la parure indispensable d'un grand port. Il serait plus pratique de procéder sommairement à l'américaine, et d'installer, comme à New-York ou comme dans les docks de Londres, des estacades en bois perpendiculaires au rivage, formant autant de bassins séparés, où les navires peuvent accoster et décharger sans encombre. Avec quelques dragages, ces bassins seraient accessibles aux navires du plus fort tonnage. Qu'on se décide pour la pierre ou pour le bois, il faudra bientôt dire adieu à ces beaux quais d'aspect vénitien. Il me semble déjà entendre le bruit des wagonnets et respirer la poussière de charbon. J'ai besoin d'appeler à mon aide, pour prendre mon parti de cette vilaine métamorphose, les raisonnemens abstraits et les chiffres dont les économistes sont prodigues.

Parmi ces raisonnemens, il en est un cependant que je prendrai plaisir à confondre. On suppose volontiers que la fortune d'un port sur la Méditerranée est liée au passage de la malle des Indes. Quand on perça le Mont-Cenis, Marseille se crut perdue et jeta les hauts cris : c'en était fait de son antique splendeur, laquelle, comme on sait, date des Phocéens, puisque cette fameuse malle allait

(1) Un homme de science et d'esprit, M. Émile Burnouf, a étudié ici-même (*Revue* du 15 octobre 1887) les conditions du commerce français dans le Levant. Ce travail abonde en remarques judicieuses. Mais l'auteur, dans l'admiration qu'il professe pour les ordonnances de Colbert, et dans l'amertume de ses regrets pour notre prépondérance perdue, oublie que ce siècle appartient à la libre concurrence, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun gouvernement de suppléer à l'initiative privée.

s'embarquer à Brindisi. Puis vint le tour du Saint-Gothard; autres clameurs. Voilà les ingénieurs de nouveau sur leurs cartes, supputant le nombre des kilomètres, tirant une ligne de Londres ou de Berlin jusqu'à Calcutta, et démontrant que tous les ports situés en dehors de cette ligne sont condamnés à périr. Maintenant on recommence les mêmes jérémiades à propos de Salonique, et l'on détrône à son profit Marseille, Gênes et Trieste. Pour le coup, c'est abuser des abstractions. Il semble que l'Europe soit une expression mathématique, et que la voie ferrée dont le terme se rapproche le plus du canal de Suez doive forcément absorber tout le commerce du continent. Au risque de contrister mes amis les Israélites de la mer Égée, je ne crains pas d'avancer que c'est une pure fiction. Le passage de la malle des Indes démontre tout au plus la rapidité, qui est en raison inverse du bas prix des transports. Ce n'est point assez pour faire une grande place de commerce. Je ne sache pas que, malgré ce bienfait britannique, Brindisi ait donné ombrage à Gênes ou à Trieste. Sans doute, les voyageurs de grande vitesse et quelques marchandises très coûteuses, de livraison pressante, prendront de préférence la voie la plus courte. Cet avantage n'est point à dédaigner; mais il forme une bien faible partie du grand commerce. Celui-ci fait des affaires à longue échéance, et préfère de beaucoup la voie de mer, qui coûte environ dix fois moins que les lignes ferrées. Par exemple, un tonneau de pétrole expédié de Hambourg à Bucharest trouve déjà profit à voyager à petites journées par le Pas-de-Calais, Gibraltar, la Méditerranée et le Danube, plutôt que de suivre le chemin de fer. Le commerce a ses raisons, qui ne sont pas toujours celles des géomètres.

Je prévois donc quelques déceptions, pour cette honnête population de courtiers, d'affréteurs et de marchands, s'ils espèrent que toutes les richesses de l'Europe centrale s'engouffreront derrière le premier train de vitesse qui franchira leurs murs, avec une locomotive allemande ou hongroise. Je les vois se multipliant autour des voyageurs indifférens et rapides, qui se transporteront du wagon-lit au paquebot-restaurant, après avoir jeté un regard distrait autour d'eux. J'entends d'ici les plaintes amères des hôteliers, qui n'auront pas même eu le temps de plumer ces oiseaux de passage. Est-ce donc pour le plaisir de contempler un instant des vestons rayés, des casques indiens et des *waterproof* irréprochables, qu'on les aura institués les portiers de l'Europe? Et les marchandises bien ficelées, qu'une grue à vapeur cueillera sur le wagonnet pour les lancer précipitamment à fond de cale, à qui profiteront-elles, si ce n'est à des compagnies le plus souvent étrangères? Tel un nuage doré passe sans crever sur une campagne

aride et va porter ailleurs sa rosée féconde. En vain les cultivateurs lui tendent les bras : ils sentent un instant la fraîcheur de la nuée, mais elle s'en va ; et ils l'implorent encore qu'ils ne la voient déjà plus.

Non, peuple de Salonique, votre richesse future ne gît pas principalement dans ces lointaines provenances ; elle est plus près de vous, sous votre main. Comme dans la fable, remuez votre sol, ou du moins que vos frères le remuent pour vous ; au lieu d'un trésor tombé du ciel, vous aurez un revenu solide et assuré. Pour devenir les courtiers de l'Europe, soyez d'abord ceux de la péninsule des Balkans. Que ces magnifiques contrées, si riches autrefois et si peuplées, sortent de leur engourdissement ; qu'elles travaillent et produisent, et vous grandirez avec elles. Avant d'être international, il faut être de son pays. Marseille a derrière elle la France ; Gênes a l'Italie ; Trieste a l'Autriche ; et si Liverpool n'avait pas Manchester, ce port ne serait pas devenu l'entrepôt du monde. Je sais bien que votre domaine est disputé, livré aux querelles des hommes, et qu'il ne dépend pas de vous d'unir toutes ces races dans un effort commun. Mais le monde est mené par une certaine force des choses, — on disait autrefois par un ordre providentiel, — qui se joue des congrès, et qui se plaît à démolir les barrières inventées par les diplomates. La nécessité de manger, et pour cela de vendre et d'acheter, est une des formes les plus élémentaires de cette force irrésistible. Comme cette nécessité se reproduit tous les jours, elle triomphe à la longue d'une autre loi de fer, d'après laquelle il n'est rien de plus noble que de s'entre-tuer les uns les autres. Derrière les rivalités ardentes, les conflits et les guerres, la civilisation poursuit son travail souterrain. Voyez ce chemin de fer, dont personne au dernier moment ne voulait, ni les Serbes, qui le trouvaient trop cher ; ni les Autrichiens, qui redoutaient l'invasion des produits anglais ; ni les Turcs, qui appréhendaient avec plus de raison les visites de leurs bons alliés d'Europe : on l'a construit cependant, et, si invraisemblable que cela paraisse, on l'ouvrira. Il est pour vous, gens de Salonique, l'instrument, le symbole et le gage de la résurrection de votre péninsule.

Donc, la meilleure manière de mesurer votre avenir est de prendre le train pour remonter de proche en proche jusqu'au Danube, en suivant le cours du Wardar et de la Morava.

* * *.

LE

COMBAT CONTRE LE VICE

LA RÉPRESSION.

II[1].

LES PRISONS DÉPARTEMENTALES ET LE SYSTÈME CELLULAIRE

I.

Que notre détenu provisoire ait subi les premières heures de son incarcération dans un local spécial, comme à Paris, ou dans la prison même de la ville, ainsi que cela se passe généralement en province, il n'en doit pas moins être interrogé par un juge d'instruction dans les vingt-quatre heures de son arrestation. Cette garantie de la liberté individuelle, que l'article 93 du code d'instruction criminelle assure aux citoyens, est beaucoup moins sérieuse qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Le juge d'instruction peut parfaitement, en effet, se borner à demander à

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1887.

l'individu arrêté ses nom et prénoms, et à lui faire connaître la nature de l'inculpation dirigée contre lui. Cette formalité accomplie, il est en règle avec la loi et peut rester ensuite six mois ou un an sans l'interroger, si tel est son bon plaisir, sans que l'inculpé, qui par-dessus le marché peut être mis au secret et privé d'un défenseur, ait le moyen légal de protester contre cet oubli, volontaire ou non. C'est la conséquence extrême du secret de l'instruction et du pouvoir discrétionnaire laissé au juge. En fait, je suis loin de prétendre que les choses se passent ainsi, et que les magistrats français procèdent avec cette insouciance. Mais il faut convenir que, parfois, l'instruction de certaines affaires est singulièrement lente. Cela signifie peu de chose de dire, comme le fait la statistique criminelle, que sur cent affaires il y en a soixante-dix où les juges d'instruction rendent leurs ordonnances dans le mois du réquisitoire introductif d'instance, si l'instruction des trente autres affaires s'éternise indéfiniment. Cette lenteur s'explique, à Paris en particulier, par l'insuffisance du personnel chargé du service des instructions; mais peut-être, à cette explication, en faut-il ajouter une autre: c'est que, par amour du bien-faire et pour diminuer autant que possible la part de l'imprévu dans les débats publics, les juges d'instruction polissent un peu leur œuvre comme on polirait une œuvre d'art, et veulent la porter au dernier degré du fini et de la perfection. Ajoutez à cela le souci de la rédaction de l'acte d'accusation, qui incombe aux magistrats du parquet, et à laquelle, surtout dans les causes destinées à demeurer célèbres, quelques-uns s'appliquent avec autant de coquetterie qu'un romancier en mettrait à écrire une nouvelle. Tenez compte, enfin, que, dans cet immense Palais de Justice, on n'a trouvé moyen de loger qu'une seule cour d'assises, de telle sorte qu'il y a des accusés dont l'affaire est parfaitement en état et qui attendent leur tour faute d'un endroit pour être jugés, et vous arriverez ainsi à comprendre que beaucoup d'affaires où le crime est flagrant, la culpabilité avouée, et qui pourraient être jugées en huit jours, attendent des semaines et des semaines avant d'être portées à l'audience; que d'autres, plus compliquées et plus obscures, se prolongent pendant des mois sans arriver à un dénoûment. On m'a signalé une fois à Mazas un individu dont l'instruction durait depuis neuf mois et n'était pas encore terminée.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, la situation et la dénomination légales de l'individu écroué sous mandat d'arrêt ou dépôt changent au cours des diverses phases à travers lesquelles peut passer l'instruction de son affaire; s'il est inculpé d'un simple délit et si le juge rend une ordonnance qui le traduit devant le tribunal correctionnel, il devient *prévenu;* s'il est inculpé d'un crime et si le

juge d'instruction le renvoie devant la chambre des mises en accusation qui rend contre lui un arrêt de mise en accusation devant la cour d'assises, il devient *accusé*. A ces situations différentes répondent, ou du moins devraient répondre, d'après la loi, autant de lieux de détention distincts. Aux termes du code d'instruction criminelle, les prisons destinées aux prévenus sont dites maisons d'arrêt; celles destinées aux accusés sont dites maisons de justice, et elles doivent être *entièrement distinctes des prisons pour peines*. Voilà la théorie. Voyons maintenant la réalité. Il n'existe en France que quatorze maisons d'arrêt ou de justice distinctes des prisons pour peines. Dans toutes les autres prisons, les prévenus ou les accusés sont détenus dans un quartier spécial de la prison pour peines. Le nom officiel de ces prisons pour peines est : maison de correction. Mais, dans la pratique, on les appelle : prisons départementales, par opposition aux maisons centrales, qui appartiennent à l'état. Au contraire, les prisons départementales, ainsi que leur nom l'indique, appartiennent aux départemens. L'empereur Napoléon Ier leur a fait, par un décret daté de 1809, ce cadeau assez onéreux, et sa générosité apparente n'avait en réalité qu'un but : décharger l'état d'une dépense qui lui incombait naturellement, celle du logement et de l'entretien des détenus. Les départemens ont supporté cette double charge jusqu'en 1855. En cette année bénie pour eux, une disposition de la loi de finances transféra de nouveau à l'état la charge de l'entretien des détenus, mais les départemens conservèrent et conservent encore la propriété des prisons. De ce dualisme d'autorité dans les prisons départementales, le département étant propriétaire et l'état usufruitier, ou plutôt administrateur, résulte la situation la plus étrange, qui a son contre-coup sur la condition faite non-seulement aux prévenus, mais aux condamnés. Le petit nombre des maisons affectées spécialement aux prévenus et aux accusés, et la similitude qui existe, comme nous allons le voir, entre le régime de ces maisons et celui des prisons pour peines, obligent à parler en même temps des unes et des autres, sauf à marquer, lorsque l'occasion s'en présentera, les différences qui séparent le régime des prévenus ou accusés de celui des condamnés.

Il existe en France 379 prisons départementales. Ces 379 prisons contenaient, au 31 décembre 1884, 25,231 détenus. C'est déjà là un chiffre considérable. Mais ce chiffre n'est rien comparé à celui du mouvement, c'est-à-dire des individus qui, pendant le cours d'une même année, ont passé dans les prisons départementales un temps plus ou moins long. Pendant l'année 1884, 290,191 individus sont entrés dans les prisons départementales. Sur ce nombre, 173,913 venaient de l'état de liberté; 65,764 sont sortis

ayant bénéficié d'une ordonnance de non-lieu ou d'un acquittement. Les autres, sauf un certain nombre de décédés, ont été transférés dans d'autres lieux de détention. En effet, par une pratique administrative qui date du commencement du siècle, on ne garde dans les prisons départementales que les condamnés correctionnels à moins d'un an. Les autres sont transférés dans les maisons centrales, où nous les retrouverons. Très considérable est donc, comme on le voit, le chiffre de ceux qui, pendant une seule année, ont respiré l'air des prisons départementales. Si cet air est vicié, si ces prisons sont autant de lieux d'infection morale, si ceux qui y ont été enfermés pendant un temps plus ou moins long risquent d'y contracter des germes morbides, il est impossible que la contagion ne dépasse pas les murs de la prison et ne se répande pas dans le reste du pays. Cette contagion est d'autant plus à redouter, que les prisons départementales contiennent des individus appartenant aux catégories les plus diverses : des prévenus, dont un assez grand nombre, comme on vient de le voir, sont innocens, et les autres, au contraire, coupables des crimes les plus graves ou les plus odieux ; des condamnés pour des infractions de toute nature, et qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres, depuis le vulgaire filou ou la proxénète jusqu'à l'individu qui a donné un coup de poing dans une rixe ou la femme qui a été surprise en flagrant délit d'adultère ; des contrevenans de simple police, voire même (la chose n'est pas impossible) des pères de famille ayant négligé d'envoyer leurs enfans à l'école, sans parler des condamnés politiques. C'est donc une question dont personne ne devrait se désintéresser que de savoir à quel régime ils sont soumis. Mais la chose à éclaircir est plus malaisée qu'on ne pourrait croire.

Le code pénal de 1810 (c'est un reproche qui a été souvent adressé à ses auteurs) est muet, ou peu s'en faut, sur le régime des prisons. Rien n'est prescrit en ce qui concerne les prévenus, sinon qu'ils doivent être séparés des condamnés. Pour les condamnés correctionnels, l'art. 40 du code pénal se borne à dire : « Quiconque aura été condamné à la peine d'emprisonnement sera renfermé dans une maison de correction : il y sera employé à l'un des travaux établis dans cette maison selon son choix, » et c'est tout. Ce silence de la loi laissait à l'administration pénitentiaire toute latitude pour soumettre les détenus à tel régime qui lui semblerait bon. Ainsi a-t-elle fait depuis le commencement du siècle, sans aucun esprit de suite ni de système, cherchant parfois, comme pendant la durée du gouvernement de Juillet, à donner certaines satisfactions à l'opinion publique ; puis reprenant sa liberté, comme sous l'empire, et se laissant le plus souvent dominer par des considérations de fait et d'économie. La loi du 5 juin 1875 a mis fin

à cette anarchie, du moins en théorie et en ce qui concerne le régime des prisons départementales. Cette loi dispose que les prévenus, les accusés et les condamnés correctionnels à un an ou moins, et les condamnés correctionnels à plus d'un an qui en feront la demande, seront soumis au régime de la séparation individuelle, c'est-à-dire, pour parler sans périphrase, mis en cellule. C'était une innovation importante, qui marquait date dans l'histoire pénitentiaire de notre pays; car, pour la première fois, une disposition législative venait soumettre les détenus à un régime inspiré par des considérations théoriques et rationnelles. Mais, en fait, cette loi n'a reçu qu'une application très incomplète, et sa mise à exécution a été paralysée par une difficulté dont ce que j'ai dit tout à l'heure à propos de la propriété des prisons départementales peut faire pressentir la nature. Pour que la loi du 5 juin 1875 pût recevoir même un commencement d'exécution, le concours des départemens était indispensable, puisque ce sont eux qui tiennent les cordons de la bourse. En vain l'état leur offrait-il une subvention égale au tiers de la dépense : ils firent la sourde oreille à cette proposition alléchante, et franchement il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup. Les départemens sont personnes très positives, que les considérations philanthropiques et sentimentales affectent très peu. Les routes, les chemins de fer d'intérêt local, voilà l'objet légitime de leurs préoccupations. Passe encore pour l'instruction et les écoles normales, puisque c'est la mode du jour; mais quand on vient leur proposer de dépenser plusieurs centaines de mille francs pour transformer les conditions dans lesquelles un certain nombre de gredins (style de conseiller-général) subissent leur peine, la proposition les met de fort mauvaise humeur, et ils opposent de toutes les formes de la résistance celle qui est la plus difficile à vaincre : l'inertie. Depuis que la loi de 1875 est exécutoire, c'est-à-dire depuis douze ans, il n'y a eu que quatorze prisons qui aient été construites ou adaptées en vue du régime cellulaire (1). A ce train, il faudra plus de trois cents ans pour que la transformation des prisons départementales soit complète. Ce n'était pas seulement pour les siècles futurs que les auteurs (dont je suis pour mon humble part) de la loi de 1875 entendaient travailler. Ils n'avaient surtout pas prévu une conséquence assez inattendue de leur œuvre : c'est qu'elle rendrait la situation plus fâcheuse encore. En effet, l'administration pénitentiaire se refuse avec raison, la loi à la main, à donner son approbation à aucun plan non-seulement de reconstruction, mais

(1) A ces quatorze prisons qui contiennent seize cents cellules, il en faut ajouter sept qui sont en cours d'exécution et seize dont les plans de reconstruction ou d'appropriation sont soumis à l'approbation du ministre de l'intérieur.

même de réparation des anciennes prisons qui ne soit pas conçu en vue de l'application du nouveau régime. Mais comme, d'un autre côté, les départemens se refusent à tenir compte, dans leurs plans, des exigences de l'administration pénitentiaire, et comme celle-ci n'a pas le moyen de leur forcer la main, il en résulte que les anciennes prisons, à quelque état de vétusté ou de dégradation qu'elles soient arrivées, ne subissent aucune réparation. Un projet de loi avait bien été présenté, il y a quelques années, qui donnait au gouvernement le droit de déclasser certaines prisons et d'imposer aux départemens limitrophes l'obligation de s'entendre pour mettre à la disposition du gouvernement un certain nombre de cellules dans des prisons construites à frais communs. Mais ce projet de loi, comme tant d'autres, est resté dans les cartons parlementaires, et, en attendant, la situation s'aggrave d'année en année : les prisons nouvelles ne se construisent pas et les vieilles prisons ne sont plus réparées.

Quel est l'état de ces vieilles prisons installées pour la plupart dans des bâtimens qui avaient été construits en vue d'une destination toute différente, et qui ont été appropriés tellement quellement au commencement du siècle? C'est d'un document officiel que j'extrais la description suivante. « Dans telle ville, la prison est un bâtiment étroit, resserré entre un terrain exigu, par exemple une vieille tour partagée en étages, où l'on ne peut que séparer les hommes des femmes, et pas toujours *les prévenus des condamnés*. Il est des prisons dont la garde peut avec peine être assurée, où les évasions n'ont semblé parfois évitées que grâce à l'incessante intervention des gardiens, peut-être à l'insouciance ou à la docilité des détenus. Il en est où les communications avec le dehors ne sont pas impossibles, où les constructions délabrées tombent en ruine. Il en est où le gardien-chef peut être forcé d'entasser à tel moment les détenus, faute de place, fâcheux état pour l'hygiène et pour la moralité. » Qui tient ce langage? C'est le ministre de l'intérieur lui-même, responsable de l'état de ces prisons, ou, pour parler plus exactement, c'est le directeur de l'administration pénitentiaire qui, depuis cinq ans (grand espace de la vie d'un fonctionnaire), lutte avec dévoûment et savoir-faire contre les difficultés d'une situation inextricable. En présence de cet état de choses, on comprend qu'il soit assez difficile de définir le régime auquel sont soumis les détenus, et que ce régime doive se ressentir de la diversité des lieux où la détention est subie, qu'il s'agisse des prévenus ou des condamnés. Parlons d'abord des prévenus.

Ce que, dans les prisons départementales, on appelle un peu pompeusement le quartier des prévenus, consiste le plus souvent en une seule chambre qui leur est spécialement affectée. Ils ne sont

astreints ni au port du costume pénal, ni au travail. Ils peuvent, moyennant paiement, se procurer les vivres qui leur conviennent, dans certaines limites cependant, et, lorsque le juge d'instruction ne met pas obstacle à leurs communications avec le dehors, ils ont la faculté du parloir tous les jours. Sauf ces différences, leur régime est identique à celui des condamnés. La principale ressemblance consiste généralement en ceci, qu'ils sont entassés pêle-mêle dans la même pièce et qu'ils vivent dans une promiscuité ininterrompue de jour et de nuit. Pour des prévenus surtout, c'est là un vice capital. En effet, cette séparation entre les prévenus et les condamnés, qui, au premier abord, paraît satisfaisante à l'esprit, ne présente dans la pratique aucun intérêt. La séparation qu'il importerait de réaliser serait celle entre le prévenu coupable et le prévenu innocent. Qu'importe, en effet, à ce dernier que son compagnon de captivité soit ou ne soit pas encore condamné, si c'est, en réalité, un voleur ou un assassin? La condamnation n'ajoute rien aux répugnances du contact ou à ses périls. La séparation absolue des prévenus entre eux est donc la seule mesure qui ne soit pas illusoire. Nous avons vu combien est petit le nombre des prisons où cette séparation peut être mise en pratique : quatorze seulement. Partout ailleurs, l'homme qui est victime d'une accusation injuste, peut-être d'une dénonciation calomnieuse, doit subir la plus dégradante des promiscuités. Mais ce n'est pas seulement pour le prévenu innocent que cette promiscuité est odieuse ou dangereuse; elle peut, dans certains cas, l'être tout autant pour le prévenu coupable. Les premières heures qu'un homme passe en prison, lorsqu'il n'est pas un malfaiteur d'habitude, sont les plus cruelles de sa vie. Le remords, le sentiment de son déshonneur, la crainte du châtiment s'unissent pour produire chez lui un trouble et parfois un désespoir auxquels l'équilibre de ses facultés ne résiste pas toujours. Par là s'expliquent ces suicides si fréquens chez les prévenus, et qui s'accomplissent souvent pendant les premières heures de la détention, en dépit de toutes les précautions et de la surveillance. Mais l'horreur de cette situation est encore aggravée pour lui lorsqu'il se trouve exposé aux lazzi de ses compagnons de captivité, endurcis dans le crime. Peut-être, pour échapper à leurs railleries, finira-t-il par simuler une indifférence et un cynisme qui d'abord ne seront pas au fond de son cœur, mais qu'une affectation continue finira par rendre trop réels. A ce point de vue, la promiscuité de la prison présente peut-être d'aussi graves périls pour le coupable que pour l'innocent. Aussi le système cellulaire, qui a rencontré des adversaires très sérieux, appliqué aux condamnés, n'a-t-il jamais soulevé d'objections appliqué aux prévenus. Mais, dans l'immense majorité de nos prisons, les prévenus sont détenus en commun, et leur vie

est à tout prendre assez semblable à celle des condamnés, avec quelques différences dans le régime des condamnés qu'il faut indiquer.

Les condamnés sont soumis au port du costume pénal. La nourriture qui leur est allouée est strictement suffisante pour l'entretien de leurs forces. Ils ne peuvent l'améliorer qu'en opérant certains prélèvemens sur la somme laissée à leur disposition sur le produit de leur travail sous le nom de pécule disponible, et en achetant des alimens à la cantine. Leurs relations avec le dehors, par correspondance ou par visite, sont soumises à une surveillance qui n'excède pas les exigences nécessaires. Enfin ils sont astreints au travail. Il n'y a rien à dire contre ces prescriptions, et le régime intérieur des prisons départementales, tel qu'il a été établi par le règlement général de 1841, modifié en 1884 sur quelques points de détail, tient un juste milieu entre les sévérités nécessaires de la répression et les exigences de l'humanité. La partie administrative est sans reproches, et ce n'est point aux hommes qu'on peut s'en prendre d'un état de choses qui n'en est pas moins déplorable. Quel est donc le vice capital de nos prisons départementales? C'est, il ne faut jamais se lasser de le redire, la promiscuité. Dans quelques petites prisons, elle est absolue. Tout comme le quartier des prévenus, le quartier des condamnés n'est qu'une seule et unique chambre qui sert à la fois d'atelier, de dortoir et de réfectoire. Tous les condamnés, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, y sont enfermés pêle-mêle. S'il se trouve parmi eux quelque enfant, garçon ou fille, le gardien-chef lui donne parfois asile dans son appartement, mesure de prudence excellente en elle-même, qui n'en est pas moins formellement contraire aux règlemens. Dans certaines prisons, plus considérables, on met en pratique ce qu'on appelle le système de la séparation par quartier. On distingue tant bien que mal entre les détenus d'après leur perversité présumée, et lorsque la prison comprend plusieurs ateliers et plusieurs dortoirs, on fait travailler et coucher ensemble ceux qu'on a classés dans la même catégorie. Cette classification peut avoir plusieurs bases : les antécédens, l'âge, la nature de la condamnation. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre, qui est appliquée suivant la nature des locaux dont le directeur de la prison dispose, et suivant que l'une ou l'autre lui semble préférable. Dans certaines prisons, cependant très importantes, il n'y a pas de classification du tout ; c'est ainsi que je me souviens d'avoir vu à Lille (il est vrai que c'était il y a quelques années) une jeune fille de seize ans, condamnée pour contravention douanière, détenue dans la même salle qu'une femme condamnée pour proxénétisme. Une surveillance efficace vient-elle au moins tempérer les

inconvéniens de cette promiscuité? En aucune façon. Un ancien directeur de l'administration pénitentiaire se servait sur ce point d'une expression très juste : « Nos détenus sont gardés ; ils ne sont pas surveillés. » Comment pourrait-il en être autrement? Dans beaucoup de prisons, le personnel de surveillance ne se compose que du gardien-chef et de sa femme, qui ne peuvent pas passer toute leur journée avec les détenus ou détenues. Dans un grand nombre d'autres, le nombre des gardiens ne s'élève pas au-delà de deux à trois. Le va-et-vient continuel qu'exige le service de la maison ne leur permet pas une surveillance constante. Aussi, pourvu que les détenus ne chantent pas, qu'ils ne se battent pas et qu'ils ne fassent pas de tumulte, ils sont en réalité laissés à leur bon plaisir, et ils peuvent se livrer à tous les charmes de la conversation. A plus forte raison en est-il ainsi dans les dortoirs où, pendant la saison d'hiver, ils passent un nombre d'heures de beaucoup supérieur à celles qu'on peut donner au sommeil. C'est à peine si, de temps à autre, la ronde d'un gardien, annoncée de loin par le bruit de ses clés, vient pour la forme s'assurer si tout est en ordre, si les détenus sont bien dans leurs lits et si aucun ne s'est évadé. En réalité, dans beaucoup de prisons et la nuit comme le jour, les détenus font tout ce qu'ils veulent.

Mais le travail qui, aux termes du code, fait partie de la peine, qui est par lui-même un instrument de moralisation, ou, si l'espérance paraît trop ambitieuse, un préservatif contre les dangers de la promiscuité, le travail est-il organisé partout d'une façon régulière et satisfaisante? Il suffit d'ouvrir le volume de la statistique des prisons pour répondre à cette question. Au 31 décembre 1884, sur 25,231 détenus, 10,087 étaient inoccupés. Pendant tout le cours de l'année, le nombre des journées de travail s'est élevé à 4,045,849 sur 8,620,844 journées de détention, ce qui semblerait indiquer qu'en moyenne chaque détenu a travaillé pas tout à fait un jour sur deux. Mais cette moyenne, comme au reste la plupart des moyennes, est artificielle et trompeuse. Dans certaines prisons, le travail est organisé de telle sorte que c'est le chômage qui est l'exception. Dans d'autres, c'est le contraire : le travail est l'exception, le chômage est la règle. Cela est vrai surtout pour les prisons d'arrondissement. Dans ces petites prisons, en effet, on ne conserve que les individus condamnés à trois mois de prison et au-dessous, et on centralise au chef-lieu de département les individus condamnés de trois mois à un an. Or, comme plus courte est la durée de l'emprisonnement, plus difficile est aussi l'organisation du travail pour l'entrepreneur, il en résulte que, dans les prisons d'arrondissement, les détenus sont pour la plupart inoccupés. Pour un certain nombre de condamnés, la peine de l'emprisonnement con-

siste donc purement et simplement dans la privation de la liberté, privation qui est amplement compensée pour eux par l'avantage d'être logés, nourris, chauffés gratuitement, et de passer leurs journées dans l'oisiveté, au sein d'une société qui leur est agréable. N'est-ce pas l'explication de bon nombre de récidives, et aussi de ce fait, bien connu des magistrats, qu'à l'entrée de la mauvaise saison, ou tout simplement par les temps de neige et de froid rigoureux, la proportion des arrestations pour vagabondage ou infractions aux arrêtés de surveillance croît sensiblement? C'est là, pour un certain nombre d'individus, un moyen assuré de passer leur saison d'hiver aux frais de l'état. Ils font choix de leur lieu de détention, comme de plus fortunés qu'eux choisissent entre Pau, Cannes ou Nice, et ils se déterminent surtout par des considérations de régime et de société. A ce point de vue, les prisons de la Seine sont particulièrement bien famées dans le monde des malfaiteurs. Nous allons voir qu'elles ne sont pas indignes de leur bonne réputation.

II.

Paris contient une maison d'arrêt et une maison de justice pour hommes, Mazas et la Conciergerie; une maison d'arrêt, de justice et de correction pour femmes, Saint-Lazare, et trois maisons de correction pour hommes, Sainte-Pélagie, la Grande-Roquette et la Santé (1). Je n'ai pas l'intention de faire la description de chacune de ces prisons. On la trouvera, sauf pour la maison de la Santé, qui n'existait pas alors, dans l'article que M. Maxime Du Camp a consacré, en 1865, aux prisons de la Seine, et là où ce maître en descriptions a passé, il ne laisse généralement pas grand'chose à glaner après lui. Je voudrais seulement m'attacher à montrer toute l'incohérence du régime qui est en vigueur dans ces prisons. Lorsqu'un département auquel certes les ressources ne manquent pas donne un pareil exemple d'insouciance et de sans-gêne avec la loi, il n'est pas très étonnant que des départemens moins fortunés en agissent de même et ne se préoccupent pas beaucoup du sort des quelques centaines de détenus qui passent par leurs prisons tous les ans. Qu'est-ce, en effet, que le mouvement des prisons du Lot ou de la Creuse comparé avec celui des prisons de la Seine, où en 1884, 2,282,472 journées de détention, soit plus du quart de tout le reste de la France, ont été subies? L'incurie dont le conseil général de la Seine, qui a charge de cette nombreuse population, fait

(1) Je crois devoir laisser de côté la Petite-Roquette, qui est spécialement affectée aux jeunes détenus et dont j'ai eu occasion de parler autrefois.

preuve depuis tant d'années, est la meilleure excuse des départemens pauvres, qui n'ont ni les mêmes ressources ni la même responsabilité.

Parlons d'abord du régime des prévenus et des accusés. Il semblerait naturel que ceux des deux sexes fussent, dans des prisons différentes, soumis au même traitement. Il n'en est rien. Prévenus et accusés du sexe masculin sont isolés à Mazas et à la Conciergerie. Prévenues et accusées du sexe féminin sont détenues en commun à Saint-Lazare. A quoi tient cette différence de traitement? A quelque considération théorique et rationnelle? Par exemple à la pensée que l'isolement est plus difficilement supportable pour les femmes? En aucune façon, mais tout uniment à ceci, qu'au temps où l'opinion publique se préoccupait fort des questions pénitentiaires, et se prononçait avec énergie en faveur du système cellulaire, c'est-à-dire pendant la période de 1830 à 1848, la gestion financière du département de la Seine était entre les mains d'hommes qui avaient le sentiment de leur responsabilité morale, et que la préfecture de police, elle-même soucieuse de ses devoirs, avait su obtenir de ces hommes l'édification d'une maison d'arrêt cellulaire. Puis les temps changèrent, les préoccupations se tournèrent d'un autre côté; le système cellulaire perdit la faveur publique et pour les femmes les choses restèrent en l'état. Pour elles, la maison d'arrêt et de justice demeure un quartier de la prison de Saint-Lazare, et quel quartier! Deux pièces basses, dont l'une est l'entresol de l'autre et communique avec celle d'en dessous par un escalier intérieur de quelques marches. Pas de jour, pas d'air. Les femmes assises sur de petites chaises basses et serrées les unes contre les autres. Peut-être pendant le jour, la surveillance assidue des sœurs de Marie-Joseph parvient-elle à empêcher les confidences et les communications trop intimes. Mais la nuit, elles sont enfermées par petits groupes de trois ou quatre dans les anciennes cellules du couvent des Lazaristes, dont on a fait autant de petits dortoirs. Là, c'est l'intimité absolue, avec absence complète de surveillance. Ce qui peut se passer dans ces dortoirs où les détenues sont enfermées dans l'obscurité pendant dix ou douze heures d'hiver, les sœurs n'en savent absolument rien, et, sans insister, je dirai qu'elles ne s'en doutent même pas. La seule précaution qui soit prise, c'est au dortoir comme à l'atelier de mettre à part des autres les femmes qui sont inscrites comme étant de mauvaise vie, et puis c'est tout.

Il y a cependant un moyen d'échapper à cette promiscuité révoltante, mais ce moyen est aussi antidémocratique que possible: c'est la pistole. Moyennant une redevance de 20 centimes par jour, les femmes obtiennent le droit de se soustraire à l'atelier commun.

A ce prix, elles n'achètent cependant pas la solitude, mais seulement le droit d'être groupées par trois ou quatre dans ces petits dortoirs dont j'ai parlé. Les femmes qui peuvent se payer cette médiocre faveur ne sont pas toujours les plus intéressantes, et souvent rien n'est moins pur que l'origine de leurs ressources. Aussi ne saurait-on imaginer de supplice plus cruel imposé à une femme qui n'a pas perdu tout sens de l'honnêteté et de la pudeur, qu'un séjour dans le quartier des prévenues et des accusées de Saint-Lazare. Rien d'étonnant que ce quartier, le plus mal installé de toute la prison, soit le théâtre des scènes les plus fréquentes et les plus tristes : larmes, colères, révoltes, qu'expliquent aussi l'état de surexcitation où sont souvent les prévenues. L'atelier des condamnées est un séjour de paix en comparaison, et il arrive parfois que telle femme, qui se faisait remarquer par son insubordination et sa violence au quartier des prévenues, devient douce et soumise dès qu'elle a passé au quartier des condamnées. Aucune catégorie de détenues n'aurait droit à plus d'égards que les femmes prévenues, innocentes ou même coupables. Aucune n'est traitée avec un tel mépris de toutes les lois de l'hygiène physique et morale.

Quant à la prison de Mazas, il faut convenir que c'est une très belle prison. Il est fort heureux qu'elle ait été construite il y a quelque quarante ans, car, d'après ce que nous venons de voir pour les femmes, il ne faut pas compter que la loi de 1875 eût reçu, en ce qui concerne les hommes, la moindre exécution dans le département de la Seine. Les longues et hautes galeries de Mazas, froides, silencieuses, sonores, ressemblent un peu à des nefs d'église. Cette ressemblance avait frappé, je crois, un pauvre diable à la tête un peu dérangée, que j'entendis un jour, pendant qu'on procédait aux formalités de son écrou, entonner d'une voix assez belle et juste la strophe bien connue du *Dies iræ :*

Lacrymosa dies illa
Qua resurget ex favilla
Judicandus homo reus.

C'était un ancien chantre d'église, devenu choriste de l'Opéra, auquel l'aspect austère des galeries de Mazas avait inspiré cette réminiscence de son ancien métier. Tout ce qu'il y gagna fut d'être enfermé dans une cellule spéciale, entièrement dépourvue de toute espèce de meubles, avec une fenêtre dormante, où l'on enferme les prévenus dont l'état mental inspire quelques inquiétudes. Le grand ennemi contre lequel il faut, en effet, lutter sans cesse à Mazas, c'est le suicide, et le suicide accompli presque toujours dans les premiers jours, parfois dans les premières heures de la détention, sans que la

solitude qui peut en favoriser l'accomplissement en puisse être cependant rendue responsable. On raconte l'histoire de détenus qui pour mettre ainsi fin à leurs jours ont fait montre d'une énergie incroyable, les uns s'étranglant avec leur mouchoir serré autour de leur cou, les autres tout simplement avec leurs propres doigts. Aussi ne saurait-on, dans l'aménagement des cellules, éviter avec trop de soin tout ce qui facilite aux détenus les attentats contre eux-mêmes. A ce point de vue, la disposition des fenêtres dans les cellules de Mazas et celle des becs de gaz laissent quelque peu à désirer. Si la maison était à refaire, il faudrait aussi modifier complètement le système des tuyaux de vidange qui met les cellules en communication les unes avec les autres. Les détenus se servent de ces tuyaux comme de porte-voix, et peuvent ainsi, à l'insu des gardiens, échanger des communications d'un bout à l'autre de la même galerie. Néanmoins, avec ces imperfections, Mazas n'en reste pas moins une prison très utile qu'il faut s'estimer heureux de posséder à Paris, où les détenus appartiennent à des catégories sociales si différentes. Si on relevait, en effet, par profession, tous les noms couchés sur le registre d'écrou de Mazas, on y trouverait d'anciens ministres mêlés à des vagabonds, et si les seconds n'apprécient pas beaucoup les avantages du système cellulaire, il n'en doit pas être de même des premiers. On doit même regretter que, malgré leur séparation habituelle, le va-et-vient de la maison amène entre les prévenus de trop fréquens contacts. Innocent ou coupable, il est pénible pour un homme de quelque éducation de se sentir dévisagé par un drôle qui le regarde d'un air narquois. A cet inconvénient, je ne connais qu'un remède : c'est le capuchon. Dans les prisons de Belgique et de Hollande, où le régime cellulaire est pratiqué avec une extrême rigidité, chaque détenu est astreint, dès qu'il sort de sa cellule, à se couvrir la tête d'une sorte de cagoule en étoffe très mince, à travers laquelle il voit assez pour se conduire et même pour reconnaître sans qu'on puisse discerner ses propres traits. La prescription n'a rien d'inhumain, et elle est imposée aux détenus dans leur intérêt même, pour leur sauver l'humiliation d'être dévisagés, et pour les préserver d'être reconnus et exploités plus tard par leurs compagnons de captivité. Néanmoins, je n'oserais en conseiller l'application à Paris. Il faut convenir, en effet, que l'impression qu'on éprouve à voir passer, même dans les couloirs d'une prison, ces personnages muets, masqués et mystérieux, ne laisse pas d'être assez étrange. Il suffirait que Mazas fût visité par un philanthrope trop impressionnable pour qu'il écrivît le lendemain une lettre dans les journaux et pour qu'il soulevât la sensibilité publique contre une mesure dont l'exagération apparente pourrait faire tort au système cellulaire lui-même.

Je ne dirai rien du régime des accusés. Je ne pourrais, en effet, que me répéter en constatant à nouveau la contradiction qui existe entre le régime des accusés du sexe masculin, séparés des prévenus comme le veut la loi, dans la prison cellulaire de la Conciergerie, et le régime des accusées du sexe féminin, mélangées avec les prévenues dans le quartier commun de Saint-Lazare. C'est la même contradiction, aussi injustifiable et aussi choquante. Quant au régime des condamnés, il offre, à défaut d'autre, l'intérêt de la diversité. Il n'y a pas moins, en effet, de trois systèmes différens appliqués aux condamnés dans les prisons de la Seine : la promiscuité de jour et de nuit à Saint-Lazare et à Sainte-Pélagie, la promiscuité de jour avec isolement de nuit à la Grande-Roquette et dans une moitié de la maison de la Santé, enfin l'isolement de jour et de nuit dans l'autre moitié de cette même maison de la Santé. On ne reprochera pas du moins au système pénitentiaire français de pécher par esprit d'uniformité et de manquer d'éclectisme.

Finissons-en d'abord avec cette sentine parisienne qui s'appelle la prison de Saint-Lazare. Je laisse de côté cette grande division affectée aux femmes inscrites sur les registres de la police, qui y sont détenues ou soignées administrativement. Ce n'est pas que la coexistence dans la même prison de deux quartiers si différemment peuplés soit sans présenter de sérieux inconvéniens. Il n'est pas bon de rapprocher ainsi des prostituées les condamnées de droit commun. Mais l'organisation du quartier des prostituées soulève des questions de police et d'assistance qui nous entraîneraient trop loin. Restons donc dans le quartier des condamnées. Nous y retrouvons la même division assez récemment introduite par un nouveau directeur, que nous avons déjà rencontré au quartier des prévenues, entre les condamnées ordinaires et celles qui sont de plus inscrites sur les registres de la police. Il y a, comme on peut penser, beaucoup de ces dernières qui se rendent coupables de délits de droit commun : ivresse, outrage, complicité de vol, etc. On a soin de les mettre dans des ateliers différens. Les unes et les autres sont au reste revêtus du même costume grossier, dont la parité est une rude épreuve pour beaucoup de détenues habituées au raffinement de l'élégance parisienne. Elles sont astreintes à la même règle du travail et du silence. Cette dernière règle est, au reste, illusoire. En réalité, ce qui est prohibé, c'est la conversation bruyante ; mais il est impossible d'empêcher les propos échangés à voix basse, surtout dans les ateliers où les femmes travaillent à la mécanique, étroitement serrées les unes contre les autres. On peut penser quelle est la nature des confidences qui s'échangent entre elles, des influences qui s'exercent et des relations qui peuvent se nouer. A supposer même qu'un silence rigoureux pût être obtenu à l'ate-

lier, à quoi servirait ce silence lorsque les détenues ont toute facilité pour se livrer à la conversation, et à quelles conversations! pendant la nuit. Comme les prévenues, les condamnées sont, en effet, enfermées dès la nuit close, par groupes de cinq ou six, dans des chambrées où elles n'ont rien autre chose à faire que d'échanger leurs confidences et leurs souvenirs. Ici, cependant, les sœurs de Marie-Joseph, et en particulier l'intelligente supérieure qui est en ce moment à la tête de la maison, trouvent à exercer cette appréciation des nuances de la corruption, dont elles ont l'expérience ou plutôt l'intuition. Entre ces brebis toutes plus ou moins galeuses, elles s'efforcent de distinguer celles dont le mal est encore guérissable et celles qui sont devenues incurables. Elles évitent de parquer les unes avec les autres, et s'appliquent au contraire à enfermer ensemble, dans les mêmes chambrées, celles qui paraissent à peu près également contaminées. C'est là, sans doute, un palliatif, mais combien d'erreurs peuvent être commises dans ces appréciations nécessairement très superficielles! Aussi est-il profondément regrettable qu'il soit impossible d'assurer le bienfait de la solitude tout au moins à celles qui le demandent. Le mot *impossible* n'est cependant pas tout à fait exact. Il existe à Saint-Lazare un long couloir sombre sur lequel s'ouvre la porte d'un certain nombre, je ne peux pas dire de cellules, mais de boîtes, prenant de l'autre côté air et lumière sur un balcon en bois dont elles sont séparées par un grillage en fer. On dirait des petites cages à bêtes fauves. Dans ces cages, il y a place pour un petit lit et un tabouret, pas davantage. Elles servent habituellement au coucher d'un certain nombre de détenues. Mais, dans certains cas exceptionnels, à la condition qu'elle le demande avec instance, à la condition qu'il ne fasse ni trop froid, car ces cages ne sont pas chauffées, ni trop chaud, car elles sont étouffantes, à la condition, enfin, que la détention soit de courte durée, car à la longue il n'y en a pas une dont la santé y résistât, le directeur, par une faveur grande dont il ne fait que très rarement usage, peut autoriser telle ou telle détenue à subir dans une de ces cages la totalité de sa peine. Voilà à quel prix dans la ville-lumière, en l'an de grâce 1887, une femme coupable d'une faute peut-être excusable peut obtenir d'être soustraite au contact le plus dégradant. Il ne faut pas se lasser de dénoncer ce scandale de la prison de Saint-Lazare, parce que des protestations réitérées sont la seule manière d'obtenir qu'on y mette fin. Il a fallu quarante ans pour obtenir la fermeture de la hideuse maison de Saint-Denis. Peut-être en faudra-t-il autant pour obtenir la fermeture de Saint-Lazare. On ne saurait donc s'y mettre trop tôt ni à trop fréquentes reprises.

La prison de Sainte-Pélagie nous offre un système plus simple encore, celui de la promiscuité absolue entre toutes les catégories de détenus. Cette prison de Sainte-Pélagie, qui est un ancien couvent aucunement aménagé pour sa destination nouvelle, avait autrefois une certaine célébrité; c'était la prison réservée aux détenus politiques, condamnés pour délits de presse ou autres. Il y a un vieil article d'Armand Carrel, si je ne me trompe, qui eut autrefois un grand retentissement, et qui commence ainsi : « Comprenez-vous Pélagie? » Carrel déclarait n'y rien comprendre, et préférer les plombs de Venise ou les cachots du Spielberg, dont il est vrai qu'il n'avait jamais tâté. Depuis cette date, le nombre de ceux qui ont eu occasion de comprendre ou de ne pas comprendre Pélagie a singulièrement diminué. La mode n'est plus aux procès de presse, et quelques pauvres diables d'anarchistes, qu'on condamne de temps à autre pour l'exemple, occupent seuls aujourd'hui le quartier des « politiques. » Ce ne sont pas les directeurs qui le regrettent : « J'aimerais mieux avoir à faire à cent forçats qu'à dix détenus politiques, » me disait un jour l'un d'entre eux. Mais comme un jour ou l'autre la mode pourrait changer, force est bien de laisser subsister le quartier des politiques, que ceux-ci partagent avec les « dettiers, » c'est-à-dire avec les individus ayant encouru la contrainte par corps pour non-paiement d'amendes envers l'état ou de dommages-intérêts envers les particuliers. Cela est regrettable, car le quartier des politiques est beaucoup trop spacieux pour le peu de détenus qui l'habitent, tandis que celui des condamnés de droit commun présente le spectacle d'un encombrement dont il est difficile de donner une idée. La prison de Sainte-Pélagie a été évaluée, en 1859, comme pouvant contenir au moins 500 détenus; elle en contient aujourd'hui, en moyenne, plus de 700. Dans ces conditions, ce n'est plus une prison : c'est une auberge mal tenue. Les neuf ateliers de la maison ne sont pas assez spacieux pour contenir tous les détenus, et il s'en faut, d'ailleurs, que ces ateliers soient toujours pourvus de travail. Aussi les détenus débordent-ils dans l'unique préau, dans les chauffoirs (assez improprement appelés, car ils ne sont pas chauffés), dans les passages et presque dans les corridors. Près de la moitié de l'effectif de la maison bagnenaude ainsi toute la journée, se promenant, causant, fumant à sa guise, sous la surveillance illusoire d'un seul gardien. Dans les ateliers, généralement sombres et malsains, la surveillance n'est guère plus efficace. Il en est où les détenus sont livrés complètement à eux-mêmes, faute d'un nombre de gardiens assez grand pour en mettre un par atelier. A quoi servirait, du reste, la surveillance de jour, lorsqu'il n'y a pas de surveillance la nuit? La prison de

Sainte-Pélagie ne comprend que deux dortoirs, plus un certain nombre de chambrées qui rappellent celles de Saint-Lazare. Dans ces chambrées, les détenus couchent par petits groupes, qui s'élèvent de trois à dix ou douze, sans qu'il soit fait entre eux, comme à Saint-Lazare, aucun triage, même sommaire. La seule précaution prise consiste à faire coucher, dans un dortoir à part, les jeunes gens à figure un peu imberbe et efféminée, précaution assez illusoire, du reste, la promiscuité nocturne, sans surveillance, ne valant guère mieux pour ces jeunes gens que le mélange avec les autres catégories de détenus. Dans ces dortoirs ou dans ces chambrées, les détenus passent, suivant la saison, de dix à douze heures, oisifs, dans l'obscurité, condamnés en quelque sorte aux conversations et aux intimités malsaines. Dans un milieu aussi putride, il est impossible que la corruption ne fermente pas, et si quelques germes d'honnêteté subsistaient dans le cœur d'un de ces détenus, au bout de peu de temps il sera, comme les autres, gagné par la pourriture. Aussi la préfecture de police, qui ne nourrit aucune illusion sur le déplorable régime de cette maison, s'est-elle efforcée pendant quelque temps d'y concentrer les récidivistes, en réservant pour la Santé, dont je parlerai tout à l'heure, les condamnés pour une première faute. Mais il a fallu bientôt renoncer à ce système, à cause de l'encombrement qui se produisait, suivant les circonstances, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre maison, et aujourd'hui le Dépôt déverse impartialement son contenu, les trois premiers jours de la semaine, à la Santé, et les trois derniers à Sainte-Pélagie. Lorsque j'ai visité cette dernière prison, je me suis trouvé assister, par hasard, à l'arrivée des détenus qui descendaient de la voiture cellulaire. Après leur inscription au greffe sur le registre d'écrou, on les alignait un à un dans le chemin de ronde à la porte du vestiaire, où ils pénétraient tour à tour pour se dépouiller de leurs effets personnels et revêtir la livrée de la prison. Comme je regardais ces figures sur lesquelles ne se peignait guère que l'effronterie et l'insouciance, j'avisai cependant un jeune homme à la physionomie assez fine, à la mise décente, et qui avait tout l'aspect de l'ouvrier parisien intelligent et laborieux. Je lui adressai la parole, et il me conta son histoire fort simple. Il avait, dans une rixe d'atelier, assez grièvement blessé un de ses camarades, et il avait été condamné pour ce fait à deux mois de prison. Celui-là entrait en prison honnête homme ; qui sait si Sainte-Pélagie n'aura pas fait de lui un coquin ?

Transportons-nous maintenant à la prison de la Grande-Roquette, qui, de son nom administratif, s'appelle le Dépôt des condamnés. Ainsi que ce nom l'indique, la destination primitive de cette pri-

son était de recevoir en dépôt les condamnés correctionnels à plus d'un an et les réclusionnaires attendant leur transfèrement dans les maisons centrales, ainsi que les forçats à destination de Cayenne ou de la Nouvelle-Calédonie. A cette population se sont ajoutés depuis les correctionnels récidivistes, condamnés à plus de trois mois de prison. La Grande-Roquette avait été aménagée en vue de l'isolement des détenus pendant la nuit, avec travail en commun pendant le jour. Certes, cet état de choses vaut en lui-même infiniment mieux que la promiscuité pure et simple, de jour et de nuit, qui règne à Sainte-Pélagie. Mais il n'y faut pas voir une application du système célèbre auquel la grande prison américaine d'Auburn a donné son nom, et qui a été opposé pendant longtemps au système cellulaire. L'idée mère du système d'Auburn était d'empêcher toute communication entre les détenus, en leur imposant un silence tellement absolu et rigoureux, que jamais aucune parole ne s'échangeât entre eux. Or il s'en faut que le silence absolu soit la règle de la Grande-Roquette. Tout d'abord les fenêtres des cellules sont construites de telle façon que la conversation y est possible, facile même, d'une cellule à l'autre. Bien plus, elle est autorisée, depuis l'heure où les détenus remontent de l'atelier ou du préau, jusqu'à l'heure de l'extinction des feux, et il n'est pas douteux, malgré les rondes de surveillance qui passent de temps à autre dans les couloirs, que ces communications ne continuent fort avant dans la nuit. On ne saurait, en effet, demander aux détenus de consacrer au sommeil les dix à douze heures qu'ils passent en moyenne dans ces cellules. Souvent, d'ailleurs, l'encombrement de la maison oblige à utiliser trois dortoirs en commun, qui sont tenus en réserve, ou à mettre deux détenus par cellule, ce qui est le pire des expédiens. Mais l'absence de communication fût-elle absolue pendant la nuit, la promiscuité des détenus pendant le jour détruirait tous les avantages de ce système. Il en est, en effet, de la Grande-Roquette comme de Sainte-Pélagie : les ateliers ne peuvent pas contenir toute la population de la maison, et près d'un tiers des détenus subit sa peine lâché en liberté dans l'unique préau de la prison. C'est le même spectacle de désœuvrement et de flânerie que présentent les préaux de Sainte-Pélagie. A voir ces individus qui mangent, causent et se promènent la pipe ou la cigarette à la bouche, on dirait des ouvriers dans un chantier à l'heure du repos, n'étaient la bassesse de leur physionomie et l'aspect uniforme que leur donne la livrée de la prison. Notons en passant que cette tolérance de fumer n'existe que dans les prisons de la Seine et n'est accordée dans aucun autre lieu de détention. C'est là ce qui leur vaut leur bonne renommée, dans le monde des malfaiteurs, ainsi que la qualité meilleure de la nour-

riture et d'une façon générale le relâchement de la discipline, comparée surtout, comme nous le verrons, à celle des maisons centrales. A voir la mansuétude avec laquelle on traite en particulier cette population de la Grande-Roquette, on ne se douterait guère qu'elle contient ce qu'il y a peut-être de plus redoutable dans toutes les prisons de France, le malfaiteur parisien. Si l'un de nos romanciers modernes avait voulu, comme l'ont fait autrefois Eugène Suë et Balzac, reproduire quelques scènes de la vie de prison, c'est là qu'il aurait dû placer ses Chourineur et ses Vautrin. Mais je crois que M. Zola lui-même reculerait devant la crudité du dialogue. Depuis le commencement de cette année, la Grande-Roquette a été débarrassée cependant de son élément le plus redoutable et le plus turbulent, les forçats, à la suite d'une révolte dont ceux-ci avaient été les instigateurs et dont le motif jette un jour curieux sur les mœurs de nos prisons. Le brigadier qui a la police intérieure de la maison avait jugé bon de transférer de la cour commune au quartier dit des *séparés* un jeune garçon de dix-huit ans, objet de leurs préférences. Le lendemain, le brigadier fut entouré de toute une bande de forçats en révolte, qui voulaient attenter à ses jours, et il ne dut la vie qu'à l'intervention d'un détenu, qui s'écria qu'après tout le brigadier était un brave homme et qu'il avait eu raison (1). Depuis cette révolte, les forçats sont transférés à la Santé, où ils attendent en cellule l'époque de leur départ. Mais la Grande-Roquette n'en continue pas moins de contenir l'écume des prisons de la Seine : les correctionnels récidivistes et les réclusionnaires. Ceux d'entre eux qui ont déjà tâté du régime des maisons centrales et qui s'apprêtent à y retourner jouissent des quelques mois qu'ils passent sous cette discipline relâchée : ils savent que ce sont leurs derniers beaux jours.

La maison de la Santé est une prison relativement nouvelle, puisqu'il n'y a pas vingt ans qu'elle est ouverte, et elle a du moins le mérite d'avoir été construite en vue de cette destination spéciale. Mais il faut avouer que c'est une bien singulière construction. On dirait qu'on a voulu, à grand renfort de moellons et de millions, laisser aux générations futures un souvenir durable de nos tergiversations pénitentiaires. La prison de la Santé a été élevée pendant les dernières années de l'empire, c'est-à-dire à une époque où l'opinion publique s'était tout à fait désintéressée du régime des prisons, et laissait l'administration maîtresse d'agir

(1) Le quartier des séparés est affecté aux révélateurs et aussi aux condamnés à mort graciés. Les uns seraient exposés aux mauvais traitemens de leurs compagnons et les autres seraient l'objet d'une trop flatteuse attention.

comme elle l'entendait. Le ministre de l'intérieur tenait pour le système de la séparation par quartier, qu'avait prôné, en 1853, une circulaire de M. de Persigny. Mais la préfecture de police avait conservé pour le système cellulaire de secrètes tendresses. Il en résulta une transaction, et la Santé devint une maison à double fin, mi-partie prison cellulaire, mi-partie prison en commun ; je devrais même dire à triple fin, car le quartier en commun est aménagé de telle sorte qu'on y pratique à la fois le système de la promiscuité de jour et de nuit et celui de l'isolement pendant la nuit avec le travail en commun pendant le jour. Ce monument d'incohérence et de contradiction a coûté 8 millions. Aussi, tandis qu'on peut espérer de voir Saint-Lazare et Sainte-Pélagie disparaître prochainement devant la réprobation générale, il faut s'attendre, au contraire, à voir la Santé triompher des siècles par sa durée : *durando vincere sæcla.* Et cependant le quartier commun de la Santé ne vaut guère mieux, au point de vue moral, que Sainte-Pélagie ou la Grande-Roquette. A quoi sert, en effet, d'isoler les détenus pendant la nuit, si on les laisse communiquer librement pendant le jour? Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, l'isolement pendant la nuit n'a de raison d'être que si, pendant le jour, une discipline sévère prévient toute communication entre les détenus. Mais si on les laisse vaguer librement pendant le jour, à quoi bon les isoler pendant la nuit? Or, c'est le cas à la Santé, comme à Sainte-Pélagie, comme à la Grande-Roquette : un bon tiers des détenus sont inoccupés dans les préaux, causant et fumant à leur aise, sans être astreints à aucun travail. Il est même inouï, disons-le à ce propos, que le cahier des charges de l'adjudicataire des travaux soit rédigé de telle sorte qu'il lui soit loisible de faire travailler ou non les détenus suivant qu'il y trouve son profit commercial. Le travail fait, pour les détenus, partie de la peine, et on ne saurait admettre que cette peine change de nature et devienne plus ou moins sévère suivant qu'un entrepreneur y trouve ou non son intérêt. Quant à la séparation par quartiers et par catégories qu'on s'efforce d'établir entre les détenus suivant qu'ils ont été condamnés pour mendicité, vagabondage, délits contre les mœurs ou vol, etc., c'est une mesure assez illusoire, car il s'en faut que, moralement, ces catégories soient aussi distinctes qu'elles le peuvent paraître dans un règlement de prison. D'ailleurs, ces catégories débordent les unes sur les autres, et lorsqu'un quartier est encombré, le trop-plein en est évacué sur le quartier voisin, au mépris des catégories. Ajoutons que tous les détenus du quartier commun ne sont pas isolés pendant la nuit ; en plus des cinq cents cellules dont j'ai parlé, il y a quatre grands dortoirs communs qui sont toujours pleins et sur lesquels aucune surveillance n'est exer-

cée pendant la nuit. Le régime de la promiscuité pure et simple, et celui de l'isolement pendant la nuit avec travail ou promenade en commun pendant le jour, se partagent donc fraternellement toute une moitié de la prison de la Santé, sans qu'il soit possible de dire pourquoi on isole ceux-ci pendant la nuit, pourquoi on met en commun ceux-là. Au fond et malgré une apparence plus favorable qui tient à ce que les préaux sont plus aérés et les ateliers plus grands, le quartier commun de la Santé ne vaut guère mieux que Sainte-Pélagie ou la Grande-Roquette. Les détenus y trouvent les mêmes facilités pour nouer ensemble des relations dangereuses. Il arrive souvent, en effet, que le noyau de ces bandes de malfaiteurs qui ravagent Paris ou la banlieue s'est formé dans les prisons de la Seine. C'est là que les héros de ces bandes ont fait connaissance. Ils se donnent rendez-vous à leur sortie et mettent en commun l'expérience et les talens qui les conduiront à la cour d'assises. L'argent qui a été dépensé dans le quartier commun de la Santé est donc de l'argent fort mal employé. Il n'en est pas de même du quartier cellulaire.

III.

Le quartier cellulaire de la Santé a du moins ce mérite d'être aménagé en vue d'un régime déterminé qui a eu longtemps la faveur publique. Les vicissitudes du système cellulaire en France sont un des exemples les plus frappans de l'influence qu'exerce sur toutes les questions, même les plus graves, cette puissance tyrannique qui a nom : la mode. La cellule est, dans notre pays, un article d'importation rapporté par M. de Tocqueville au retour du fameux voyage auquel on doit *la Démocratie en Amérique*. Cet article fut très fort goûté pendant toute la durée du gouvernement de Juillet, non pas seulement par tous ceux qui avaient fait des questions pénitentiaires une étude spéciale, mais par cette opinion un peu irréfléchie qui est également prompte à s'engouer et à se dégoûter sans raison. M. de Tocqueville fut à la chambre des députés rapporteur d'un projet de loi qui portait jusqu'à douze ans la durée des peines de toute nature qui pourraient être subies en cellule, et la commission de la chambre des pairs allant plus loin, sur la proposition de M. Bérenger, proposait d'appliquer le régime de l'isolement absolu, même aux peines perpétuelles. L'adoption définitive de ce régime paraissait tellement assurée qu'un certain nombre de départemens, allant au-devant de la loi, transformaient leurs prisons en maisons cellulaires, et que le ministre de l'intérieur refusait de donner son approbation à tout plan de réparation ou de reconstruction qui ne

serait pas disposé en vue de ce nouveau système. Mais la révolution de février, en tournant d'un autre côté les préoccupations de l'opinion publique, mit un terme à ce mouvement, que l'avènement du régime impérial devait arrêter complètement. On put s'apercevoir à cette époque qu'un mouvement en sens contraire s'était même opéré dans les esprits, un peu effrayés peut-être par les excès auxquels les adeptes du système cellulaire s'étaient laissé entraîner. Personne ne s'émut, — il est vrai qu'en 1853 on ne s'émouvait pas de grand'chose, — d'une circulaire par laquelle le ministre de l'intérieur, M. de Persigny, détruisant l'œuvre de ses prédécesseurs, substituait au système de l'emprisonnement individuel celui de la séparation par quartiers. En même temps, des publications aux allures scientifiques et officielles à la fois battaient en brèche l'idée même du système, et affirmaient sur la foi de chiffres erronés que la solitude conduit les prisonniers au suicide ou à la folie. Cette même opinion publique, qui s'était passionnée pour le système cellulaire, se laissa convaincre par une affirmation banale : « Le système cellulaire rend fou. » Cette idée préconçue fut une des principales difficultés auxquelles vint se heurter, en 1875, le petit groupe d'hommes qui, soucieux du déplorable état de nos prisons départementales, proposèrent à l'Assemblée nationale de commencer par la transformation de ces prisons la réforme de notre système pénitentiaire. C'est à deux d'entre ces hommes que revient surtout l'honneur d'avoir combattu efficacement un préjugé aussi tenace et fait taire les scrupules de beaucoup de bons esprits : à M. Voisin, aujourd'hui conseiller à la cour de cassation, et à M. le sénateur Bérenger. M. Voisin avait entrepris à travers les prisons de la Belgique et de la Hollande un consciencieux voyage, durant lequel j'ai eu l'honneur d'être son compagnon. L'expérience de nos voisins lui a permis de démontrer, dans un substantiel rapport, la parfaite innocuité de l'isolement prolongé pendant plusieurs années. M. Bérenger a fait la même preuve d'après l'expérience, plus restreinte, il est vrai, poursuivie en France dans les prisons de la Seine, et il a démontré victorieusement que l'emprisonnement cellulaire n'avait pas à son compte un plus grand nombre de cas de folie que l'emprisonnement en commun. Son rapport préliminaire à la loi de 1875 et celui de M. Voisin constituent en quelque sorte les pièces à conviction de la législation nouvelle qui a soumis au système cellulaire les prévenus, les accusés et condamnés à un an de prison et au-dessous. J'ai déjà expliqué les raisons qui ont paralysé en quelque sorte la mise en pratique de cette législation. Mais, dans les trop rares prisons où elle a été appliquée, l'expérience a été pleinement satisfaisante. La preuve en est dans la collection

des rapports adressés à M. le directeur de l'administration pénitentiaire par les directeurs des quelques prisons cellulaires départementales, rapports dont celui-ci a eu l'heureuse idée de publier la collection. Dans cette collection figure un rapport, malheureusement trop court, du directeur de la Santé, qui du reste ne relève point directement du directeur de l'administration pénitentiaire (1). Je voudrais qu'il me fût possible de combler les lacunes de ce rapport et de faire pénétrer mes lecteurs dans la vie intérieure de cette grande prison, la plus importante de France par le nombre de ses cellules, et la plus intéressante par la diversité de la population qu'elle contient. Mais c'est là une entreprise difficile, pour ne pas dire impossible. Sans doute, il me serait très facile, comme à tout visiteur, de dire que le quartier cellulaire de la Santé se compose de quatre galeries aboutissant à un pavillon central, que chaque galerie contient deux étages de cellules reliées par un corridor en bois, et que le cube d'air de chaque cellule est de 20 mètres; il me serait très facile également de décrire le costume des détenus ou de donner la composition de leur nourriture, en distinguant les cinq régimes maigres des deux régimes gras, et d'entrer dans d'autres détails de même nature et de même intérêt. Mais il me semble que, si j'étais mon propre lecteur, tous ces renseignemens me laisseraient parfaitement indifférent. Ce que je demanderais à sa place, ce serait qu'au lieu de me promener dans ces tristes et silencieuses galeries, on ouvrît pour moi les portes de ces cellules derrière lesquelles un léger bruit vous révèle à peine la présence d'un être humain, et qu'on me fît du même coup pénétrer dans la conscience de ces hommes, soumis du jour au lendemain à un régime qui doit leur sembler aussi étrange. Quelle est l'influence de la solitude sur ces âmes, les unes passionnées, les autres inertes, les unes compliquées, les autres grossières? Quel effet produit sur ceux qui ont reçu quelque éducation ou, au contraire, sur ceux qui sont restés à l'état fruste et primitif, ce perpétuel tête-à-tête avec eux? Mais à ces questions le directeur de la prison pourrait seul répondre. Encore le pourrait-il? A vrai dire, j'en doute un peu, et e dirai très franchement pourquoi, sans crainte de blesser personne, car mes observations ne visent, bien entendu, qu'une organisation administrative et un état général des esprits. Pour mieux

(1) Suivant une organisation souvent critiquée, bien qu'elle ait, sous certains rapports, sa raison d'être, les prisons de la Seine sont groupées sous l'autorité du préfet de police, qui correspond directement à leur sujet avec le ministre de l'intérieur. Un décret tout récent vient de modifier cette organisation. Mais il est encore trop tôt pour apprécier les conséquences que pourra produire ce décret s'il est mis à exécution.

les faire entendre, je tirerai d'abord comparaison de ce qui se passe dans un pays voisin.

Le hasard m'a fourni tout récemment l'occasion de visiter à nouveau la principale prison cellulaire de la Hollande, celle d'Amsterdam, et de causer longuement avec le président de la commission qui l'administre; car, en Hollande, il en est des prisons comme de tous les autres établissemens publics ou privés. Ce sont des commissaires, — des *régents*, suivant la vieille expression, — qui les dirigent, et la Hollande est demeurée en cela fidèle aux traditions d'indépendance administrative qui ont fait autrefois sa force et son honneur. Le directeur de la prison n'est que l'agent de la commission, et le président demeure le personnage principal. Je n'avais pas besoin, au reste, de cette seconde visite et des renseignemens que le président de la commission a bien voulu me donner pour savoir qu'en Hollande l'emprisonnement cellulaire est un système, et que ceux-là qui sont chargés de le mettre en pratique ont une confiance profonde dans son efficacité (1). Mais pour eux la cellule n'est qu'un moyen et la solitude imposée au détenu n'a qu'un but : c'est de le soustraire à des contacts pernicieux, et de le mieux préparer à subir une influence moralisante. Le détenu n'est pas laissé à lui-même dans sa cellule, à son abattement, à ses remords, ou, au contraire, à son insouciance et à sa perversité. Le directeur et les membres de la commission de surveillance administrative sont en relations personnelles avec lui ; ils le connaissent, ils savent à quelle catégorie morale ou sociale il appartient et dans quelles dispositions il subit sa peine. Le temps passé dans la cellule doit lui être profitable, et rien n'est négligé pour atteindre à ce résulsultat. Le détenu ne doit pas rester oisif un seul jour. On s'ingénie à lui trouver des occupations qui puissent lui convenir, et on y parvient dans une ville qui n'offre cependant pas pour le travail d'aussi grandes ressources que Paris. Son instruction, ce qui est fréquemment le cas, laisse-t-elle à désirer? Tous les jours, un instituteur vient s'asseoir auprès de lui dans sa cellule et lui donner sa leçon. Des livres choisis avec soin sont mis à sa disposition et fréquemment renouvelés. Mais si l'instruction a sa place, la religion a aussi la sienne, et c'est même le principal moyen d'action. Une bible et un livre de cantiques si le détenu est protestant, un livre de messe s'il est catholique, font partie, en quelque sorte, du mobilier de la cellule, tout comme le lit et la table. Le pasteur et l'aumônier ont librement accès dans la prison et sont en relations

(1) Le nouveau code pénal de Hollande vient de porter de deux à cinq ans la durée de la peine qui peut être subie en cellule.

personnelles avec tous les détenus. Ils sont aidés dans leur tâche par une société charitable pour l'amélioration des prisonniers, qu'anime le même esprit de zèle évangélique. L'état n'hésite pas à s'imposer des sacrifices considérables pour assurer la dignité et même l'éclat des cérémonies du culte. C'est ainsi qu'une chapelle cellulaire, où tous les détenus peuvent assister aux offices sans se voir, vient d'être construite à côté de la prison, sur la demande expresse de la commission administrative. La commission avait trouvé peu convenable que les détenus assistassent à la messe ou au sermon de l'intérieur de leurs cellules, en n'ayant vue sur l'autel ou la chaire que par leur porte entre-bâillée, et elle espérait que les offices religieux produiraient sur eux plus d'impression s'ils y assistaient dans un édifice spécial. L'état est entré dans cet ordre d'idées, et la chapelle cellulaire a été construite sur les plans de la commission. Je pourrais entrer dans des détails plus minutieux et qui ne laisseraient pas d'être intéressans; mais ce que je viens de dire suffit pour montrer dans quels sentimens, avec quel sérieux, avec quelle foi, le système cellulaire est compris et pratiqué dans les prisons de la Hollande.

Les choses se passent-elles ainsi à Paris, et en particulier dans la prison de la Santé? Non, et cela ne saurait être. Tout d'abord, aucun des fonctionnaires de l'administration des prisons de la Seine, depuis les plus haut placés jusqu'aux plus humbles, ne saurait prendre l'emprisonnement cellulaire très au sérieux, lorsqu'ils savent parfaitement que, si telle catégorie de détenus y est soumise et non pas telle autre, ce n'est pas en exécution d'une idée préconçue, mais parce que le hasard en a décidé ainsi. C'est le cas en particulier pour le directeur et les gardiens de la maison de la Santé, qui, dans la même prison, pratiquent deux systèmes différens. Comment cet éclectisme ne les rendrait-il pas un peu sceptiques? Ce n'est pas que, dans l'intérieur même de la prison, la répartition des détenus entre le quartier cellulaire et le quartier commun soit laissée au hasard ou à l'inspiration du directeur. Un règlement bien conçu prescrit de mettre en cellule d'abord tous ceux qui le demandent, puis les individus âgés de moins de vingt ans, les condamnés pour tous faits de mœurs, quel que soit leur âge, enfin les individus condamnés pour la première fois. Mais directeur et gardiens savent parfaitement que, si ces mêmes individus, qu'on met en cellule à la Santé, avaient été condamnés l'un des trois premiers jours de la semaine et non pas l'un des trois derniers, ils seraient détenus en commun à Sainte-Pélagie. Lorsque l'administration dont ils relèvent, dominée par une situation de fait qui s'impose à elle, leur donne l'exemple de cette indifférence, on ne saurait leur de-

mander d'attacher à l'application de tel ou tel système plus d'importance qu'elle n'en attache elle-même.

Ce n'est pas tout. A supposer même, — ce qui serait bien extraordinaire, — que le directeur de la Santé fût un théoricien et un croyant du système cellulaire, il ne pourrait pas grand'chose pour en améliorer l'application. La prison qui lui est confiée contient en moyenne 1,000 détenus, 500 au quartier cellulaire, 500 au quartier commun, quand l'effectif ne s'élève pas au-delà. Tout son temps est absorbé par les questions d'administration générale que fait naître à chaque instant la garde et l'entretien d'un personnel aussi nombreux : correspondance avec la préfecture de police, rapports avec les entrepreneurs, maintien général du bon ordre et de la discipline. Nouer des relations personnelles avec les détenus n'est pas chose qu'on puisse lui demander. Ils lui sont expédiés par charretées. Ce n'est pas lui qui les reçoit à leur arrivée, ce sont les employés du greffe. Après leur inscription sur le registre d'écrou, c'est le gardien-chef qui les répartit dans les différens quartiers de la maison. Quant au directeur, il n'est appelé à les connaître personnellement que s'ils demandent à communiquer avec lui ou si leur détention donne lieu à quelque incident. Aucun règlement ne lui fait une obligation de s'enquérir de l'effet moral que la solitude produit sur chacun, et si une obligation de cette nature était de celles qui peuvent être inscrites dans un règlement, il lui serait matériellement impossible de s'en acquitter. A moins de circonstances exceptionnelles, il n'intervient guère dans la vie des détenus que pour les punir s'ils troublent la discipline, ou bien, au contraire, pour leur accorder quelque amélioration de régime si leur santé est affectée par la détention. D'une façon générale, les directeurs des prisons de la Seine sont très humains et enclins vis-à-vis des détenus à une douceur qui peut aller parfois jusqu'à la faiblesse ; mais pour eux tous, pour celui de la Santé comme pour les autres, les détenus ne sont et ne peuvent être généralement que des numéros.

Restent, si nous avons toujours présente à l'esprit la comparaison avec le régime des prisons hollandaises, les visites qu'ils peuvent recevoir de l'instituteur, des personnes charitables et de l'aumônier. D'instituteur, il n'y en a pas eu pendant longtemps à la prison de la Santé. On n'en a nommé un que depuis peu, et il serait assez naturel que, l'instruction étant obligatoire partout, elle le fût également dans la prison. Mais, en réalité, elle est donnée à ceux-là seulement qui la réclament et dans le quartier commun. L'instituteur ne donne pas de leçons individuelles dans les cellules. Quant aux personnes charitables, cela est plus simple encore : il n'y en a pas. On ne trouve pas attachée au quartier cellu-

laire de la Santé, comme à la prison d'Amsterdam, une société spéciale qui s'occupe de l'amélioration des prisonniers et les visite pendant leur détention. Il est singulier que dans ce Paris si fécond, si ingénieux en bonnes œuvres, cette forme de la charité ne tente pas davantage les personnes dévouées. Il y aurait là cependant beaucoup de bien à faire par l'influence directe de l'homme sur l'homme, de l'âme sur l'âme. La cellule se prête merveilleusement à cette influence. Je ne suis pas de ceux qui croient que la solitude moralise. On dit, il est vrai, qu'elle permet à l'homme d'écouter la voix de sa conscience. Mais si sa conscience ne lui dit rien? — Si elle est engourdie, paralysée, quelle voix entendra-t-il? — Celle de ses passions et de ses haines. Ou bien, tout simplement, il passera dans un état d'inertie morale et d'abêtissement cette période de réclusion, et si elle est sans dommage pour lui, ce qui est déjà beaucoup sans doute, elle sera aussi sans profit. Il est rare que la conscience se réveille sans qu'on lui parle, et pour lui tenir le langage à la fois sévère et affectueux qui est propre à la tirer de son assoupissement, je ne sais si la parole du laïque n'est pas, dans certains cas, plus efficace que celle du prêtre, surtout auprès du détenu parisien, toujours un peu méfiant vis-à-vis de tout ce qui porte soutane, et volontiers enclin à croire que c'est le métier des *curés* de prêcher, comme c'est celui des apothicaires de vendre des drogues. La charité laïque aurait là une belle occasion de s'exercer; mais, jusqu'à présent, elle semble un peu endormie. Il faut reconnaître que, pendant longtemps, elle n'a pas reçu beaucoup d'encouragemens, et je ne sais si, il y a un certain nombre d'années, la préfecture de police eût sans difficulté ouvert la porte des prisons aux fréquentes visites des membres d'une société charitable. Ces traditions sont changées aujourd'hui, et il n'y aurait qu'à pousser cette porte. Mais bien peu se présentent pour le faire (1), et c'est assurément le cas de rappeler cette parole mélancolique de l'Évangile : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. »

Reste l'aumônier. L'aumônier est encore un des fonctionnaires de la prison. Peut-être n'en sera-t-il pas bien longtemps ainsi, car la commission du budget, en quête d'économies, n'en a pas trouvé de meilleure à faire que de supprimer les aumôniers des prisons départementales. Mais, pour le moment, il a le droit de pénétrer dans la prison, d'entrer en relations librement avec les détenus, et il n'est pas obligé d'attendre, comme le propose le rapporteur de la

(1) Il existe deux sociétés de dames visiteuses à Saint-Lazare et une société de patronage des détenus protestans dont quelques membres visitent les détenus de leur religion. Il n'existe pas d'œuvres spéciales pour les détenus catholiques, et la société générale de patronage ne s'occupe du détenu qu'à sa sortie de prison.

commission du budget, que le détenu le fasse appeler par un gardien, qu'on dérangera de son service pour aller le chercher tout exprès. Mais, bien que rien ne soit encore changé dans la législation, la situation de l'aumônier n'en est pas moins devenue difficile dans les prisons de la Seine. Il est passé à l'état de personnage suspect et compromettant. Par prudence, plutôt, je crois, que par hostilité, certains directeurs refusent systématiquement de le connaître. Ils ne veulent pas savoir qu'il existe. En cela, du reste, ils ne font que s'inspirer des instructions qui leur ont été récemment données. C'est ainsi qu'il leur est prescrit de bien répéter aux détenus, lors de leur entrée, qu'ils sont libres de suivre ou non les exercices religieux, et qu'ils n'y seront conduits que s'ils en font la demande expresse. Chose singulière, cependant, le nombre de ceux qui demandent à être dispensés de l'assistance aux offices est infiniment petit! Simple désir, dira-t-on, de varier par quelque exercice un peu différent la monotonie de leur journée. Cela est possible. Mais peut-être bien aussi un certain nombre d'entre eux éprouvent-ils un attrait confus pour une religion dont ils ont singulièrement oublié, depuis leur enfance, la morale et les dogmes, mais qui, — de cela du moins ils se souviennent, — a pour les plus grands coupables des paroles d'espérance et des promesses de pardon. Toutefois, la tâche de l'aumônier d'une prison serait bien vite remplie si elle devait se borner à la célébration des offices. C'est à cela qu'elle est forcément restreinte dans une prison commune. Il ne peut, en effet, se montrer sur le préau sans risquer d'être tourné en dérision; et quel est, d'ailleurs, le détenu qui oserait causer avec lui sous les regards railleurs de ses camarades? Quelques visites furtives à la sacristie, quelques relations par lettres, c'est tout ce qu'il peut espérer. Il n'en est pas de même dans une maison cellulaire, comme le quartier de la Santé. Là, l'aumônier a un rôle actif à remplir. Il est peu de détenus assez anticléricaux pour ne pas voir avec satisfaction s'ouvrir la porte de leur cellule et faire bon accueil à un visiteur inattendu, fût-il en robe noire. Mais ce que l'aumônier doit se proposer, ce n'est pas tout d'abord d'opérer une conversion (oserai-je dire que les conversions de prisonniers sont ou plutôt étaient autrefois assez légitimement suspectes, car aujourd'hui je ne vois plus trop ce qu'elles peuvent leur rapporter?), c'est de devenir l'ami du détenu. S'il sait s'y prendre, il cherchera d'abord à gagner sa confiance; il écoutera son histoire, et le détenu la lui racontera d'autant plus volontiers que tant d'intérêt ne lui aura pas souvent été témoigné. Il lui servira d'intermédiaire avec le dehors, non pas en se prêtant à des relations illicites et qu'on a raison de réprimer, mais en cherchant à réveiller en sa faveur la sollicitude de ceux qui l'ont

connu. Si quelque cœur bat encore pour le misérable, c'est à ce cœur qu'il s'adressera. C'est par lui que passeront les reproches d'un père, les tendresses d'une mère, les pardons d'une femme, et après qu'il aura, par ces voies naturelles, trouvé l'accès de ce cœur fermé, il pourra peut-être y faire pénétrer quelques rayons de la lumière surnaturelle. C'est ainsi que la cellule, au lieu d'être seulement le châtiment du corps, peut devenir le remède de l'âme : *remedium animæ*, disaient nos pères, dans ces temps barbares où l'on croyait encore à l'âme. Mais comme on n'y croit plus guère, on veut supprimer les aumôniers des prisons, et se passer, là comme ailleurs, de l'influence religieuse. L'emprisonnement doit être laïque comme l'école, comme l'hôpital, et il y avait sans doute urgence à fermer l'accès du chemin mystérieux par lequel un certain nombre d'égarés pouvaient revenir au bien.

En résumé, et à l'exception du quartier cellulaire de la Santé, qui est matériellement bien aménagé, et peut-être aussi de Mazas, les prisons de la Seine sont loin, comme on le voit, de présenter aucune supériorité sur celles des autres départemens. Quelle est maintenant la conclusion générale de cette enquête sur l'état de nos prisons départementales? Sauf dans les quatorze maisons aménagées en vue de l'application du régime cellulaire, on a le droit de dire que le régime de ces prisons pèche, au point de vue répressif, par trois vices primordiaux : il est incohérent, insuffisant et immoral. Il est incohérent, puisque c'est une question de clocher qui décide souverainement des conditions dans lesquelles chaque condamné subira sa peine : ici en cellule, là en commun, ici astreint au travail, là livré à l'oisiveté. Il est insuffisant, puisque, pour un très grand nombre de détenus, la privation pure et simple de la liberté, avec logement, nourriture et chauffage assurés sans l'obligation du travail (ce qui est le cas dans un grand nombre de prisons), ne constitue pas une peine sérieuse. Enfin il est immoral, parce que la vie en commun, sans surveillance, sous une discipline relâchée, ne peut avoir pour résultat que de corrompre les détenus et de permettre aux plus pervertis d'endoctriner les autres dans le mal. Pour tout dire, le régime de nos prisons départementales est absolument et radicalement vicieux. On verra, par la suite, ce qu'il faut penser de celui des maisons centrales et des établissemens affectés à la transportation.

HAUSSONVILLE.

ANTONIA BEZAREZ

I.

La terre, prise de vertige, achevait de trembler.

La secousse principale avait été peu violente, et, par une singulière coïncidence, elle venait de se manifester à l'instant où j'étudiais, dans *la Relation* inédite d'un moine franciscain, la terrifiante catastrophe de la vallée du Jorullo. Pendant la nuit du 29 septembre 1759, dans l'intendance mexicaine de Valladolid, s'était produite la plus considérable révolution physique que les annales de notre planète aient jamais enregistrée. L'antiquité, en effet, ne nous a laissé aucun souvenir qu'au centre d'un continent, loin de tout volcan en ignition, se soient formées d'une façon soudaine, magique, quatre montagnes, dont l'une, haute de 417 mètres, vomissait du feu.

Ce fut un grandiose, mais épouvantable spectacle que celui-là; car, en quelques secondes, une contrée des plus riantes, des plus fertiles, se transforma en un désert d'où disparut toute trace de végétation. Deux rivières s'engloutirent dans le sein crevassé du sol, qui, d'après le franciscain, « ondulait comme les flots de la mer. » Le théâtre de ce cataclysme est demeuré stérile. Les oiseaux, sans excepter les hardis rapaces, hésitent à s'aventurer au-dessus de ce chaos qui, morne, pétrifié dans son horreur et muet, — les insectes eux-mêmes le fuient, — porte aujourd'hui le nom significatif de « Mal pays. »

Le franciscain dont j'étudiais le manuscrit, dès le début du phénomène, avait cru à la fin du monde. La même pensée, du reste, s'emparerait très probablement de nos faibles esprits, si le sol que nous foulons se mettait, à l'improviste, à gronder, à vaciller, à s'effondrer, donnant naissance à des milliers de cônes lançant vers le ciel, devenu noir, de l'eau, de la boue, des flammes et des roches incandescentes. A dire vrai, plus j'avançais dans ma lecture, plus je regrettais que le bon père qui avait eu l'heureuse fortune de voir tant de merveilles ne les eût pas examinées d'une façon scientifique, raisonnée, au lieu de s'appliquer à peindre son effroi et celui des personnes qui l'entouraient. Aussi, dès que la première secousse qui ébranla la vallée d'Orizava se fit sentir, j'eus à la fois la crainte et l'espoir de voir se reproduire la catastrophe à laquelle le Jorullo doit sa naissance. Quelle aubaine pour l'Académie des Sciences que le récit d'un témoin oculaire, rendant compte, physiquement et géologiquement, de ce qui se passerait sous ses yeux! Direction et intensité des convulsions, nature des terrains où se produiraient des crevasses, attitude des oiseaux dans l'air et des quadrupèdes sur le sol, je me disposais à tout noter. Hélas! je n'eus rien à faire de ce que je rêvais. Ma maison oscilla, ses poutres craquèrent, une sonnette tinta, puis la terre, comme fatiguée de ce mince effort et à mon grand dépit, reprit sa proverbiale, bien qu'apparente immobilité. Ceci arriva le 15 janvier 1864, à dix heures cinquante minutes du matin, le ciel étant pur et le vent, — une agréable brise, — soufflant dans le sens opposé à celui des ondulations du sol.

J'achevais de noter ces maigres détails, et je me disposais à reprendre ma lecture, lorsque j'entendis la voix familière de mon vieil ami, Carlos Bezarez, demander si le docteur Bernagius était là. Il pénétra dans mon cabinet le visage épanoui, s'informa de ma santé et me parla de la sienne, qu'il déclara excellente. C'était alors un petit homme large d'épaules, actif, vigoureux, aux traits avenans, aux regards doux, que mon ami Carlos et, moralement, la plus loyale, la plus sympathique nature que l'on pût rêver. Bien qu'il eût largement dépassé la soixantaine, il semblait, grâce à la vivacité de ses allures et à sa gaîté franche, être encore dans les environs de la vingtième année. On l'aimait, on l'estimait d'une extrémité à l'autre de la province de Véra-Cruz, et ceux-là mêmes qui professaient des opinions politiques contraires aux siennes, c'est-à-dire les anticléricaux, le rangeaient au nombre de leurs amis.

La grosse fortune que Bezarez avait héritée de son père, — descendant authentique de l'un des capitaines de Cortès, — lui servait surtout à faire le bien. Je le savais de reste, car c'est à lui que je m'adressais de préférence lorsque, dans une des maisons où

l'on réclamait mes soins, je venais à remarquer un peu de gêne. Il faisait toujours, l'aimable homme, au moins le double de ce que je lui demandais, me remerciant avec chaleur de mes indications, comme s'il oubliait que l'obligé, au fond, c'était moi. Quel paradis serait un pays peuplé de pareils hommes, alors même que la terre, comme à Orizava, y tremblerait deux ou trois fois l'an!

— Sa grâce le docteur Bernagius, me dit tout à coup mon ami avec un sourire qui atténuait un peu la solennité de son ton, peut-elle m'accorder quelques minutes d'audience et d'attention?

— Certes, don Carlos, n'êtes-vous pas une providence, toujours la bienvenue près de moi?

— Pas une providence, docteur; seulement, autant que je le puis, et comme je le dois en ma qualité de chrétien, un des instrumens de celle qui est au ciel. Mais vous rédigez un mémoire, je sais le prix de votre temps, je vais donc être bref.

— Je ne rédige rien, m'empressai-je de répondre, je lis un récit de la catastrophe qui a donné naissance au Jorullo, et, sous l'impression de cette lecture, la secousse qui s'est produite tout à l'heure m'a un peu ému.

— La secousse! quelle secousse?

— Celle de la terre, qui vient de trembler.

— La terre vient de trembler? s'écria don Carlos en se signant et visiblement surpris.

— Certes. Mais, en vérité, si les poutres de mon toit n'avaient craqué d'une façon incontestable, votre étonnement me ferait croire que j'ai rêvé. Votre esprit est-il donc si préoccupé, mon ami, que vous ne voyiez et n'entendiez plus rien? Ne pas sentir la terre se mouvoir sous ses pieds! cela n'arrive qu'aux amoureux.

Le visage de don Carlos devint sérieux.

— Vous savez quelque chose? me demanda-t-il d'un air intrigué.

— Quelque chose sur quoi?

— Ne venez-vous pas de parler d'amoureux?

— Oui; pour établir qu'il n'y a que ces contemplateurs d'étoiles sous les pieds desquels le sol puisse s'agiter sans les tirer de leur extase.

— Au fait, docteur, c'est bien mon cas.

— Hein! fis-je avec stupéfaction.

— Je suis amoureux, mon bon docteur, et je suis ici pour vous le dire.

Je me redressai et demeurai un instant perplexe, silencieux, croyant à demi à une plaisanterie. Certes, don Carlos Bezarez était jeune d'esprit, jeune d'allure et possédait toutes ses dents; mais

enfin son visage avait quelques rides, et sa chevelure, autrefois noire, était plus que grisonnante. Il devina en partie ce qui se passait en moi et dit :

— Ma confidence a été si brutale que, je le vois, vous me tenez pour un peu fou.

— Non pas, répliquai-je ; toutefois, une pareille nouvelle, convenez-en, est de nature à me surprendre.

— J'en conviens, docteur ; et je comprends d'autant mieux votre ébahissement que, bien que votre vue soit excellente, je sais de longue date que vous ne voyez au monde que des plantes, des insectes, des minéraux ou des phénomènes scientifiques. Eh bien ! mon ami, sans que vous vous en doutiez, il y a sur notre terre, pour les simples mortels, des choses aussi séduisantes que celles-là, il y a les femmes.

— Je le sais ou je m'en doute plus que vous ne le supposez, répondis-je avec gaîté, car, bonnes ou mauvaises, j'ai vu, dans ma vie, plus d'une de leurs œuvres. Toutefois, jugeant de votre âge par le mien, je vous croyais à l'heure où ces délicieux papillons, aussi fantaisistes, aussi légers, aussi inconséquens que les vrais, ne comptent plus que par les qualités qu'ils acquièrent en perdant leurs ailes. Je suis loin d'être, croyez-le, l'aveugle que voit en moi la maligne opinion publique, et nul plus que votre serviteur ne rend justice aux femmes, à leur dévoûment, à leur douceur, à leur...

— Eh quoi! vous les dénigrez et les vantez, s'écria mon ami ; seriez-vous aussi amoureux ?

— Non, certes ; je... je n'ai pas le temps.

— Je l'ai, moi, reprit don Carlos sans se départir de sa bonne humeur, et j'en profite. Si ma communication vous a surpris, peut-être comprendrez-vous mieux ce qui m'arrive quand je vous aurai nommé la sirène qui me reporte à ma vingtième année.

— Au fait, mon ami, c'est là ce que j'aurais dû vous demander, avant de sermonner. Je connais votre bon sens, et votre choix va me réconcilier.

— Montrez votre sagacité, docteur, et devinez.

— Hum ! voilà que je pense à une gracieuse personne près de laquelle je vous ai toujours vu si empressé, si galant, que...

— Nommez, docteur.

— Doña Barbara Mongino.

Don Carlos fit un soubresaut, puis une grimace moqueuse.

— Vous oubliez, s'écria-t-il avec le ton dédaigneux qu'eût pu prendre un jeune homme, que la bonne et chère dame a cinquante ans.

— Quarante-six, mon ami ; et si légèrement portés qu'elle pour-

rait, si elle n'était la franchise même, en dissimuler une bonne part. Quant à ses qualités, je ne connais pas d'humeur plus égale, de ménagère plus accomplie, d'âme plus conciliante...

— Je le sais, et cela d'autant mieux qu'elle était un peu parente de ma défunte femme. Mais coupons court; celle que j'aime, que je vais épouser, c'est à vous que je dois de la connaître, c'est Antonia Solar.

Je demeurai de nouveau muet, regardant mon ami. Oui, il était admirablement conservé et constitué, ses rides étaient peu profondes, son dos, grâce à son embonpoint, ne se voûtait pas encore. Mais sa chevelure blanche lui donnait un air sinon vénérable, au moins des plus respectables, et Antonia avait dix-sept ans! Mon long silence parut embarrasser don Carlos.

— Hum! fit-il, vous n'approuvez pas, je le vois. Est-ce parce que les Solar sont pauvres? Non; vous les savez de vieille souche, ce qui est important. La mère, vous la connaissez pour l'avoir vue aux prises avec l'adversité; elle est un des plus nobles ouvrages de Dieu. Quant à la jeune fille...

— Permettez-moi une question, dis-je à mon ami, une seule : ce mariage est-il arrêté?

— Si bien arrêté, docteur, que je suis ici pour vous prier d'être un de mes témoins.

— Et Antonia est... d'accord?

— Si bien d'accord qu'elle suppliait tout à l'heure sa mère de l'accompagner ici, pour être la première à vous apprendre la bonne nouvelle. En vérité, la chère petite vous aime à me rendre jaloux. Maintenant, j'attends vos objections.

— Mes objections, répondis-je avec lenteur, pour dissimuler mon embarras, se bornent à vous souhaiter, à l'un et à l'autre, le bonheur que vous méritez chacun de votre côté.

— Merci! s'écria don Carlos en me pressant les mains; vos vœux me sont précieux, car ils sont de ceux que le ciel doit écouter. Mais, reprit-il en cessant de sourire, je désire que vous connaissiez cette affaire dans ses moindres détails. Si amoureux que je sois, je ne voulais ni surprise, ni pression, ni équivoque, ni surtout que la reconnaissance que l'on croit me devoir pour quelques services passés s'avisât de dicter la réponse que je souhaitais. J'ai donc parlé moi-même à Antonia de mon rêve, de mes intentions. Elle m'a écouté tremblante, la pauvre chère, et ses larmes ont coulé si abondantes, que j'en restai tout interdit. Comme je la rassurais de mon mieux, en lui répétant qu'elle était libre d'accepter ou de refuser, elle s'est jetée dans mes bras et, rougissante, elle m'a dit avec des regards si caressans, avec une effusion si sentie, que je

comblais par ma démarche son vœu le plus cher et le plus secret, que je me suis mis à pleurer avec elle. Et par le ciel béni du señor Dieu, docteur, voilà que je suffoque de nouveau, tant je suis heureux!

Don Carlos fit plusieurs tours rapides dans mon cabinet, puis, revenant près de moi, il reprit:

— Cette scène m'avait mis la tête un peu à l'envers; mais j'avais mon programme tracé, et je voulus le suivre jusqu'au bout. Mon enfant, dis-je alors à Antonia, j'accepte vos paroles comme un favorable augure, rien de plus. Votre réponse catégorique, définitive, vous me la donnerez dans huit jours, quand vous aurez consulté, réfléchi. Je vous aime tendrement, les larmes qui mouillent encore mes yeux vous le prouvent; toutefois, si quelqu'un vous est plus cher que moi, si votre cœur n'est pas libre, ne craignez pas de me l'avouer. Surtout que la reconnaissance que vous croyez me devoir pour les services que j'ai été heureux de rendre à votre mère ne vous fasse pas vous sacrifier pour m'épargner un chagrin, vous me rendriez alors malheureux. Quelle que soit votre décision, entendez-moi bien, je resterai votre ami, et je ferai pour vous établir ce que j'eusse fait pour l'enfant que j'ai possédée autrefois et que Dieu a rappelée.

— Bon, cela, m'écriai-je un peu suffoqué à mon tour par les nobles paroles de mon ami; du reste, on ne pouvait attendre autre chose de vous. Et la réponse que vous sollicitiez?..

— A été ce que je souhaitais qu'elle fût, docteur, puisque je sors de chez Antonia, et que me voilà vous priant d'être mon témoin heureux, vous l'avez-vu, au point d'en pleurer.

— Et de ne pas sentir la terre trembler, ajoutai-je en riant.

— Comment pourrait-il en être autrement, répondit avec conviction don Carlos; depuis ce matin, je vis dans un paradis. Savez-vous qu'Antonia, que je viens de regarder à mon aise, est pour moi la plus belle personne d'Orizava, où les beautés ne manquent pas?

— Elle ne l'est pas seulement pour vous, mon ami, elle l'est pour toute la ville, et il y a là...

Je me mordis les lèvres et me tus.

Don Carlos me regarda en face.

— Voyons, docteur, dit-il, vous venez d'approuver, c'est vrai; or je vous sais par cœur, et, au fond de votre approbation, j'ai senti, je viens de sentir de nouveau une réticence. Parlez. Un bon conseil doit toujours se donner, dût-il être perdu.

Au lieu de parler, je feuilletai avec embarras le manuscrit posé sur ma table. Don Carlos m'examinait, et je me convainquis qu'il n'est pas toujours facile d'être franc.

— Je devine, dit tout à coup mon ami ; il y a... mon âge, n'est-ce pas ?

— Il y a surtout celui d'Antonia, répondis-je, soulagé.

Il s'établit un profond silence ; don Carlos se montrait si troublé que je regrettais presque de m'être laissé deviner. Si je l'eusse pu, j'aurais lâchement repris mes paroles.

— Votre objection, me dit enfin l'excellent homme, est celle d'un véritable ami, et je vous remercie de votre courage. Cette objection, je me la suis faite ; car si intense, si profond que soit mon amour, il me laisse encore un peu de raison. Oui, j'ai mesuré l'âge d'Antonia, le mien, et j'ai en cela plus songé à elle qu'à moi. Je suis encore jeune ; toutefois, dans une quinzaine d'années, — j'ai le droit de compter largement, puisque dans ma famille on meurt nonagénaire, — je serai vieux. Alors, remarquez-le, Antonia ne sera plus ce qu'elle est aujourd'hui. C'est vous qui, non pas une fois, mais dix, avez attiré mon attention sur ce fait que les femmes de mon pays, précoces dans leur éclosion, vieillissent avec la même rapidité. « Les fleurs hâtives, me disiez-vous, sont aussi promptes à se flétrir qu'à s'épanouir, et les femmes sont des fleurs. »

Je l'avais dit, et je ne craignis pas de le répéter. Avocat habile,— c'était sa profession, — mon interlocuteur profita de son avantage et multiplia ses raisonnemens, auxquels je me rendis. Notre satisfaction fut égale à la fin de cette conversation ; j'étais heureux d'avoir accompli mon devoir en criant : « Gare ! » et don Carlos était fier de m'avoir convaincu.

Convaincu, je ne l'étais qu'en partie, et je trouvais dangereuse l'union de l'hiver et du printemps. Toutefois, insister eût été de mauvais goût et surtout inutile ; nos convictions, je le constatai une fois de plus sur mon ami, sont exclusivement faites de nos propres jugemens.

Don Carlos parti, je voulus reprendre ma lecture, et je le fis d'une façon distraite ; mon esprit n'était plus au Jorullo ni aux tremblemens de terre. Pourtant si, car je me surpris à comparer les secousses que l'âme imprime au corps à celles que l'âme inconnue qui anime notre planète lui inflige, et, songeant aux désastres, aux cataclysmes que produisent les passions, j'évoquai l'image d'Antonia.

Elle était belle, admirablement belle, cette toute jeune fille, avec ses traits d'une régularité si harmonieuse et si vivante, avec sa taille mince, élégante, ondulante. Elle possédait, cette brune aux longs cheveux noirs, toute la grâce nonchalante et royale d'une blonde. Ses grands yeux, tour à tour profonds, rieurs, rêveurs, ardens, où se reflétait son âme exempte de calculs, captivaient. Plus tard, quand la coquetterie ou l'amour les animerait, ils se-

raient certainement dangereux. J'avais la plus grande amitié pour cette charmeresse, que j'avais littéralement vu naître et qui rayonnait de santé morale et corporelle. Je ne doutais pas de la sincérité de ses paroles à don Carlos; elle avait parlé en Agnès, pour qui l'amour et l'amitié sont tout un, car c'était encore une véritable enfant, aux sentimens doux et veloutés. Mais l'âge allait venir, et si l'amour s'emparait de cette âme ardente, quelles secousses! quelle éruption! quelles coulées de lave! lorsque, liée à un vieillard... Je revenais alors malgré moi aux épouvantables sinistres de la vallée du Jorullo.

A la fin, je chassais les idées inquiétantes qui me traversaient l'esprit. Pour se croire heureux, pour l'être, il ne faut ni sonder l'avenir, ni le peupler de rêves, il faut se calfeutrer dans le présent. S'en tenir au présent, c'était une des maximes de don Carlos, qui, en dépit de la folie qui lui faisait pour l'heure oublier son âge et l'empêchait de sentir la terre trembler sous ses pieds, était cependant un homme sage.

Les habitans d'Orizava ont beaucoup de l'esprit incisif des Andalous, parmi lesquels ils doivent compter de nombreux ancêtres. Aussi ce fut une belle rumeur dans la ville lorsque l'on sut que don Carlos Bezarez allait épouser Antonia Solar. Vingt propos malicieux, il fallait s'y attendre, furent aussitôt mis en circulation, et chacun les aiguisait en les répétant. Toutefois, les deux fiancés étaient trop généralement aimés, et surtout estimés, pour que les plaisanteries fussent cruelles; mais, en dépit de sa maxime, don Carlos, s'il les eût entendues, se serait peut-être tourné vers l'avenir et l'eût vu menaçant.

Les quolibets, cela va sans dire, tombaient surtout des lèvres des jeunes gens. Ils s'occupaient peu, ceux-là, de l'humeur et des allures juvéniles du fiancé, et beaucoup, en revanche, de la beauté de la *novia*. Au fond, plus d'un homme mûr, j'eus occasion de le constater le jour du mariage, s'inquiétait comme moi, sans pourtant connaître l'histoire du « Mal pays, » des cataclysmes qui pouvaient résulter de cette union.

— La pauvrette ne sait ce qu'elle fait, me dit un de mes voisins à l'heure de la bénédiction nuptiale; espérons que Dieu la protégera. Quant à don Carlos, qui oublie son âge et veut égayer sa vie, il la livre au caprice des vents, comme s'il ignorait qu'ils engendrent la tempête.

— Antonia est une honnête et très honnête enfant, m'empressai-je de répondre.

— Qui dit le contraire, docteur? pas moi, pour sûr. Ce que je dis, c'est que les jeunes filles deviennent des femmes, et que les

femmes, lorsqu'elles sont belles comme c'est ici le cas, ont encore plus que nous, misérables pécheurs, à compter avec le serpent. Il a séduit notre grande aïeule, ce monstre, et il est resté malin et sournois. Des pieds qui le foulent, il monte souvent au cœur et mord. Nos pères connaissaient sa malice, et s'en garaient du mieux qu'ils pouvaient; sans cela, comment expliquer que tous les balcons des maisons qu'ils nous ont léguées soient garnis de grilles?

Je ne répondis pas; il y avait trop à répondre, et je regardai la mariée.

O la merveilleuse créature, et comme je l'admirai! Jamais son visage, rayonnant de bonheur, ne s'était montré plus fin, plus séduisant, plus idéal, et je comprenais peu à peu l'enivrement de don Carlos. Comme le front de la jeune femme, — elle venait de prononcer le oui sacramentel et avait déjà droit à ce titre, — portait fièrement les tresses de son abondante chevelure; comme ses yeux étaient doux avec leurs regards languissans et noyés, comme ils rayonnaient lorsqu'ils se levaient, timides, sur son époux! Elle souriait alors, et ses dents nacrées, transparentes, semblaient de véritables perles entre ses lèvres rouges, charnues. Barranco, le peintre admiré des madones qui ornent presque toutes les demeures d'Orizava, et que l'on comparait naïvement à Raphaël, était en extase devant la jeune épousée, dont il se préparait à faire le portrait. Le soir, pendant le repas, il me fit remarquer qu'il y avait plusieurs types de femmes dans la beauté mobile d'Antonia. Elle se transformait à son insu, par un instinctif désir de plaire, selon la personne avec laquelle elle causait. Elle se montrait tour à tour sérieuse, enjouée, mélancolique, et chacune de ces allures lui séyait. Barranco voyait en elle, et il ne se trompait pas, la séduction indolente des femmes de Mexico, la provocante vivacité des Poblanaises, la grâce ondoyante des femmes de Jalapa, le port altier et sculptural de celles d'Oajaca. Il rêvait d'en faire une Vénus lorsqu'elle était au repos; une bacchante lorsqu'elle s'animait, et, l'instant d'après, il se décidait pour une sainte Cécile, tant il y avait de chasteté dans sa pose, de pureté sur son visage, de candeur dans son regard franc.

Ai-je parlé de l'esprit de cette « merveille? » Il était vif, droit et loyal. Il manquait de culture, les femmes mexicaines, par suite des traditions espagnoles, étaient alors maintenues dans une ignorance intentionnelle. Toute la science d'Antonia, ou à peu près, se réduisait à savoir par cœur les préceptes de la morale chrétienne. Or cette science, *l'Imitation* a raison, est plus que suffisante pour se conduire et vaut tous les diplômes. Ce fut ma réflexion suprême lorsque je regagnai mon logis, heureux du bonheur juvénile de mon vieil ami, mais pas au point de l'envier.

II.

« Nul n'est prophète dans son pays, ni ailleurs, je crois. » Deux années après son mariage, don Carlos eût certainement été le plus heureux des époux, si son union ne fût restée inféconde. L'apparition d'un petit enfant dans cette maison, déjà si joyeuse, eût rendu complet le bonheur mérité de ses aimables hôtes. Aussi, pour ma part, je ne cessais de former des vœux pour la venue de ce marmot, dont je devais être le parrain.

Doña Antonia, qui vivait autrefois si retirée,— la pauvreté de sa mère s'opposant à toute dépense de toilette,— était devenue, grâce à l'humeur sociable de son mari d'une part, et grâce de l'autre à sa beauté complètement épanouie, la reine de toutes les fêtes qui se donnaient à Orizava. Et pourtant je ne me souvenais du Jorullo, des catastrophes que j'avais redoutées, qu'avec des sourires C'est que la jeune femme, dans toutes ses actions, agissait avec la réserve, avec le tact d'une épouse accomplie. L'amour, que j'avais cru voir se dresser menaçant, redoutable, dans un avenir plus ou moins lointain, elle semblait en connaître la puissance et même les orages, car elle se montrait jalouse des moindres amabilités de son mari, lorsque ces amabilités s'adressaient à une autre femme qu'elle. Dans les réunions, dans les bals, alors qu'on la croyait tout occupée des figures d'un quadrille, elle le suivait d'un regard brillant, inquiet, et ne tardait guère à le rejoindre. Elle semblait ne posséder d'autres volontés que celles qu'il manifestait, ne se préoccupait que de lui plaire, et c'était plus pour se conformer à ses désirs que par goût qu'elle se mêlait au monde. En somme, si l'affection qu'elle ressentait pour don Carlos n'était pas de l'amour, c'était certainement plus que de l'amitié.

Bien qu'il en coûte à mon amour-propre de l'avouer, je dois dire que les mœurs, qui en Europe sont une cause fréquente de chute pour les femmes, sont au Mexique ce qu'il faudrait qu'elles fussent partout, de solides barrières contre les mésaventures qui peuvent atteindre les maris, j'entends les mésaventures conjugales. Une épouse, par ce titre seul, à Orizava particulièrement, devient un être sacré que les jeunes hommes peuvent admirer, aimer platoniquement, s'il leur plaît, rien de plus. Ils respectent en elle le bonheur d'un foyer, l'amie de leurs mères ou de leurs sœurs, la compagne de leur ami. Il y a, entre elle et eux, une grille morale dont ils tentent rarement l'escalade, qu'ils franchissent plus rarement encore. Et pourtant la vie est loin d'être austère dans les villes mexicaines, et si la religion est là puissante, vigilante, elle

ne défend néanmoins nul plaisir licite. Il est bon d'ajouter, pour l'excuse et aussi pour la condamnation de notre Europe, que l'on ne connaît guère au Mexique que les mariages d'amour. Le serpent, si fatal à Ève, ne peut donc se glisser que très tard dans un intérieur créole; il se trouve alors en face d'une nourrice défendue par un enfant, et recule. Par malheur, don Carlos et doña Antonia se trouvaient un peu en dehors de ces règles, et mes appréhensions, au fond, n'étaient pas de simples fantômes. L'amour, je ne pouvais me le dissimuler, n'avait eu que la moitié de son rôle accoutumé dans cette union, et la jalousie de la belle jeune femme, en montrant la force latente de ses passions, me ramenait, malgré moi, aux feux dévorans du Jorullo.

Ce fut en rentrant chez moi, après avoir assisté à la célébration du second anniversaire du mariage de don Carlos, anniversaire fêté par un repas arrosé de vin de France, que je trouvai sur ma table une lettre de notre ministre plénipotentiaire près du gouvernement de Mexico. Il m'annonçait pour le surlendemain l'arrivée à Orizava d'un de ses neveux, jeune homme, disait confidentiellement la missive, brûlé jusqu'aux moelles par la vie parisienne, laquelle lui avait coûté une bonne part de sa fortune, et aussi de sa santé. Le malade, établi depuis deux mois à Mexico, où il languissait, devait se reposer une huitaine de jours à Orizava, puis gagner Vera-Cruz, où mon savant confrère Jourdanet l'envoyait. L'air raréfié de Mexico, — cette ville est située à 2,280 mètres au-dessus du niveau de la mer, — convenait mal, en effet, à cet estomac délabré, à cette poitrine affaiblie. Le ministre de France me priait d'examiner avec soin le jeune homme, puis de lui envoyer mon diagnostic. J'approuvai d'abord le départ de Mexico, et, après de minutieuses auscultations, je fus loin de juger l'état du patient désespéré. Il passa huit jours à Orizava, puis huit autres, et, séduit comme tous ceux qui la voient par la pittoresque vallée qui se déroule devant la vieille ville aztèque, il résolut de borner là son voyage. A dire vrai, je fus cause de sa détermination, car je lui affirmais, et les faits m'ont donné raison, que le doux climat de la Terre tempérée, en dépit de ses pluies périodiques qui représentent l'hiver, convenait mieux à ses organes fatigués, non lésés, que la chaleur épuisante de la Terre chaude.

Ce fut un gros événement dans ma vie que la présence de ce jeune homme à Orizava, que sa fréquentation. Il était né après mon départ de France, époque depuis laquelle je n'avais pas vu de Parisien. Aussi ses idées, ses façons de les exprimer, ses goûts me surprenaient, m'ahurissaient même. Il ne me dissimulait pas que, de mon côté, je lui paraissais un être bizarre, « phénoménal, » comme il me le disait dans nos causeries. Ce mot, si étrangement appli-

qué, je saisissais mal le véritable sens qu'il lui prêtait. En vérité, bien que nous fussions compatriotes, nous ne parlions qu'à demi la même langue.

D'autre part, je croyais rêver lorsque Robert Sauvière, don Roberto, comme le nommaient les Mexicains, m'expliquait les transformations de son « adorable » Paris, et je reconnaissais dans ses opinions, dans la façon cavalière dont il les exprimait, des transformations morales plus radicales encore que celles dont il m'entretenait au point de vue matériel. Mes idées sur la société, sur l'homme, sur ses destinées futures, sur le Créateur, avaient le don d'égayer outre mesure mon jeune interlocuteur.

— « Vieux jeu, » me disait-il à chaque instant et pour unique réponse, « vieux jeu, » señor.

Cette locution, je l'avoue, me laissait perplexe. Dans sa bouche, je finis par le découvrir, elle remplaçait le mot « suranné » pris dans le sens de mode.

En somme, s'il me comprenait toujours, je restais souvent bouche béante devant mon malade. Je sentais qu'il y avait un monde entre nous, ou, mieux dit, une génération. Aussitôt qu'il se retirait, je courais à mon dictionnaire pour chercher les mots étranges qu'il avait employés, ou le sens qu'il avait donné à ceux dont je croyais connaître toutes les acceptions. Le plus souvent, le dictionnaire ne répondait à aucune de mes interrogations, bien que ce fût celui de l'Académie, édition de 1835.

L'amabilité de don Roberto était grande, et son savoir assez maigre, bien qu'il se vantât de son titre de bachelier. Le sujet le plus ordinaire de sa conversation, celui auquel il me ramenait sans cesse, c'étaient les femmes, sur le compte desquelles il s'exprimait avec une légèreté, un mépris, qui m'indignaient. Quels jugemens saugrenus, bon Dieu, il formulait à l'adresse de ces êtres frivoles, j'en conviens, mais doux, bons, dévoués, poétiques! Ce dernier mot, lorsque je l'employai pour la première fois devant Robert, détermina chez lui un long rire. Du reste, non-seulement les femmes, mais la morale, mais Dieu, que je nommais volontiers, à l'exemple des Mexicains, étaient choses qui l'égayaient. Il m'affirmait alors, avec un aplomb qui me faisait rire à mon tour, que rien de tout cela n'était « sérieux. » Il se montra surpris lorsque je crus devoir lui recommander de ne pas exposer publiquement ses théories à Orizava, où les femmes étaient encore des êtres respectables et respectés, où l'on avait toujours l'immuable croyance que l'univers est l'œuvre intelligente d'un Être suprême; où la vertu, l'honneur, la patrie et la fidélité conjugale n'étaient pas de simples escarpolettes. Il disait « balançoires; » mais j'ai toujours répu-

gné à employer ce mot, dont il avait tenté de m'expliquer l'étrange acception, et qui me choquait comme une grossièreté.

Peu à peu, en dépit de ses paradoxes outrés, dont les phrases toutes faites qui lui servaient à les formuler étaient, je crois, en partie cause, je jugeai don Roberto trop intelligent et d'âme trop généreuse, — il niait pourtant ce principe qui est la vie, — pour le croire convaincu, au fond, de ce qu'il avançait. A une heure où je le critiquais, il m'avait rappelé que, dans ma jeunesse, on « posait » pour « l'incompris. » Or les modes changent à Paris; et dans cette grande capitale, matériellement rajeunie, moralement vieillie, je voyais que le vent, — signe de déchéance, — soufflait à la négation. En réalité, nous n'étions pas le moins du monde incompris en 1840, et peut-être Robert n'était-il pas si « blasé » qu'il cherchait à le paraître. Certes, le doute, cette lèpre, envahit parfois les âmes les plus fermes en face des énigmes de l'univers. Mais nier sans preuves est plus illogique encore que d'accepter la plus absurde des hypothèses : il est certain, par exemple, que l'infini existe, tandis que rien ne prouve que le néant soit autre chose qu'un vain mot.

Oisif dans une ville où il ne connaissait personne, le jeune Parisien, qui trouvait en moi un interlocuteur complaisant, devint bientôt mon visiteur assidu. A force de me voir sécher des plantes, disséquer de petits mammifères ou piquer des insectes, il prit goût à l'histoire naturelle, et nos idées se réconcilièrent un peu. Il se réconfortait à vue d'œil et pouvait, sans trop de fatigue, m'accompagner lorsque j'étais appelé dans un des villages de la vallée. La vue du magnifique horizon qu'il avait constamment sous les yeux, les montagnes couronnées de verdure qui le bornaient; celle du grand ciel bleu dans les hauteurs duquel planaient sans cesse, calmes et majestueux, des oiseaux de proie décrivant des cercles sans fin, comme s'ils voulaient atteindre et dépasser le pic neigeux de l'Orizava, commençaient à enthousiasmer ce blasé, qui, un mois auparavant, se déclarait mort à l'enthousiasme.

Lorsque nous traversions la plaine d'Escaméla, émaillée de fleurs dont la forme, les couleurs et le parfum le surprenaient; ou lorsque, par un détour médité, je le plaçais à l'improviste devant un lac aux eaux dorées, lisses, endormies à l'ombre d'orangers chargés de fleurs et de fruits; lorsque je l'amenais au pied d'une cascade ombragée par des arbres gigantesques et dont le fracas l'avait d'avance intrigué, ou lorsqu'il s'arrêtait de lui-même pour regarder voltiger des oiseaux-mouches au-dessus d'un buisson fleuri, je le sentais ému et j'en étais heureux; car celui qui admire l'œuvre est bien près, sous peine d'inconséquence, d'admirer aussi l'ouvrier.

— Délicieux, exquis, ravissant! murmurait mon compagnon en face des grandes scènes de la nature.

Et je souriais de l'emploi singulier qu'il faisait de ces mots, de leur mièvrerie devant les merveilles qui les provoquaient. Au résumé, je m'applaudissais d'avoir retenu le jeune homme, qui, à vue d'œil, revenait à la santé. J'avais bien présumé du climat, de l'air tiède et parfumé de la chère vallée qui m'a vu vieillir, où, selon toute apparence, me surprendra l'éternel sommeil qui nous sollicite dès l'heure de notre naissance, et auquel les uns tôt, les autres tard, nous finissons tous par céder.

Ses forces suffisamment rétablies, je présentai mon nouvel ami à plusieurs jeunes gens de la ville, et bientôt il fut de toutes les chasses de toutes les ferrades, de toutes les fêtes. Les exercices violens dangereux, mais sains de la jeunesse mexicaine, de celle qui s'occupe de chevaux, passionnèrent vite ce soi-disant impassible et le rapprochèrent encore de la nature. En échange des leçons que lui donnèrent ses nouvelles connaissances, soit pour lancer un lasso, soit pour éviter les coups de cornes des taureaux lorsqu'on les marquait au fer rouge, il leur enseigna quelques-unes de ses élégances de Parisien, et leur apprit une danse qui fit promptement fureur dans la ville : « le quadrille des Lanciers. »

Robert, qui, maigre, exténué, marchait avec lenteur lors de son arrivée, et dont les soirées se passaient à me présenter des épingles pour fixer mes récoltes d'insectes, avait à peine attiré l'attention. Maintenant, il était presque la personnalité la plus saillante d'Orizava. Sa qualité de Parisien, sa parenté avec le ministre de France, ma recommandation, le faisaient admettre dans toutes les familles, voire rechercher. On parlait beaucoup de ses hardiesses équestres, non qu'il fût le supérieur ni même l'égal de ses professeurs, mais il savait se tenir en selle et conduire la bête qu'il montait, qualités rares chez les Français établis à Orizava, et par cela seul digne d'attention. Puis il avait adopté le pittoresque costume rehaussé d'or des rancheros, et cet hommage flattait l'amour-propre national des bons habitans d'Orizava, aussi développé que partout ailleurs. Une de mes clientes me parla un jour de la bonne grâce de mon compatriote, de ses yeux doux, de ses cheveux bouclés, de sa fine moustache noire, de ses dents magnifiques, et s'étonna de me voir surpris de ces éloges.

— Allons, docteur, comme vous n'êtes pas aveugle, avouez que vous êtes jaloux, me dit la malicieuse personne.

Non, je n'étais ni aveugle ni jaloux ; seulement, je n'avais jusqu'alors, je dois en convenir, prêté aucune attention à l'ensemble des traits de mon compatriote. L'ayant rencontré quelques jours plus tard, je l'examinai, et je donnai raison à ma cliente. Je trouvai

don Roberto un très beau garçon, et je remarquai surtout ses manières « exquises, » comme il eût dit dans son jargon auquel je ne pouvais m'accoutumer, et dont, c'est ma conviction, se fût vertement moqué Molière.

La plus considérable des *haciendas* que possédait Carlos Bezarez était celle de Téquila, laquelle avait appartenu à la famille de sa femme. Cette demeure, grâce à l'humeur aimable de ses propriétaires, était un lieu de fréquent pèlerinage. Les deux époux, bien qu'ils habitassent Orizava, passaient volontiers les mois d'avril et de mai dans ce domaine, où l'air, grâce à l'élévation du sol, est moins embrasé que dans le fond de la vallée. Robert, convié par don Carlos, séjourna près d'une semaine à Téquila, et, dans un bal qu'il fut chargé d'ordonner, un soir que le vent du nord avait rafraîchi l'atmosphère, il fit suivre les « lanciers » d'un « cotillon, » et le conduisit avec doña Antonia. On admira si fort le gracieux couple que, le lendemain, on ne parlait en ville que de la nouvelle danse. Partout on me demandait de l'expliquer, et mes clientes, — les jeunes, bien entendu, — s'étonnaient de m'entendre déclarer que ce fameux « cotillon, » qui préoccupait tous les esprits, m'était encore plus inconnu qu'à elles-mêmes.

En rentrant chez moi pour déjeuner, le surlendemain, je trouvai don Carlos dans mon cabinet. Il m'entretint aussitôt de la fête improvisée, et son récit enthousiaste me causa un véritable malaise. En l'écoutant, mon esprit me reportait à la visite d'il y avait deux ans, alors qu'il n'avait pas senti le sol trembler, et que je lisais un effrayant récit de la formation du Jorullo. Le Jorullo, je l'entendis gronder très distinctement lorsque mon vieil ami m'annonça qu'un nouveau cotillon, préparé à loisir, serait dansé la semaine suivante à Téquila, et qu'il venait m'inviter.

— Antonia tient essentiellement à votre présence, docteur, me dit-il, et je suis chargé de vous déclarer qu'elle se fera malade, s'il le faut, pour vous obliger à venir.

— Manque-t-elle par hasard de cavaliers? demandai-je avec gaîté.

— Certes, non, me répondit mon interlocuteur; mais elle tient à vous voir, ou peut-être, ajouta-t-il avec malice, à être vue de vous. La vérité, docteur, c'est qu'elle a pour vous une affection toute filiale.

Ces derniers mots me firent, comme toujours, regarder mon ami avec une surprise que, par bonheur, il ne remarqua pas. Son âge dépassait le mien et, à chacune de nos entrevues, il ne manquait pas de me parler de l'affection toute filiale de sa femme pour ma personne, oubliant...

— Vous viendrez, n'est-ce pas? me dit-il en se levant et en me prenant la main.

— Qu'irais-je faire, répondis-je un peu indécis, au milieu de jeunes fous qui ne songent qu'aux plaisirs, ce qui est de leur âge, alors que j'ai tant de notes à coordonner et que je trouve toujours les heures trop courtes?

— Cela ne vous amuse donc pas de voir la jeunesse s'amuser? Moi, cela me ravit.

— C'est que vous êtes jeune vous-même.

— De tête et de cœur, oui. Vous viendrez?

— Non.

Je vis le franc et loyal visage de don Carlos se rembrunir; il insista avec chaleur, et, comme je continuais à secouer négativement la tête :

— Allons, dit-il, Antonia viendra vous prier elle-même; elle est plus éloquente que moi.

On ne résistait pas à la grâce caressante d'Antonia, je le savais par expérience, et, pour lui épargner un déplacement, je finis par céder. Hélas! la vie est faite de ces déplorables concessions, et nous gaspillons tous ce trésor qui nous est mesuré et que nous croyons inépuisable : le temps.

Je demeurai rêveur après le départ de don Carlos, ressassant des idées que je voulais en vain chasser. J'ai toujours eu pour principe, en dehors des devoirs de ma profession, de ne pas m'occuper des affaires de mon prochain. Toutefois, plusieurs des faits que m'avait racontés mon vieil ami m'inquiétaient. Il me semblait le voir, l'excellent homme, courir vers un danger certain avec une aveugle confiance, et je l'aimais, je l'estimais trop pour que son sort me fût indifférent. Au fond, et c'est pourquoi je les repoussais, mes appréhensions étaient outrageantes pour doña Antonia. La belle jeune femme, depuis deux ans, ne se conduisait-elle pas avec un tact si parfait que la médisance,— elle existe dans la paisible vallée d'Orizava, — ne l'avait même pas effleurée? Puis quel prestige prêtai-je donc à don Roberto, — son image s'imposait à mon esprit dans toute cette affaire, — pour lui supposer le pouvoir de troubler cette âme ferme, loyale? Oui; j'avais tort. Pourtant, qui ne le sait, l'amour est traître, il enivre ceux qu'il choisit pour victimes, endort leur vigilance, et c'est par des sophismes qu'il... Je me mis au travail, et je fus bientôt délivré de mes mauvaises pensées.

Plongé dans l'examen minutieux d'un nid de colibri, — je voulais faire le dénombrement exact des tiges dont il est formé, des duvets qui le tapissent intérieurement, des lichens qui l'enveloppent, — j'étais à mille lieues de don Carlos, d'Antonia et du Jorullo, lorsque mon ex-malade parut.

— Je suis à vous, lui dis-je en comptant le deux-centième brin de la fine graminée que les trochilidés semblent affectionner pour

la construction de leur nid, et je continuai mon calcul. Lorsque, cinq minutes plus tard, mes regards se levèrent sur mon visiteur, il semblait perdu dans une rêverie profonde, et je remarquai sa pâleur.

— Bon Dieu! les anciens maux reviennent-ils? lui demandai-je.

— Non, docteur; et, grâce à vous, je m'en crois à jamais débarrassé.

— Vous paraissez souffrant, fatigué.

— Fatigué! oui, peut-être.

Il demeura un instant silencieux; puis me parla du San-Cristoval, montagne à laquelle sont presque adossés les bâtiments de Téquila. Il avait vu là un coin de forêt vierge, et me décrivit son impression en termes à la fois si sentis, si poétiques, que je dressai l'oreille. Du San-Cristoval il passa à l'éloge de Téquila, puis m'interrogea sur don Carlos, dont il me vanta la bonne humeur et auquel, — la jeunesse exagère toujours, — il donnait soixante-dix ans. Je rectifiai ses idées sur ce point, et il nomma doña Antonia; il y avait une heure que, me caressant le menton, je l'attendais là.

Il fut réservé, et s'il s'attarda sur la beauté, la grâce, l'esprit de la jeune femme, puis sur le bonheur de don Carlos, ce fut avec un tact parfait. J'écoutais et je ne répondais guère que par des monosyllabes; mais la conversation ne languit pas pour cela. Il me parla enfin du bal qui se préparait, s'anima, et ses yeux brillèrent, étincelèrent. Puis, ayant remarqué que je l'observais, il se retira à l'improviste. De même qu'après le départ de don Carlos, je demeurai rêveur.

Que se passait-il au fond de l'âme de Robert, — je persistais à lui en prêter une, — j'essayai en vain de le découvrir. Il s'était montré silencieux, puis loquace, puis distrait, puis animé : dangereux symptômes. Il n'avait mêlé à l'éloge d'Antonia, je l'avais remarqué, aucun de ses aphorismes dénigrans sur les femmes. Évidemment, il était préoccupé par la jeune épouse de mon ami : à quel point de vue? dans quel sens? Était-il amoureux ou, chasseur expérimenté, curieux, fort de la sécheresse de cœur qu'il devait à son matérialisme, cherchait-il à s'emparer d'une proie rare? Peu importait, au fond; et, qu'il se présentât craintif, soumis ou audacieux, il était redoutable. Aussi quel vacarme me fit entendre le Jorullo, que, malgré moi, je mêlais à toutes les phases de la vie de mon ami, de mon ami si sûr de son bonheur, le pauvre homme, qu'il continuait à ne pas sentir le sol trembler!

Que don Roberto fût amoureux ou de sang-froid, la question n'était pas sans importance. C'est par le sang-froid que les coquettes triomphent, et les libertins ne doivent guère procéder autrement. Amoureux, il me semblait que Robert, — je suis peu expert dans ces

questions, — serait moins entreprenant que s'il agissait avec calcul, et je me pris à souhaiter qu'il fût amoureux. A moins, toutefois, qu'Antonia...

Quel labyrinthe, bon Dieu, et quelle vaine chose que l'expérience en face de cet éternel inconnu : l'amour!

Le lendemain, mes visites terminées, je cédai à la tentation qui me talonnait depuis la veille, et je fis un détour pour entrer chez don Carlos. Il était absent, et je ne fus pas fâché, je l'avoue, de me trouver en face d'Antonia, seule. Elle m'accueillit avec une joie visible, et me remercia avec effusion de ma promesse de la veille.

— Vous avez toujours été si bon pour moi, me dit-elle avec sa grâce séduisante, que j'aime à vous associer à tous mes bonheurs, et même à tous mes plaisirs. Puis elle est si charmante, cette danse du cotillon, que je veux savoir de votre bouche si les Parisiennes s'en tirent beaucoup mieux que moi.

— Hélas! ma chère enfant, je suis en cela un mauvais juge; le cotillon, l'ignores-tu donc? n'était pas inventé quand je suis parti de Paris.

— Don Roberto prétend que je m'en acquitte à merveille, dit-elle, ce qui, étant donnée sa courtoisie, signifie pour moi que j'y suis passable. Quel aimable jeune homme, docteur, que votre compatriote! Je me figure que vous deviez être comme lui lorsque vous aviez son âge.

— Tu te trompes; la coupe de mon visage...

— Oh! je ne parle pas au physique, mais au moral. Il a votre douceur, votre politesse, votre respect pour les femmes, votre...

— Ah! il a du respect pour les femmes!

— Comme vous dites cela drôlement; il ne vous a donc jamais parlé de sa mère? Moi, il m'émeut rien qu'en la nommant.

— Hum! le serpent s'agite et veut fasciner, grommelai-je.

Je regardai la jeune femme dans les yeux.

— Tu sais qu'il va partir, dis-je brusquement.

— Partir! répéta Antonia avec une vivacité anxieuse qui me fit tressaillir.

— Oui; il était ici pour se guérir, c'est fait, et son oncle le rappelle.

— Partira-t-il donc avant la fête?

— C'est possible.

Antonia demeura un instant pensive; j'étais sur un gril.

— Après tout, dit-elle en secouant sa jolie tête et en me regardant avec candeur, je conduirai le cotillon avec Antonio Valdez; c'est le premier de nos danseurs.

J'embrassai Antonia, puis je me retirai. La conversation de don

Carlos m'avait été pénible, celle de don Roberto douloureuse, la réponse de doña Antonia me rendit toute ma quiétude. Le jeune Parisien semblait avoir une aile engluée; il allait peut-être souffrir, mais j'étais rassuré pour don Carlos et pour Antonia, car je ne voulais pas qu'ils souffrissent, ceux-là. Or le cotillon qu'elle devait conduire primait tout dans l'esprit de ma petite amie, et je trouvai cela « adorable, exquis, délicieux. » Je me hâte d'ajouter que je n'avais nullement plaidé le faux pour savoir le vrai, que le ministre de France, instruit par moi que son neveu avait retrouvé la santé, le pressait réellement de rentrer à Mexico. Le jeune homme tardait à obéir, et je savais un peu pourquoi. Seulement, aimait-il, ou, cédant à son humeur, à la curiosité, voulait-il simplement se faire aimer, pour ajouter une palme à ses trophées? Cette question, qui me revenait sans cesse à l'esprit, l'avenir seul, à défaut de Robert que je ne pouvais interroger, eût pu l'élucider. Mais l'avenir, et c'est un des grands actes de sagesse du Créateur, est muet jusqu'à l'heure où il cesse d'être, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où il devient le présent.

III.

Orizava est une ville industrieuse : on y tisse le coton, on y fabrique des figurines en cire, des poupées en chiffon, et quelques rares ouvriers, à l'aide de procédés datant d'un siècle, y convertissent l'or en bijoux d'un travail recherché. Mais, en fait d'œuvres futiles, d'articles dits de Paris, la capitale de la Terre tempérée est très en retard. Il fallut donc, pour se procurer les « accessoires » du cotillon, dont la perspective tenait la ville en émoi, se résoudre à les confectionner soi-même. On fit venir de Mexico des étoffes, du carton, des papiers de couleur, des paillettes, cent colifichets, et pendant une quinzaine, — on avait reculé la date de la fête, — le grand salon de la demeure de don Carlos fut transformé en un immense atelier, lequel devint vite un but de pèlerinage pour toutes les dames de la ville. Antonia, affairée, joyeuse, passionnée, était la première et la plus habile ouvrière de cet ouvroir improvisé, où don Roberto, avec une dextérité qui provoquait d'incessantes admirations, taillait, faufilait, collait, façonnait des houlettes, des coiffures de fantaisie, des drapeaux, nombre d'objets amusans, parmi lesquels apparurent soudain des mirlitons, les premiers que l'on eût vu, sous cette latitude. Lorsque dans une de mes visites, — je cédais parfois à la curiosité générale, — doña Antonia me présenta un de ces jouets oubliés, je le saisis et, le portant à mes lèvres, je soufflai pour faire vibrer la baudruche qui fermait ses extrémités. Le son que rendit le petit instrument me fit tressaillir, puis m'émut.

Il me reporta brusquement, ce son ridicule, à l'époque où je le trouvais harmonieux, et je vis défiler, tout au fond de mon cœur et soudainement évoqués, l'image de mon père, celle de ma mère, puis les espiègles visages de mes camarades de jeu. Je cessai de souffler, je laissai choir l'instrument pour couvrir mes yeux de mes mains. Comptant alors les tombes qui bordent la route que j'ai parcourue depuis l'époque où c'était pour moi un bonheur de souffler dans un mirliton, je sentis deux larmes rouler sur mes joues. Je me hâtai de me retirer, un peu honteux de voir tous les regards tournés vers moi et d'avoir découvert que, moi aussi, hélas! je savais encore pleurer.

Un soir, vers huit heures, passant près de la maison de don Carlos, je cédai à une nouvelle tentation de visiter les futiles travaux. Je trouvai l'atelier désert, et l'on m'annonça que, le maître du logis étant parti depuis la veille pour Téquila, doña Antonia était seule. Guidé par une caméristе, je traversai la maison silencieuse, et je rejoignis la jeune femme, qui, assise dans un fauteuil à bascule placé sous un des orangers qui ombragent la cour mauresque de sa maison, se balançait en regardant le ciel étoilé. Elle se leva en m'entendant venir, et me tendit sa petite main, que je sentis brûlante.

— Oh! oh! fis-je en plaçant mes doigts sur son pouls, voilà une chaleur anormale; serais-tu souffrante?

— Non, docteur; pourtant, depuis quelques jours, et ce soir particulièrement, il me monte au visage des bouffées de chaleur qui m'ont amenée ici, où je cherche le frais. En outre, je sens des langueurs que je ne puis m'expliquer.

— Des langueurs, toi!

Je l'interrogeai minutieusement, songeant à mon filleul qui, depuis si longtemps attendu, s'annonçait peut-être enfin. Mon espoir fut de courte durée.

— Je crois, dis-je, qu'avec les préparatifs de ton fameux cotillon, tu te surmènes plus que de raison, et qu'il serait l'heure de te reposer.

Elle protesta, attribua son malaise à l'influence du lointain orage dont les éclairs silencieux embrasaient par instans le ciel, et me parla aussitôt de la fête à laquelle je venais de faire allusion. Le nom de Robert ne tarda guère à être prononcé.

— Il ne part pas, me dit-elle, comme si elle répondait à ce que j'avais déclaré lors de notre dernière entrevue.

— Mais il partira bientôt, répliquai-je; je suis même chargé, par M. le ministre de France, de le presser.

— Don Roberto n'est-il pas indépendant?

— Non; le malheureux a gaspillé la fortune qu'il tenait de ses parens. Son oncle, qui se préoccupe aujourd'hui de l'avenir de ce

prodigue, voudrait faire de lui un diplomate, l'attacher à la légation de Mexico. Il le rappelle donc avec instance, maintenant qu'il le sait guéri.

— Comment don Roberto a-t-il perdu sa fortune?

— Comme la perdent nombre de jeunes gens à Paris, en... spéculant.

— On l'aura trompé, il est si confiant! Mon mari, qui aime à causer avec lui, est toujours surpris de sa naïveté.

— Ah! ton mari le trouve;.. eh bien! sans le flatter, le naïf est ton mari.

Antonia, qui regardait les étoiles tout en me parlant, et qui se balançait avec indolence, rabattit son fauteuil et demeura immobile. Dans la demi-obscurité qui nous enveloppait, je sentis son regard chercher le mien.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Que don Roberto est tout ce qu'il te plaira, répondis-je, excepté naïf.

— J'ai déjà remarqué, docteur, répliqua la jeune femme avec un son de voix qui m'alarma, que vous n'aimez pas don Roberto; cela tient, je suppose, à ce que vous le connaissez peu.

— Ou trop, mon enfant.

— C'est une âme tendre.

— Oui; autant qu'une âme de loup peut l'être.

Au lieu de répondre, doña Antonia se renversa dans son fauteuil et se balança avec vélocité. Ce mouvement accéléré me révéla chez la jeune femme un dépit ou une colère qui n'étaient pas dans ses habitudes.

— Vous êtes injuste, dit-elle enfin, la voix un peu tremblante, et vous, si indulgent d'ordinaire, je ne vous reconnais plus. Vous vous trompez, docteur, don Roberto est une âme tendre, et vous en seriez vite convaincu si vous l'entendiez parler, avec une émotion qu'il s'efforce en vain de dissimuler...

— De sa mère! m'écriai-je.

— Oui, de sa mère et de son père, que Dieu lui a repris avant qu'il ait pu les connaître. Si vous l'entendiez parler, à de certaines heures, de son isolement, de sa ville natale, vous seriez attendri par les tristesses que ce pauvre jeune homme cache, avec héroïsme, sous une gaîté feinte. Il est malheureux, lui dont le cœur est aimant, de se sentir seul dans la vie, sans autre parent que son oncle, lequel ne le comprend pas. Avec quelle amertume résignée, touchante, il regrette de n'avoir pas, à défaut de mère, une sœur à qui confier ses chagrins.

— Et il t'a sans doute proposé, m'écriai-je de nouveau, d'être la sœur dont sa mélancolie profonde a besoin?

— Oui, répondit avec candeur l'adorable innocente ; je le comprends, moi.

— Tu as accepté?

— Je le plains tant!

Je me levai, et, pour cacher l'agitation que venaient de me causer les paroles de ma petite amie, je me promenai un instant sous les orangers. Le loup était dans la bergerie, déguisé en mouton, et il se servait avec habileté de ce qu'il devait appeler lui-même le « vieux jeu, » encore acceptable et puissant, il l'avait reconnu, dans le milieu primitif où il agissait. O le Jorullo, comme il gronda, et comme il importait de le ramener au silence! Ouvrir les yeux de la naïve Antonia, lui montrer le précipice auquel aboutissait la pente dangereuse sur laquelle on essayait de l'entraîner en excitant sa pitié, c'était peut-être une imprudence? D'autre part, se taire, n'était-ce pas devenir le complice de ce qui se tramait? Je ne voulus pas être complice, et je me rassis.

— Tu m'amuses, dis-je à la jeune femme d'un ton enjoué, tu m'amuses quand je te vois prendre un Parisien pour un être sentimental, pour un contemplateur d'étoiles. Autrefois, c'est vrai, le sentiment régnait à Paris presque autant qu'ailleurs, mais il en est exilé depuis longtemps. Les Parisiens sont aujourd'hui, mon enfant, — c'est don Roberto qui a pris la peine de me le démontrer en se donnant comme exemple, — je ne sais quelles bêtes monstrueuses, filles raisonneuses d'un père qui pourtant ne raisonne pas : le hasard. Ces bêtes, douées d'appétits inavouables, ont pour devoir de les satisfaire à tout prix, car, pour elles, la morale est un vain mot, une convention qui a fait son temps. En ce moment, ma chère Antonia, je répète le galimatias et j'expose les doctrines de cette âme tendre en quête d'une sœur compatissante, les doctrines de ce mélancolique don Roberto qui, sache-le, est un très joyeux compagnon. On ne lui a pas tout à fait dérobé sa fortune, à ce pauvre garçon, il l'a lui-même jetée aux vents de la terre, pour se gorger de plaisirs dont il serait peut-être mort à l'heure présente, sans l'air réconfortant de la vallée où tu es née. Pour ce soi-disant rêveur, écoute-moi bien et surtout crois-moi, les femmes ne sont ni des anges ni des sœurs, mais des adversaires avec lesquels on lutte de perversité lorsqu'elles sont elles-mêmes des don Roberto, et que l'on essaie de briser pour voir si le sang de leur cœur est rouge, lorsqu'elles sont pareilles à toi. Non, ce n'est pas une âme tendre, ni poétique, ni sentimentale que celle de mon cher compatriote, lequel, entre parenthèse, ne croit pas plus à l'âme qu'à Dieu ou au diable. Il se moque donc simplement de toi lorsqu'il t'apitoie sur des peines qu'il ne ressent pas, et poursuit un but qui te révolterait si tu pouvais le soupçonner.

— Pour la première fois depuis que je vous connais, docteur, me répondit la jeune femme en se levant et d'une voix indignée, voilà que je viens de vous entendre calomnier quelqu'un.

— Je ne calomnie pas, répondis-je à ma petite amie en saisissant ses mains que je sentis moites et frémissantes, je ne calomnie pas, mon enfant, j'accomplis un devoir en te révélant la vérité, en l'opposant au mensonge.

Antonia dégagea ses mains d'entre les miennes par une brusque secousse et ne répliqua pas. En ce moment, une faible brise fit chuchoter les feuilles de l'oranger qui nous abritait, et dans les intervalles de ce souffle harmonieux, mesuré comme une respiration, j'entendais le mince jet d'eau du bassin de la cour gazouiller. Je venais de parler avec franchise, en ménageant, à l'aide de périphrases un peu obscures, les oreilles délicates de celle à qui je m'adressais. Au fond, j'étais fort troublé. Nullement accoutumé au rôle d'accusateur, je ne savais plus si j'avais tort ou raison de faire ce que je faisais, de dire ce que je disais. En même temps que les battemens tumultueux du cœur d'Antonia, j'écoutais les doux murmures qui résonnaient, et ces voix pures semblaient m'approuver. A la longue, le silence gardé par la jeune femme devint pour moi une intolérable gêne.

— Mes paroles t'ont donc fâchée, lui dis-je d'un ton paternel, et m'en veux-tu de me montrer à ce point ton ami que je renonce à ma réserve habituelle pour t'éclairer?

— Non, répondit Antonia, je ne vous en veux pas; si je me tais, c'est que je cherche, sans le trouver, quel mobile vous pousse à me dire du mal de don Roberto, qui ne pense et ne dit, lui, que du bien de vous.

— Ce mobile est ton intérêt, mon enfant, répliquai-je avec gravité, le souci de ton repos, la crainte de voir ton bonheur compromis. Il y a en ce moment un serpent sous les fleurs que foulent tes pieds, te voilà prévenue. Si douce qu'elle te paraisse, n'écoute pas la voix de ce reptile, il ment. Chasse-le, écrase-le au plus vite, car s'il monte jusqu'à ton cœur, s'il le mord de sa dent redoutable, non-seulement le paradis dans lequel tu vis sera perdu, mais tout ton être, je te connais, saignera éternellement par cette blessure.

Antonia ne répondit pas. Je l'interpellai de nouveau, et, la voyant persister dans un silence obstiné, je me retirai. Contre sa coutume, et j'en fus navré, la jeune femme ne me tendit pas la main, ne me reconduisit pas. A peine eus-je atteint la grande rue, déserte et silencieuse en dépit de l'heure peu avancée, que je fus assailli par mille pensées douloureuses. Je n'avais rien prémédité de ce qui venait de se passer, mon attitude, mon plaidoyer, étaient nés des

circonstances. Mais, en essayant d'étouffer un commencement d'incendie, dont une étincelle entrevue m'avait fait deviner l'existence, voilà que je craignais de l'avoir avivé. Oui, mes paroles avaient été imprudentes, d'autant plus imprudentes que je ne redoutais, de la part de la jeune femme, ni scandale ni chute vulgaire. Je connaissais trop sa droiture, et aussi la force de ses croyances religieuses pour craindre que les manœuvres astucieuses, savantes de don Roberto pussent triompher facilement d'une chasteté que ses hardiesses de Parisien, à un moment donné, effaroucheraient et révolteraient. Toutefois, par innocence, par ignorance, faute de savoir à qui elle avait affaire, Antonia pouvait aimer, souffrir, se laisser compromettre, et ni elle ni son mari ne méritaient ces malheurs-là.

Je n'eus pas de peine, cette tâche est toujours facile, à me justifier à mes propres yeux de ma conduite. Mais le résultat obtenu n'était pas fait pour me rassurer. Ne sachant rien de l'amour, de sa force, de ses ruses, la jeune femme s'était révoltée. Sans paraître comprendre la nature du péril que je lui signalais, elle avait, douloureux symptôme, défendu celui que j'accusais. A l'heure présente, elle me tenait pour un félon, pour un calomniateur, et j'allais désormais, impuissant, suspect, désolé, assister au désastre que je venais peut-être d'accélérer en voulant le conjurer.

Tout à ces pensées, je dépassai inconsciemment ma demeure, et je ne sais où je me serais arrêté si je ne me fusse heurté contre une des barrières de la ville. Je me hâtai de rétrograder, et mon esprit, faisant de son côté volte-face, se tourna vers don Roberto. Celui-là, je ne regrettais rien de ce que j'avais dit de lui, ayant toujours considéré comme un malfaiteur l'homme qui touche à l'honneur conjugal de son voisin. Je suis de ceux que les chagrins de Sganarelle, alors même qu'il est ridicule, n'ont jamais eu le don d'égayer; de ceux pour qui c'est toujours un crime de violer un serment. Je maudissais donc mon compatriote d'avoir réussi à troubler, si peu que ce fût, l'âme de ma petite amie, de menacer, dans la partie la plus intime de son bonheur, le galant homme qui l'accueillait avec une si confiante cordialité. Aussi, ma conscience se sentait à l'aise à l'égard de l'incrédule et pervers Parisien. A ses menées habiles, je venais d'opposer les armes que lui-même m'avait fournies; n'était-ce pas de bonne guerre? Du reste, ce que j'avais dit en arrière, je me préparais à le lui répéter en face, sans me préoccuper des conséquences possibles de mon action. Oui, en dépit de mon humeur pacifique, j'étais prêt à... Je souris aujourd'hui de ces velléités belliqueuses; mais est-il un homme, celui qui, à une heure donnée, a reculé devant des conséquences d'un devoir, devant les ailes menaçantes d'un moulin à vent?

Le surlendemain, dans l'après-midi, on m'annonça don Roberto. Je l'attendais depuis la veille, calme, résolu, décidé à lui déclarer ouvertement la guerre. Le jeune homme entra la tête penchée, le visage pâle, les traits tirés. Il me prit la main, me la serra en silence, et s'assit, absorbé, près de ma table de travail. Je restai d'abord indécis. Supposant mon visiteur instruit de ma conduite, je m'étais préparé à un choc, et devant l'homme contrit, accablé, qui se présentait à moi, je me sentais déconcerté. Ennemi juré des situations équivoques, je marchai droit sur l'ennemi.

— J'ai eu l'occasion de parler de vous avant-hier, dis-je au jeune homme, et je l'ai fait en mal, je vous en préviens. Non que j'aie rien inventé sur votre compte, je suis incapable d'une pareille vilenie ; mais j'ai dit la vérité sur quelques-uns des points de votre morale, mon devoir d'honnête homme l'exigeait.

— Je sais cela, docteur, répondit le jeune homme avec douceur, et je ne vous en veux pas.

Cette résignation, ce généreux pardon, me plongèrent dans un véritable embarras.

« Le serpent s'est justifié, pensai-je, et il a réussi à se faire croire innocent. »

— Je ne vous en veux pas, docteur, répéta Robert d'un ton dolent, car vous ignoriez hier que l'homme que vous avez peint, que l'homme que j'ai été n'existe plus, qu'il est mort depuis plusieurs semaines. La grâce m'a touché, mes yeux se sont ouverts ; je crois aujourd'hui à ce que je niais hier, j'adore ce que j'ai méprisé, je pleure de ce qui me faisait rire, et vous vous éloignez de moi, par un déplorable malentendu, au moment où je me rapproche de vous.

« Quelle tactique est-ce là? pensai-je de nouveau ; ce beau fils du Paris moderne espère-t-il me faire accroire, à moi aussi, que les loups ont de la laine sur le dos? »

Mon adversaire avait appuyé son coude sur ma table, et sa main soutenait son front soucieux. Il me regardait d'une façon amicale, humble.

— Monsieur, dis-je avec brusquerie, je crois devoir vous répéter, pour écarter tout malentendu, qu'avant-hier, causant avec doña Antonia, je lui ai révélé, dans la mesure du possible, ce qui a été si souvent entre nous l'objet de discussions ardentes. Cette besogne m'a répugné, faites-moi l'honneur de le croire. Toutefois, le bonheur d'êtres que j'aime profondément se trouvant en cause, je continuerai, je vous en avertis, à les défendre contre vous.

Cette sortie, un peu véhémente, acheva de transformer les rôles.

— Ne vous fâchez pas, docteur, répliqua le jeune homme ; ne vous ai-je pas dit que je vous approuve? Pour vous expliquer ma conversion, je ne prononcerai qu'un mot : J'aime !

— Avec vos croyances et votre mépris pour les femmes, repris-je sans désarmer, vous devez confondre vos désirs avec l'amour. Doña Antonia, sans coquetterie, par un don peut-être fatal de sa beauté, est de nature troublante, j'en conviens pour votre excuse, et sa grâce naïve, je le devine, est un appât de plus pour un homme comme vous. La proie est tentante et, sans vous préoccuper du mal qui peut en résulter, vous essayez de la saisir ; ne m'avez-vous pas, hélas! vingt fois exposé vos désolantes théories?

— En vérité, docteur, voilà les rôles renversés. J'aime doña Antonia et, sur mon honneur, je la crois moins fragile que vous semblez la croire vous-même. La vertu qui ne sait pas se garder n'est pas la vertu ; seriez-vous d'un avis contraire?

— Non, certes; mais doña Antonia, et de là vient mon inquiétude, est dans une situation exceptionnelle; bien qu'épouse, elle ignore la puissance de cette passion aveuglante, tyrannique, qui...

Je me tus; mon interlocuteur avait relevé la tête, son regard brillait. Je venais imprudemment, maladroitement, d'attirer l'attention de l'habile chasseur vers les côtés vulnérables de la proie qu'il convoitait, et je me mordis les lèvres. Mais son regard reprit vite sa langueur, son corps, un instant redressé, son affaissement.

— Encore un peu, docteur, dit-il, et vous alliez de nouveau m'amener à défendre doña Antonia contre vous. Je crois à la vertu de cette adorable jeune femme, et si vous me voyez accablé, malheureux, c'est que je l'aime et n'espère rien.

— Néanmoins, vous allez tenter de tout obtenir? m'écriai-je avec un peu d'ironie.

— Non; je sais que ce serait en vain. Il y a entre doña Antonia et moi, je l'ai déjà senti, une inflexible droiture d'abord, puis l'invincible Dieu que j'ai si longtemps nié.

Je regardai le jeune homme en face, me demandant s'il se moquait irrévérencieusement de moi ; l'examen prolongé de son visage me ramena à de meilleurs sentimens. Ce n'était pas moi qu'il pouvait tromper au point de vue de la souffrance physique, et il souffrait certainement.

— Eh bien! lui dis-je, si vous êtes sincère, ainsi que je le crois, n'est-il pas l'heure de vous souvenir que votre oncle, inquiet de votre sort futur, vous rappelle en vain depuis près d'un mois? Partez.

— Je ne songe pas à autre chose, docteur, et, d'ici à quelques jours...

— Pourquoi, puisque vous souffrez, puisque vous n'espérez rien, ne pas faire acte de volonté et partir ce soir?

— Parce que cette fuite sans motifs, à la veille d'une fête que

j'ai organisée, dont je suis l'âme, pourrait être mal interprétée. Aussitôt après le bal de Téquila, je me mettrai en route, je vous le promets.

J'avais préparé la guerre, et, peu à peu, devant la soumission de mon adversaire, ma tenue perdit de sa raideur, ma voix de son ton sévère, mon visage de sa gravité. Bientôt ce fut d'une façon amicale que je raisonnai avec don Roberto. Ce serpent me fascinait-il à mon tour? Non, je surveillais de près ses manœuvres, et la contraction d'un seul de ses anneaux m'eût, sous ses allures de vaincu, révélé un victorieux. Ainsi, ma conversation avec doña Antonia n'avait pas été inutile. Son dépit passé, l'esprit droit de la jeune épouse avait repris son équilibre, s'était enfin alarmé. Elle avait compris la loyauté de ma conduite, et ne voulait même pas être soupçonnée. Un peu d'ordre se manifestait dans le chaos où je voyais à peine clair la veille, et la paix fut si cordialement signée entre mon adversaire et moi qu'il me prit sans retard pour confident de sa passion, de son amour sans espérances. En écoutant ses redites, en voyant ses yeux s'humecter de temps à autre, en entendant sa voix trembler lorsqu'il entamait l'éloge d'Antonia, et même celui de don Carlos, je lui prenais les mains pour les serrer, pour le consoler, pour rendre un hommage d'admiration à ses sentimens nouveaux. Grâce à l'amour, grâce à la souffrance, voilà qu'il croyait, cet incrédule en apparence endurci, à l'âme, à Dieu, à tout ce qui est sain, à tout ce qui éclaire un peu nos ténèbres. L'âme, il la voulait immortelle maintenant, et séparé sur la terre de la seule femme qui eût réellement fait battre son cœur, de la seule qui eût pu lui donner le bonheur, il voulait la retrouver dans les espaces infinis où, devenu poète, il laissait errer ses pensées. Il est à remarquer que, dans les bonheurs comme dans les malheurs extrêmes qui nous affectent, nous cherchons instinctivement un au-delà; n'est-ce pas une preuve qu'il existe?

Après le départ de celui que je considérais à son entrée dans mon cabinet comme un ennemi, et qui venait d'en sortir mon ami, je repassai un à un, en les pesant avec minutie, chacun des propos que nous avions échangés. C'est que, malgré moi, devant cette conversion si prompte, un peu de méfiance me revenait. Je ne tardai guère à la repousser, comme entachée d'injustice. En somme, le Jorullo, qui grondait le matin avec violence, ne faisait plus entendre qu'une vague rumeur. Or si la terre eût tremblé, je l'aurais certainement senti, n'étant pas amoureux.

Le soir, anxieux de connaître l'état du cœur d'Antonia, de faire ma paix avec elle, et d'être en mesure de la consoler ou de la réconforter, je me dirigeai vers sa demeure. On m'apprit que, de-

puis la veille, elle avait rejoint son mari à Téquila. Décidément mes conseils portaient leurs fruits, triomphe qui ne m'enivra pas. Je félicitai intérieurement la belle jeune femme de son acte courageux, et je plaignis un peu le malheureux qui déclarait « l'aimer à en mourir, » comme disent tous ceux qui aiment pour la première fois.

IV.

Est-il vrai que nos pères n'avaient pas le sentiment des beautés de la nature, que le pittoresque, dont nous abusons peut-être, ne disait rien à leur esprit? La preuve en apparence irréfutable de cette assertion, c'est qu'aucun des écrivains des siècles passés, même en remontant au-delà des Grecs, ne nous a laissé le moindre bout de description. Les plus explicites ont noté que la lune est « pâle, » que les bois sont « ombreux » et les monts « sourcilleux, » rien de plus. Et pourtant, j'en ai la conviction, nos pères, non-seulement sentaient et admiraient un beau paysage, mais ils en jouissaient. Si les brins d'herbe qui ondulent, si l'insecte qui bourdonne, si la fourmi qui grimpe le long d'une tige ne paraissent pas les avoir aussi fortement séduits qu'ils nous séduisent, c'est qu'en toutes choses ils cherchaient les grandes lignes, qu'ils voyaient en presbytes et non, comme nous, en gens atteints de myopie. Comment expliquer sans cela le choix toujours heureux des sites dont ils faisaient élection pour édifier leurs demeures? A ce point de vue, le fondateur de Téquila avait certainement été un passionné du pittoresque; il suffisait d'ouvrir les yeux pour en être convaincu.

Ces réflexions me venaient à l'esprit une heure avant la chute du jour, alors qu'assis sous la véranda de la vaste construction hispano-mauresque qui domine le beau domaine, je contemplais, d'une hauteur de huit mètres environ, les différens aspects des terrains qui l'entourent. Du bâtiment lui-même, rien à dire; il n'est, comme toutes les constructions similaires au Mexique, qu'un vaste cube sans fenêtres extérieures, au péristyle soutenu, de distance en distance, par des colonnes taillées dans une lave bleuâtre. A l'intérieur, de larges corridors encadrent une cour dallée au centre de laquelle un bassin, sous la pluie du jet d'eau qui l'alimente, gazouille éternellement.

Devant moi, — ici se révèle le goût du pittoresque que possédait le fondateur du domaine, — s'étendait un vallon étroit, bordé de collines qui, par leurs dispositions, semblent servir de contreforts aux grands monts qui les dominent, contre lesquels elles s'appuient. A droite, un bois composé d'orangers, de goyaviers, de manguiers; puis, sur

la pente presque subite, des acajous, des céïbas, des cèdres, des pins. Au-dessus de ces arbres, et comme eux variés de formes, de tailles, de couleurs, je regardais voltiger ou j'écoutais gazouiller, chanter, caqueter, roucouler, des ramiers bleus, des toucans à la poitrine sanglante, des cardinaux pourprés, des perruches vertes et jaunes. De temps à autre, toujours par couples, passaient des couroucous dont les plumes d'or vert. plus étincelantes que celles des paons, étaient autrefois réservées à la parure des grands seigneurs aztèques. Plus haut, des bandes de corvidés, à la livrée funèbre, tourbillonnaient. Plus haut encore, en plein ciel cette fois, planaient des faucons à plumage roux et blanc, et au-dessus d'eux, se perdant parfois dans l'azur noyé de soleil, des aigles.

A ma gauche, une tout autre nature, presque un autre monde. De ce côté des roches superposées, couvertes de lichens multicolores, montraient çà et là de gigantesques écroulemens. De loin en loin, surgissant d'une anfractuosité, un arbre incliné, défiant les lois de l'équilibre, posait une tache verte sur les pierres grises. Les racines de ce colosse, développées outre mesure, rampaient sur les blocs, les enlaçaient, les étreignaient et paraissaient, du point d'où je les regardais, un amas de monstrueux serpens. Elles surpassaient en étendue, en grosseur, ces noires racines, les branches du centenaire qu'elles étaient non-seulement chargées de nourrir, mais de soutenir dans ses luttes presque journalières contre les ouragans.

D'une cavité entourée de verdure, ouverte à cinquante mètres de hauteur environ, mes regards s'arrêtaient volontiers sur une nappe d'eau qui, jaillissante et décrivant une courbe aérienne, s'engouffrait dans une sorte d'entonnoir au-dessous duquel je la voyais reparaître rugissante, écumeuse, et se précipiter d'étage en étage, de roche en roche, jusqu'au sol du vallon. Là, prisonnière au fond d'un canal creusé dans le granit avec l'aide des siècles, l'eau bouillonnait, pétillait, perdait peu à peu son écume, semblait reprendre haleine après ses formidables chutes. Enfin calmée, elle glissait limpide, transparente, sommeillante sur un lit de cailloux bordé de roseaux, passait à vingt pas de l'hacienda, puis avec de longs détours, usant la base d'un bloc de lave, elle allait, au-delà du vallon, mêler ses flots clairs aux ondes laiteuses et incrustantes du rio Blanco.

J'étais là depuis une heure, admirant ce qui m'entourait, épiant les allures des oiseaux, écoutant leurs chansons, leurs cris sauvages. Le soleil couchant embrasait les collines qui lui faisaient face, transformait le glacier qui couronne l'Orizava en un gigantesque diamant. Le fracas de la cascade, à la distance à laquelle je me trouvais, n'était pas assourdissant; il berçait la pensée par sa

continuité, par ses chocs mesurés, presque rythmés. Comme je me sentais loin du monde au milieu de cette nature primitive, et comme j'oubliais! Je ne revenais à la réalité que lorsque la voix de don Carlos résonnait. Je pensais alors qu'à sa place, avec une compagne comme Antonia, j'aurais enfoui ma vie dans cet Éden soigneusement tenu secret, et laissé à d'autres le soin de donner des fêtes, de faire tinter les grelots d'un cotillon.

C'était le lendemain qu'il devait avoir lieu, le fameux bal, et n'ayant aucun malade auquel mes soins fussent indispensables, je m'étais accordé quatre jours de congé. J'avais fait route avec don Roberto, qui, mélancolique, et sauf deux ou trois allusions à son prochain départ, ne m'avait guère entretenu que de la beauté d'Antonia, beauté qu'il me reprochait de ne pas assez admirer. Son enthousiasme, je dois le dire, m'aidait à me disculper de ma fugue d'Orizava, car je ne songeais pas à me reposer à Téquila, et ma curiosité de voir le cotillon ne m'empêchait nullement de dormir. Ce qui troublait mon sommeil, ce qui m'avait décidé à me mettre en route, c'était le bruit sourd, il est vrai, mais très perceptible pour mon oreille, du redoutable Jorullo. Je me trouvais donc à l'hacienda avec la résolution bien arrêtée de me montrer importun, de ne perdre de vue ni mon compagnon de route ni Antonia. Ce rôle ingrat, je me l'étais imposé comme un devoir. J'eusse tout sacrifié pour sauver la vie de don Carlos ou celle de sa femme; or ne devais-je pas, sous peine d'une inconséquence dont j'ai vu nombre d'exemples, déployer le même zèle, faire montre de la même abnégation, alors qu'il s'agissait de défendre le bonheur de mes deux amis?

Tout à l'achèvement de ses préparatifs, et n'ayant plus qu'à perfectionner, don Carlos rayonnait. Il s'étonna bientôt de me rencontrer sans cesse.

— Par mon salut, docteur, dit-il de sa voix joyeuse en m'apercevant sous la véranda alors qu'il me croyait loin, n'y a-t-il donc plus de plantes dans la plaine, d'insectes dans les bois, ni de pierres sur les montagnes, que je vous vois, sans y croire, cloué dans la maison? Dans vos rares visites ici, je n'ai pu jouir à mon aise de votre présence, et voilà que vous profitez, pour vous tenir coi, de ce que je ne puis être avec vous. Vous n'êtes pas malade, au moins?

— Non, certes, mon ami, et mon repos inaccoutumé s'explique par... par un peu de fatigue. D'ailleurs, ajoutai-je en montrant un faucon qui poursuivait un oiseau-moqueur, je ne perds pas tout à fait mon temps, j'étudie le vol des rapaces.

Soit hasard, soit connaissance des lieux, le chassé vint se réfu-

gier sous le corridor. N'osant le suivre sous cet abri, son ennemi poussa un cri de déception et se mit à tournoyer au-dessus de nous. S'emparant du fusil de son majordome, arme toujours placée près de la porte d'entrée des haciendas, don Carlos ajusta l'oiseau de proie, qui bientôt, les ailes fracassées, tomba lourdement au pied de la terrasse.

— Parbleu, dit en riant mon vieil ami, tout en rechargeant le fusil dont il venait de se servir, voilà de l'ouvrage pour vous, docteur, et un brigand de moins. Je fais toujours la guerre aux faucons, ajouta-t-il, leur lâcheté me révolte.

— Ils ne sont pas lâches, répondis-je, ils obéissent à des lois que nous devrions comprendre, puisque, de même qu'eux...

En ce moment, comme s'il eût déjà oublié le danger auquel il venait d'échapper, ou compris que son ennemi n'était plus à craindre, le moqueur, posé sur la balustrade, lissait son plumage. Il prit son vol vers un goyavier voisin, entre les branches duquel je le vis bientôt exécuter ses culbutes ordinaires, en modulant une de ses gaies chansons. Les bêtes, est-ce un privilège? vivent surtout dans le présent.

Bien que ses regards ne perdissent guère de vue Antonia, la tenue de Robert était correcte et ne me fournissait aucune occasion d'exercer le mandat que je m'étais donné. La jeune femme, à mon arrivée, m'avait accueilli avec amabilité, non avec son effusion accoutumée. J'avais serré bien fort les doigts qu'elle m'avait tendus, sans qu'elle eût répondu à mon amicale étreinte, décidément elle me gardait rancune, et je m'en attristais.

Parfois, don Carlos, de la cour de l'habitation, — c'est là que devait avoir lieu le bal, — nous appelait tous à l'improviste. Il voulait avoir notre avis sur une nouvelle disposition qu'il venait d'imaginer, sur l'harmonie d'un massif de fleurs. Pour juger de l'effet, Antonia prenait le bras de son mari, et, la tête inclinée, s'appuyait sur lui de tout son poids. Cet abandon me plaisait; on eût dit que la chère petite, par instinct, s'abritait près de ce cœur qui ne battait que pour elle. Mais, tandis que je souriais, Robert pâlissait. La jeune femme, aussitôt, abandonnait le bras qu'elle pressait, et son regard alangui, caressant, se croisait avec celui du jeune homme, dont les joues se coloraient. Que signifiaient ces manœuvres contradictoires? Avaient-elles pour but de rassurer don Carlos, qui ne paraissait nullement alarmé, ou de provoquer la jalousie de Robert? Qui l'eût pu dire? Pas même Antonia, peut-être. Dans les coquetteries des femmes, des femmes mexicaines au moins, il y a souvent plus d'inconscience que de préméditation, plus d'instinct que d'art.

Aussitôt après le souper, don Carlos nous amena sous la véranda où soufflait un semblant de brise. L'air était tiède, la terre obscure, le ciel étoilé. Debout depuis quatre heures du matin, mon vieil ami tombait de sommeil ; il s'excusa et se retira. Son départ fut suivi d'un long silence ; nous écoutions, Antonia, Robert et moi, le grondement de la cascade. Il s'entendait, ce grondement, avec plus d'intensité que pendant le jour; mais, loin d'étouffer le murmure du ruisseau ou le bruit des feuilles remuées, il s'alliait au contraire avec eux. Il en résultait une harmonie réelle, et cette harmonie, sans doute à cause de l'heure, charmait, berçait, reposait. Parfois, une étoile semblait se détacher du ciel, le rayait d'une ligne phosphorescente, et nous éclairait vaguement pendant une seconde. Antonia se signait aussitôt; dans sa croyance, cette lueur rapide, fugitive, était produite par le vol d'une âme qui, dégagée de ses liens, fuyait la terre et retournait vers Dieu.

Quel calme autour de nous! Les orangers, par chaque souffle de la brise, nous envoyaient leur virginal parfum, et, de temps à autre, dans leurs branches chargées de fleurs et de fruits, j'entendais frémir des ailes. O les admirables nuits tropicales, solennelles, apaisantes, si bien faites pour les rêveries tendres, pour les pensées graves! Nous nous tenions silencieux, l'âme occupée de buts divers. Pour ma part, oubliant mon corps sur le fauteuil où il gisait, ma pensée errait parmi les mondes qui scintillaient au-dessus de moi, parmi ces soleils dont nous avons pesé les masses, mesuré les distances, calculé la marche vers d'autres astres plus grands, plus lointains encore, à jamais invisibles pour nos yeux. Comme ils nous font à la fois misérables et sublimes, ces calculs merveilleux qui, s'ils nous écrasent d'un côté, justifient de l'autre le fond de notre nature, l'orgueil. Il est certainement d'origine céleste, l'être qui se tient debout alors que tous les autres se traînent ou rampent, l'être qui a sondé l'infini et rapporté, de son éblouissant voyage, le sentiment de son immortalité.

Je planais loin de la terre, rêvant, lorsqu'un léger bruit me ramena en pleine réalité.

— Il dort, venait de murmurer Robert, penché vers moi.

— Non, me hâtai-je de répondre avec loyauté, je ne dors pas. Je viens de me promener parmi les étoiles, de voir Dieu.

Le jeune homme se leva, arpenta la galerie dans toute sa longueur, puis s'accouda sur la balustrade et regarda à son tour les étoiles. Cherchait il à voir Dieu? Non ; il maudissait évidemment ma présence qui lui faisait perdre une heure favorable, et je l'excusais. Il revint s'asseoir et parla du cotillon, appuyant avec complaisance sur des explications probablement déjà données, à propos de figures qui devaient être exécutées. Je l'écoutais avec attention,

comme si je prenais intérêt à ses paroles. En réalité, je pesais ses phrases et je cherchais, laborieusement, les sous-entendus qu'elles pouvaient contenir. Il n'y eut pas de sous-entendus, ce fut, très habilement, entraîné en apparence par ce qu'il expliquait qu'il réussit à vanter la grâce, le pied cambré, la main mignonne, la chevelure opulente de l'être charmant, qu'avec ses yeux d'amoureux, il devait voir resplendir dans l'obscurité. Antonia ne répondait que par des exclamations négatives aux louanges de son adorateur, et se cachait, bien qu'il fît nuit, derrière l'éventail qu'elle agitait. Peu à peu, Robert dévia, précisa, — veux-je dire.

— Si j'avais rencontré une femme qui vous ressemblât, señora, dit-il d'une voix chevrotante, caressante, qu'il n'employait jamais en causant avec moi, je ne serais plus célibataire. Mais j'ai vu la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, vos belles compatriotes de Mexico, et je suis en mesure de pouvoir affirmer qu'il n'y a au monde qu'une beauté parfaite, la vôtre.

Antonia fit un simple : « Oh! » Je crus bon d'intervenir.

— Ces qualités physiques sont communes partout, dis-je, et, sans sortir de notre vallée, je pourrais citer des beautés rivales de doña Antonia. En revanche, au point de vue moral, au point de vue de la raison, de la droiture, — j'appuyai fortement sur ce dernier mot, — je la déclare moi-même unique.

Je reçus un coup d'éventail sur les doigts, et je me levai comme pour me retirer. Robert dut m'imiter, et ne le fit qu'avec une extrême lenteur. Nous restâmes debout, l'un près de l'autre, immobiles. Après quelques minutes d'hésitation, le jeune homme se décida à prendre congé d'Antonia, dont il tint la main assez longtemps prisonnière. Il s'éloigna pas à pas, tourné vers moi, surpris de ne pas se voir suivi. Lorsqu'il eut disparu, que ses pas eurent cessé de retentir, je souhaitai à mon tour le bonsoir à Antonia, lui conseillant de songer au repos. Absorbée, elle ne parut pas m'entendre.

— Ne vas-tu pas dormir? lui demandai-je.

— Non ; je ne me sens pas sommeil.

— Si tu veilles trop, tu seras fatiguée demain, et ta beauté, qui vient d'être vantée, perdra de son éclat.

— Que m'importe!

— Oh! oh! Est-ce que, par malheur, les bouffées de chaleur continuent?

— Oui.

Je demeurai un instant silencieux ; puis, au lieu de m'éloigner, je m'assis sur le fauteuil abandonné par Robert, et je le rapprochai de celui de la jeune femme.

— Tu souffres?

— Beaucoup.

Je pris sa main, elle brûlait.

— Tu sais, lui dis-je paternellement, que confier ses peines à qui nous aime et peut les comprendre, c'est les alléger. Tu m'en veux d'avoir éclairé ta conscience, tu me boudes parce que j'ai été franc, tu as tort. En te parlant ainsi que je l'ai fait, je n'ai eu qu'un but, te sauver d'un danger. Voyons, ajoutai-je en me penchant vers elle : sommes-nous amis ou ennemis ?

— Amis, répondit-elle.

Puis, par un mouvement soudain, elle appuya sa tête contre mon épaule, et ses soupirs m'apprirent qu'elle pleurait.

Mon émotion fut profonde; les sanglots étouffés de cette enfant, que je savais si énergique, me révélaient de cruelles tortures, et en partie la terrible lutte qui se livrait dans son âme, décidément troublée.

— Ah ! pauvre chère ! dis-je, tu as trop écouté le serpent ; mais je suis là. Apaise-toi, et verse le trop-plein de ton cœur dans le mien, qui t'excuse et te plaint.

— Croyez-vous toujours qu'il mente, lui ?

— Non.

Elle se redressa et pressa ma main avec une force dont j'eusse cru ses doigts menus incapables.

— Alors, dis-je avec appréhension, presque à voix basse : tu l'aimes ?

— Je l'aime, répondit-elle en traînant sur ce mot, comme si elle voulait le rendre interminable, infini.

Je pris les mains de la pauvre petite, je les appuyai contre mon cœur, qui battait avec violence. Une immense pitié s'empara de moi, et je maudis une fois de plus Robert. Ce que je redoutais depuis si longtemps arrivait, et les faits donnaient raison à mes faciles pronostics. La vertueuse jeune femme connaissait enfin les orages de la plus impérieuse des passions humaines, et je devinais les angoisses auxquelles elle devait être en proie, l'intensité des souffrances qui la ramenaient à moi.

— Il est malheureux ! reprit-elle avec accablement.

— Certes, répondis-je, à peine surpris de sa préoccupation si féminine, car la curiosité, la pitié seront les deux éternelles pierres d'achoppement des femmes ; toutefois, tu es plus à plaindre que lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, que Dieu me fasse souffrir, mourir, pourvu qu'il soit heureux, lui !

Elle ajouta bientôt :

— Vous me méprisez, n'est-ce pas?

— Non, me hâtai-je de répondre, je te plains.

— Vous me méprisez, reprit-elle avec véhémence; il ne peut en être autrement, puisque je me méprise moi-même. Les pensées que je veux écarter se pressent sous mon front, reviennent aussitôt que chassées, s'imposent, me torturent, bravent ma volonté. Je suis la proie, la victime de je ne sais quel démon. O l'amour, je voudrais qu'il fût une chose saisissable, croiser sur lui mes bras, l'étouffer. Je ferme mes oreilles à ses suggestions infâmes, je le repousse, je le chasse, je le crois vaincu et, l'instant d'après, il est là, prenant la voix de ma conscience, murmurant des mots qui me désespèrent ou me charment, que j'écoute malgré moi. Parfois, ajouta-t-elle frissonnante, ce fantôme prend un corps, m'enlace; je le maudis, je l'adore... Est-ce donc là l'amour?

Elle se leva, s'avança vers la balustrade et regarda au loin, sans voir.

— Il est là, dit-elle en étendant la main vers la plaine; vous ne savez pas, vous, que cet homme est toujours là, et partout. Ses yeux me regardent, sa bouche me sourit, sa voix m'implore; je le vois, je le sens près de moi alors même qu'il est loin. Je prie, je demande à Dieu, à la Vierge de me le faire oublier, et mes prières se changent en invocations pour son bonheur. Quel filtre m'a-t-il donc fait boire pour que j'ose vous parler ainsi sans mourir de honte?

— Parle, lui dis-je avec douceur, bien que bouleversé par ses paroles ardentes, par son ton passionné; parle, soulage ton esprit et ton cœur.

Elle se laissa glisser sur les dalles, dans la gracieuse posture que prennent les dames de son pays dans les églises, leva ses bras vers le ciel, pria, implora, puis éclata en sanglots. Je jugeai bon de laisser se calmer cet orage, qui s'éteignit peu à peu. Prenant alors les mains de l'innocente, je l'obligeai à se relever, et la fis marcher. Hélas! ses élans, ses affaissemens, ses transports, ses larmes ne m'étonnaient guère, mais tout cela m'effrayait. Si Robert la surprenait dans une de ces révoltes, dans une de ces crises, n'aurait-il pas raison de cette âme affolée, de cette chair palpitante qui ne comptait pas encore vingt ans? Elle succomberait peut-être, puis elle mourrait; car, sa raison revenue, je la savais incapable de vivre avec un remords au cœur, un mensonge sur les lèvres, une honte au front.

Ses confidences, ses pleurs, sa prière, l'avaient un peu calmée; la marche acheva de l'apaiser.

— Pouvez-vous me guérir? me demanda-t-elle avec anxiété.

— Oui, répondis-je hardiment, ne songeant pour l'heure qu'à lui rendre un peu de repos.

— Ce n'est pas ma faute, je vous le jure, dit-elle avec le ton d'un enfant qui, coupable d'un méfait, cherche à se justifier, et je ne sais comment j'en suis arrivée au délire qui me tient. Il m'a dit que j'étais belle, et la vanité m'a laissé l'écouter. Il m'a dit qu'il souffrait, et je me suis attendrie, il m'a dit qu'il m'aimait, et il m'a fallu du courage pour lui imposer silence, alors que ses paroles me ravissaient, alors que j'aurais voulu lui crier avec toutes les forces de mon être, que moi aussi, je...

Je serrai le bras de la jeune femme, toujours passé sous le mien.

— C'est vous, me dit-elle en s'appuyant plus fort sur moi, qui m'avez amenée à voir clair dans mon âme en me disant qu'il voulait se jouer de moi. Vos paroles m'ont été douloureuses, elles m'ont fait tomber du ciel sur la terre, réveillée brusquement alors que je rêvais, et je me suis sentie mauvaise. L'idée qu'il me mentait, qu'il ne souffrait pas, qu'il ne m'aimait pas comme ses regards me le faisaient croire, comme sa bouche me le disait, m'a dépitée, rendue curieuse, puis jalouse, puis coquette. J'ai voulu faire tomber le masque de l'imposteur, j'ai voulu être aimée pour me venger d'avoir été dupe. Je croyais, ajouta-t-elle en tordant ses bras, pouvoir ne donner de moi que ce qui me plairait; or celui que je voulais punir m'a regardée, une larme a mouillé ses yeux, et il m'a prise tout entière.

Mes ongles s'enfoncèrent dans ma chair à ces aveux naïfs, et le sang afflua à mon visage. J'avais cru agir en sage en faisant ce que j'avais fait,.. ô vanité de notre sapience! misère de notre orgueil!

— Ah! dit Antonia qui se remit à pleurer; tout ce que je vous raconte je voudrais le taire, je parle malgré moi. Les secrets que je viens de vous révéler, je voudrais les reprendre; car demain, quand il fera jour, je n'oserai plus vous regarder.

— Ne regrette rien, répliquai-je, ne suis-je pas ton ami, et ne sens-tu pas combien je compatis à tes souffrances? Tes confidences ont déjà soulagé ton cœur, et te voilà plus maîtresse de toi que tu l'étais il y a un instant. Tes luttes, tes désespoirs, tes aveux, me prouvent que je t'ai toujours bien jugée, que tu es une noble créature. En ce moment tu subis un mal, une crise qui devait t'atteindre tôt ou tard, à laquelle tu ne pouvais échapper. Après demain, don Roberto sera sur la route de Mexico, et son image...

— Restera là brûlante, dit la jeune femme en posant sa main sur sa poitrine; je le sens. D'ailleurs, il ne partira pas.

— Sait-il donc avec certitude que tu l'aimes?

— Il le sait.

— Tu le lui as dit?

— Avec les lèvres? pas encore.

— Pas encore! m'écriai-je; songes-tu donc à le lui dire?

— Oui; pour qu'il parte, pour qu'il soit moins malheureux.

— Ne fais pas cela, mon enfant, à moins que, résolue à te perdre, tu ne veuilles du même coup te jeter dans ses bras.

Elle recula et, d'un mouvement pudique, croisa ses bras sur son sein.

— Ne fais pas cela, répétai-je d'un ton suppliant, ce serait armer l'ennemi d'une façon redoutable, te mettre dans l'impossibilité de te défendre contre lui.

— Vous allez trop loin, mon ami, dit-elle avec dignité, et voilà que, de nouveau, vous me montrez un abîme... Rassurez-vous, je le connais celui-là, il me fait horreur, je n'y choirai pas. Si par instans je ne suis plus maîtresse ni de mes pensées ni de mon cœur, je le suis, je le serai toujours de mon corps: il ne me commande pas.

— En ce moment, tu peux le croire, ma pauvre innocente; l'ennemi n'est pas là. Mais demain, le plaignant comme tu le plains, émue par la pensée qu'il t'aime, qu'il est malheureux... Il est des minutes, sache-le, où la chair révoltée fait taire la conscience.

— Nous verrons, dit la jeune femme en se redressant, si elle fait taire la mienne.

J'allais répliquer, mais je songeai que l'heure était mal choisie pour faire entendre le langage de la raison à cet être surexcité, dont les nerfs vibraient sous l'impulsion de sentimens opposés.

— Va te reposer, lui dis-je; demain j'aurai réfléchi, tu auras réfléchi toi-même, et nous aviserons à te guérir, à te rendre la paix. Je te remercie, mon enfant, de t'appuyer en ce moment sur mon cœur, d'avoir confiance en moi. Je redoutais depuis longtemps pour toi l'heure à laquelle nous sommes, et si je suis ici, pourquoi ne te le dirais-je pas? c'est que je veux te défendre contre don Roberto, au besoin contre toi-même.

Je conduisis Antonia jusqu'au seuil de sa chambre, puis je gagnai la mienne à pas sourds. En approchant de la porte de Robert, je le vis debout sur le seuil. Il guettait mon retour, probablement inquiet et intrigué de ma longue conférence avec Antonia. Il tenta de m'arrêter, de me parler d'elle; je ne me prêtai pas à son désir, et je continuai mon chemin, alléguant l'heure. Une fois dans ma chambre, je m'installai près de ma fenêtre et je repassai, un à un, tous les

aveux d'Antonia. Quels élans! quelle passion dans ce cœur si longtemps endormi, si brusquement réveillé! Et Robert, quelle science, quelles gradations irrésistibles dans ses manœuvres pour se faire aimer! Lui aussi avait débuté de sang-froid, et la trappe des pièges qu'il avait disposés était retombée derrière lui, l'emprisonnant. Il souffrait, c'était justice. Mais Antonia!

Je demeurai longtemps à ma fenêtre, écoutant le bruit de la cascade, songeant aussi à celui du Jorullo. Robert et Antonia m'apparaissaient jeunes, beaux, et physiquement, sinon moralement, dignes l'un de l'autre. Je tremblais en me demandant quel serait le dénoûment de cette aventure. Robert partirait-il le surlendemain? je me refusais à le croire, en dépit de ses affirmations. De temps à autre, un léger craquement me faisait sursauter; car, pas plus que moi, les deux jeunes gens ne devaient songer au sommeil, et je m'en inquiétais. Seul, don Carlos n'entendait pas le bruit de la cascade, ne sentait pas le sol frémir: il est des grâces d'état.

V.

L'heure du bal est venue! Sur le ciel, où ne scintillent que quelques étoiles, la lune, qui les éclipse de sa lueur phosphorescente, promène son gracieux croissant. Cent couples tourbillonnent dans la vaste cour intérieure de l'hacienda, éclairée par des lampes aux globes dépolis. Au-dessus du bassin, un foyer a été édifié, et deux Indiens à demi nus, statues vivantes de cuivre rouge, l'alimentent de menues branches de liquidambar ou de copal. Ce foyer, qui parfume l'atmosphère, pose une étincelle dans les yeux de toutes les danseuses, de tous les danseurs. Les toilettes ont des couleurs vives, tranchées, et dans les chevelures, généralement noires, sont tressées des fleurs naturelles, des rangs de perles ou de diamans. Il est près de minuit, et les valses havanaises, lentes, voluptueuses, se succèdent. De temps à autre, je me hisse sur la base d'une des colonnes qui soutiennent le toit des corridors, et je me crois en pleine féerie. Qu'elles sont belles et gracieuses, toutes ces jeunes femmes si bien parées, si bien transformées pour moi, qui ne les vois guère que dans leur intérieur, que j'hésite à les reconnaître. Les épaules et les bras nus, indolemment appuyées sur les cavaliers qui les conduisent, elles se laissent bercer, s'abandonnent. Leurs yeux sont souvent à demi clos, comme dans une extase voluptueuse, qu'accentuent leurs lèvres entr'ouvertes, leurs dents humides. De loin en loin, les éventails déploient leur grande aile d'azur, de pourpre ou d'or, frémissent, et, de leurs battemens moel-

leux, marquent la mesure des pas. L'orchestre discret, composé de harpes, de guitares et de mandolines, soupire plus qu'il ne chante, et son harmonie, plus plaintive que sonore, semble murmurer des paroles d'amour. Je n'ai pas assez d'yeux pour regarder, et parfois, — toute folie est contagieuse, — je suis tenté de prendre ma part de l'enivrement de la fête. Je pense qu'il doit être doux de tenir entre ses bras un de ces beaux corps palpitans, de le soutenir, de l'entraîner, de voir de près, de tout près, ces jolis visages. Mais je n'ai plus l'âge où l'on danse; j'ignore, d'ailleurs, le premier mot de cet art, et il n'est plus l'heure d'essayer. Je me contente d'admirer, et je me console d'être célibataire et vieux en voyant les maris, qui forment galerie pour la plupart, regarder passer leurs femmes, à demi pâmées, entre les bras de jeunes hommes qui, s'ils ont parfois la couleur du bronze florentin, n'en possèdent certainement ni la froideur ni l'insensibilité. Si j'avais pris femme, je me serais difficilement prêté à ces divertissemens; j'aurais été un Othello, je le sens.

Parmi les couples qui passent et repassent, c'est celui d'Antonia, entre les bras de Robert, que suivent surtout mes regards. Je n'ai pu causer avec la jeune femme depuis la veille, car elle n'est sortie de sa chambre qu'à l'heure où les voitures et les litières ont commencé à paraître. Elle s'est montrée pâle, fatiguée, les yeux cernés bien que brillans, signes d'une fièvre que je ne m'expliquais que trop. En un instant, toutes les chambres ont été envahies par les invitées, qui, venues de loin, avaient quelques détails de toilette à réparer. Antonia s'occupait d'elles, don Carlos des pères et des maris. Pour ma part, je fus aussi accaparé. Chacun, profitant de la rencontre, m'entretenait de ses maux passés ou présens, et je dus tâter plus d'un pouls, donner plus d'un conseil. C'est à la partie masculine des invités que j'eus surtout à répondre; les femmes, si elles sont souvent dolentes le lendemain d'un bal, le sont rarement la veille, je l'ai remarqué.

Ce ne fut que vers neuf heures, alors que se forma le premier quadrille, que je cessai d'être médecin pour devenir un simple spectateur. Don Carlos figura dans ce premier quadrille, conduisant la femme du préfet civil, tandis que le préfet militaire lui faisait vis-à-vis avec Antonia. Elle était pâle, très pâle, ma petite amie, et sérieuse. Son amabilité, toujours si naturelle, se montrait, par saccades, forcée. Robert, de son côté, semblait accablé de fatigue, morose. De neuf heures à minuit, il ne dansa qu'une seule fois avec Antonia, et j'admirai sa réserve, ignorant qu'il ne devait plus la quitter aussitôt que commencerait le cotillon.

A l'heure à laquelle je me rassurais, espérant qu'Antonia avait

renoncé à sa folle idée d'avouer son amour, et où la tristesse visible de Robert m'annonçait qu'il songeait sérieusement à son départ, je remarquai avec inquiétude que don Carlos n'avait pas son allure joviale accoutumée. Il allait, venait, surveillait, grave, compassé, et, de tous les points, son regard cherchait Antonia, et aussi Robert. Avait-il surpris une œillade, un serrement de main, un propos? Je ne tardai guère à le supposer. Je manœuvrai aussitôt pour me rapprocher d'Antonia, à laquelle je dis rapidement :

— Prends garde : les yeux de ton mari t'épient, ne perdent ni un de tes gestes ni un de tes mouvemens.

La jeune femme devint plus pâle; c'était peut-être cette pâleur qui, au fond, inquiétait don Carlos et lui enlevait la gaîté expansive qui faisait partie de son être. En outre, il y avait de la fatigue dans ses traits tirés; ce n'est pas impunément qu'un vieillard, si bien conservé qu'il soit, oublie qu'il n'a plus vingt ans.

Les danses furent interrompues à minuit, et l'on se pressa autour d'une immense table dressée à l'extrémité des galeries. Les vins d'Espagne et de France, le champagne surtout, puis l'amontillado, furent sablés à pleins verres. Les dames mexicaines ne boivent que de l'eau; toutefois, l'étiquette, la politesse, un peu de malice, veut qu'elles trempent leurs lèvres dans les coupes que leur présentent leurs cavaliers, qui les vident ensuite en leur honneur. Mais si les dames mexicaines ne boivent guère, en revanche elles fument beaucoup; aussi de minuscules cigarettes brillèrent bientôt entre tous les doigts, et les rires tintèrent. Pour moi, le bruit des conversations, la multiplicité des lumières, le fourmillement des couleurs, commençaient à m'étourdir, accoutumé, ainsi que je l'étais, aux veilles solitaires et aux silencieuses méditations. Aussitôt le cotillon en train et ma curiosité satisfaite, je ruminais de me retirer, afin de prendre un peu de repos. Mais ma chambre, vers laquelle je poussai une reconnaissance, était, comme toutes les autres du reste, encombrée de châles, d'écharpes, de mantilles. La perspective de veiller jusqu'au matin ne me souriait qu'à demi, et, dans le dessein de me préparer un abri, je me dirigeai vers le salon, simplement éclairé par la petite lampe d'argent allumée, nuit et jour, devant l'image de la patronne de l'hacienda. Il était désert, le salon, et je débouchai sur la véranda. Là, je trouvai l'ombre, la solitude, un peu du silence relatif que je cherchais, et je m'en réjouis.

Les fauteuils à bascule qui d'ordinaire meublaient ce lieu, par bonheur délaissé en ce moment, avaient été transportés sous les corridors.

Je songeais à en rapporter un, sournoisement, lorsque je m'aperçus que le hamac d'Antonia était à sa place accoutumée. Je ne pou-

vais désirer une plus agréable couche, et, à titre d'essai, je m'étendis sur le mobile filet de soie, je le mis en branle. De la fête, je n'entendais plus qu'une lointaine rumeur, et le fracas de la cascade, étouffé là-bas, dominait ici. Le croissant de la lune allait dépasser le sommet de la colline d'où jaillissait l'eau fuyante, et je la voyais, cette eau, décrire sa courbe écumeuse, bondir, rayer d'une ligne blanche, argentée, le flanc noir du coteau. L'air devenait lourd, et l'ombre, presque transparente grâce à la pâle lumière de la lune, me permettait de distinguer la forme vague des objets, reposait mes yeux.

Tout à coup la musique résonna, mon hamac me parut plus moelleux, et je me pelotonnai avant de le quitter. Mais non, il ne s'agit pas encore du cotillon, car les notes qui me parviennent sont plaintives. Pédro Rubio, je le devine, se dispose à chanter la *Palouna*, cette naïve chanson d'amour avec laquelle les mères mexicaines bercent leurs enfans. Les rumeurs s'éteignent et la voix grave de Rubio, qu'accompagnent les mandolines, m'arrive nettement. Il appelle, murmure, roucoule; une voix de femme, chaude, vibrante, amoureuse, lui répond soudain. Les deux voix s'unissent, s'attendrissent, pleurent : il faut se quitter! Ce duo délicieux du tourtereau et de la tourterelle me charme d'abord, puis me ramène à Robert, à Antonia. Qu'arrivera-t-il demain? Fidèle à sa promesse, le jeune homme partira-t-il, et aurai-je à consoler la tourterelle? Un froufrou de soie frappe mon oreille, puis c'est le bruit d'un pas léger, rapide. Je vois paraître Antonia, et mon cœur de battre, car Robert la suit. La jeune femme s'avance jusqu'au milieu de la véranda, fait volte-face et dit :

— Arrêtez.

Robert obéit; il est à cinq pas de celle qu'il semble poursuivre, implorer.

— Que voulez-vous? murmure Antonia d'une voix sourde, haletante.

— Vous dire avant de m'éloigner pour jamais, avant d'aller mourir loin de vous, répond le jeune homme avec passion, que je vous adore.

Antonia demeure muette, et la chanson de Rubio, émouvante, troublante, semble répondre pour elle. Je suis tenté de me redresser, de m'élancer du hamac, de courir à la jeune femme. Je ne sais quelle pitié, quelle lâche complicité me retient. J'oublie un instant don Carlos pour ne plus voir que ces deux jeunes êtres qui s'aiment, qui vont se le dire dans un adieu suprême, dont cette minute fugitive aura été tout le bonheur, et...

— Je vous adore! répète Robert les mains tendues, suppliant.

— Taisez-vous, murmure Antonia, taisez-vous, et adieu.

— Je vous adore!

La jeune femme recule de plusieurs pas, bien que Robert n'ait pas avancé.

— Eh bien! dit-elle palpitante, dût mon salut éternel en être compromis, sachez...

Elle porte ses mains à sa gorge, ne peut parler. Tout à coup, penchée, les dents serrées, avec un accent éperdu, passionné, douloureux, que j'entends encore, elle dit :

— Pars! pars heureux et désespéré, comme tu vas me laisser moi-même; car moi aussi, entends-tu? moi aussi, je t'aime!

Robert bondit, les bras ouverts. Antonia se rapproche de la balustrade :

— Un pas de plus, dit-elle impérieuse, résolue, montrant le vide, et je tombe là.

Robert s'arrête, hésite.

— Partez, reprend la jeune femme d'une voix brève, ou laissez-moi passer; nous n'avons plus rien à nous dire.

— Par grâce, une fois, une fois encore, répétez que vous m'aimez!

— Non, répond Antonia, plus jamais.

Il s'élance, la saisit, elle pousse un cri strident : je suis debout, près d'elle. Surpris, Robert recule, puis revient vers moi, menaçant. Une détonation retentit; le jeune homme chancelle, ses bras s'ouvrent, battent un instant l'air, et il roule à mes pieds. Don Carlos se montre, se penche au-dessus de sa victime; puis, jetant avec violence sur les dalles l'arme dont il vient de se servir, il murmure :

— Je n'aime pas les faucons.

Antonia, terrifiée, s'était renversée sur la balustrade. Je l'avais entourée de mes bras pour la retenir, et je la sentais devenir inerte, défaillir. Bouleversé, je ne perdis pourtant pas tout sang-froid. On accourait, on apportait des lumières, on s'interrogeait.

— Aidez-moi, dis-je au cavalier le plus rapproché de moi.

Il prit les pieds de la jeune femme, et nous nous dirigeâmes vers sa chambre.

— Venez, dis-je à don Carlos en passant près de lui.

Il me regarda comme inconscient, et répéta d'une voix douloureuse, montrant Robert étendu :

— Je n'aime pas les faucons.

— Venez, lui criai-je avec autorité.

Il me suivit machinalement.

Une fois Antonia étendue sur son lit, je fis retirer, non sans peine, les curieux et les curieuses, et n'acceptai que l'aide de la camériste de la jeune femme, que j'avais hâte de voir reprendre ses sens.

L'état de son pouls me rassurait; mais quelles seraient les suites de la commotion qui venait de la frapper? Don Carlos, pressant son front, me regardait agir.

— Est-ce que je rêve? disait-il, est-ce qu'Antonia a été atteinte? Est-ce qu'elle est morte? Réveillez-moi, docteur, réveillez-moi, je vous en prie.

Tout à coup, il se rapprocha du lit, se pencha au-dessus du visage de sa femme et posa ses lèvres sur son front.

— Va-t-elle mourir? me demanda-t-il en me regardant dans les yeux.

— Non, lui répondis-je, grandement soulagé de le voir sortir de sa stupeur; mais je crois prudent qu'elle ne vous aperçoive pas, du moins à l'heure où elle se réveillera.

— Dort-elle donc?

— Oui; épuisée, elle a passé d'une syncope au sommeil; c'est un cas rare dont... Asseyez-vous là, derrière la moustiquaire, et, si elle se réveille durant mon absence, que Rosa seule lui parle.

— Vous allez vous éloigner?

— Ne faut-il pas que...

— Ah! dit-il en se couvrant les yeux, le malheureux! Je les croyais seuls, ajouta-t-il; si je vous avais aperçu, si j'avais su que vous étiez là... Mais pourquoi avait-il les bras tendus pour la saisir? pourquoi a-t-elle crié?

— Parce que,.. je vous expliquerai cela plus tard.

Mon vieil ami, avec une docilité d'enfant, s'assit à la place que je lui avais indiquée.

— Moi un meurtrier! murmura-t-il, et je vis deux larmes rouler sur ses joues.

Lorsque j'ouvris la porte, je me trouvai en face du préfet politique et du préfet militaire; je m'y attendais un peu.

— Que s'est-il passé? me demandèrent-ils à la fois.

— Nous en causerons tout à l'heure, répondis-je un peu embarrassé, quand j'aurai vu mon compatriote.

— Et Antonia? me crièrent des voix féminines.

— Elle dort, et je réclame pour elle un peu de silence.

M'ouvrant passage, et ne répondant à aucune interrogation, j'arrivai sous la véranda, où se pressaient quelques jeunes hommes. Robert gisait tel que je l'avais laissé, nul n'ayant osé, par crainte superstitieuse, ni l'approcher ni le toucher. Je m'agenouillai près de lui; sa tête pâle, au regard cloué sur le ciel, reposait dans une flaque de sang. Il avait été atteint au côté gauche du cou; l'enveloppe de la veine jugulaire externe avait été déchirée : il était mort foudroyé.

Ce ne fut pas sans émotion que j'abaissai, sur ses pupilles mornes,

les paupières de l'infortuné. Il avait des travers, et son matérialisme, ses paradoxes, m'avaient plus d'une fois irrité. Néanmoins, comme toute créature humaine, il possédait des côtés généreux, sympathiques. Son amour, bien que coupable, lui avait fait retrouver des croyances qui sont pour l'homme des titres de noblesse, qui l'élèvent au-dessus de la brute, de la matière. Il venait d'expirer à l'heure où il méritait de vivre : la mort sait choisir !

Lorsque je me relevai, les deux préfets m'interrogèrent de nouveau. Me dirigeant à la hâte vers la chambre d'Antonia, j'essayai d'esquiver toute réponse catégorique, ne voulant compromettre personne.

— Ce n'est pas la curiosité qui nous fait vous importuner, docteur, me dit courtoisement un des magistrats, et je vous prie de songer que nous représentons la justice, que nous avons le devoir de verbaliser. Que s'est-il passé? S'agit-il d'un meurtre ou d'un accident?

— D'un accident, m'empressai-je de répondre, d'un accident produit par une imprudence que don Carlos déplore, qu'il déplorera éternellement. Mais veuillez m'excuser, messieurs, avant de me mettre à vos ordres pour vous expliquer ce que j'ai pu voir, je me dois à doña Antonia et à don Carlos, qui m'inquiètent; les vivans, pour moi, vous devez le comprendre, passent avant les morts. Viens, toi, dis-je à l'Indien qui remplissait près de don Carlos l'office de valet de chambre, d'écuyer, et que j'aperçus près de la porte; ton maître t'a déjà demandé.

Poussant en avant ce vieux serviteur, je pénétrai dans la chambre d'Antonia, où les préfets eussent bien voulu me suivre. Je refermai la porte avec vivacité, sachant qu'on ne la forcerait pas. La justice mexicaine, je le dis à son honneur, se distingue des autres justices autant par son indulgence que par ses formes courtoises; elle voit plus volontiers, précieuse mansuétude, des innocens dans les coupables que des coupables dans les innocens.

L'état des choses ne s'était pas modifié durant ma courte absence : Antonia continuait à dormir, paisible en apparence. Que cachait ce sommeil? Était-il la revanche d'une nuit d'insomnie ou le résultat de quelque commotion cérébrale? Antonia folle! Je frissonnais. Et pourtant, si elle devait vivre, ce serait peut-être un bienfait de Dieu que la malheureuse enfant ne pût se souvenir.

Avant de tenter aucun essai pour la tirer de ce sommeil ou de cette torpeur, afin de savoir la vérité, je me rapprochai de don Carlos. Il s'était levé dès mon entrée et avait suivi chacun de mes mouvemens avec anxiété. Je rencontrai son regard; quelle tristesse! quelle douleur sur ce visage si gai d'ordinaire! j'en fus

ému. Au fait, il avait frappé Robert; mais que croyait-il d'Antonia? Était-ce l'aveu de la jeune femme ou la violence que le jeune homme semblait vouloir lui faire en la prenant entre ses bras qui avait attiré sur lui le coup fatal? Il me fallait agir avec prudence, ne parler qu'à bon escient.

— Est-il?..

Don Carlos ne put achever la question qu'il voulait m'adresser; je compris ce qu'il voulait savoir.

— A peu près, répondis-je; et il faut, maintenant, songer à vous.

Mon vieil ami se laissa choir dans un fauteuil en répétant :

— Moi, moi, un meurtrier!

— Écoute, dis-je à son Indien, debout près de la porte, tu vas, aussi secrètement que tu le pourras, aller seller deux chevaux. Tu n'aimes ni les alguazils ni les juges, je suppose?

Léandro fit un geste énergique de dénégation.

— Eh bien! il s'agit d'emmener ton maître hors de leur portée, dans la montagne, jusqu'à l'heure où les hommes de loi auront fini de griffonner. Me comprends-tu?

L'Indien fit un signe de tête et sortit.

— Avez-vous entendu, demandai-je à don Carlos en posant ma main sur son épaule, les ordres que je viens de donner à Léandro?

— Oui, répondit le vieillard en se rapprochant du lit d'Antonia; seulement, je ne veux pas partir.

— Il le faut pourtant. La justice, contre sa coutume, va forcément se montrer rigoureuse et recevoir des ordres de Mexico. Il s'agit d'un neveu d'ambassadeur.

— Je ne veux pas quitter Antonia.

— C'est à cause d'elle, mon ami, que vous devez fuir. Dans quelques jours, elle ira vous rejoindre, ou vous reviendrez.

— A quoi bon m'éloigner? Je suis un notable, on me donnera ma demeure pour prison.

— Non; vous avez à rendre compte de la mort d'un étranger, et je préfère vous voir attendre au loin que cette aventure s'éclaircisse ou s'apaise. Je viens d'expliquer tout à l'heure aux deux préfets, repris-je avec lenteur, que c'est par accident que...

Don Carlos se redressa, son regard brilla :

— Ce n'est pas par accident, dit-il les dents serrées, que j'ai frappé votre compatriote, c'est parce qu'il insultait ma femme. Je l'avais vu la suivre, la regarder... Lorsqu'elle a crié, j'ai saisi l'arme qui se trouvait sous ma main, puis...

Je respirai soulagé. Il avait entendu le cri d'Antonia, non son imprudent et audacieux aveu. J'en rendis grâces à Dieu; au moins,

les années qui restaient encore à vivre au malheureux homme ne seraient pas doublement empoisonnées.

Quand le jour fut prêt à paraître, les deux préfets, que j'avais entraînés dans le salon, apprirent de ma bouche que c'était en jouant avec l'arme qu'il croyait avoir déchargée le matin sur un oiseau de proie que don Carlos avait atteint Robert, avec lequel je causais en compagnie de doña Antonia. Les deux hommes d'esprit auxquels je m'adressais ne m'en demandèrent pas davantage; ils eurent même la délicatesse de ne pas se tourner du côté de la véranda au moment où don Carlos la traversa, conduit par Léandro. A l'heure où le soleil parut, les deux magistrats donnèrent le signal du départ; mais les dernières litières ne purent se mettre en route que vers neuf heures. Je fus soulagé, je l'avoue, quand je n'entendis plus de bruit, quand je sentis enfin l'hacienda déserte.

Je m'occupai aussitôt de la dépouille de Robert, que je disposai sur un lit de sangle, à l'endroit même où il avait été frappé. Les travailleurs indiens du domaine défilèrent devant lui, attirés par la curiosité. Les femmes s'arrêtaient volontiers devant le beau jeune homme qui semblait dormir; elles jetaient des soucis sur la funèbre couche, qui fut bientôt couverte de ces fleurs mortuaires.

Resté seul, je regardai longtemps le corps de mon compatriote; je me souvenais de nos controverses, j'étais ému.

— Il y avait en toi une âme, lui dis-je en posant mes mains sur les siennes, que, selon la coutume mexicaine, j'avais croisées comme pour une prière suprême, il y avait en toi une âme, et tu te trompais lorsque tu le niais. Maintenant qu'elle a repris sa liberté, cette flamme céleste que tu as méconnue, tu ne me vois plus, tu ne m'entends plus, tu ne peux plus me répondre, mais tu n'es mort que pour la terre. Il y avait en toi une âme immortelle comme il y a un Dieu éternel; œuvre sans ouvrier, que signifierait l'univers? œuvre sans lendemain, que signifierait la vie?

Je m'éloignai et j'allai m'établir au chevet d'Antonia. Ce fut là que j'écrivis longuement à l'oncle du défunt en lui révélant la vérité, en confiant à son honneur celui de don Carlos. Cette missive terminée, je l'expédiai à Mexico par un Indien; elle devait mettre trois jours à parvenir entre les mains de celui à qui elle était adressée.

Le soir, ma chère malade ouvrit enfin les yeux, et parut surprise de me voir. Je me penchai vers elle et la questionnai avec anxiété sur le mal qu'elle sentait. Elle me répondit avec lucidité, sans paraître, toutefois, se souvenir d'aucun des terribles incidens de la nuit. Elle réclama son mari à plusieurs reprises.

— Ne veut-il pas venir? me demanda-t-elle en se soulevant, en me regardant avec fixité.

— Il était là il y a un instant encore, répondis-je pour calmer son anxiété, il t'embrassait et t'appelait doucement pour te réveiller. Je l'ai envoyé à Orizava chercher des médicamens, comme diversion à son inquiétude.

La jeune femme secoua la tête et se tourna vers la muraille; bientôt je l'entendis pleurer : elle se souvenait!

A minuit, ce fut presque clandestinement, — il n'y a pas de cérémonies funèbres au Mexique, — que je fis transporter le corps de Robert au cimetière de Téquila. Il y repose à l'ombre d'un palmier que j'ai fait planter, sous une pierre où se lit simplement son nom.

Le surlendemain, Antonia, un peu fiévreuse, et que j'avais néanmoins obligée à se lever, s'essayait à marcher, appuyée sur mon bras. Elle savait la vérité, toute la vérité : la mort de Robert et l'exil prudent de son mari. J'avais grand'peine à lui faire prendre un peu de nourriture; aussi sa faiblesse était extrême, sa pâleur effrayante. On eût dit que, comme Robert, elle avait perdu tout son sang dans la fatale nuit.

— Don Carlos me croit-il coupable? me demanda-t-elle soudain.

— Non; il n'a entendu que ton cri d'épouvante, et la colère...

— J'aurais dû vous écouter, mon ami, écouter ma raison qui parlait comme vous. J'étais folle, je souffrais, et pourtant que sont, hélas! les souffrances que je ressentais alors, comparées à celles que je ressens aujourd'hui?

— Oui, dis-je avec tristesse, j'ai su prévoir et n'ai su rien empêcher. Il eût fallu... Voyons, ne te désole pas; le temps amènera la paix, l'oubli; ton bonheur renaîtra.

— Le temps amènera l'apaisement peut-être, mon ami; l'oubli, jamais! Mon sort est affreux; mais ne l'ai-je pas mérité?

— Non, ma pauvre enfant, tu as été, tu es une victime.

— Une victime! s'écria-t-elle, alors que j'ai fait de l'homme qui m'aimait un cadavre et de celui dont je porte le nom un meurtrier!

Je lui parlai longuement, essayant de panser, de soulager son incurable blessure.

— Vous êtes bon, me dit-elle en me prenant les mains, et il est doux, à de pareilles heures, de vous avoir pour ami. Vous m'aiderez à consoler don Carlos, n'est-ce pas? ma vie n'aura plus d'autre but. Ce qu'il a fait sera toujours pour lui un crime, et le remords, je connais son cœur, le tuera comme il me tuera moi-même.

J'avais fait préparer la litière de la jeune femme, et quand nous sortîmes de sa chambre, il nous fallut traverser l'habitation. Les guirlandes de fleurs étaient fanées, partout des assiettes, des bouteilles, des verres jonchaient le sol. Ce désordre d'un lendemain de fête, désordre que nul n'avait songé à faire disparaître, me pa-

rut poignant à cette heure de deuil. En traversant la véranda, je crus qu'Antonia allait défaillir ; mais, si son corps était faible, sa volonté était énergique, vaillante. En dépit de mes instances, elle voulut d'abord marcher à pied, et nous atteignîmes le petit cimetière de Téquila, que côtoie la route. Elle s'arrêta en face de la haie de rosiers qui borde le lieu funèbre et se tourna vers moi ; je compris seulement alors son dessein.

— Oui, répondis-je à sa muette interrogation, il dort là.

Elle pria ; puis s'établit dans sa litière, dont elle ferma les rideaux. Je me mis en selle, et, jetant un dernier regard vers le vallon plein de lumière que la cascade emplissait de son bruit, je songeai à don Carlos fugitif, à Robert mort, à la belle désolée que j'entendais sangloter, qui ne vivrait plus désormais que pour souffrir. Le Jorullo, « le Mal pays, » passèrent une dernière fois devant mes yeux : hélas ! les désordres moraux sont aussi des cataclysmes, et j'avais eu raison de craindre.

Il y a six ans que Robert dort sous son palmier grandi, et cinq que don Carlos, revenu de la montagne où Antonia avait été le rejoindre, repose, immobile à son tour, près de celui dont l'image sanglante a hanté son esprit jusqu'à sa dernière heure. Il y a un an, j'ai transporté là le corps d'Antonia, morte en religion sœur Valérie des Sept-Douleurs. J'ai obtenu à grand'peine de la congrégation au sein de laquelle elle s'était réfugiée de pouvoir amener la dépouille de la jeune femme près de ceux qu'elle a maintenant retrouvés, près de ceux dont sa vie d'austérité a dû racheter les fautes.

. . . . . .

C'est en revenant d'accomplir cette tâche dont ma petite amie m'avait depuis longtemps chargé, et que j'avais acceptée tout en croyant retourner avant elle vers Dieu, que j'ai autrefois écrit ce drame intime, resté obscur pour nombre des habitans d'Orizava. C'est que M. le ministre de France, instruit de la vérité par ma missive, s'opposa à toute enquête judiciaire, et donna là une preuve de sagesse, voire d'habileté diplomatique. Il n'y avait personne à venger ni à châtier au fond de cette affaire, dont les trois acteurs, n'ai-je pas raison de le dire? sont morts pour avoir aimé.

LUCIEN BIART.

POÉSIE

ÉPIGRAMMES ET BUCOLIQUES.

LE CHEVRIER.

—

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile;
Aux gorges du Ménale où l'été nous exile,
La nuit monte trop vite, et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasyle!
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre, là-bas, est l'antre où se retire
Le Démon familier des hauts lieux, le Satyre.
Peut-être il sortira si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres?
C'est lui! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres!

LES BERGERS.

—

Viens. Le sentier s'enfonce au vallon de Cyllène.
Voici l'antre et la source, et c'est là qu'il se plaît
A dormir sur un lit d'herbe et de serpolet
A l'ombre du grand pin où chante son haleine.

Attache à ce vieux tronc moussu la brebis pleine.
Sais-tu qu'avant un mois, avec son agnelet,
Elle lui donnera des fromages, du lait?
Les Nymphes fileront un manteau de sa laine.

Sois-nous propice, Pan, ô chèvre-pied, gardien
Des troupeaux que nourrit le mont Arcadien,
Je t'invoque... Il entend! J'ai vu tressaillir l'arbre!

Partons. Le soleil plonge au couchant radieux.
Le don du pauvre, ami, vaut un autel de marbre
Si d'un cœur simple et pur l'offrande est faite aux Dieux.

ÉPIGRAMME VOTIVE.

—

Au rude Arès! A la belliqueuse Discorde!
Aide-moi, — je suis vieux, — à suspendre au pilier
Mes glaives ébréchés et mon lourd bouclier
Et ce casque rompu qu'un crin sanglant déborde.

Joins-y cet arc. Mais, dis, convient-il que je torde
Le chanvre autour du bois, — c'est un dur néflier
Que nul autre jamais n'a su faire plier, —
Ou que d'un bras tremblant je tende encor la corde?

Prends aussi le carquois. Ton œil semble chercher
En leur gaine de cuir les armes de l'archer,
Les flèches que le vent des batailles disperse;

Il est vide. Tu crois que j'ai perdu mes traits?
Au champ de Marathon tu les retrouverais,
Car ils y sont restés dans la gorge du Perse.

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE.

—

Ici gît, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée;
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

A SEXTIUS.

—

Le ciel est clair. La barque a glissé sur les sables.
Les vergers sont fleuris et le givre argentin
N'irise plus les prés au soleil du matin.
Les bœufs et le bouvier désertent les étables.

Tout renaît. Mais la Mort et ses funèbres fables
Nous pressent, et, pour toi, seul le jour est certain
Où les dés renversés en un libre festin
Ne t'assigneront plus la royauté des tables.

La vie, ô Sextius, est brève. Hâtons-nous
De vivre. Déjà l'âge a rompu nos genoux.
Il n'est pas de printemps au froid pays des Ombres.

Viens donc. Les bois sont verts, et voici la saison
D'immoler à Faunus, en ses retraites sombres,
Un bouc noir ou l'agnelle à la blanche toison.

POUR LE VAISSEAU DE VIRGILE.

—

Que vos astres plus clairs gardent mieux du danger,
Dioscures brillans, divins frères d'Hélène,
Le poète latin qui veut au ciel hellène
Voir les Cyclades d'or de l'azur émerger.

Que des souffles de l'air, de tous le plus léger,
Que le doux Iapyx redoublant son haleine,
D'une brise embaumée enfle la voile pleine
Et pousse le navire au rivage étranger.

A travers l'Archipel où le dauphin se joue,
Guidez heureusement le chanteur de Mantoue;
Prêtez-lui, fils du Cygne, un fraternel rayon.

La moitié de mon âme est dans la nef fragile
Qui, sur la mer sacrée où chantait Arion,
Vers la terre des Dieux porte le grand Virgile.

MÉDAILLE ANTIQUE.

—

L'Etna mûrit toujours la pourpre et l'or du vin
Dont l'Érigone antique enivra Théocrite,
Mais celles dont la grâce en ses vers fut écrite,
Le poète aujourd'hui les chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil divin,
Tour à tour Aréthuse esclave et favorite
A mêlé dans sa veine où le sang grec s'irrite
La fureur sarrazine à l'orgueil angevin.

Tout se transforme ou meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent;

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encor, dans l'éclat des médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

José-Maria de Heredia.

LES

MÉMOIRES D'ERNEST II

DUC DE SAXE-COBOURG-GOTHA

C'est une entreprise délicate pour un prince régnant que d'écrire ses Mémoires. Passe encore s'il laissait à ses héritiers le soin de les publier! Mais il ne résiste pas toujours à la tentation de se voir imprimé tout vif, de donner lui-même son bon à tirer. S'il est de la race des audacieux, s'il a le courage ou l'imprudence de ne ménager rien ni personne, de dire leur fait à ses ennemis et leurs vérités à ses amis, il s'expose aux noires rancunes et il provoque les représailles. Le plus souvent, il se croit tenu d'être fort circonspect. Il ne règne peut-être que sur 1,900 kilomètres carrés, sa résidence est une petite ville de 17,000 âmes, et tout compté, tout rabattu, il n'a que 200,000 sujets. Mais c'est quelque chose que d'être regardé par 200,000 hommes; tous ces yeux braqués sur lui l'inquiètent et le gênent, il doit sauver son prestige, éviter de se montrer à son peuple dans un déshabillé compromettant. Avant de publier son livre, il le revoit, le retouche, le récrit; il supprime les traits piquans, il émousse la pointe de son crayon, il adoucit les tons crus, il noie ses couleurs, il est avare de son sel et de son poivre, il se retranche dans les mystérieuses réticences. Il oublie que si l'indiscrétion est un grand défaut, elle est la première vertu d'un prince qui écrit ses Mémoires. Faut-il épargner les épices dans un plat de haut goût?

Le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha a pensé qu'on pouvait être à la fois circonspect et piquant. Né en 1818, il a vu bien des choses, il

a connu bien des hommes, il s'est trouvé mêlé à de grands événemens, et il a entrepris de raconter en trois gros volumes son histoire et celle de son temps (1). Le premier, qui a seul paru jusqu'à présent, et qui nous conduit jusqu'à la fin de l'année 1850, était le plus facile à écrire. Il n'y est question que d'événemens déjà lointains pour nous et d'acteurs qui ont quitté la scène de ce monde. Le duc a pu, sans se compromettre, peindre à son aise le prince de Metternich, le général Radowitz, le roi Louis-Philippe, le roi Frédéric-Guillaume IV, tels qu'ils lui sont apparus. A mesure qu'il avancera dans son récit, il sera plus embarrassé. Pourra-t-il nous dire toute sa pensée sur l'empereur Guillaume, sur M. de Bismarck? La Prusse est bien grande, le duché de Cobourg est bien petit, et certaines inimitiés sont fort dangereuses. Lui sera-t-il possible de marier les ombres aux lumières, de tempérer l'éloge, de faire ses réserves, sans offenser personne? Après tout, ce sont ses affaires. Il est homme d'esprit, il saura sans doute se tirer de ce mauvais pas ou de ce puits.

Sa première intention était que ses Mémoires ne fussent publiés qu'après sa mort. Pourquoi s'est-il ravisé? Quoique l'Allemand n'ait pas créé le vaudeville, il a sa malice. On prétend chez nos voisins que las et un peu jaloux de tant d'hommages prodigués à la mémoire de son oncle Léopold et de son frère Albert, le duc Ernest a voulu se faire sa place à leurs côtés. On leur élevait des statues, il travaille à la sienne. On parlait beaucoup d'eux; après avoir parlé de lui, on en parle beaucoup moins. Il en appelle et il s'est chargé de se rendre justice à lui-même.

Il a vu son oncle devenir roi des Belges et son frère cadet épouser la reine d'Angleterre. Il était resté duc de Saxe-Cobourg-Gotha, après avoir essayé d'être autre chose. Il a voulu prouver que s'il n'avait pas rempli toute sa destinée, ce n'était pas l'étoffe qui lui avait manqué, mais le bonheur, que la faute en est à l'ingrate fortune, et qu'au surplus il n'a pas laissé de jouer un rôle considérable dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine. — « La politique, dit-il, est dans ses résultats le produit de forces combinées. De même que les plus grands généraux ont le plus vif sentiment de ce qu'ils doivent aux milliers d'hommes qui ont combattu sous leurs ordres, les hommes d'état les plus clairvoyans savent mieux que personne que ce n'est pas une seule volonté qui se réalise dans les grands événemens. Mais pour qu'un prince puisse espérer de trouver une place dans les récits de la postérité, il faut qu'il lui laisse des documens écrits sur ce qu'il a fait et voulu faire. » Le duc a de bonnes raisons de croire que, si d'autres

(1) *Aus meinem Leben und aus meiner Zeit*, von Ernst II, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha. Berlin, 1887; erster Band.

ont mené à bonne fin le grand ouvrage de la concentration politique de l'Allemagne, personne ne l'a souhaitée ni préparée avec plus d'ardeur que lui, que si d'autres ont moissonné, il a travaillé aux semailles avec les ouvriers de la première heure, et il a tenu à rappeler, en commençant son livre, que dans le salon des glaces, le jour où fut proclamé l'empire allemand, l'empereur Guillaume lui donna l'accolade et lui dit : « Je sais tout ce que je te dois, toute la part qui te revient dans l'événement qui s'accomplit aujourd'hui. »

Par la même occasion, Ernest II s'est fait un plaisir de constater, preuves en main, que dans plus d'une conjoncture importante il avait mieux discerné le vrai du faux, mieux raisonné sur les effets et les causes, vu plus clair dans les choses de ce monde qu'Albert le sage et que Léopold l'avisé. Ayant toujours vécu dans l'intimité de son frère et de son oncle, il entretenait avec eux une correspondance réglée, et les lettres inédites que renferme son premier volume sont aussi curieuses qu'instructives. Les jugemens des hommes varient avec leurs intérêts. Il était naturel que le mari de la reine d'Angleterre et le roi des Belges n'éprouvassent pas en toute rencontre les mêmes joies et les mêmes craintes qu'un petit prince allemand qui avait sa fortune à faire et prétendait ne la devoir qu'à son industrie ou à son épée. Toujours soucieux de la sûreté de son trône, le roi Léopold désirait que l'Europe se tînt en paix et lui garantît ainsi son royal repos; ce fut toujours dans le sens d'une politique pacifique que s'exerça son influence. Dans les derniers jours de novembre 1850, quand la Prusse et l'Autriche firent à Olmütz une paix fourrée ou plâtrée, cette réconciliation inopinée chagrina le duc Ernest, qui ne craignait pas l'odeur de la poudre, et son oncle lui écrivait de Bruxelles : « Quoique je ne fasse pas partie du congrès de la paix et que je n'aie aucune liaison avec Élihu Burrit, qui, comme Cobden, est d'avis qu'il ne faudrait faire la guerre que pour contraindre les gens à rester en paix, je bénis le ciel de ce qu'on n'en vient pas aux coups. De grands maux en seraient sûrement résultés; les élémens de l'ordre et les forces des gouvernemens auraient été employés à leur destruction réciproque, pour le plus grand profit des anarchistes, qui se flattaient de pêcher en eau trouble. La France eût assisté avec un plaisir extrême à ce combat de taureaux, dans le doux espoir d'en profiter pour reprendre un bon morceau de ses vieilles frontières. »

Comme son oncle, le prince Albert craignait la France et goûtait peu la démocratie ; mais il appréhendait moins que lui les changemens, les hasards des révolutions. Il n'éprouvait de vives sympathies ni pour le cabinet de Vienne, trop asservi à ses traditions, ni pour la Prusse, à laquelle il reprochait « d'avoir pris la Poméranie à la Suède, la Silésie à l'Autriche, d'avoir dépouillé la Saxe, conclu une paix séparée avec

la république française, partagé la Pologne et accepté le Hanovre que lui offrait l'empereur Napoléon. » Il était prêt cependant à tout pardonner au souverain, quel qu'il fût, qui restaurerait le saint-empire, en l'accommodant au goût moderne, et constituerait au cœur de l'Europe une grande puissance militaire et conservatrice « capable de tenir en respect les barbares asiatiques et l'éternel trouble-fête, le Gaulois. » L'essentiel était que « l'Allemagne ne tombât pas dans les mains des clubs, des associations, des professeurs, des théoriciens et des charlatans. » Il ne lui déplaisait pas qu'elle fût privée quelque temps encore des dangereuses douceurs de la monarchie parlementaire; il pensait que, dans certaines circonstances, le régime patriarcal a du bon, et les opinions de son frère lui semblaient trop avancées. Il l'admonestait quelquefois, il s'appliquait à le contenir.

Le duc Ernest ne l'écoutait pas toujours. Il lui était permis de penser à ses convenances, à ses intérêts et surtout à sa popularité, qui devait lui servir à jouer un rôle en Allemagne. Il prenait souvent l'avis de son frère et de son oncle, souvent aussi il leur expliquait avec quelque vivacité les raisons de situation qui l'empêchaient d'obtempérer à leurs désirs, de se conformer à leurs conseils. Dès 1844, il écrivait au roi des Belges que ses liens de parenté avec de hauts monarques de l'Occident lui rapportaient moins de profit que d'agrément. On avait plus d'une fois dénoncé Cobourg comme un mauvais lieu, comme un foyer d'intrigues antigermaniques : « Je dois devenir un bon et loyal Germain. C'est comme jeune prince allemand que je dois me recommander aux sympathies. A quoi me servirait-il de m'appuyer sur mes hauts parentages ? Ce n'est pas ma faute si tu es roi des Belges, si Albert est l'époux de la reine d'Angleterre et Ferdinand roi de Portugal. Je suis charmé que vous soyez mes parens et je me réjouis de l'attachement que vous me témoignez; mais je ne puis m'orner de votre gloire pour réussir auprès des princes mes confédérés. »

C'est une famille fort remarquable que celle des Cobourg, et les mémoires du duc Ernest nous aident à les bien connaître. Si différens qu'ils soient de caractère et d'humeur, ils ont des traits de ressemblance. Ce qui distingue tout vrai Cobourg, c'est une certaine liberté d'esprit qu'on trouverait difficilement au même degré dans d'autres familles régnantes et qui leur permet de s'accommoder sans peine, sans effort apparent, à des situations pour lesquelles il ne semblait pas né. L'éducation qu'avaient reçue le duc Ernest et le prince Albert était bien propre à les affranchir de beaucoup de préjugés, à leur ouvrir l'entendement, à en faire des hommes de notre siècle. En même temps qu'on leur apprenait le latin et les mathématiques, on les initiait aux sciences naturelles, à la physique, à la chimie. On s'attachait

surtout à développer en eux le goût du raisonnement et de la discussion, et, comme le disent les *Mémoires*, on les mettait en garde contre l'obscurantisme. La Thuringe était l'asile ou la forteresse des doctrines rationalistes. De bonne heure, ces jeunes gens avaient acquis la conviction que le christianisme doit se mettre en règle, entrer en arrangement avec les idées modernes. Le duc remarque à ce sujet que, si le biographe le plus accrédité du prince-consort s'est cru tenu de rendre hommage « à sa piété naturelle, » il ne l'a fait que par égard, par complaisance pour le public anglais. Dès sa première jeunesse, le prince Albert n'avait qu'un médiocre respect pour les dogmes, sa raison lui semblait plus respectable.

En enseignant l'histoire aux deux frères, on n'avait garde de leur prêcher le culte du bon vieux temps, et ils demeurèrent toujours étrangers à la politique des regrets, aux dévotions gothiques et au romantisme des souvenirs. On les fit voyager, et, chemin faisant, ils fréquentèrent des sociétés assez mêlées; ils ne craignaient pas de lier commerce avec des réfugiés mal pensans, avec des gens compromis. On les envoya à l'université; ils y vécurent en vrais étudians, et quelquefois ils jugeaient leurs maîtres. « Fils d'une vieille race, nous nous sentions plus libéraux dans l'âme que des professeurs sans ancêtres qui tonnaient contre le rationalisme... Dans ses leçons sur le droit public, Perthes disserta longuement sur la royauté par la grâce de Dieu; nous l'interrompîmes par nos murmures et nos étonnemens, et quand il affirma la provenance divine de certaines institutions, nous lui déclarâmes à son grand chagrin que ce chapitre resterait en blanc dans notre cahier. »

Un vrai Cobourg est un prince d'esprit moderne, d'humeur libérale; mais son libéralisme est un amour sans ferveur, sans enthousiasme, qui ressemble beaucoup à une gracieuse indifférence. Opportuniste raffiné et souvent ironique, il est convaincu que certaines formes n'ont pas l'importance que le vulgaire y attache, que rien n'est plus inutile que les regrets ni plus dangereux que les superstitions, que la souplesse du jugement, l'élasticité de l'âme, sont des dons souverains, qu'un prince doit prendre les choses telles qu'elles sont et le vent comme il souffle, se prêter aux circonstances, que le caractère des races supérieures est de s'adapter à tous les milieux.

Il en coûta peu au roi Léopold d'accepter une royauté révolutionnaire. On daubait sur lui dans plus d'une cour allemande, on s'indignait qu'un prince de vieille souche eût consenti à mettre sur sa tête une couronne de pavés. Il en avait rejailli quelque déshonneur sur sa famille. Le prince Édouard d'Altenbourg déclarait à haute voix qu'il fallait rompre tout commerce de visites avec la cour de Cobourg, qu'on était sûr d'y entendre parler de la Belgique et de son roi, que d'au-

gustes oreilles ne pouvaient s'exposer à de tels affronts. Léopold le laissait dire, et il devint le modèle, le vrai parangon du roi parlementaire. Il entendait son métier comme personne; le roi Louis-Philippe aurait mieux fait de se régler sur les exemples que lui donnait son gendre, qui blâmait ses fautes et prévit sa chute : « Vous verrez que mon beau-père sera chassé comme Charles X. La catastrophe est imminente. » Il disait aussi qu'il n'entendait point se compromettre dans cette affaire : « Le bon vieux monsieur, ajoutait-il, mangera lui-même sa soupe. » Cependant le roi Léopold n'avait pas une tendresse particulière pour le régime constitutionnel. Quand il allait à Berlin, il s'épanchait à ce sujet avec le roi Frédéric-Guillaume IV, il se répandait en plaintes sur « ces satanées petites constitutions, qui sont si gênantes pour les souverains. » Il maudissait aussi le sort des princes qui n'ont pas de domaines « et qui, réduits à une liste civile, ne sont qu'une sorte de mendians d'état. » Mais il jugeait que comme on fait son lit, on se couche, que les pires institutions deviennent passables quand on sait en tirer parti, que la vertu royale par excellence est le savoir-faire.

Le duc Ernest II pensait de même. Il fut le plus libéral des princes allemands; avant 1848, il avait proposé à ses sujets des réformes qui leur semblèrent trop hardies. Comme son oncle, il estimait que le savoir-faire est tout, que la monarchie plus ou moins parlementaire a de graves inconvéniens, qu'il faut y remédier par une sage conduite et par l'esprit d'à-propos, que l'instabilité ministérielle est un grand mal, mais que le plus souvent ce mal est imputable à la maladresse des souverains. Il a fait un miracle dont il lui est permis de se glorifier : « M. de Seebach, nous dit-il, est resté mon ministre d'état depuis 1849 jusqu'à ce jour, il a dirigé avec bonheur les affaires de mes duchés durant près de quarante années, exemple peut-être unique dans les annales du régime constitutionnel. »

Mais on donnerait une définition incomplète des Cobourg si on ne voyait en eux que des sages libres de tout préjugé ou des hommes d'affaires très avisés. A leur bon sens, à leur excellent jugement, ils joignent les inquiétudes de l'imagination, le désir d'accroître leur bonheur et d'étendre sans cesse leur gloire, l'amour des premiers rôles, le goût de se mettre en vue et de faire grand, et quand la fortune contrarie leurs visées, ils en souffrent, ils se rongent. Le prince Albert avait ses ambitions cachées, qui, ne trouvant pas à se satisfaire, le tourmentaient. Son frère remarque qu'il y avait en lui des contrastes singuliers, que ce philanthrope méprisait les hommes, qu'il avait des sentimens très humains et qu'il jugeait l'humanité avec hauteur, que ce prince affable était souvent un censeur âpre et acerbe, que dans mainte occurrence sa chaleur d'âme se changeait en une froideur gla-

ciale, qu'à mesure qu'il avança dans la vie, sa gaîté naturelle le quitta, qu'il perdit par degrés la joie de vivre et d'agir, que son esprit brillant fut atteint de chlorose, de la maladie des pâles couleurs, que d'année en année il devenait plus hypocondre.

Si haute que fût sa situation, elle ne répondait pas entièrement à ses désirs; l'oiseau se trouvait à l'étroit dans sa cage, il n'y pouvait déployer ses ailes. Les méfiances ombrageuses que lui témoignaient les Anglais, la défense qui lui était faite de s'ingérer ouvertement dans les affaires de l'état, le chagrinaient. Faute de mieux et pour employer ses loisirs, ce parfait civilisé était devenu le protecteur, l'intelligent et judicieux patron des lettres, des arts et des sciences; mais cette noble occupation ne lui suffisait pas. Il se sentait né pour gouverner et s'affligeait d'être réduit à l'office de simple conseiller. C'est une des douleurs aiguës de la vie que d'être le mari d'une reine et de n'être pas roi.

Plus heureux était son oncle Léopold. Si son royaume était petit, grande était l'influence qu'il avait su conquérir dans plus d'une capitale. Il gouvernait la Belgique et il conseillait l'Europe. Il s'était mis partout en crédit; on commentait ses oracles et on répétait ses épigrammes; dans les cas graves, on appelait en consultation ce grand médecin politique. Et pourtant on assure que jusqu'à la fin il regretta d'avoir refusé le trône de Grèce. Il pensait à toutes les choses mémorables qu'il aurait pu faire dans la péninsule du Balkan. Peut-être aurait-il eu la gloire de résoudre la question d'Orient! Quelqu'un de sa famille, si on n'y met bon ordre, se chargera volontiers de ce soin. Le prince Ferdinand a prouvé qu'il ne craint pas les hasards, les entreprises aventureuses. Si l'Europe le laisse faire, si quelque fâcheuse étoile ou quelque lune rousse ne traverse pas ses plans et ses espérances, il nous montrera sans doute combien les Cobourg sont élastiques, en s'adaptant sans effort à son étrange situation comme aux mœurs de ses sujets, en devenant un parfait Bulgare. On peut croire aussi qu'il ne s'en tiendra pas là, qu'il s'occupera d'arrondir sa principauté, qu'au milieu de ses embarras il rêve déjà de se faire roi, et que sait-on? peut-être empereur. Les Cobourg savent que les grandes fortunes sont souvent préparées par des commencemens obscurs, ingrats et lents; mais leur modestie n'est qu'apparente, leur devise est: *Per parva ad majora.* Ambitieux des grands bonheurs, ils sont trop sages pour vouloir tout envahir, mais ils se croient capables de tout mériter.

Le duc Ernest II, lui aussi, fut dans sa jeunesse un de ces sages qui ont un coin de folie et que leur chimère tourmente. Sa sagesse éclata glorieusement dans les crises violentes que traversa l'Allemagne en 1848. Il avait vu venir la révolution; il aurait voulu qu'on la pré-

vînt par des concessions opportunes, dont il avait donné l'exemple; mais il parlait à des sourds. Il était fort populaire; ses ministres, qui l'étaient moins, s'abritaient sous ses ailes, comme des poussins effarés; il les couvrait, il les sauvait. Il a consacré l'un des chapitres les plus intéressans de ses Mémoires à raconter « l'année folle, » cette grande tragi-comédie où il joua l'un des meilleurs rôles. Tous les trônes craquaient et semblaient prêts à crouler. Les gouvernés osaient tout, et en un jour les gouvernans avaient perdu tout prestige, toute autorité, ils attristaient jusqu'à leurs ennemis par le spectacle de leurs défaillances. On ne savait sur quoi s'appuyer. Les fonctionnaires pactisaient ou conspiraient avec l'émeute.

Aux scènes terribles se mêlaient des incidens grotesques. Tout s'effondrait; ce n'était partout qu'anarchie, confusion des langues et des idées. Le plus petit pays, la plus petite ville, la moindre bourgade avait ses griefs et ses désordres particuliers. Le commerce et l'industrie se mouraient, on s'attendait à la banqueroute. Pendant que les gens raisonnables réclamaient les libertés constitutionnelles, la réforme des impôts, le redressement des abus les plus crians, l'abolition du droit de chasse, les fous demandaient la lune, et n'accordaient ni sursis ni rabais; ils la voulaient tout de suite, tout entière et toute ronde, sur un plat d'argent; à défaut de la lune, on garde le plat. Le 15 mars, le duc écrivait au roi Léopold : « On nous a déjà demandé impérieusement tout ce qu'un mortel peut désirer, jusqu'à la santé et au don de longue vie. »

Il fit bonne contenance dans ce désordre universel. Il conserva tout son sang-froid et jusqu'à la faculté de rire dans un temps où personne ne riait. Il avait manifesté l'intention d'ouvrir ses nouvelles chambres dans les formes traditionnelles, avec le cérémonial accoutumé. Les députés l'avertirent que tout se passerait bien mieux si l'ouverture se faisait sans pompe et sans soldats. — « Qu'à cela ne tienne! répondit-il. Puisque mon appareil princier vous déplaît, je paraîtrai à la séance dans mon habit de chasse. » En attendant de proclamer la république thuringienne, une et indivisible, on avait entrepris une vraie guerre d'extermination dans les chasses ducales : « On voulait mal de mort à tout ce qui vit dans l'eau, glisse dans l'air ou court sur le sol.» Le duc ne s'affectait pas trop de ces petits désagrémens. On expulsait, on maltraitait ses fonctionnaires, il volait à leur secours. On le vit un jour à Cella descendre à l'auberge, s'emparer de la salle de danse, y convoquer une assemblée populaire, haranguer la foule et l'amener à composition.

Il s'occupait de ses voisins, les assistait dans leurs effaremens. Le duc d'Altenbourg était retenu prisonnier dans son palais, où un gouvernement provisoire d'humeur rébarbative et d'allure farouche le gar-

dait à vue. On prétendait lui imposer, pour président de son conseil, un certain docteur Krutziger, chef du parti démocratique, qui lui faisait horreur. Ernest II, accompagné d'un secrétaire, se rend à Altenbourg dans un compartiment de seconde classe. Après avoir dîné au cabaret, il franchit deux barricades et réussit à pénétrer au château. Il raisonne l'auguste prisonnier, le réconforte, le rassure, le persuade, l'engage à vaincre ses répugnances et ses frayeurs, à s'arranger avec Rabagas, et le lendemain Rabagas reconduisait respectueusement le duc Ernest à la gare. Il portait encore un chapeau mou surmonté d'une plume couleur de sang; mais à quelques jours de là, nous assure le duc, il était devenu un homme de gouvernement, un ministre fort modéré, presque sensé, qui en valait beaucoup d'autres.

Tout en vaquant à ses affaires et à celles de ses voisins, Ernest II avait lieu de méditer à part lui sur les contradictions des hommes en général et des Allemands en particulier. Ayant sous son commandement deux très petits duchés, dont l'un était un bien de patrimoine et l'autre un acquêt, il tâchait depuis longtemps de rattacher plus étroitement Saxe-Gotha à Saxe-Cobourg, d'obtenir qu'elles consentissent à vivre sous la même constitution, à se laisser administrer en commun. Il y avait perdu ses peines. Non-seulement les populations étaient jalouses de leurs droits, de leurs intérêts séparés, les principaux fonctionnaires des deux duchés se détestaient cordialement. On aurait pu s'imaginer qu'en 1848, la réconciliation se ferait d'elle-même. D'un bout à l'autre de l'Allemagne, on ne parlait que d'unité nationale, de parlement national, de grande patrie. Cependant Cobourg et Gotha s'entêtaient à vivre séparés de corps et de biens; c'était les prier de leur déshonneur que de les engager à s'entendre, leurs chiens refusaient obstinément de chasser ensemble : « Dans un temps où les hommes les plus raisonnables étaient en proie à des rêves de mégalomanie nationale, il était impossible de régler la plus simple affaire d'administration commune, et force était de constater que le particularisme ou la politique de clocher est un héritage auquel l'Allemand ne renoncera jamais. »

Il est beau de conserver toute sa tête dans un temps d'orages où tout le monde la perd. Les révolutions n'apportent que de cruels désagrémens aux princes modestes ou pusillanimes qui cherchent le bonheur dans le repos. Les ambitieux en prennent plus facilement leur parti; elles leur procurent les occasions qu'ils quêtaient, c'est dans l'eau trouble que se font les pêches miraculeuses. Le duc Ernest s'imposait à l'attention de l'Allemagne et par son libéralisme et surtout par ses exploits dans la guerre très populaire du Slesvig-Holstein. Il ne nous dit pas jusqu'où il portait ses espérances; mais il raconte dans le plus minutieux détail ses campagnes, cette brillante affaire d'Eckern-

foerde dont l'honneur lui revint et dans laquelle les Danois perdirent deux vaisseaux.

Ces événemens lui sont restés si présens qu'il en parle comme d'une histoire toute fraîche, et le cœur lui bat encore en nous rappelant combien était noble et généreuse la cause qu'il défendit alors contre le Danois, superbe oppresseur de l'Allemand. Nous savons ce qu'il en faut penser. Dans ce temps, on se battait pour le principe des nationalités et la liberté des peuples; bientôt après, on déclarait qu'il n'y a pas d'autre droit que la raison d'état. En 1848, on s'occupait de délivrer « les frères opprimés du Holstein; » vingt-deux ans plus tard, on conquérait l'Alsace, dont un roi de Prusse avait dit, dès 1709, que « ses habitans étaient plus Français que des Parisiens, « et que, si jamais l'empire germanique la reprenait, « il n'y trouverait qu'un amas de terre morte couvant un brasier d'amour pour la France (1). » Les vexations qu'ont endurées jadis les Allemands du Holstein nous paraissent bien douces quand nous pensons aux procédés barbares qu'on a inventés pour réduire les Alsaciens. Il y a des maîtres qui, se croyant d'une espèce supérieure, née pour commander, ne se contentent pas d'être craints et obéis; ils exigent qu'on les admire, qu'on les respecte, qu'on se fasse honneur et gloire de les servir. « Vous nous tenez, disposez de nous, répondent les opprimés; vous n'obtiendrez jamais que nous aimions notre esclavage, que nous baisions nos chaînes, la verge qui nous frappe et la poussière de vos pieds. »

On a prétendu qu'en 1849 le duc de Saxe-Cobourg-Gotha avait été sur le point d'offrir ses services au parlement de Francfort, qui avait échoué dans ses négociations avec la Prusse, et de ceindre la couronne impériale dont Frédéric-Guillaume IV n'avait pas voulu. C'est un conte en l'air, et on ne s'étonnera pas que les *Mémoires* n'en disent rien. Le duc a pourtant pris la peine d'y transcrire tout au long une lettre qu'il reçut au mois de mai 1849. L'inconnu qui l'avait écrite déclarait que le glorieux vainqueur d'Eckernfoerde, rejeton d'une race illustre, visiblement créée pour régler les destinées de toutes les nations de l'Europe, était le héros, le sauveur promis à l'Allemagne. Il l'exhortait à lever un bataillon d'élite, une phalange de vaillans guerriers allemands, il l'assurait qu'avant peu un peuple entier se rangerait à ses côtés. Cet inconnu souffrait d'une maladie du foie et faisait une cure à Kissingen. Le duc a toujours pensé que pour faire de bonne politique il faut avoir le foie sain. Cependant, l'impétueuse éloquence de ce malade lui avait fait quelque impression, car il écrivait à son frère que des inconnus lui adressaient de pressans appels, l'exhor-

(1) *Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713), d'après des documens inédits*, par Émile Bourgeois, docteur ès lettres. Paris, 1887; Ernest Leroux, éditeur.

taient à sortir de sa tente pour se mettre à la tête des affaires. « Heureusement il est trop tard, ajoutait-il, ce calice amer a passé loin de moi. » Je crois avoir dit que le bon sens des Cobourg travaille six jours et chôme le septième; pendant qu'il se repose, leur imagination, qui ne se sent plus surveillée, prend ses ébats, s'échappe, voyage dans les espaces et ne se refuse rien.

Frédéric-Guillaume IV avait décliné par scrupule et par prudence, mais à regret, les offres de l'assemblée de Francfort. Pour se consoler de n'être pas empereur, il tenta de grouper autour de lui les petits états du nord de l'Allemagne, de constituer ce qu'on appelait l'union restreinte. Devenir le principal outil de la politique prussienne, jouer à Berlin le rôle de confident très cher et de conseiller d'honneur, le duc Ernest pouvait caresser ce rêve sans qu'on le taxât de folie. Il approuva chaudement les desseins du roi, épousa son idée, s'employa sans se ménager à la faire aboutir. Il se remuait, s'agitait; il était partout, usant de sa dextérité consommée pour supprimer les obstacles, lever les difficultés, concilier les différends, ramener les réfractaires, décider les hésitans. Il fréquentait les coulisses du parlement d'Erfurt. Il se flatta un instant d'obtenir que le congrès des princes alliés de la Prusse se tînt à Gotha, que le roi y parût en personne, ce qui fit dire à un journal de Berlin que Gotha était une bien petite cage pour y loger un aigle. Frédéric-Guillaume IV acquiesçait, promettait et se ravisait. Le congrès se tint à Berlin; le duc présida aux délibérations des princes, et le roi lui disait quelquefois : « Pas trop de zèle, mon ami, pas trop de zèle! »

Les affaires se brouillaient entre la Prusse et l'Autriche, qui entendait rétablir l'ancienne Confédération germanique et en recouvrer la présidence. La guerre semblait imminente: le duc demanda et obtint que le roi lui confiât le commandement d'un corps composé des contingens de l'union et de quelques détachemens de l'armée prussienne. Quand Frédéric-Guillaume IV lui octroya cet honneur, il était décidé à ne pas faire la guerre. Il avait pensé intimider l'Autriche par ses préparatifs; l'Autriche ne reculant pas, ce fut lui qui recula, il ne songeait plus qu'à s'arranger. Il caressait le duc, flattait ses ambitions, ses désirs, l'inondait des torrens de sa verbeuse éloquence, lui annonçait des projets qu'il n'avait pas et de glorieux événemens qui ne devaient jamais arriver. On aurait pu croire qu'il lui tardait d'en découdre, que son épée ne tenait pas dans le fourreau. Le 25 novembre, il l'invita à dîner. Pendant tout le repas, il parla sur un ton d'extrême animation de sa prochaine entrée en campagne, de ses derniers préparatifs, des tentes et des voitures destinées au service de son quartier-général. La reine le regardait avec étonnement; elle était dans le secret, elle savait que la paix était quasi faite, que l'épée des Hohen-

zollern se réservait pour des temps meilleurs, qu'on se résignait à mettre les pouces, qu'on préférait le pire des accommodemens à un procès qu'on était certain de perdre.

Nous pardonnons difficilement aux hommes qui se sont joués de nous. Le duc s'est montré sévère pour Frédéric-Guillaume IV; il lui reproche avec quelque amertume son mysticisme, sa volonté ondoyante, sa pusillanimité, ses éternelles tergiversations, les artifices auxquels recourait sa fausse bonhomie pour masquer ses faiblesses et déguiser ses incertitudes. Penserons-nous comme lui que le prédécesseur du roi Guillaume a manqué par sa faute la plus belle des occasions, que s'il avait eu plus de cœur, s'il avait osé braver les colères du prince de Schwartzenberg, les armes combinées de l'Autriche, de la Bavière et de la Saxe, et les foudres de l'empereur Nicolas, qui condamnait son entreprise, une facile victoire lui était assurée? Il est permis de croire avec M. de Bismarck lui-même qu'en 1850 la Prusse n'était pas prête, qu'au prix d'une humiliation, Frédéric-Guillaume IV épargna un désastre à son pays. Pour vaincre l'Autriche, il fallait aux Prussiens une armée réorganisée, un grand homme d'état, la neutralité bienveillante de la Russie et une alliance étrangère. Les mystiques voient quelquefois plus clair que les politiques les plus avisés, et il est des cas où les souverains timides méritent par leurs reculades la reconnaissance de leurs sujets.

Espérances et déceptions! c'est ainsi que le duc Ernest a intitulé le dernier chapitre de son premier volume. Le second est sous presse; il y racontera d'autres espérances, d'autres déceptions. Le bon vieillard que Candide rencontra un jour prenant le frais à sa porte, sous un berceau d'orangers, ne possédait que vingt arpens; il les cultivait avec ses fils, et le travail éloignait d'eux trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. « Ce bon Turc, dit Candide à Pangloss, me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui j'ai eu l'honneur de souper à Venise. » Mais, quand un prince a l'esprit très cultivé, des goûts vifs et des curiosités diverses, la fortune fût-elle peu complaisante pour sa chimère, il se console. N'ayant pu détacher de l'arbre magique la pomme d'or qu'il convoitait, il cueille les roses de jardin et les églantines des bois qui se trouvent à portée de sa main. Il remplace les grandes aventures par les petites, il trompe son inquiétude par d'aimables distractions, il amuse ses chagrins en leur contant des histoires, ou il les fatigue en les faisant courir, ou il les endort par des chansons. Il chasse le chamois, il compose des opéras, et, quand sa tête a blanchi, il écrit ses Mémoires et corrige lui-même ses épreuves.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre.

Les années passent vite et tombent l'une après l'autre dans l'immuable abîme des choses évanouies. Elles s'en vont, elles se précipitent, et lorsqu'à leur dernière heure comme aujourd'hui, avant leur disparition définitive, on s'arrête un instant pour chercher ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont produit, on est obligé de reconnaître périodiquement qu'elles n'ont rien changé dans nos destinées, que tout, après elles, reste incertain et obscur.

Parmi toutes ces années qui se sont succédé depuis longtemps, combien en est-il qui aient été heureuses et bienfaisantes, qui aient mérité l'honneur d'échapper à l'oubli ou aux dédains de l'histoire? La plupart ont passé sans éclat et sans profit. Elles ont été quelquefois saluées à leur première heure avec confiance, avec ce besoin d'espérance qui reste toujours aux hommes de bonne volonté; elles ont fini par disparaître sans laisser un regret. Elles ont eu beau se presser dans leur cours rapide : elles n'ont donné ni la paix assurée au monde, ni une tranquillité garantie et féconde à notre pays. Elles ont vu en Europe les complications se multiplier, les incidens se succéder comme des nuages noirs, la crainte perpétuelle des luttes gigantesques et sans merci envahir les esprits; elles ont vu en France tous les ressorts de l'état ébranlés, la fortune publique compromise, les idées de droit obscurcies, les institutions battues en brèche, les pouvoirs confondus, les gouvernemens réduits à une incurable instabilité. Elles ont vu, en un mot, plus de mal que de bien, et ce qu'il y aurait de mieux serait de souhaiter à chaque année nouvelle de ne pas

ressembler à l'année qui finit. Malheureusement, c'est tout le contraire jusqu'ici : les années se suivent et se ressemblent, accumulant les mécomptes. Elles commencent par des crises, elles finissent par des crises, en passant par la série indéfinie des incidens prévus ou imprévus. On vit à travers tout, il est vrai : c'est la compensation, et s'il est un phénomène frappant, c'est cette énergique vitalité d'un pays qui se sent mal gouverné, qui subit tout, qui résiste à tout par la force de son génie pratique et de ses mœurs laborieuses, attendant toujours un meilleur lendemain lent à venir.

C'est l'histoire du temps. Toutes ces années qui sont déjà derrière nous se ressemblent sans doute : elles représentent une grande et meurtrière expérience, le règne des idées fausses, des passions de parti, des majorités violentes et incohérentes, des ministères sans fixité, et l'année qui s'achève aujourd'hui n'est que la suite de celles qui l'ont précédée et préparée. Qu'a-t-elle été, qu'a-t-elle produit en définitive? Elle a, il est vrai, dans son histoire, deux bons momens. Au printemps et à l'automne, elle a vu s'élever sur nos frontières des Vosges, à Pagny-sur-Moselle et à Vexaincourt, deux incidens singulièrement délicats qui pouvaient mettre la paix en péril, et il s'est trouvé dans le gouvernement des hommes qui ont su conduire ces graves affaires avec une habile mesure, sans trouble et sans bruit. On a eu l'heureuse fortune de sauvegarder les droits et la dignité de la France, en écartant une complication redoutable, en évitant, pour tout dire, la guerre, que la plus légère imprudence aurait pu déchaîner. La paix a été préservée sans faiblesse, c'est ce qu'il y a de mieux. En dehors de ces deux événemens, qui ont fait la position et le crédit de M. le ministre des affaires étrangères encore aujourd'hui au pouvoir, que reste-t-il en vérité? Il reste des incohérences intérieures, de vaines querelles, l'impuissance du parlement pour les œuvres utiles, les indécisions agitées d'une politique sentant qu'elle ne peut aller plus loin dans la voie où elle a entraîné le pays et ne sachant ou n'osant se redresser. Il y a eu sans doute comme diversion l'épisode héroï-comique, la grandeur et la décadence de M. le général Boulanger, le ministre prétendu nécessaire, à la popularité un moment bruyante, et dont on ne parle plus même aujourd'hui. Il y a eu les fureurs radicales contre un ministère de bonne volonté, qui a essayé un instant d'être modéré, qui a malheureusement mis ses bonnes intentions dans ses paroles plus que dans ses actions, et dont le chef, M. Rouvier, a montré ce qu'il pourrait peut-être dans des circonstances moins ingrates. Il y a eu des interpellations, des intrigues, des agitations stériles, et tout cela a été couronné par ce qui caractérise essentiellement cette année expirante : les misères, les scandales qui ont préparé la crise présidentielle !

On n'aurait certes pu prévoir il y a un an, même il y a quelques mois, cette étrange et triste fin d'une présidence qui semblait garder

encore toutes les apparences d'une autorité respectée et paraissait si sûre de son inviolabilité. Un jour est venu cependant où le torrent des délations et des infamies s'est déchaîné, est monté jusqu'à l'Élysée, et où M. Jules Grévy, menacé d'être submergé, abandonné par l'opinion, par la chambre, par le sénat lui-même, n'a plus pu se dégager que par une abdication forcée. M. Grévy est aujourd'hui dans la retraite, où il peut méditer sur ce que valent les partis. Il n'a pas eu certainement la prévoyance, l'esprit d'à-propos et la résolution nécessaires dans la position difficile qui lui était faite, surtout aux derniers momens de son pouvoir. Il a été un peu aussi, il faut l'avouer, la victime des circonstances; mais, dans tous les cas, il y a deux choses que n'ont pas vues ceux qui ont mis le plus de violence à précipiter la chute du dernier président. La première, c'est qu'ils brisaient d'un seul coup l'inviolabilité de la constitution, et que ce qu'ils appelaient la crise d'une présidence était fatalement la crise de la république elle-même, atteinte dans sa stabilité légale, livrée désormais à tous les caprices des partis. Ce qu'on n'a pas vu de plus, c'est que, s'il y avait tous ces marchés honteux, ces trafics de faveurs, ces captations, ces corruptions qu'on dénonçait, et si devant tant d'abus il y avait des incohérences ou des complicités administratives, des défaillances de magistrature, c'était ni plus ni moins la conséquence et l'accusation la plus sanglante de la politique de dix années, de tout un règne de parti. Cette situation avilie et si profondément altérée, où tous les abus, toutes les faiblesses sont possibles, ce sont les républicains qui l'ont créée par leurs procédés administratifs, par les mœurs qu'ils ont propagées, par le plus audacieux favoritisme, — et cette crise de 1887 n'est par le fait que la répugnante liquidation des dernières années. Voilà la moralité, une des moralités de la dernière crise présidentielle !

Elles sont passées maintenant, toutes ces années, celle qui finit aujourd'hui comme celles qui l'ont précédée. Elles ne laissent pas un brillant héritage; elles viennent de se faire juger par leurs œuvres, par les habitudes d'anarchie morale et politique qui se sont dévoilées, et c'est à la lumière instructive de cette expérience qu'on entre dans l'année nouvelle, avec un nouveau président et même un ministère nouveau. Qu'en sera-t-il de tous ces changemens, de ce renouvellement partiel de la scène publique? Est-ce la continuation du passé avec un changement de décor? Est-ce le commencement du retour à un régime de raison réparatrice? C'est là toute la question.

Il n'y a pas encore un mois que M. Carnot est à l'Élysée; il a eu à peine le temps de s'accoutumer à son état et d'entrer dans son rôle de premier magistrat de la république. Il a l'avantage d'être arrivé au poste éminent et périlleux où il est placé sans être lié ou compromis par des brigues d'élection, par des engagemens avec les partis. Il a été pour ainsi dire improvisé président sur le champ de bataille,

sans avoir dit un mot, sans qu'on lui ait demandé ni un gage ni un programme. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'à des opinions républicaines dont on ne peut douter, il allie le goût de la modération, la droiture du caractère et de bonnes intentions, probablement aussi l'intention de rester le plus possible à l'Élysée. Le message qu'il a adressé aux chambres pour sa bienvenue, et qui est jusqu'ici le seul acte public par lequel il ait révélé sa pensée, est une déclaration de bonne volonté encore plus qu'un programme de gouvernement. Tout y est, il ne reste qu'à en dégager une politique sérieuse et décidée, un système de conduite précis. M. Carnot hésite visiblement, on le voit bien, et la première, la plus évidente marque de ses hésitations, a été la manière dont il a fait son ministère. Il aurait pu, c'eût été même la chose la plus simple, garder comme premier ministre M. Rouvier, qui avait un budget tout prêt, et qui de plus a montré de la tenue dans les dernières crises. Il s'est laissé séduire par l'idée d'un nouvel essai de fusion ou de concentration républicaine. Il a bientôt vu qu'on ne fait pas un gouvernement avec un amalgame d'élémens incohérens, avec une majorité anarchique. Le résultat de toutes ses tentatives a été en fin de compte un ministère modeste et effacé, sous la présidence de M. Tirard, qui n'a eu rien de plus pressé que d'aller demander le moyen de vivre, le vote de trois mois de subsides, et de porter aux chambres un programme ministériel de plus, une déclaration encore moins décisive que celle de M. le président de la république. On lui a tout accordé sans confiance; on en est resté là, et les chambres sont parties pour aller prendre un repos si bien gagné, — pour aller préparer aussi les élections sénatoriales qui vont ouvrir l'année.

Ce n'est pas un dénoûment, on le sent bien. C'est tout au plus l'ajournement des résolutions nécessaires à la session prochaine, après le renouvellement du sénat, qui ne laisse pas d'avoir son importance à cette heure incertaine où se débattent peut-être les destinées de la France. Ce ministère Tirard, quelque bien intentionné qu'il puisse être comme M. le président de la république lui-même, n'est visiblement qu'un ministère de circonstance et d'attente, qui ne répond qu'incomplètement aux nécessités d'une situation si profondément ébranlée, qui ne résout rien. Il a pu sans doute se présenter comme un cabinet d'affaires, promettre dans son programme de s'occuper des caisses de secours et de retraite pour les ouvriers, de l'assistance publique dans les campagnes, du régime des mines, de l'enseignement agricole, du code rural. C'est fort bien! Le problème essentiel ne reste pas moins tout entier. Il s'agit avant tout de savoir quelle sera la direction supérieure de la politique de la France, ce qu'on fera pour remettre l'ordre dans les finances, pour pacifier les esprits, pour ramener la vigilance et l'équité dans l'administration, pour raffermir l'organisation militaire ébranlée par des projets chimé-

riques; il s'agit de rétablir l'autorité de la loi violée partout! Ce n'est pas facile, nous en convenons, de se refaire une politique, de reconstituer un gouvernement résolu à tenter l'œuvre de réorganisation et de réparation. La présidence nouvelle hérite des misères qu'elle n'a point créées, des conditions de vie publique qui lui ont été léguées, où elle peut avoir ses embarras du premier moment. Ce n'est pas facile de se tirer de là, disons-nous; c'est cependant la plus pressante et la plus impérieuse des nécessités. Continuer le système qui a été suivi jusqu'ici, jouer par complicité ou par faiblesse le jeu du radicalisme sous l'apparence d'une prétendue concentration républicaine, qui n'est qu'un mot, c'est aggraver le mal, sans être même assuré de vivre longtemps. Il n'y a donc, si on ne veut pas capituler, qu'à prendre délibérément son parti, à accepter sans défi comme sans défaillance une lutte inévitable. On aurait beau d'ailleurs se faire illusion, essayer de se dérober par des feintes et toutes les habiletés évasives, on n'en serait pas plus avancé : on se retrouverait sans cesse, de plus en plus désarmé, en face d'une solution compromise par dix années de fausse politique, devant les difficultés qu'on a laissées grandir et qui se manifestent sous toutes les formes.

Une des plus sérieuses de ces difficultés, sur laquelle il serait puéril de fermer les yeux, est certainement dans la position extraordinaire, arrogante, qu'on a laissé prendre au conseil municipal de Paris. On l'a vu il y a quelques semaines, le jour où, en face du congrès réuni à Versailles pour l'élection présidentielle, l'Hôtel de Ville s'est tout simplement organisé en quartier-général de guerre civile, prêt à entrer en lutte contre le vote éventuel d'une assemblée nationale. Tout était prêt, organisé, les rôles étaient distribués, le gouvernement de la sédition était peut-être déjà désigné : les meneurs ont tout avoué pour qu'on ne pût l'ignorer! Ce qui serait arrivé importe peu, l'intention y était, il y a eu même quelque commencement d'exécution. Le gouvernement nouveau se serait, dit-on, préoccupé un moment de cette fantaisie d'insurrection municipale; il aurait voulu, en dépit des protestations du conseil, prendre ses sûretés en établissant M. le préfet de la Seine, qui est en même temps maire de Paris, à l'Hôtel de Ville. C'était assurément son droit, et, s'il s'est arrêté, c'est une concession de plus dont on ne lui saura aucun gré. Après cela, nous en convenons si l'on veut, c'était le petit côté de cette affaire. Que M. le préfet de la Seine habite ou n'habite pas de sa personne l'Hôtel de Ville, ce n'est, après tout, qu'un détail plus ou moins significatif; mais il y a une chose bien autrement grave, c'est le rôle exorbitant, tout révolutionnaire, que le conseil municipal de Paris se donne tous les jours dans les affaires publiques.

Le fait est que cette étrange représentation parisienne se moque ouvertement de tout, des lois, du gouvernement, des chambres, sans

parler du bon sens, qu'elle étend ses prétentions sur tout, sur l'administration, sur la préfecture de police, sur la garde républicaine, sur les principes financiers, sur l'instruction publique à tous les degrés. Il y a quelques années, ce conseil municipal à tout faire a eu la fantaisie de créer une chaire en pleine Sorbonne, d'instituer un cours nouveau d'histoire de la révolution française, et on a eu la faiblesse de se prêter à son caprice, de lui ouvrir la vieille Sorbonne. Aujourd'hui, l'histoire ne lui suffit plus : il crée une chaire de « philosophie biologique, » il veut opposer les théories de Darwin au spiritualisme suranné de nos professeurs. Il a entrepris de régénérer la science et de donner une impulsion nouvelle à notre enseignement supérieur! A plus forte raison s'occupe-t-il de l'enseignement primaire. Là il règne en maître et souverain, sans s'occuper des règlemens publics et des programmes officiels. Il réforme, bouleverse à son gré le régime intérieur des écoles. Il revise avec un soin jaloux les livres d'éducation ou de prix pour en bannir toute apparence d'un spiritualisme arriéré, toute allusion au « nommé » Dieu, — c'est le langage qu'on parle à l'Hôtel de Ville. Chose curieuse cependant! on a refusé à tous les conseils municipaux de France le droit d'avoir un avis sur leurs écoles, sur le choix de leurs instituteurs; on refuse aux pères de famille le droit de disposer de l'éducation de leurs enfans. Seul, le conseil municipal de Paris peut tout faire, tout régenter, supprimer des traitemens si les professeurs ne lui plaisent pas, imposer ses fantaisies radicales et anarchistes, — au risque de pousser l'omnipotence jusqu'au ridicule! Et, bien entendu, il ne se borne pas à l'enseignement. Il est occupé aujourd'hui à réformer le système financier, à établir une nouvelle répartition de l'impôt personnel et mobilier à Paris, sans s'inquiéter des lois et des principes de notre régime financier. Par une combinaison ingénieuse, par un abus du mot « d'indigent, » il a trouvé le moyen d'exonérer d'un seul coup la plus grande partie des habitans de Paris, ceux qu'il veut favoriser, et de faire peser toute la contribution mobilière sur le plus petit nombre, sur ceux qu'il appelle les « riches. » Il met son socialisme dans les finances comme il met son radicalisme athée dans l'enseignement. Il va ainsi, cet étrange conseil, tranchant, bouleversant, désorganisant, à peine arrêté de temps à autre par quelque décret timide d'annulation qui n'empêche rien!

Eh bien! la question est de savoir si l'état, représenté par le gouvernement, par les chambres, l'état légal de la France, peut admettre en face de lui un pouvoir bravant les lois, dirigeant l'enseignement, maniant à son gré l'organisation financière, disposant arbitrairement d'un budget de 300 ou 400 millions, — et au besoin prétendant opposer par l'insurrection sa volonté à la volonté nationale. La question est là tout entière aujourd'hui, à cette fin d'année; elle est entre deux po-

litiques qui ont naturellement leurs conséquences, et entre ces deux politiques plus que jamais en présence, la présidence nouvelle peut aisément choisir si elle veut être pour la France un gage de pacification et de réparation.

Ce n'est pas dans les affaires de l'Europe que les années changent la condition générale des choses. Les incidens peuvent se succéder, naître ou disparaître : la situation reste ce qu'elle était, obscure et douteuse, placée sous la sauvegarde des armemens gigantesques auxquels toutes les puissances demandent la garantie de leur sécurité ou de leurs intérêts. On vit en désirant la paix, en protestant qu'on ne veut que la paix, et en se préparant à la guerre, en redoublant de surveillance jalouse et d'activité, comme si on se sentait toujours à la veille du conflit où viendront se résoudre tous les problèmes qui s'accumulent depuis longtemps. L'année qui finit aujourd'hui aura eu sans doute le privilège d'être encore une année de trêve, de n'être troublée du moins que par des crises momentanées, par des incidens promptement et heureusement dénoués. L'année qui s'ouvre reste une énigme. La question est de savoir si la paix, qui est dans le vœu des peuples, sera plus forte que la terrible logique qui est au fond des situations troublées. C'est le doute qui renaît sans cesse et tient l'Europe en alerte, qui s'est réveillé plus que jamais depuis quelques semaines au milieu de tous les bruits des polémiques de journaux, des explications, des récriminations et des controverses. Ce n'est plus la France qui est en cause pour le moment, qui est accusée de troubler le monde! le prétexte est venu, cette fois, des dispositions militaires de défense que la Russie a cru devoir prendre en Pologne, sur ses frontières de l'ouest, et qui ont excité une certaine émotion dans les deux empires voisins, à Vienne comme à Berlin. A Vienne, on a répondu, non par des demandes d'explications qui auraient pu être dangereuses, mais par des délibérations de conseils militaires, par des préparatifs plus ou moins secrets. A Berlin, on a fait partir en toute hâte l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schweinitz, pour Saint-Pétersbourg, — et, en attendant, les journaux ont ouvert le feu contre la Russie. Un jour la panique est partout, un autre jour elle s'apaise, pour se raviver le lendemain. On en est encore là plus ou moins, et c'est avec cette perspective d'un conflit toujours possible, sinon immédiatement menaçant, que l'Europe va entrer dans une année nouvelle.

Au fond, quel est le secret, quelle est la signification précise de cette augmentation des garnisons russes en Pologne, de ces mouvemens de troupes devenus le prétexte d'une agitation toujours périlleuse? On cherche bien loin les causes de cet accroissement des forces du tsar sur la Vistule : elles n'ont rien de mystérieux, elles sont dans les faits qui se développent depuis quelque temps, dans la situation qu'on a

créée; elles sont tout à la fois de l'ordre militaire et de l'ordre politique. Le ministère de la guerre de Saint-Pétersbourg n'a pas caché les motifs de ses résolutions; il les a avoués par un de ses organes, *l'Invalide russe*. La Russie a cru le moment venu pour elle de se mettre en garde contre toute surprise, d'assurer à tout événement sa défense dans ses provinces occidentales. Elle s'est armée parce qu'elle a vu l'Allemagne et l'Autriche s'armer devant elle, multiplier leurs moyens de concentration par le développement de leurs chemins de fer stratégiques, doubler la force de leurs places. Elle a pris des mesures de prévoyance et de sûreté; mais ce n'est là encore, si l'on veut, qu'une explication partielle. La raison intime et profonde de ce qui arrive aujourd'hui, c'est cette triple alliance qui s'est constituée au centre de l'Europe, qui serait une formidable organisation de prépotence ou de guerre si la réalité répondait toujours aux apparences. Elle est faite, dit-on, dans un intérêt uniquement défensif, pour la sauvegarde de la tranquillité européenne: c'est la « ligue de la paix! » On a beau employer les euphémismes, on n'abuse personne. Cette alliance n'a aucun sens ou elle est par elle-même, par son caractère extraordinaire, un péril pour la paix même qu'elle prétend protéger; elle n'est qu'une puérilité fastueuse, — et M. de Bismarck qui a noué cette coalition, qui en reste le maître, ne se livre pas à des jeux d'enfant, — ou elle est dirigée contre quelqu'un qu'on ne désigne pas. Une alliance semblable, œuvre d'un puissant artifice, est forcément un trouble dans l'économie européenne. Elle est un défi, une menace pour toutes les politiques, rien que par son existence, et quand, à une combinaison de ce genre, viennent se joindre les armemens, des préparatifs croissans, des déclarations d'hostilité sous la forme d'encouragemens envoyés aux Bulgares, est-il bien surprenant qu'une puissance comme la Russie prenne ses mesures? La Russie a fait tout simplement acte d'indépendance et de prévoyance en faisant militairement un pas vers l'Occident, en rétablissant un certain équilibre entre ses forces et les forces austro-allemandes. Elle a vu qu'elle avait à veiller à ses intérêts, elle a avisé sans trouble et sans éclat, en se bornant aux plus strictes nécessités d'une première défense. Ce n'est pas la Russie, il faut l'avouer, qui a pris l'initiative en tout cela: elle a répondu à une coalition qui pouvait porter en peu de temps sur ses frontières les armées de deux empires. La conséquence est que, sans l'avouer, en gardant toutes les apparences de la paix, on est aujourd'hui plus ou moins en présence.

C'est sans nul doute une situation aussi grave que délicate. C'est une phase de plus dans la crise politique où l'Europe est engagée depuis quelque temps. Est-ce à dire qu'on touche à un conflit inévitable, immédiat ou prochain, que la guerre soit près de se déchaîner sur le continent? On n'en est probablement pas encore là, et avant de se

laisser entraîner ou précipiter dans les hasards d'une conflagration universelle, on réfléchira sans doute. On a le temps d'y songer, de négocier, de chercher le moyen d'échapper à un danger redoutable pour tous. D'abord la guerre ne se fait pas si aisément en plein hiver, dans des contrées qui sont sous la neige, où les armées auraient de la peine à se mouvoir, où les plus simples opérations deviendraient presque impossibles dès les premiers pas. C'est la trêve de la saison et de la nécessité laissée à la diplomatie. Et puis, on le remarquera, dans tous les camps, c'est à qui se retranchera dans une défensive rigoureuse en désavouant toute intention agressive. La Russie s'est sentie offensée dans sa politique et dans son orgueil en Orient, dans les affaires bulgares; elle a pu se croire menacée par une coalition qui la tient en échec : elle a pris position par ses mesures militaires, elle entend rester libre dans sa défense; mais elle s'est hâtée de déclarer qu'elle attendra l'attaque dans sa muette immobilité. L'Autriche, qui est la puissance la plus engagée, envoie à son tour des troupes, mobilise quelques réserves et se fortifie en Galicie; elle désavoue en même temps toute idée d'agression. Elle y est obligée, d'autant plus que, si elle attaquait elle-même, elle resterait livrée à ses propres forces, elle ne pourrait plus invoquer la triple alliance, dont elle n'est pas déjà si sûre. L'Italie, qui s'est jetée dans cette aventure sans savoir pourquoi, n'est probablement pas pressée de prendre les armes contre les Russes, de se compromettre pour des intérêts qui lui sont étrangers. Est-ce l'Allemagne, conduite par M. de Bismarck, qui voudrait précipiter les événemens? Mais l'Allemagne elle-même, quelle que soit sa puissance militaire et diplomatique, quelque confiance qu'elle ait dans ses forces, a plus d'une raison pour ne pas sortir de cette défensive, qui est le mot d'ordre universel. L'empereur a quatre-vingt-douze ans, et ce n'est d'ailleurs qu'à la dernière extrémité qu'il laisserait dans sa vieillesse ouvrir une campagne contre la Russie. Le prince impérial dispute toujours sa vie à un mal implacable. Le second héritier de la couronne, le prince Guillaume, a peut-être plus de fougue que de jugement et d'expérience. Le chancelier lui-même n'est point sans ressentir les atteintes de l'âge, et il a été récemment averti, dit-on, de la nécessité du repos. Ce ne sont point là, en définitive, des conditions bien favorables pour aller au-devant d'une grande guerre.

De sorte que, par une série de fatalités et d'entraînemens, on est arrivé à cette situation assez extraordinaire où l'on est en présence, il est vrai, mais où personne ne veut être l'agresseur, où il y a toute sorte de raisons d'éviter un conflit pour lequel tout le monde a l'air de se préparer en le désavouant. Comment en sortira-t-on? Il faudra bien trouver une issue. M. de Bismarck, qui n'est point étranger aux récentes agitations de l'Europe, n'en est pas sans doute à la chercher; il n'a pas dit son dernier mot. Évidemment, quelque prix qu'il ait

paru attacher un moment à la triple alliance, le chancelier n'en est pas à une évolution près. Il garde probablement encore, il gardera jusqu'au dernier moment, l'espoir de se réconcilier avec la Russie, et il pourrait bien un de ces jours aller chercher dans les Balkans, en Bulgarie, la solution dont il a besoin, dont le prince Ferdinand, l'élu des Bulgares contre l'influence russe, paierait les frais par une retraite forcée. Il le pourrait d'autant mieux qu'il n'a jamais abandonné le traité de Berlin, et ce serait par un retour plus ou moins déguisé à ce traité qu'il croirait trouver une satisfaction qui pourrait apaiser le tsar. Reste à savoir si ce serait bien facile, si ce serait même une solution; mais y a-t-il des solutions aujourd'hui? y a-t-il en Europe autre chose qu'un provisoire gardé par la force? Lord Salisbury, dans une réunion conservatrice à Derby, disait l'autre jour que le vrai danger était moins dans des incidens de diplomatie grossis par les journaux que dans les armemens toujours croissans de toutes les puissances; que ce serait une témérité de vouloir prédire au-delà de l'heure présente. Le danger existe sans nul doute; il est dans les armemens démesurés, il est aussi dans ces combinaisons par lesquelles on croit protéger la paix, et on ne fait que rendre les antagonismes plus éclatans, plus redoutables. C'est à la vérité une situation qu'on ne changera pas du jour au lendemain. Pour le moment, ce serait déjà beaucoup si, sans chercher une solution insaisissable, on trouvait le moyen de prolonger la trêve des peuples, de gagner du temps, de préparer encore une année de paix à l'Europe.

Le malheur est qu'au milieu de toutes ces agitations de ce qu'on appelle la grande politique et de ces mêlées bruyantes de toutes les rivalités, les affaires plus modestes des peuples sont souvent interrompues. Mieux vaudrait sans doute s'occuper un peu plus dans tous les pays de ce qui touche aux conditions pratiques de la vie nationale. Les intérêts sont de grands pacificateurs; mais les intérêts deviennent ce qu'ils peuvent, et se ressentent inévitablement des passions, des jalousies, de toutes les influences qui règnent dans la politique. Des questions qui devraient être résolues restent en suspens, et deux nations comme la France et l'Italie risquent de se réveiller en face d'une guerre meurtrière de tarifs. C'est la faute du gouvernement italien, c'est la faute du gouvernement français, c'est la faute de tout le monde si l'on veut: les deux nations n'ont pas moins été exposées à voir leurs intérêts compromis, leurs relations commerciales troublées. Comment en est-on venu là? C'est une histoire bien simple, où la politique a un peu son rôle, où la lutte du protectionnisme et du libre-échange a aussi sa place. Le dernier traité de commerce entre les deux pays date de 1881. L'Italie a cru devoir le dénoncer il y a un an, et des négociations ont été ouvertes pour régler dans des conditions nouvelles les relations commerciales. Ces négociations n'ont conduit à

rien, soit par suite de prétentions difficiles à concilier, soit parce que les derniers négociateurs envoyés de Rome il y a quelques semaines sont arrivés à Paris en pleine crise présidentielle. Le traité dénoncé expirait cependant aujourd'hui même. On allait se trouver dans une situation singulièrement scabreuse; on restait en face d'un tarif général excessif voté il y a quelques mois par les Italiens, et il a fallu que notre chambre, avant de se séparer, votât en toute hâte une résolution autorisant le gouvernement à poursuivre la prorogation des anciennes conventions commerciales, en attendant un nouveau traité, ou l'armant, à tout événement, du droit de proportionner nos tarifs aux tarifs italiens. Le ministère s'est empressé d'envoyer à Rome M. Teisserenc de Bort, avec la mission de négocier un nouveau traité; et, avant tout, une prorogation assez courte, peut-être trop courte, du traité ancien, paraît avoir été convenue. Le premier danger est ainsi écarté; il n'est cependant écarté que pour le moment, pour ces deux mois de trêve qu'on s'est donnés. Les difficultés du nouveau traité restent encore assez graves, précisément parce que cette négociation se complique de bien des élémens insaisissables, parce que de plus, des deux côtés des Alpes, les passions protectionnistes sont en éveil.

Au fond, il n'est point douteux que les deux nations sont également intéressées à régler libéralement leurs relations, et la pire des éventualités serait qu'après une négociation infructueuse on fût ramené à cette dangereuse guerre de tarifs qu'on a voulu prudemment éviter. La France en souffrirait dans ses industries sans aucun doute; l'Italie en souffrirait assurément encore plus que la France, et ce qu'il y aurait de plus désastreux, ce serait que cette guerre d'intérêts sans raison, sans profit, ne servirait manifestement qu'à aigrir les rapports entre deux nations que tout devrait rapprocher, que les fausses politiques seules peuvent diviser.

Les événemens ont donné Rome aux Italiens, ils ne l'ont pas complètement enlevée au pape, qui, en perdant ses états, n'a pas perdu sa grandeur. A côté du Quirinal, où règne le roi, le Vatican, asile du chef des catholiques du monde, garde sa majesté, et un des épisodes les plus curieux de cette fin d'année est assurément cette manifestation dont le saint-père est l'objet à l'occasion de son jubilé sacerdotal, du cinquantième anniversaire de sa consécration ecclésiastique. C'est le jubilé du pape comme c'était, il y a six mois, le jubilé plus mondain de la reine d'Angleterre, et le souverain sans états n'est pas moins fêté que la souveraine dont l'empire s'étend jusqu'aux Indes. Rome est pour un instant le rendez-vous des délégués, des pèlerins de tous les pays allant porter au pape des présens de toute sorte, somptueux ou modestes. La plupart des chefs d'état, l'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche, la reine régente d'Espagne, ont envoyé des ambassadeurs extraordinaires. La reine Victoria elle-même a choisi, pour la

représenter, le chef d'une des grandes familles catholiques anglaises, le duc de Norfolk, dont la mission, toute de courtoisie en apparence, pourrait bien être le prélude d'une singulière nouveauté, du rétablissement de relations diplomatiques officielles entre l'Angleterre et le saint-siège. De toutes parts et sous toutes les formes, les hommages et les dons arrivent à Rome, au Vatican. Il y a cinquante ans que Léon XIII a été fait prêtre; il y a bientôt dix ans qu'il a été élevé au pontificat, et, dans ces dix années, il a certainement refait la position de la papauté par sa prudence, par son habile mesure. Les plus grandes puissances l'ont pris pour arbitre; l'Angleterre le recherche comme médiateur dans ses affaires avec ses populations catholiques d'Irlande et du Canada. Les démonstrations dont il est aujourd'hui l'objet, sans avoir rien de politique, n'ont pas moins leur signification. Elles prouvent que, dans ce temps de la force et du fer, des armées innombrables, des canons et des fusils perfectionnés, de la dynamite, un simple pouvoir moral, représenté par le plus sage des papes, garde toujours sa grandeur aux yeux des hommes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La seconde quinzaine de décembre a été la contre-partie exacte de la première. L'élan qui avait suivi la terminaison de la crise présidentielle a été brisé. Les valeurs qui étaient en pleine voie de hausse se sont arrêtées et ont commencé à reperdre du terrain. Plusieurs fonds d'états ont subi une dépréciation considérable.

Ce brusque revirement a été causé par la panique dont le marché de Vienne a été saisi à la suite des articles alarmans du *Fremdenblatt* et d'autres feuilles officieuses autrichiennes et allemandes, et des grands conseils militaires tenus coup sur coup dans la capitale de l'Autriche, sous la présidence de l'empereur François-Joseph.

Cette panique a infligé au marché viennois des pertes considérables que l'on a évaluées, avec une certaine exagération, semble-t-il, à plu-

sieurs centaines de millions. Les fonds russes, autrichiens, hongrois et la rente italienne ont baissé comme si une guerre était imminente, et c'est à peine si l'on commence à se remettre de la perturbation causée par la persistance du conflit austro-russe.

On espérait que l'alerte serait passagère et qu'une déclaration quelconque du gouvernement de Saint-Pétersbourg allait promptement rassurer l'Europe sur le maintien de la paix. La Russie n'a fait aucune déclaration, et le gouvernement du tsar s'est contenté de la publication, dans l'*Invalide russe*, d'un article où les préparatifs militaires reprochés à l'empire moscovite étaient mis en regard des armemens bien plus considérables de l'Allemagne et de l'Autriche.

Cette publication n'a satisfait, à Vienne, ni les hommes politiques ni les financiers. On attendait mieux et plus de Saint-Pétersbourg. Les inquiétudes ne se sont pas dissipées. Le gouvernement impérial austro-hongrois a commencé à expédier des troupes en Galicie, et la Bourse ne s'est point relevée. La mission du général Schweinitz, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, n'a pas eu les résultats qu'on en espérait.

L'année 1887 se termine donc sur des impressions maussades, moroses. Personne ne peut croire à l'explosion d'une guerre sur les confins de la Pologne et de l'Autriche en pleine saison d'hiver, mais personne n'est réellement sans inquiétude sur les complications que pourra voir surgir le printemps ou l'été prochain.

La Russie ne veut point la guerre cependant; elle n'y est pas complètement préparée, et elle ne la déclarera pas, ayant donné trop de preuves, depuis l'origine des troubles bulgares, de la patience avec laquelle elle a résolu d'attendre une solution favorable à ses vues. Mais la position indépendante qu'elle a prise, après sa sortie de l'alliance des trois empereurs, gêne et inquiète la nouvelle triple alliance, celle où l'Italie a été introduite pour compléter, au centre de l'Europe, la barrière continue de grands états qui doit isoler la Russie de la France.

On voudrait, à Vienne et à Berlin, obtenir du cabinet de Saint-Pétersbourg une déclaration positive d'intentions pacifiques, suivie d'actes qui attesteraient la sincérité de cette déclaration, par exemple le retrait de quelques-unes des troupes actuellement concentrées à la frontière.

La spéculation internationale ne doute pas qu'une telle déclaration ne soit obtenue sous une forme ou sous une autre. Déjà les dépêches ont annoncé que des protestations rassurantes avaient été échangées à Saint-Pétersbourg et à Vienne entre ambassadeurs et ministres des affaires étrangères, et cette annonce a eu pour résultat d'enrayer la baisse des fonds sur les places allemandes.

Le 4 pour 100 hongrois s'est arrêté à 78, le 4 pour 100 russe 1880 à 77 1/2. Il y a un mois, le premier était coté 81 1/2, le second 79. L'Italien, qui valait 97.60 le 30 novembre, est aujourd'hui à 96 francs. La liquidation s'est effectuée sans trop de difficultés à Berlin, et une certaine accalmie va permettre à la spéculation de reprendre son sang-froid dans les premiers jours de janvier. Le fonds qui a été le plus éprouvé est le 4 pour 100 autrichien or, qui de 91 est tombé à 86.

Les autres fonds d'états ont subi, pendant cette période si troublée, peu de variations. L'Extérieure d'Espagne et le 3 pour 100 portugais se retrouvent à peu près aux mêmes cours qu'au milieu du mois, 67.75 et 57.75. Une poussée de hausse avait été tentée sur les valeurs ottomanes à l'occasion des pourparlers engagés entre la Porte et le baron de Hirsch touchant les chemins de fer de Turquie; le mouvement a été entravé par le malaise général.

Les rentes françaises ont au contraire très vivement ressenti le contre-coup des alarmes éprouvées à Vienne et à Berlin. Le 3 pour 100 s'était élevé à 82.60 après l'élection du président de la république. Un coupon trimestriel a été détaché le 16 courant, et presque immédiatement un recul s'est produit qui laisse le 3 pour 100 en perte de 0 fr. 85 à 81 francs. L'amortissable et le 4 1/2 ont fléchi de 0 fr. 60 à 0 fr. 65.

Cet écart pourra être regagné sans peine en janvier, si les rumeurs belliqueuses se dissipent; encore faut-il tenir compte du stock des rentes de la conversion, qui sans doute pèse encore sur le marché. Mais on ne saurait espérer que les fonds de l'Europe centrale reverront, au moins de quelque temps, les cours abandonnés depuis un mois. La Russie et l'Autriche sont condamnées, par leur situation réciproque, à des armemens extraordinaires qui grèveront lourdement leurs finances et peuvent difficilement ne pas modifier dans une certaine mesure l'assiette de leur crédit. Quant à l'Italie, on sait maintenant qu'elle peut être au premier moment entraînée dans une grave complication européenne, en même temps qu'elle s'est engagée à Massouah dans une entreprise dont elle ne sortira pas, même en cas de succès, sans de grands sacrifices au point de vue financier. A d'autres conditions doit correspondre une capitalisation nouvelle. Les porteurs de fonds publics de la Russie, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie auront désormais à surveiller de près les budgets de ces trois états.

Les valeurs sur lesquelles les haussiers s'étaient donné pleine carrière dans la première quinzaine de décembre n'ont pu garder intégralement la plus-value acquise. Le Crédit foncier qui, de 1,382 en liquidation de fin novembre, s'était élevé à 1,428 au milieu du mois, a rétrogradé jusqu'à 1,400 francs. Les résultats des onze premiers

mois de l'exercice pour cet établissement permettent de compter que le dividende de 1887 sera de 62 francs, soit de 2 francs supérieur à celui de 1886.

La Banque de Paris avait été portée de 755 à 782, le Crédit lyonnais de 560 à 583; on a coté, jeudi 29, sur la première valeur 772 et sur la seconde 572.

Le dividende de la Banque de France, pour le second semestre de 1887, a été fixé à 72 francs net. L'action, du 15 au 29 courant, a fléchi de 4,350 à 4,175, soit de 100 francs, en tenant compte du dividende mis en répartition.

Les actions de nos grandes compagnies ont subi des offres qui, par suite de l'étroitesse du marché, ont amené une réaction assez sensible des cours. Le Lyon a reculé de 1,252 à 1,235, le Nord de 1,560 à 1,540, l'Orléans de 1,317 à 1,310. Le marché des obligations est resté très animé et d'une fermeté remarquable, en dépit des rumeurs politiques. Voici la liste de ceux de ces titres qui ont maintenant atteint ou dépassé le cours de 400 francs : Dauphiné, Paris-Lyon-Méditerranée (fusion), Midi, Nord, Picardie et Flandres, Orléans, Grand-Central et Ouest.

Le Gaz à 1,360 n'a perdu que 5 francs sur la hausse importante (de 1,308 à 1,365 entre les deux liquidations) où le laissait la première moitié de décembre. Le Suez a dépassé 2,100 francs, mais pour revenir en fin de mois à 2,072.

Le Panama, à la dernière liquidation de quinzaine, était déjà relevé de la dépréciation si rapide où une spéculation hardie l'avait jeté le mois précédent. Il a, depuis, oscillé entre 300 et 325; et il était à 310 lorsque a paru l'annonce de la convocation de l'assemblée générale pour le 28 janvier prochain. Les actionnaires recevront, dans cette assemblée, communication du programme des travaux pour l'ouverture à la grande navigation, en 1890, du Canal interocéanique, et auront à approuver les voies et moyens. Le Panama s'est là-dessus relevé à 322.

La baisse des fonds austro-hongrois ne pouvait qu'exercer une action fâcheuse sur les prix des valeurs qui se négocient à la fois ici et à Vienne. Les Chemins autrichiens ont baissé de 15 francs à 445, les Lombards de 6 francs à 178, la Banque des Pays autrichiens de 460 à 431, le Crédit foncier d'Autriche de 790 à 760. Les Chemins espagnols ont été constamment offerts, l'exercice 1887 ne devant apporter vraisemblablement aucune amélioration aux résultats médiocres de 1886. Le Nord de l'Espagne a encore perdu 18 francs de 315 à 297, et le Saragosse 15 de 270 à 255.

Les actions des Mines de cuivre ont eu des fluctuations fort étendues. Le Rio-Tinto, après avoir atteint l'apogée de sa hausse à 560, a

reculé de 100 francs à 460, pour reprendre et reperdre à plusieurs reprises le cours de 500. Le 14 novembre, on le cotait 516, le 29 nous le laissons à 470. Le Tharsis a passé de 172 à 200, pour revenir à 166. La Société des Métaux a franchi largement 800, mais reste à 762. Sur toute cette catégorie de titres, la spéculation cherche à réaliser ses bénéfices.

Un journal avait annoncé, à deux reprises, que la maison Rothschild, le Comptoir d'escompte et plusieurs autres maisons de banque avaient formé un consortium ou syndicat pour contrôler la production et la vente du cuivre, diriger les mouvemens du marché de ce métal et prévenir les grandes variations de prix que l'on a vues se produire depuis plusieurs années. Cette information a été formellement démentie par une note de l'agence Havas.

Si on consulte une cote de fin décembre 1886, on constate que l'année 1887, surtout dans les premiers et dans les derniers mois, n'a pas été bonne pour les fonds d'états. Nos deux 3 pour 100 ont perdu 1 franc à 1 fr. 10, le 4 1/2 plus de 2 fr. 50. Le Hongrois était à 85, il est à 78. Le 4 pour 100 russe a été ramené de 83 à 78, l'Italien de 101.50 à 96 francs, le Turc de 14.62 à 13.82, l'Unifiée d'Égypte de 379 à 370. Au contraire, l'Extérieure a gagné un point à 67 1/2 et le Portugais deux points à 57 1/2.

La Banque ottomane a perdu environ 20 francs, la Banque des Pays autrichiens 50 francs, le Crédit foncier d'Autriche 50 francs. Une des plus fortes baisses de l'année est celle des actions de Panama et de Corinthe, 100 francs sur l'une et sur l'autre ; une des plus fortes hausses, celle du Rio-Tinto, qui valait alors 270 et se cote aujourd'hui 470, après avoir baissé dans l'intervalle jusqu'à 180.

Parmi nos grandes valeurs, une encore a perdu 90 francs, le Gaz. Le Crédit foncier est à 20 francs seulement au-dessous de son cours de l'année dernière. La Banque de Paris, le Crédit lyonnais, la Société générale, le Crédit mobilier, etc., sont aux mêmes cours ; de même l'action de Suez.

Le Nord a baissé de 47 francs; les actions des autres grandes compagnies se sont à peu près maintenues.

Les Chemins de fer étrangers ont eu des fortunes diverses. Les Portugais ont monté de 80 francs, les Méridionaux sont au même prix, les Lombards ont baissé de 40 francs, les Autrichiens de 70, le Nord de l'Espagne et le Saragosse de 75 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.